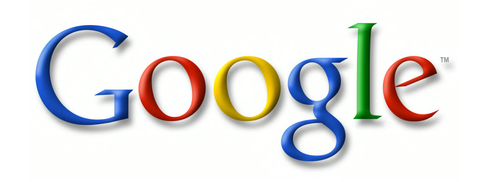
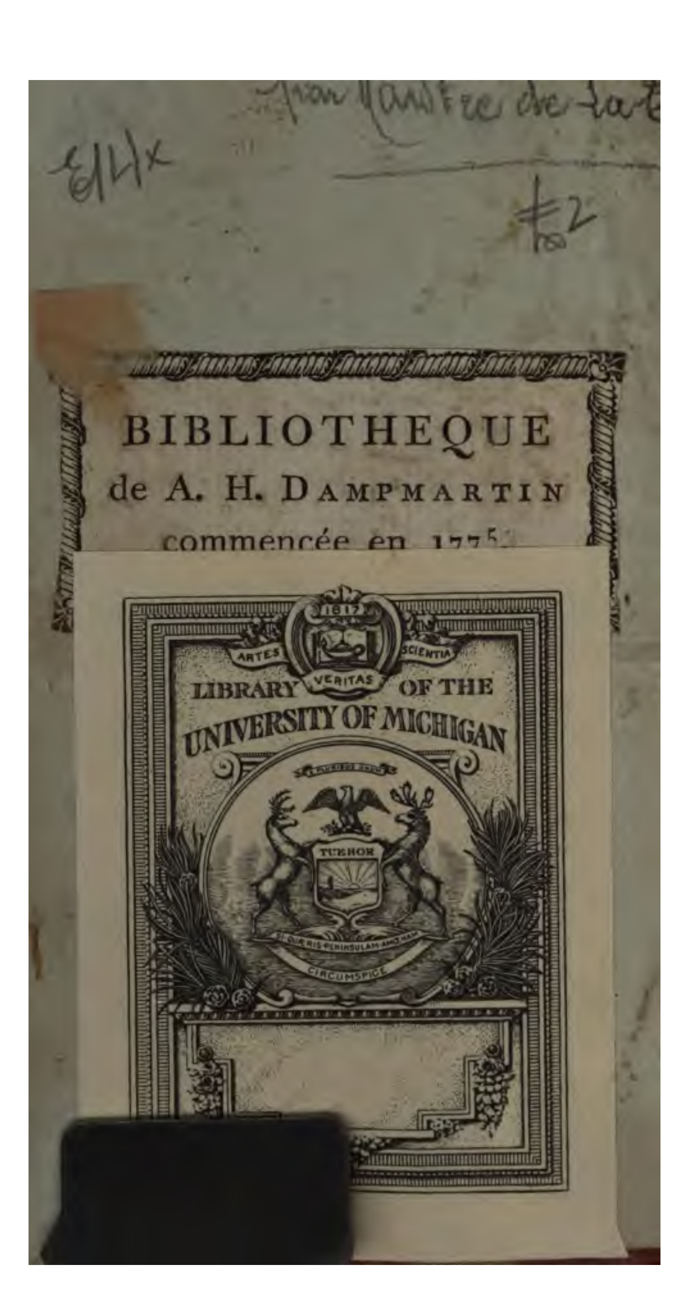





BIBLIOTHEQUE
de A. H. DAMPMARTIN
commencée en 177
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



Maistre de la Tour.

# HISTOIRE

## D'AYDER-ALI-KHAN,

### NABAB-BAHADER,

ROI des Canarins, &c. SOUBA de Scirra, DAYVA du Mayssour, SOUVERAIN des Empires du Cherequi & du Calicut, &c. NABAB du Benguelour, &c. SEIGNEUR des Montagnes & Vallées, ROI des Isles de la Mer, &c. &c. &c.

ENRICHIE DE NOTES HISTORIQUES.

*PAR M. M. D. L. T. Général de dix mille Hommes de l'Empire Mogol, & ci-devant Commandant en chef l'Artillerie de l'Armée d'Ayder-Ali, & un Corps de Troupes Européennes, à la solde de ce Nabab.*

TOME PREMIER.



*A PARIS,*
Au Bureau des Nouveautés.

1784.

# PRÉFACE.

QUOIQU'IL ne ſoit point ordinaire de donner l'hiſtoire d'un Prince vivant, l'éloignement ſeul qui permet de parler librement, peut nous excuſer aux yeux de ceux qui voudront bien nous lire avec la même impartialité dont nous nous ſommes fait une loi en écrivant l'hiſtoire d'Ayder-Ali-Khan, le plus fameux Conquérant que l'Inde ait vu depuis Thamas-Kouli-Khan : encore ce Héros eſt-il bien au-deſſus de cet Uſurpateur, tant par l'étendue de ſon génie, que par ſes mœurs, qui ſont beaucoup plus régulières que celles des autres Souverains de ce pays.

Il ſera aiſé de s'appercevoir que nous n'avons cherché ni à flatter ni à critiquer perſonne ; ſi les Anglois trouvent qu'ils ne ſont pas épargnés, ils ne pourront nous reprocher d'avoir inventé aucune fauſſeté ; & un grand nombre de particuliers de cette Nation n'ignorent pas que nous aurions pu dire beaucoup plus de mal des Adminiſtrateurs des établiſſemens Anglois dans l'Inde, ſi nous avions voulu révéler tout ce dont nous avons été témoins.

Que la tyrannie que ces Adminiſtrateurs ont exercée de leur propre mouvement dans l'Inde, ſoit un crime de la Nation ou des Particuliers, peu nous importe, puiſque nous ne nous ſommes permis aucune réflexion à ce ſujet.

Nous avons rendu juſtice dans

nos récits aux Généraux Cootes, Schmidt & Goddard, & cela doit ſuffire pour nous juſtifier du reproche de partialité que quelques Lecteurs mal-intentionnés pourroient nous faire.

Si quelques-uns de nos récits ſont contraires aux idées qu'auront conçues certaines perſonnes inſtruites des mêmes faits que nous rapportons, nous les prions de vouloir bien toujours diſtinguer les faits que nous avons vus, d'avec ceux que nous n'avons pu apprendre que par le récit des autres.

Les perſonnes citées dans le cours de cette Hiſtoire, qui ſe trouvent aujourd'hui en Europe, peuvent nous rendre juſtice, en convenant ſi nous ſommes vrais ou faux dans ce que nous leur attribuons, quoique nous ne les ayons

pas consultés ; cependant nous les prions, & ils n'ignorent pas les raisons que nous avons de leur faire cette prière, de nous croire de préférence aux gens qui peuvent leur avoir écrit, ou dit des choses contraires à ce qu'ils liront dans ces Mémoires, puisqu'ils savent bien que ces gens n'ont pas été aussi à portée que nous d'être instruits ; d'ailleurs ils avoient & ont des raisons de déguiser la vérité, lesquelles n'existent pas pour nous.

La vérité de l'Histoire nous a forcés de ne pas épargner les François qui se sont indignement comportés ; mais par considération pour leurs familles respectables & honnêtes, nous nous sommes fait un devoir de ne les pas nommer, ce qui est le seul ménagement que nous ayons pu nous permettre.

Nous nous ſommes attachés principalement dans le cours de cet Ouvrage, non-ſeulement à faire connoître Ayder-Ali-Khan, mais encore à donner une idée des révolutions de l'Inde, qui ont précédé l'exiſtence de ce grand homme, & pour ſatisfaire entiérement le Lecteur à ce ſujet, nous avons cru devoir faire précéder ces Mémoires d'une Introduction hiſtorique, qui les mettra à portée de connoître le génie & le caractère des perſonnages dont nous parlons.

Les particularités de la vie d'Ayder, qui ſuivent cette Introduction, donnent une idée de ſa perſonne, conſidérée comme homme, comme Général & comme Souverain. Nous eſpérons le faire connoître beaucoup mieux que ne le ſont bien

des Souverains en Europe ; ce n'eſt que par une parfaite connoiſſance du caractère de ceux qui nous approchent, que l'on a ordinairement celle de nos mœurs & de nos inclinations. On trouvera auſſi les portraits de quelques parens, ainſi que des amis & confidens d'Ayder, dont il forme ordinairement ſa ſociété.

Il n'a point encore paru d'Ouvrage ſur le Gouvernement actuel des Princes qui régnent dans l'Indoſtan ; nous avons toute eſpérance de croire qu'on recevra avec plaiſir le détail que nous donnons ſur les établiſſemens, les loix, les uſages & les formes du gouvernement des Etats d'Ayder. Les Anglois ont publié depuis peu les loix & coutumes des Indous ; mais l'Indoſtan eſt depuis ſi long-tems gou-

verné par des Princes Mahométans, que ces loix des anciens Indous nous inſtruiſent du gouvernement actuel de l'Inde, à peu près comme les loix des anciens Druides feroient capables de faire connoître l'adminiſtration & le gouvernement des Gaules.

Nous eſpérons qu'on ne confondra point ces Mémoires avec les rapſodies qui ont paru depuis trois ou quatre années, ſous le nom d'*Eſſais ſur la vie*, & *d'Abrégés d'Hiſtoire d'Ayder-Ali*, qu'on peut dire avoir été faits par gens qui n'ont ni vu ni connu Ayder, ni même eu aucune eſpèce de Mémoires, à moins qu'ils n'entendent par Mémoires ſur la vie d'Ayder, les Contes bleus qui ont paru dans les gazettes & les journaux, qu'on a ſervilement copiés,

& d'après lesquels on a imaginé de faire un Ouvrage tel quel, & par ce moyen en imposer au Public; sous le titre fastueux d'*Essais sur la Vie d'Ayder*, &c. Ce sont ces mêmes Ecrits, dépourvus d'exactitude & de vérité, qui nous ont obligés de donner au Public l'Histoire de la Vie d'Ayder-Ali-Khan. Comme témoins oculaires d'une partie de ses conquêtes & de la gloire qui l'environne, nous nous faisons un devoir de faire connoître ce Souverain, au moment où il devient si intéressant pour l'Europe, & sur-tout pour la France, & en cela nous croyons faire plaisir aux Historiens.

On s'appercevra que notre ortographe differe beaucoup de celle de tous les papiers publics qui écrivent toujours *Hyder* au lieu d'*Ayder*

qui eſt ſon vrai nom. Nous avons d'autant plus raiſon de l'écrire ainſi, que M. de Buſſy écrit Ayder comme nous. On peut s'en aſſurer en conſultant les Mémoires de ce Général; M. de Buſſy, qui a demeuré pluſieurs années à Ayder-Abad, ne peut ſe tromper ſur ce nom, non plus que ceux qui ont vécu dans l'armée d'Ayder-Ali-Khan, où la réponſe au qui *vive*, eſt toujours *Ayder-Ali-Khan*, *Nabab-Bahader*. La raiſon qui a déterminé tous les Gazetiers à écrire *Hyder*, c'eſt qu'ils copient les Anglois, qui ne peuvent dire *Ay* dans leur langue, qu'en écrivant *Hy*. Les Anglois, en tranſportant dans leur langue un nom propre de la langue d'un autre Peuple, l'écrivent de façon qu'il ait le même ſon que dans la langue

originale, parce que l'écriture eſt l'art *de peindre la parole*, *&* *de parler aux yeux*; pourquoi nos Traducteurs ne font-ils pas de même ?



*INTRODUCTION.*

# INTRODUCTION.

ON ne peut ſe diſpenſer, en donnant une Hiſtoire d'Ayder-Ali-Khan, de la faire précéder de celle d'une partie des révolutions de l'Inde, que l'invaſion faite dans ce bel Empire, par Nader-Scha, Roi de Perſe, vulgairement appellé Thamas-Kouli-Khan, a occaſionnées, & ſur-tout de celles des pays qui ſervent de théâtre aux différentes actions rapportées dans cette Hiſtoire.

Nader-Scha, avant de quitter Dehli, pour retourner dans ſes Etats, fit un Traité avec Méhémet-Scha, Empereur des Mogols, dans lequel il fut ſtatué que la charge de Grand Viſir, & toutes les Soubabies ou Vice-Royautés [1], qui étoient pour lors au nombre de neuf, ſeroient héréditaires

[1] On ne peut mieux définir le titre, le pouvoir & les prérogatives du *Souba*, qu'en traduiſant ce mot, par celui de Vicaire général de l'Empire; cette charge étant une ſuprématie ſur les Rois & Vaſſaux quelconques de l'Empire, & que le Souba exerce comme l'Empereur même, ainſi que feroit le Vicaire général de l'Empire en Italie, ſi cette dignité étoit encore en activité.

dans les familles qui les possédoient ; cet article du Traité étoit sans doute un trait de la politique du Conquérant Persan, pour diviser cet Empire, dont il avoit eu lieu de connoître la force, par l'armée de 1200000 hommes, qui avoit été rassemblée contre lui, & qui, sous un autre Empereur que Méhémet-Scha, pouvoit venger les insultes faites à celui-ci ; mais il est à présumer qu'il étoit d'accord sur ce point, & qu'il servoit en cela l'ambition de Nizam-el-Moulouc, Grand Visir & Souba du Decan, qui, pour se venger d'une insulte que lui avoit faite Méhémet-Scha, avoit attiré le Roi de Perse dans l'Empire, & l'avoit garanti de périr dans une entreprise aussi téméraire.

La Soubabie du Decan, telle que Nizam-el-Moulouc la possédoit, faisoit au moins le tiers de l'Empire Mogol ; puisque tout le pays qui s'étend du golfe de Cambaye au Bengale, faisoit partie de cette Soubabie, dont Aurengabade & Ayderabade étoient les villes capitales, & qu'elle s'étendoit sur toutes les côtes de la presqu'Isle, depuis Cambaye, jusqu'au golfe du Bengale.

Ce vaste gouvernement étoit divisé en quantité d'autres, parmi lesquels étoient plusieurs Royaumes gouvernés par leurs Rois & leurs loix particulieres, n'étant, pour ainsi dire, que tributaires de l'Empire, mais obligés de fournir un certain nombre

de troupes à l'armée du Souba, que les Rois se faisoient très-souvent un honneur de conduire en personne : les principaux de ces Royaumes étoient ceux des Marattes, de Canara & de Mayssour.

Plusieurs de ces Royaumes & de ces Etats étoient peu soumis, comme le Canara, à cause de la quantité de forêts & de montagnes qui rendent ce pays de difficile accès ; les Marattes n'étoient soumis qu'autant qu'ils étoient d'accord avec le Souba sur le paiement du chotaie, ou cinquieme du revenu du Decan, que l'Empereur Aurengzeb leur avoit accordé ; & la grande population de leur pays leur fournissoit de nombreuses & fortes armées, sur-tout en cavalerie, dont il étoit difficile d'arrêter les incursions ; il y avoit enfin des Etats qui, quoique compris dans la Soubabie du Decan, n'avoient point encore été soumis ; tels étoient le petit Empire de Calicut ou du Samorin, & les autres Etats des Princes Noirs sur la côte Malabare, où les montagnes, les gorges & les forêts avoient empêché les armées des Mogols de pénétrer.

Outre les Royaumes & autres Pays tributaires, la Soubabie du Decan comprenoit différens gouvernemens, plus ou moins grands, qui étoient amovibles, & que le Souba avoit le pouvoir de donner, mais

dont la nomination devoit être confirmée par les Empereurs.

Lorſque la Soubabie devint héréditaire ; les Soubas prétendirent avoir le droit de nommer irrévocablement les Gouverneurs, que les Européens appellent *Nababs*, ſans qu'il fût néceſſaire d'aucune confirmation ou ratification de la Cour de Dehli.

La Nababie d'Arcate [1] tenoit le pre-

---

[1] Cette Hiſtoire de la Nababie d'Arcate ſe trouvera très-différente de celle qu'a donnée l'Editeur des Mémoires attribués au Général Lawrence. On doit diſtinguer dans cet Ouvrage ce que rapporte l'Auteur de lui-même du récit des expéditions du Général Lawrence, qui ſont généralement vraies, excepté qu'il donne plus de forces aux François qu'ils n'en avoient réellement, & qu'il diminue celles des Anglois, ce qui le fait tomber ſouvent dans des contradictions. Quant à l'Editeur de ces Mémoires, il faut ſe rappeller, pour le bien juger, ce qu'il dit : Avant que M. de Buſſi ſuivît Mouzaferzing, les Européens ignoroient ce qui ſe paſſoit à la Cour des Princes Indiens leurs plus proches voiſins. Il avance encore dans ſon Introduction que ſon Ouvrage eſt deſtiné à faire connoître les droits de Méhémet-Ali-Khan ; pour cet effet, il ſe garde bien de rapporter ce qui peut le rendre odieux, de même que ſon pere Anaverdi-Khan. Pour prouver par un fait inconteſtable que cet Editeur a écrit d'après des Mémoires peu exacts, il ſuffit de dire qu'il ne donne que

mier rang parmi tous ces gouvernemens compris dans la Soubabie de Decan, tant par son étendue que par sa richesse & sa population, puisqu'il contient tout le Pays connu sous le nom de Coromandel, compris entre les montagnes & la mer, depuis le cap Comorin jusqu'au Kisna, fleuve qui, après un cours de plus de cinq cents lieues, toujours dans l'étendue de la Soubabie du Decan, se jette dans la mer près de Mazulipatnam.

Ce gouvernement, quoique amovible, étoit depuis très-long-tems possédé par la même famille, branche des Seyds, autrement descendans de Mahomet, par Ali son cousin & Fatime sa fille. Les Princes de cette illustre famille, par un gouvernement doux & modéré, avoient rendu ce pays très-riche & très-peuplé ; aussi étoient-ils adorés de leurs sujets.

Divers Seigneurs de la même maison,

---

quatre fils à Nizam-el-Mouluc, qui en a laissé six. Les deux enfans qu'il ne nomme point, vivent encore; l'un est Bazaletzing, & l'autre Mirs-Mogol.

Une autre Histoire de l'Inde, donnée par les Anglois, & traduite en François en 1765, a plus de rapport avec ces Mémoires, que l'Auteur tient de témoins oculaires & des Indiens.

comme les Nababs [1] de Veilour, Vandevachi, &c. poſſédoient de petits Pays qu'ils avoient reçus en apanage; mais ils reconnoiſſoient pour ſupérieur le Nabab d'Arcate, chef de leur famille. Cette Nababie d'Arcate comprenoit dans ſon étendue différens petits Etats, tels que celui du Raja de Tanjaor, des Naies du Maduré, & du Mazara, &c. qui étoient tributaires, & obligés de fournir un contingent de troupes à l'armée du Nabab.

En 1740, les Marattes firent une incurſion dans la Soubabie du Decan, en profitant de l'abſence de Nizam-el-Moulouc, Grand Viſir & Souba, qui étoit à Dehli; & ſe répandant comme un torrent, ils arriverent juſques dans le pays d'Arcate, ſous la conduite de Ragogi leur Général.

Le Nabab d'Arcate [2] ayant raſſemblé ſes forces, qui n'étoient pas comparables à celles des Marattes, marcha contre eux, & perdit la vie & la bataille.

Ce malheureux Nabab ne laiſſa qu'un fils [3] qui lui ſuccéda; le reſte de ſa famille avoit cherché un aſyle à Pontichéry, où le ſieur Dumas, Gouverneur, les reçut &

[1] On verra ci-après ce que ſignifie Nabab.

[2] Il s'appelloit Daouſt-Ali-Khan.

[3] Nommé Sabder-Ali-Khan.

promit de les défendre, pour les bienfaits réitérés que les François avoient reçus des Nababs d'Arcate, depuis leur établissement dans l'Inde.

Ragogi vint mettre le siége devant Pontichéry, dont les fortifications étoient en mauvais état, & demanda qu'on lui livrât la famille réfugiée, & qu'on lui payât tribut. Tout le monde sait la belle réponse de ce Gouverneur, qui fut *que les Etats du Roi de France avoient toujours été l'asyle des Princes malheureux, & que les François n'avoient que des boulets & des balles à donner en tribut.* On sait aussi qu'une galanterie faite à propos à la maîtresse du Général Maratte, contribua, avec la bonne défense, à engager le Général Ragogi à lever le siége de Pontichéry.

L'année suivante, le même Général assiégea Trichnapali, forte Place sur le Caveri, qui se rendit faute de vivres, & où Chanda-Saeb, Nabab de ce pays, fut fait prisonnier & conduit à Sattara. Nizam-el-Mouluc, ayant appris l'irruption des Marattes, & la mort du Nabab d'Arcate, qui fut assassiné, nomma Anaverdi-Khan, un de ses meilleurs Généraux, homme adroit, consommé dans la politique & la science du gouvernement, Régent & Administrateur de la Nababie d'Arcate, pendant la minorité du jeune Prince, nommé Seyd-Mehet

met - Khan, petit-fils de Daouſt-Ali-Khan. Anaverdi - Khan qui commandoit pour lors en 1742 les forces du Souba du Decan, dans le nord de Mazulipatnam, ſe rendit bientôt à Arcate ; d'un autre côté Nizam-el-Moulouc avançant à grandes journées au ſecours de ſes Etats, Ragogi abandonna le pays d'Arcate, & ſe retira dans le pays des Marattes.

Anaverdi - Khan mit le bon ordre dans tout le pays, dont l'adminiſtration lui avoit été confiée ; auſſi fit-il aimer ſon gouvernement des peuples & de l'armée. Il parut d'abord fort attaché au jeune Prince, & prendre beaucoup de ſoin de ſon éducation ; mais ce politique ruſé, qui n'ambitionnoit que la poſſeſſion des Etats de ſon pupille, s'attachoit à inſpirer au jeune Prince une hauteur & une avidité capables de le rendre odieux, & dans le même-tems il recherchoit de plus en plus l'affection du peuple & des ſoldats.

Le jeune Prince étant en âge d'être marié, il lui conſeiila d'épouſer la fille du Nabab de Veilour, un de ſes proches parens ; ce Nabab ayant accepté avec joie cette alliance, ſe propoſa de donner de ſuperbes fêtes à l'occaſion de ce mariage, ſuivant l'uſage ordinaire des Indiens, qui ſont très-faſtueux dans ces ſortes de circonſtances.

Pendant le tems des préparatifs pour les nôces, au commencement de 1744, Ana-

verdi-Khan inſpira au jeune Prince, qui avoit la plus grande confiance en ſon tuteur, la folle idée de profiter du tumulte de ces fêtes, pour s'emparer de Veilour, & dépouiller de la forteresſe, la meilleure de tout le pays, ſon futur beau-pere, qui y avoit, lui diſoit-on, entaſſé de grandes richeſſes. Le jeune Nabab, dont le cœur étoit déjà corrompu, goûta fort ce conſeil, & réſolut de l'exécuter. Il ſe rendit à Veilour, où Anaverdi-Khan devoit faire arriver des ſoldats, comme ſimples ſpectateurs, qui, ſe joignant tout-à-coup à la ſuite du jeune Prince, & à celle qui devoit accompagner Anaverdi-Khan, devoient faire main-baſſe ſur la garniſon de Veilour, & s'emparer de la forteresſe ſur les ordres que donneroit le jeune Prince; mais le perfide tuteur, qui n'avoit imaginé cette conſpiration, que pour faire périr ſon pupille, n'envoya que peu de ſoldats, & fit avertir ſecrétement le Nabab de Veilour, des deſſeins de ſon neveu, la veille où il devoit lui-même ſe rendre dans cette Place, eſpérant que le Nabab, outré de la perfidie de ſon gendre futur, le feroit mourir; mais il ſe contenta de reprocher publiquement au jeune homme ſon crime & ſa perfidie, & de le faire ſortir de la place avec tous ceux qui lui appartenoient.

Cette machination n'ayant point réuſſi,

comme l'avoit eſpéré Anaverdi - Khan, il tendit un autre piége, qui fit périr le jeune Nabab peu de tems après.

Nizam - el - Mouluc, pour avoir une armée aguerrie, & compoſée de troupes différentes des Indiens, qu'une longue paix & la molleſſe, ſuite ordinaire du repos, avoient efféminés & rendus incapables de ſupporter les fatigues de la guerre, avoit attiré dans le Decan un grand nombre de Patanes ou habitans du Candahar, reſte de ces Agwans qui avoient conquis la Perſe, & que Nader - Scha, après les avoir chaſſés de ce beau Royaume, étoit venu châtier juſques dans leurs montagnes. Il avoit même donné aux principaux chefs des Nababies ou fiefs de l'empire, ce qui eſt l'origine des Nababs Patanes, de Carpet, Canour & Sanour, un corps nombreux de ces Patanes qui faiſoit partie de l'armée du Nabab d'Arcate, & à qui il étoit dû des ſommes conſidérables pour leur ſolde. Cette Nation eſt courageuſe, mais féroce, cruelle & perfide, lorſqu'elle ſe croit offenſée. Anaverdi-Khan fit exciter, par des agens ſecrets, ces Patanes, qu'il avoit raſſemblés à Arcate, ſous prétexte de les faire paſſer en revue par le Prince, à demander ce qui leur étoit dû, & faiſant paroître le Nabab devant les mutins, après l'avoir prévenu qu'il devoit, pour ſe faire reſpecter des troupes, leur parler en maître & châtier

leur insolence ; le Prince, qui n'étoit que trop enclin à parler avec hauteur, les traita de la maniere la plus dure, ce qui porta les Patanes à la révolte, & dans leur fureur ils n'épargnerent point le Nabab qu'ils massacrerent. Cet événement se passa dans les premiers jours de l'année 1745.

Anaverdi-Khan, parvenu au comble de ses desirs, affecta le plus grand désespoir, & ne cessoit de déplorer la perte de son pupille, en s'écriant ; que dira l'Empereur ! que dira Nizam-el-Mouluc ! Paroissant enfin se modérer, & les Patanes se montrant honteux de leur férocité, il leur persuada qu'il s'en rapporteroit sur cette affaire à la décision de Nizam ; mais il assembla en secret les chefs de tous les autres corps de l'armée, & leur représenta que le Grand Visir les confondant tous avec les coupables, il ne leur restoit qu'un seul moyen de se justifier, qui étoit de venger la mort du Nabab, & de faire main basse sur les Patanes. La férocité & l'orgueil de cette milice les ayant rendus odieux à tous les Indiens, tout le monde fut de l'avis d'Anaverdi-Khan ; & gardant un profond secret sur cette délibération, ils prirent si bien leur tems, que tous ces Patanes, qui étoient au nombre de 3000, furent massacrés, n'ayant épargné que les femmes & les enfans [1].

[1] Comme ces anecdotes sont différemment

Anaverdi-Khan, ayant enfin terminé cet horrible massacre, écrivit à Nizam-el-Moulouc, la catastrophe du jeune Nabab d'Arcate, & la punition qu'il avoit faite des coupables, arrangeant toute l'histoire à son avantage. Le Grand Visir, Souba du Décan, ne crut pouvoir rien faire de mieux que de donner la Nababie d'Arcate à Anaverdi-

---

rapportées ailleurs, il peut se faire que beaucoup de gens qui se croient fort au fait de l'Histoire de l'Inde, demanderont comment l'Auteur de ces Mémoires a pu les savoir. Pour prévenir la question, on répond qu'ils n'ignorent point que la Cour & l'armée d'Ayder sont remplies des parens & des serviteurs de l'ancienne Maison des Nababs d'Arcate, tels que Razasaeb, le Nabad de Vandevachi, le gendre & neveu du Nabad de Veilour, Affinsaeb, homme âgé & de mérite, anciennement grand Trésorier des Nababs d'Arcate, & exerçant la même charge auprès d'Ayder-Ali-Khan; il y a aussi dans la même armée Baoud-Khan & Savay-Khan, freres & chefs des Patanes, très-attachés aux François, & échappés, à cause de leur jeunesse, au massacre qu'Anaverdi Khan fit faire des Patanes; l'Auteur de ces Mémoires voulant s'instruire de l'Histoire de l'Inde, fréquentoit toutes ces personnes, qui aimoient à raconter l'Histoire des malheurs de leur maison, de leur nation & de leurs anciens maîtres: c'est par cette fréquentation de ces Seigneurs Indiens, qu'il a appris tout ce qu'il rapporte ici.

Khan, puisque la famille des anciens Nababs étoit éteinte, & que Chanda-Saeb, qui par sa femme, y auroit dû prétendre, étoit prisonnier des Marates.

A la fin de 1745, Anaverdi-Khan, devenu Nabab d'Arcate, ne put faire aimer son gouvernement, comme il avoit fait aimer sa régence. Il avoit plusieurs enfans; Maffous-Khan son fils aîné, fut désigné pour son successeur; mais par prédilection pour un fils que la loi exclut de la succession, comme né hors de la Maison, & d'une Bayadère ou femme réputée publique, il donna Trichnapali, place très-forte sur le Caveri, avec un apanage considérable, à ce fils bien-aimé de la Bayadère, autrement nommée Méhémet-Ali-Khan.

Anaverdi-Khan jouissoit tranquillement du fruit de ses crimes, lorsque la providence suscita un vengeur à la famille des Nababs d'Arcate. Ce fut le fameux Dupleix que le Roi & la Compagnie des Indes appellerent en 1746 de la place de Directeur & Commandant à Chandernagor, à celle de Gouverneur de Pontichéry.

Ce grand homme, après s'être couvert de gloire par sa belle défense contre l'Amiral Boscawen qu'il obligea de lever le siége de Pontichéry, ayant appris, au mois de Mars 1749, la paix entre la France & l'Angleterre, crut qu'il étoit nécessaire,

pour l'honneur & l'avantage de sa nation ; de punir Anaverdi - Khan des secours qu'il avoit fournis aux Anglois pendant le siége de Pontichéry, où ses troupes avoient joint l'armée Angloise, bien assuré d'ailleurs que cette nouvelle famille seroit toujours contraire aux François qui avoient montré tant d'attachement à la famille de Seyd ; & pour donner un concurrent à Anaverdi-Khan, il procura, par ses négociations avec les Marattes, la liberté à Chanda - Saeb, Nabab de Trichnapali, gendre & beau-frere des deux derniers Nababs d'Arcate, & dont la femme & le fils étoient réfugiés à Pontichéry.

Chanda-Saeb étant libre, se rendit à la cour de Nazerzing, Souba du Décan, depuis la mort de Nizam-el-Moulouc son pere, arrivée en 1748 ; il sollicita vainement ce jeune prince de le rétablir dans la Nababie d'Arcate, qui étoit l'héritage de sa femme, ou au moins dans sa ville & forteresse de Trichnapali ; les intrigues & l'argent d'Anaverdi-Khan l'empêcherent de réussir auprès de ce jeune Souba ; mais il fut plus heureux auprès d'Idadmoudi - Khan, Roi du petit État d'Adonis & neveu de Nazerzing : ce jeune Prince, fils d'un frere aîné de ce Souba, avoit été désigné par Nizam-el-Moulouc pour son successeur ; mais ce Visir se voyant sur le point de mourir,

& son petit-fils étant très-jeune, il nomma & fit reconnoître pour Souba du Déçan, son fils Nazerzing.

Chanda-Saeb persuada au jeune Prince d'Adonis qu'il devoit demander à son oncle la Nababie d'Arcate, dont l'étendue est plus considérable que le royaume d'Adonis. En conséquence, le neveu en fit faire la demande à l'oncle qui refusa, craignant son ambition & ne voulant pas le rendre plus puissant. Idadmoudi-Khan poussé par Chanda-Saeb, & M. Dupleix, après avoir formé une armée de soixante mille hommes, se mirent en marche, accompagnés de Chanda-Saeb, & arriverent dans le pays d'Arcate, au mois de Juillet 1749, où les François les joignirent au nombre de six cents hommes & deux mille Cipaïes commandés par le Comte d'Auteuil. Cette armée marcha contre Anaverdi-Khan, qui avoit rassemblé toutes ses forces dans un camp retranché près d'Ambour où il fut attaqué; après avoir repoussé l'ennemi pendant deux jours, il fut forcé le troisieme par les François, & perdit la vie & la bataille à l'âge de quatre-vingt-deux ans : ses deux fils, Maffous-Khan & Méhémet-Ali-Khan étoient présens à la bataille; le premier fut fait prisonnier, & l'autre courut se réfugier dans sa forteresse de Trichnapali. Tout le reste du pays se

connut le petit-fils de Nizam-el-Moulouc pour Nabab d'Arcate.

Nazerzing jaloux de la nouvelle puiſſance qu'Idadmoudi-Khan ſon neveu avoit acquiſe contre ſes ordres, raſſembla toutes ſes forces & marcha dans le pays d'Arcate, contre lui, les François, & Chanda-Saeb, qui l'avoient excité à la guerre & lui avoient donné du ſecours. Il arriva avec une armée innombrable à ſix lieues de Pontichéry; [ce qui ſe paſſa en Février 1750.]

Les anciens Miniſtres & les courtiſans de Nizam-el-Moulouc, pénétrés de voir la diſſention dans cette famille, chercherent à réunir l'oncle & le neveu, & convinrent entr'eux que le neveu ſe rendroit dans le camp de ſon oncle pour lui faire ſes ſoumiſſions, que celui-ci lui donneroit l'inveſtiture de la Nababie d'Arcate. Idadmoudi-Khan, ſur la garantie que lui donnerent les Seigneurs qui s'étoient portés pour médiateurs, ſe rendit au camp de Nazerzing, qui le fit arrêter, au lieu de lui accorder la Nababie d'Arcate.

Cette perfidie du Souba du Décan occaſionna un mécontentement général dans ſon armée. Les grands tramerent ſa perte, d'accord avec le Gouverneur Dupleix qui fit marcher l'armée Françoiſe ſous les ordres de M. de la Touche, compoſée de huit cens François, & quatre mille Cipaïes, contre

contre celle de Nazerzing, forte de plus de 300000 combattans. Mais cette poignée de François, aidée de la conspiration, décida du sort d'un aussi puissant Prince, qui fut tué sur son éléphant par le Nabab Patane de Carpet, un des conjurés. Son neveu Idadmoudi-Khan prit sa place au mois de Décembre de la même année. C'est à cette époque qu'on fait commencer dans ces Mémoires l'Histoire d'Ayder-Ali-Khan qui servoit alors dans l'armée de Nazerzing, âgé d'environ 21 ou 22 ans : on ne la fait point commencer à une époque plus reculée, parce qu'étant né simple particulier, personne n'a pris le soin de recueillir ce qui concerne son enfance ; on étoit loin de voir le vengeur de l'Inde dans le soldat de Nazerzing, & le fléau des Anglois dans l'armée qui combattoit alors contre les François.

Idadmoudi-Khan, qui prit le nom de Mouza-Ferzing, témoigna sa reconnoissance à M. Dupleix & à tous les François, & il donna l'investiture de la Nababie d'Arcate à Chanda-Saeb. En retournant à Ayder-Abad sa Capitale, il fut accompagné par M. de Bussi, à la tête d'un corps de troupes Françoises ; ce jeune Prince n'eut pas le bonheur d'achever son voyage, ayant été assassiné par les Patanes dans une sédition. Au commencement de 1751, son oncle Salaberzing,

frere de Nazerzing, lui succéda, & eut pour les François la même affection que son neveu; M. de Lalli ayant rappellé M. de Bussi de la Cour & de l'armée de Salaberzing en 1758, ce Prince dont le caractere étoit bon, mais qui avoit un foible génie, fut assassiné par son frere Nizam-Ali-Khan, qui est actuellement Souba du Décan, sous le nom de Nizam-Daulla: il en sera beaucoup question dans cette Histoire.

Les Anglois ayant toujours soutenu le parti de la famille d'Anaverdi-Khan, préférerent Méhémet-Ali-Khan à son frere aîné, & le firent reconnoître Nabab d'Arcate dans le traité de Fontainebleau, après l'avoir aidé à dépouiller tous les Princes de l'ancienne famille des Nababs d'Arcate. Chanda-Saeb ayant eu le malheur d'être fait prisonnier par les Anglois, ils eurent la cruauté de le livrer au Général des troupes de Tanjaor, nommé Menagi, qui, au mois de Juin 1752, lui fit trancher la tête. Cette mort, dont la vengeance a été tardive, ne sera point impunie & retombera sur le Raja de Tanjaor, dont Ayder a promis les Etats à Raza-Saeb, fils de Chanda-Saeb.

Le récit succinct de ces révolutions est suffisant pour servir d'introduction à l'histoire d'Ayder-Ali-Khan.

*Nota.* La cosse est une lieue de l'Inde, qui vaut à peu-près 2500 toises.

# PARTICULARITÉS
## DE LA VIE
# D'AYDER-ALI-KHAN.

AYDER-ALI-KHAN, dont on ne peut ſavoir l'âge précis, doit avoir 54 à 56 ans. Si l'on doit en croire le rapport des gens qui l'ont connu dès ſon enfance, ſa taille eſt de cinq pieds ſix pouces environ, d'un fort embonpoint, quoiqu'il ſoit aſſez leſte & dur à la fatigue tant à pied qu'à cheval; il a le teint très-brun, comme les Indiens qui s'expoſent au hâle de l'air & du ſoleil, groſſe phyſionomie, le nez petit & relevé, la levre inférieure un peu épaiſſe; il ne porte ni barbe, ni mouſtache, contre l'uſage des Orientaux, & ſur-tout des Mahométans. Son habillement, comme celui de tous les Indiens, eſt ordinairement de mouſſeline blanche, avec le turban de la même étoffe; ſa robe eſt taillée à peu-près comme celles des femmes de l'Europe, qu'on appelle à l'Angloiſe; le corps & les bras ſont très-juſtes & ſe ſerrent avec des cordons; le reſte de la robe eſt très-ample & pliſſée, enſorte que, lorſque les Indiens vont à pied, un Page porte la queue aux Grands, depuis

le moment où ils quittent les tapis, jusqu'à ce qu'ils soient dans leurs voitures.

A l'armée, Ayder porte l'habillement militaire qu'il a inventé pour lui & ses Généraux; c'est un uniforme composé d'un gillet ou veste de satin blanc, à fleur d'or, doublé de jaune, attaché avec des cordons de même couleur; le calçon est de la même étoffe que le reste, des bottes de velours jaune; une écharpe ou ceinture de soie blanche lui ceint les reins, avec l'habillement militaire; son turban est rouge ou aurore; lorsqu'il est à pied, il porte ordinairement une canne à pommeau d'or, & quelquefois à cheval un sabre en bandouillere, soutenu par un ceinturon de velours brodé d'or, retenu sur l'épaule par une agraffe d'or enrichie de quelques pierreries.

Il ne porte jamais de pierreries ni à son turban, ni sur son habit, & il n'a jamais de colliers ni pendans d'oreilles, ni bracelets; son turban est fort grand & plat sur la tête; il suit en cela l'ancienne mode, de même que pour ses pantoufles qui sont très-grandes, & ont une longue pointe retroussée en forme de poulaine des bâtimens des mers du levant, tels qu'étoient les souliers qu'on portoit anciennement en France, & qu'on appelloit souliers à la poulaine; les petits-maîtres de sa Cour, & de celles des autres Princes, affectent de porter de petits

bonnets ou toques qui leur couvrent à peine le dessus de la tête, & des pantoufles si petites, qu'à peine la pointe de leurs pieds peut y entrer ; mais quoiqu'ils se coëffent & se chaussent dans un costume très-différent de celui d'Ayder & de son fils, pour l'imiter autant qu'il est possible au sujet de la barbe & de la moustache, sans contrevenir au précepte de l'Alcoran, ils réduisent leurs barbes & leurs moustaches à une moustache presque imperceptible.

La physionomie d'Ayder n'est point belle; mais elle est ouverte, inspire la confiance, quoiqu'élevé dans les camps. Il n'a point pris l'habitude de masquer son visage, qui est gai ou triste suivant qu'il a l'occasion d'être l'un ou l'autre ; il a acquis une aisance de parler sur tout, qui l'empêche d'avoir cette morgue & cette taciturnité qu'affectent presque tous les autres Princes de l'Orient. Lorsqu'il reçoit un Etranger, il est réservé, & semble lui parler un peu gravement ; mais il reprend bientôt son aisance ordinaire & parle à tout le monde, racontant lui-même les nouvelles & les histoires du jour avec cette affabilité qu'on lui connoît. Ce qui est étonnant, c'est qu'on voit ce Souverain, interroger, répondre, écouter la lecture d'une lettre, dicter la réponse d'une autre, voir jouer la Comédie, faire semblant d'entendre chanter ou voir dan-

ſer, dans le même inſtant où il décide les choſes les plus importantes.

Aucun Souverain n'eſt d'un plus facile accès pour toutes les perſonnes qui peuvent avoir affaire à lui, ſoit de ſes Sujets, ſoit des Etrangers; & ces derniers, de quelque état qu'ils ſoient, ſont toujours aſſurés d'être introduits en ſa préſence, en faiſant demander l'audience par un Souquedar ou Huiſſier à maſſe, dont il y a toujours un nombre ſuffiſant à la porte de ſon Palais; les Faquirs, ou eſpece de Moines mendians, ſont ſeuls exceptés. Lorſqu'il en paroît, on les conduit au Pirjada ou grand Aumônier, qui leur fait l'aumône, & les traite ſuivant leur beſoin. La Cour d'Ayder eſt en ce point abſolument différente de celle de tous les autres Princes de l'Inde, qui ont une ſi grande vénération pour ces Faquirs, qu'ils les admettent à leur table & qu'ils entrent dans le Palais à toute heure. Ces Faquirs vont effrontément prendre la premiere place auprès du Prince, quoiqu'ils ſoient très-ſouvent ſales, dégoûtans & couverts de vermine.

Quand des affaires ou quelques parties de plaiſir n'ont point empêché Ayder-Ali de ſe coucher à ſon heure ordinaire, qui eſt après minuit, il ſe leve avec le ſoleil, ce qui eſt environ ſix heures. Dès l'inſtant de ſon

lever, les Majors d'armée [1] qui ont été de service le jour & la nuit passés & ceux qui les relevent, entrent, font leurs rapports & reçoivent les ordres qui doivent être portés aux Ministres & aux Généraux qui ont eux-mêmes le droit d'entrer à sa toilette, s'ils ont quelque chose de pressé ou d'extraordinaire à communiquer. Les couriers qui sont arrivés la nuit ou le matin, viennent aussi mettre les lettres à ses pieds. Ce qui peut être regardé comme une foiblesse dans un Prince si occupé, c'est que sa toilette est fort longue; elle dure pour l'ordinaire deux ou trois heures, tems que mettent ses barbiers à lui arracher les poils de la barbe.

On doit lui rendre la justice de dire que lorsqu'il s'agit d'une opération militaire pressée, il n'est plus question de toilette.

Entre huit & neuf heures, il sort de son appartement, se rend dans un sallon où se trouvent une quantité de Secrétaires à qui il fait remettre, suivant leurs départemens, les lettres qu'il a reçues, en leur donnant tout de suite l'ordre pour les réponses. Son

---

[1] Ces Majors d'armée sont comme des Adjudans Généraux; ce ne sont point des gens de distinction, mais des gens sûrs, choisis parmi les bas-Officiers de Cavalerie & d'Infanterie.

fils, ses parens & les seigneurs qualifiés du titre de ses amis, entrent, & s'il est neuf heures, ils vont prendre leur repas. Lorsqu'il a le temps, il paroît à un balcon & reçoit le salut de ses éléphans [1] qui défilent devant lui, ainsi que ses chevaux de main. Ses tigres de chasse viennent aussi lui rendre visite; ils sont conduits en main & couverts d'un manteau traînant de couleur verte à raye d'or, ayant sur la tête un bonnet de drap brodé d'or, avec lequel on peut sur le champ leur couvrir les yeux si on craignoit qu'ils se mutinassent; Ayder donne lui-même à chacun une boule de sucrerie qu'ils prennent avec la patte fort adroitement, ces animaux étant très-privés; ce sont des tigres mouchetés. Leurs conducteurs les promenent journellement dans les marchés & dans les lieux où il y a le plus de foule. On n'a pu réussir à priver le tigre barré, appellé le tigre royal ou grand tigre.

Après le repas qui finit vers les dix heures & demie, Ayder entre dans la salle d'audience, & à l'armée, dans la grande tente.

---

[1] Lorsque le Prince paroît au balcon, des Huissiers crient: Votre Majesté, vos Eléphans vous saluent, &, dans le même tems, ces animaux, qui sont rangés sur la place en demi-cercle, fléchissent trois fois le genou.

Il s'aſſied ſur un ſopha qui eſt en deça du dais, & très-ſouvent ſur quelque balcon qui donne ſur une place ou ſur la grande cour du palais ; quelques-uns de ſes parens & amis reſtent avec lui & ſe placent à ſa droite & à ſa gauche. Toutes les perſonnes qui ont les entrées, dont le nombre eſt très-grand, peuvent venir à cette audience, & toutes celles qui ont des affaires, peuvent faire demander la permiſſion d'entrer par les ſouquedars, ou remettre leur requête qu'ils portent ſur le champ à leur chef qui eſt toujours préſent, & qui la met aux pieds du Prince, qui ſe la fait lire, & qui y répond ſur le champ. Il n'eſt pas d'uſage qu'on arrête le Prince lorſqu'il ſort, pour lui préſenter des placets, à moins que ce ne ſoit pour quelque cas preſſé & extraordinaire, ou que ce ſoit quelqu'un qu'on ait empêché de faire parvenir ſes placets au Prince dans les heures ordinaires d'audience, ce qui eſt un cas bien rare [1].

---

[1] En 1767, Ayder étant à Coilmoutour, & ſortant ſur les cinq heures du ſoir en grand cortege pour aller àla promenade,une vieille femme ſe proſterne, & crie : juſtice. Auſſi-tôt Ayder fait arrêter ſa voiture, & lui fait ſigne de s'avancer : le Prince lui demande ce qu'elle veut ; elle répond : Seigneur, je n'avois qu'une fille,

Dans cette audience, trente ou quarante Secrétaires sont assis le long du mur à sa gauche, qui écrivent continuellement; il arrive presque à tout instant des courriers, que des Huissiers conduisent avec grand bruit jusques aux pieds du Prince, où ils déposent

---

& Aggi-Mahmout me l'a enlevée. Ayder lui dit: Aggi-Mahmout est parti depuis un mois, d'où vient as-tu attendu jusqu'aujourd'hui pour te plaindre? Seigneur, j'ai remis plusieurs requêtes à *Ayder-Scha*, & je n'en ai point eu de réponse. Cet *Ayder-Scha*, qui étoit le chef des Huissiers, précédoit le Nabab, portant son grand collier d'or, marque de sa dignité; il s'avance, & dit: cette femme mene une mauvaise vie ainsi que sa fille: le Nabad ordonne sur le champ de retourner au Palais, & dit à la femme de le suivre. Toute la Cour craignoit pour l'Officier qui étoit aimé, & personne n'osant intercéder pour lui, le fils d'Ayder pria le Commandant des Européens de demander grace, ce qu'il fit. Je ne puis vous l'accorder, reprit Ayder sévérement: interrompre la communication entre le Souverain & les Sujets, c'est un des plus grands crimes qui puissent être commis; les Puissans ne sont sur la terre que pour rendre la justice aux foibles, à qui Dieu n'a donné d'autre protecteur que le Souverain; & le Prince perd l'amour & la confiance de ses peuples, que les injustices multipliées obligent enfin à se révolter; & il ord

leurs paquets : un Secrétaire se mettant à genou, & assis sur ses talons devant lui, ouvre le paquet, & lit la lettre. Ayder ordonne sur le champ la réponse : on envoie la lettre au bureau d'un Ministre, contre l'usage des Princes d'Orient, qui font apposer leurs noms au moyen d'un sceau. Ayder signe ses dépêches à mesure qu'elles sont faites, de même qu'une quantité d'ordres

---

donna sur le champ qu'on conduisît *Ayder-Scha* sur la place & qu'on lui donnât deux cents coups de fouet. En même tems il appella un Officier de sa garde d'Abyssins à cheval, & lui commanda d'aller au château, où étoit *Aggi-Mahmout*, d'y chercher la fille de cette femme qui devoit partir avec lui, que s'il la trouvoit, il devoit la rendre à sa mere, & apporter la tête d'Aggi-Mahmout; s'il ne trouvoit point cette fille, il devoit conduire à Coilmoutour *Aggi-Mahmout*. La fille ayant été trouvée, on apporta la tête du coupable. Cet Aggi-Mahmout étoit un homme âgé de 60 ans, qui avoit été vingt-cinq ans chef des Huissiers, & prédécesseur d'*Ayder-Scha*; pour le récompenser de ses services, le Nabab lui avoit donné un zophir ou terre considérable. Cet homme étoit amoureux de la jeune fille, que la mere qui vivoit du revenu de ses charmes n'avoit pas voulu lui vendre, & il l'avoit enlevée : l'Alcoran condamne à la mort le ravisseur d'une fille ou d'une femme.

particuliers. Tout ce que rapportent de contraire à ce fait quantité de gens, prouve qu'ils n'ont pas vu Ayder une demi-heure de suite. Les ordres qui émanent des bureaux des Miniſtres n'ont d'autre ſignature, que celle du grand ſceau dont ils ſont dépoſitaires, & la dépêche eſt cachetée par le ſceau particulier du Miniſtre : les lettres ſignées par Ayder, ſont cachetées par le ſceau du Souverain, dont le principal Sécrétaire eſt gardien. Lorſque ce Nabab écrit quelque lettre intéreſſante, ou donne quelque ordre eſſentiel, il y appoſe un ſceau particulier ou privé, qu'il porte toujours au doigt, & pour lors il remet lui-même le paquet à un de ſes courriers, qui le porte juſques à la premiere ſtation, & on joint au paquet un papier qui indique l'heure où le paquet eſt remis; & à chaque ſtation on indique l'heure qu'il eſt arrivé. On parlera ci-après de l'établiſſement de ces poſtes, que les Anglois ont imité depuis.

Si Ayder achete des chevaux ou des éléphans, ſi on a fondu de nouvelles pieces de canon, ou s'il en eſt arrivé de quelque port ou arſénal ; il en fait l'inſpection pendant cette audience, les animaux & les pieces de canon étant amenés ſur la place du Palais ou dans la cour.

Les Miniſtres, les Généraux, les Ambaſſadeurs & autres Grands ne vont à cette

audience que fort rarement, à moins qu'ils n'aient été mandés, ou qu'ils aient des affaires extraordinaires & pressées : il est de la grandeur, de ne voir le Prince que le soir, où il n'y a que les Grands d'admis, & où il n'est question que de faire sa cour, & de prendre part aux plaisirs du Nabab. Les Grands ont des agens, qui sont, pour l'ordinaire, des Bramines qui sollicitent leurs affaires, tant auprès du Prince qu'auprès des Ministres ; & ces agens, qui ont le titre d'Ouaquils ou d'Envoyés, ont leurs entrées, lorsqu'ils ont été présentés par leurs maîtres, & sont reçus honorablement. Les Ministres envoient au Prince les principaux Secrétaires de leurs départemens, qui, se mettant devant lui dans la même posture que les Secrétaires ordinaires, ont la facilité de communiquer sur le champ avec lui.

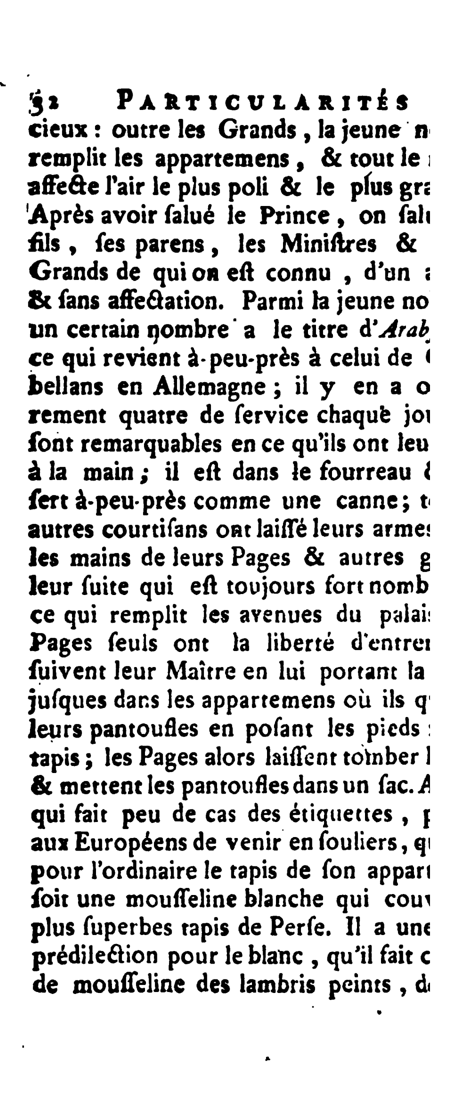
Un grand Ambassadeur ou autre personne de considération, est annoncée à haute voix par le chef des Huissiers, en ces termes : Votre Majesté, le Seigneur un tel vous salue. Les Ministres, les Secrétaires, les Ouaquils & autres gens d'affaires ne sont point annoncés ; ils entrent & sortent sans conséquence, observant cependant de saluer le Nabab. Lorsqu'on annonce un Grand, le Prince lui rend le salut & le prie de s'asseoir ; les amis & autres Grands qui

entourent le Souverain, le saluent aussi,
en proportion de l'estime & de la c
sidération où il est auprès du Prince,
lui fait place pour qu'il puisse s'en app
cher. Une personne d'un rang ordinaire
a fait demander audience, fait en entrant tr
révérences, en portant sa main du front j
ques à terre, ensuite il se met à côté
chef des Huissiers, gardant le silence,
ayant les mains jointes ; le Nabab lui re
le salut, en portant simplement la mai
son turban, & il affecte de continuer qu
que discours commencé, après quoi il
signe d'avancer, & demande toujo
d'une maniere affectueuse le sujet de la
site ; sur l'exposé que fait de son affaire
Suppliant, il reçoit sur le champ u
réponse décisive. Si c'est un Etranger d'u
condition honnête, tel qu'un Officier
vient demander du service, un Négoci
ou un Marchand de conséquence, il
çoit ordre de s'asseoir, & sa place est
dinairement à droite, en face des Sec
taires ; le Nabab lui fait quelques questic
relatives à son état, à son pays & à
voyage. Il indique au Marchand l'heure
il verra ses marchandises, & sur un sig
on présente le betel à l'Etranger, ce
équivaut à une permission de se retire
ce qu'on fait en faisant les trois mêmes
vérences qu'on a faites en entrant.

Cette audience dure toujours jufques après trois heures, qui eft l'heure où il rentre dans fon appartement pour dormir ou faire ce qu'on appelle la fiefte en Italie.

Sur les cinq heures & demie, le Prince rentre dans la falle d'audience ou dans quelqu'autre appartement vafte, ou fe met à un balcon d'où il voit manœuvrer des troupes ou défiler quelque corps de cavalerie; il eft, comme le matin, entouré de quelques-uns de fes parens ou amis, & les fecrétaires font occupés à lire des lettres ou à écrire.

Vers les fix heures & demie, lorfque la nuit eft clofe, une grande quantité de manelfalgis ou porte-flambeaux, paroiffent dans la cour du palais & faluent le Prince en fe tournant du côté de l'appartement où il fe trouve, ayant chacun un flambeau à la main; ils éclairent en un moment les appartemens, & fur-tout celui où eft le Nabab, avec des bougies dans des flambeaux d'argent très-artiftement faits, ornés de bouquets de la plus grande légéreté; ces flambeaux, à caufe du vent, font renfermés dans de grandes verrines angloifes; il y a auffi dans quelques appartemens de très-grandes lanternes de verre peint à fleurs de toute forte de couleurs; c'eft à la nuit feulement qu'arrivent les Grands, les Miniftres & les Ambaffadeurs: ils font généralement tous très-parfumés d'odeurs, de parfums les plus fuaves & les plus pré-



cieux : outre les Grands, la jeune n
remplit les appartemens, & tout le
affecte l'air le plus poli & le plus gra
Après avoir salué le Prince, on salu
fils, ses parens, les Ministres &
Grands de qui on est connu, d'un a
& sans affectation. Parmi la jeune no
un certain nombre a le titre d'*Arab*
ce qui revient à-peu-près à celui de
bellans en Allemagne ; il y en a o
rement quatre de service chaque jou
sont remarquables en ce qu'ils ont leu
à la main ; il est dans le fourreau
sert à-peu-près comme une canne ; t
autres courtisans ont laissé leurs armes
les mains de leurs Pages & autres g
leur suite qui est toujours fort nomb
ce qui remplit les avenues du palais
Pages seuls ont la liberté d'entrer
suivent leur Maître en lui portant la
jusques dans les appartemens où ils q
leurs pantoufles en posant les pieds
tapis ; les Pages alors laissent tomber l
& mettent les pantoufles dans un sac. A
qui fait peu de cas des étiquettes, p
aux Européens de venir en souliers, qu
pour l'ordinaire le tapis de son appart
soit une mousseline blanche qui couv
plus superbes tapis de Perse. Il a une
prédilection pour le blanc, qu'il fait c
de mousseline des lambris peints, d

incruftés, & jufques aux carreaux & fophas de velours brodés ou d'étoffes d'or. Les Européens s'abufent beaucoup en croyant que ce foit par honneur qu'on leur permet d'entrer en fouliers ; cette permiffion que leur accordent quelques Princes de l'Inde, eft occafionnée par l'idée où ils font que les Européens font entêtés & veulent abfolument conferver leurs coutumes, quoiqu'elles foient contraires à l'honnêteté & à la propreté. M. de Buffi, pour concilier les coutumes indiennes avec les françoifes, portoit à la cour du Souba du Décan des fouliers de velours qu'il mettoit, en defcendant de fa voiture, dans des efpeces de pantoufles qu'il laiffoit en mettant le pied fur le tapis ; fouvent on évite de choquer les étrangers par de petites attentions qui coûtent peu de chofe & fervent beaucoup à nous concilier leur affection.

Il y a, pour l'ordinaire, tous les foirs une comédie qui commence vers les huit heures & dure jufques à onze ; elle eft entremêlée de chants & de danfes. Pendant cette comédie, les Arabsbequi fe tiennent auprès des étrangers à qui ils font politeffe, leur rendant compte de tout ce qu'ils defirent être inftruits, du fujet de la comédie, des nouvelles, &c. ; ils ont foin de leur demander s'ils fouhaitent boire ou manger ; en ce cas, ils leur font préfenter du forbet,

du lait chaud, des fruits ou des confitures; rarement fait-on autre chose que boire; si on veut jouer aux échecs, ils jouent avec vous, ou vous donnent des joueurs. Ayder, à qui la comédie, le chant & la danse sont très-indifférens, s'entretient avec ses Ministres, ou ses Ambassadeurs, passe quelquefois dans un cabinet pour parler plus secrétement, & continue, comme le matin, à expédier des affaires, ce qu'il fait sans avoir l'air d'être occupé. Presque toujours avant la fin de la Piece, on lui présente des bouquets dans une corbeille de filagramme dont il donne lui-même quelques fleurs aux plus grands Seigneurs qui se trouvent près de lui; après quoi la corbeille se porte dans les appartemens, & chacun prend une petite fleur dont il remercie le Prince par une profonde révérence qu'il fait de sa place, ce qui a lieu jusques au moindre Secrétaire; quand Ayder veut donner quelque marque particuliere de son estime, il fait lui-même, en causant, un collier de fleurs de jasmin qu'il noue avec de la soie, & qu'il passe lui-même au col de l'heureux mortel à qui il veut donner cette glorieuse marque de son estime & de sa faveur. Il a plusieurs fois fait cet honneur aux Chefs de ses Européens, n'ignorant pas que le François, plus que toute autre nation, se tient pour bien payé avec cette monnoie. Celui qui a reçu

un pareil honneur, reçoit le lendemain des visites de tout ce qu'il y a de plus grand pour le complimenter.

S'il y a eu quelque bataille gagnée ou quelque événement glorieux pour le Prince, le Poëte de la Cour arrive en s'annonçant lui-même, dès qu'il met le pied dans les premiers appartemens, par des salutations au Prince à qui il donne à haute voix les titres les plus pompeux & les plus extravagans, disant : *Salut au plus grand Roi de la terre, à celui dont le nom seul fait trembler ses ennemis, &c.* Tout le monde, à la voix du Poëte, prête l'oreille & se tait; la comédie ou la danse est interrompue ; le Poëte entre, s'assied au fond de l'appartement en face du Prince, & récite un Poëme que tout le monde affecte d'écouter avec la plus grande attention, à l'exception du Prince qui paroît alors s'occuper à parler avec ses Ministres, de chose plus essentielle. Le Poëte encense pour l'ordinaire après le Prince, son fils, ses parens, les Généraux & les principaux Officiers, n'oubliant pas les Ministres & autres gens en faveur. Les jeunes courtisans ou *Baras à demi*, qui ne sont pour l'ordinaire compris qu'en corps dans les louanges que donne le Poëte, le tournent souvent en ridicule, & leur dérision s'étend jusques sur ceux qui sont les plus loués, en parodiant très-plaisamment les paroles du Poëte, ce

que se permettent aussi les Secrétaires & autres courtisans subalternes, les uns & les autres n'épargnant que le Prince & son fils; mais comme ce Poëme n'est ni écrit ni imprimé, les louanges & la critique sont de peu de durée. On ne peut parler des spectacles, des chants & des danses sans parler des Bayadères dont l'Abbé Raynal a fait un portrait si avantageux dans son histoire philosophique.

Dans le tems actuel, la Cour d'Ayder est la plus brillante de l'Inde, & sans contredit la troupe de sa Cour est la mieux composée, tant à cause de sa richesse, que parce que les Bayadères sont les femmes qu'il préfere. Comme Souverain d'une partie du Visapour, il a toute la facilité d'avoir dans ce genre de femmes, celles qui sont les plus renommées par leur beauté, leurs talents & leurs agrémens.

La Comédie de la Cour n'est composée que de femmes. Une Directrice qui est en même tems l'Entrepreneuse, achète de jeunes filles de l'âge de quatre à cinq ans qu'elle choisit très-jolies; elle les fait inoculer; après quoi elle leur donne des maîtres de chant, de danse & d'instrumens, & de tout ce qui peut inspirer au Prince & à sa suite l'amour du plaisir; aussi ont-elles l'art de plaire & de séduire les cœurs les moins sensibles. Elles commencent à l'âge de dix

à onze ans à paroître sur la scène ; elles ont généralement les traits les plus fins & les plus délicats, de grands yeux noirs, les plus beaux sourcils, la bouche petite & vermeille & les plus belles dents ; des fossettes aux joues, au menton & à chaque doigt ; des cheveux noirs en tresse pendans jusqu'à terre. Leur teint est d'un brun clair, non point tel que celui des femmes Mulâtres qui ne peuvent point rougir, mais tel que pourroit l'avoir une jolie paysanne qui seroit fort hâlée & qui conserveroit les roses après avoir perdu ou laissé faner les lys : ce sont ces mêmes femmes jaunes que les Orientaux prisent par-dessus toutes les autres : elles se donnent cette teinte en se peignant les joues d'une couleur jonquille, comme les femmes en France se mettent du rouge, & ce qu'il y a de particulier, c'est qu'en très-peu de tems on s'habitue à cette couleur, & qu'on la trouve agréable. Leur habillement est toujours d'une simple gaze brodée ou brochée en or, très-riche ; elles sont couvertes de pierreries ; elles en ont jusques sur la tête, au col, aux oreilles, sur la poitrine, aux bras, aux doigts, à la jambe, aux doigts des pieds, & jusques au nez, ayant toutes un petit diamant attaché par un anneau à une narine qui leur donne un petit air malin & leur sied très-bien. Les comédies sont toutes des pieces d'intrigue ; ce sont des fem-

mes qui se liguent pour tromper un jaloux ou de jeunes filles qui trompent leur mere on ne sauroit jouer avec plus d'art, & e même tems avec plus de naturel ; leurs air sont assez gais & agréables ; les paroles qu chante une voix seule, expriment presqu toujours les plaintes d'un amant ou d'un amante ; les airs qu'elles chantent en chœu sont beaucoup plus gais, mais ils n'on pas de secondes parties & recommencen toujours.

Les danseuses sont supérieures dans leu genre aux comédiennes & aux chanteuses & on peut dire qu'elles feroient plaisir su le théâtre de l'Opéra de Paris : tout dan & tout joue en même tems chez ces femmes leurs têtes, leurs yeux, leurs bras, leurs pie & tout leur corps semblent ne se mouvo que pour enchanter ; elles sont très-légere & ont un très-fort jarret ; elles pirouetter sur un pied, & s'élevent dans un autre instar avec une force surprenante : elles ont tan de justesse dans leurs pas & dans leurs mou vemens, qu'elles accompagnent les in trumens avec des grelots qu'elles ont à leur pieds, & comme elles sont de la taille l plus svelte & la plus élégante, tous leur mouvemens se font avec grace. Aucune de Bayaderes de la troupe du Prince n'a jama plus de seize à dix-sept ans ; à cet âge

elles font réformées & vont courir la province ou s'attachent à des pagodes [1].

La Directrice de cette troupe est payée du Prince, mais on ne fait quels font ses émolumens ; elle a toujours plusieurs Pieces prêtes à être jouées au moment où elle est mandée. Quoiqu'il y ait tout lieu de croire qu'elle soit bien payée d'Ayder, à cause des plaisirs qu'elle lui procure, ce qu'elle retire des riches particuliers est encore plus conséquent pour elle. Lorsqu'un Seigneur donne un souper de cérémonie, il y a pour l'ordinaire une comédie ornée de chants & de danses ; on paye à la Directrice de la troupe du Prince cent roupies pour chaque actrice qui joue, chante ou danse ; le nombre de ces actrices est souvent de plus de vingt : la musique instrumentale ne se compte point.

Si on donne à souper familiérement à un ou deux amis, on demande aussi des chanteuses ou des danseuses, qui font toujours payées au même prix de cent roupies. Il faut en outre leur donner à souper & leur fournir abondamment des fruits, des confitures & du lait chaud qu'elles préferent aux sorbets ; si on retient ses amis à coucher, ce qui est assez

---

[1] On fait qu'il y a à chaque Pagode un nombre de Bayaderes entretenues, dont les charmes sont un des revenus le plus assuré des Bramines.

d'usage, lorsque ce sont des repas d'amitié plutôt que de cérémonie, il faut leur donner une compagne à leur choix qui se paye également cent roupies à la Directrice, & il faut aussi fournir à son ami quelque bijou ou quelque étoffe pour donner le matin à la demoiselle lorsqu'on la renvoie.

Outre la troupe du Prince, il y en a d'autres dans les villes où est la Cour & dans les armées; il en est même qui ne sont composées que d'hommes; mais les gens de la Cour n'ont jamais recours qu'à la troupe du Prince.

Lorsqu'il est onze heures ou minuit, tout le monde se retire, si ce n'est les personnes qui soupent avec le Nabab, qui, à l'exception des grandes fêtes, sont toujours ses amis & ses parens.

Cette maniere de vivre d'Ayder, est, comme on peut le croire, interrompue à l'armée; elle l'est aussi quelquefois par des parties de chasse, de promenade, ou pour assister aux exercices & aux évolutions que fait quelque corps considérable de ses troupes.

Lorsqu'il est obligé de rester un mois dans un camp de paix ou dans une ville, il va, pour l'ordinaire, à la chasse deux fois la semaine. Il chasse le cerf, le chevreuil, la gazelle & quelquefois le tigre, lorsqu'on vient annoncer que quelqu'un de ces animaux

a quitté les forêts & a paru dans la plaine; pour lors il monte à cheval, suivi de tous ses Abyssins, de tous ses Lanciers à pied & de presque toute la noblesse armée de lances & de boucliers; comme on a reconnu les traces de la bête, les chasseurs entourent son fort & retrécissent peu-à-peu le cercle; lorsque la bête, qui est pour l'ordinaire dans un champ de riz ou de bled à l'ombre, reconnoît l'approche de ses ennemis, elle rugit, regarde de tout côté si elle pourra échapper, & lorsqu'elle se prépare à s'élancer sur quelqu'un pour forcer le passage, elle est attaquée pour l'ordinaire par Ayder lui-même, à qui on cede l'honneur de porter le premier coup qu'il ne manque guere. Les plaisirs de ce Souverain sont ainsi variés à l'infini.



# TITRES

## QUE PREND AYDER-ALI-KHAN;

*AVEC LEUR EXPLICATION.*

AYDER-ALI-KHAN, Nabab, Bahader [1] Nahondas [2], Souba de Scirra, Roi de Canarins & des Corgues, Dayva [3] du Mayſſour, Souverain des Empires [4] du Cherequi & du Calicut, qui comprennent les Royaumes de Cananor, Cochin, Trevancour; Nabab de Benguelour, Ballapour, Baſſapatnam, ou Biſnagar, &c. &c., Seigneur des Montagnes & Vallées, &c. &c. [5], Roi des Iſles de la Mer, &c. &c. [6].

---

[1] *Nabab-Bahader* ſignifie Chevalier ſans pareil; les Bahaders ſont dans l'Inde ce qu'étoient en Europe les Chevaliers. Un grand Souverain, ou un Général chez les Mogols, fait Bahader, après une bataille, un homme de diſtinction, ou un des principaux Officiers qui ſe ſera diſtingué. S'il y a eu autrefois quelque cérémonie pour la réception d'un Bahader, il n'en eſt plus queſtion aujourd'hui; le Général le loue publiquement de ſes actions, & dans

son discours il le nomme toujours Bahader : cette qualité lui est donnée ensuite en toute occasion par tout le monde indistinctement. Un Bahader a de grands privileges ; il peut aller par-tout armé de pied-en-cap, faire porter devant lui une masse d'arme dorée, & paroître ainsi devant tous les Souverains. Lorsqu'un Bahader arrive dans une Cour, il fait demander une audience qui lui est toujours accordée ; il se présente le casque en tête, & chargé d'armes offensives & défensives de toute espece. Le Souverain, en le voyant entrer, se leve, lui donne l'accolade en l'embrassant des deux côtés, & se sert en lui parlant, du mot de *Amaré-Bay*, qui signifie mon frere, parce que tous les Souverains s'honorent de la qualité de Bahader. Ayder fut surnommé le Bahader sans pareil, vraie signification du mot de Nabab, qui est un titre d'honneur, non de dignité. Cependant par l'usage, Nabab de Benguelour, mais à la lettre il signifie seulement le sans pareil dans Benguelour ; ce titre est exclusif. On ne peut en aucun cas donner ce titre à un inférieur en présence de son Supérieur. Ayder, pour prouver que le titre de Bahader, que nous disons signifier Chevalier, & qui à la lettre veut dire grand guerrier, est au-dessus de tous les autres titres ; au lieu de signer son nom, il ne signe que deux B. B. qui signifient Bahader, Bahader.

[2] *Nahondas*. Il signifie qui est digne de tous les titres d'honneur.

[3] Dayva ou Régent. On verra par la suite de cette Histoire comment Ayder devint Régent de ce Royaume.

[4] Souverain des Empires du Cherequi &

du Calicut. Les Portugais furent les premiers de tous les Européens, qui, arrivant avec leurs vaisseaux à la côte de Malabar, donnerent le titre d'Empereurs aux Souverains de ces deux pays. Ce nom répond très-peu à la puissance & à l'étendue des États du Cherequi & du Samorin. Le seul rapport qu'ils peuvent avoir avec les Empereurs, c'est qu'ils sont les premiers ou chefs de deux confédérations, de petits Princes ou Rajaz, à qui les Portugais ont donné le titre de Rois, parce qu'ils ont un bandeau royal & un manteau de pourpre, ayant la tête entourée d'une mousseline avec une raye d'or attachée avec un nœud derriere la tête, & portant pour tout habillement une espece de chemise de gaze ou mousseline rouge, pendante jusqu'à mi-cuisse. Ces prétendus Rois n'ont pour la plupart qu'un territoire de deux, trois, quatre ou six lieues au plus; on les voit aller à pied, les jambes nues, suivis de leurs Courtisans aussi pieds nuds, armés de sabres & de boucliers.

[5] Ayder est Seigneur du Malleaur ou du Carnate, qui sont deux mots de deux Langues différentes, qui signifient pays de montagnes & de vallées.

[6] On verra ci-après que ce titre de Roi des Isles de la mer lui fut donné, lorsque sa flotte eut fait la conquête des Isles Maldives, qu'on assure être au nombre de douze milles.



# HISTOIRE D'AYDER-ALI-KHAN, OU NOUVEAUX MÉMOIRES SUR L'INDE.

AYDER-ALI-KHAN, fils de Nadim-Saeb, Général de dix mille chevaux [1]

[1] Général de dix mille chevaux, eſt à peu près comme qui diroit en France Lieutenant-Général. Dans la milice des Mogols, tous les grades ſe conferent par des Patentes, qui donnent pouvoir & commiſſion de lever dix mille hommes pour le ſervice de l'Empire, avec la prérogative de nommer tous les emplois ſubalternes, & le droit de les tenir dans la diſcipline, & de leur rendre juſtice. Comme la Cavalerie eſt le ſervice le plus eſtimé, le grade de Général de dix mille chevaux eſt le plus haut grade ; ce Général

dans l'armée de l'Empire, est né en 1728, à Divanelli, petite forteresse d'un Château, entre Colar & Oscota, dans les pays de Benguelour ; cette Terre avoit été donnée en Fief à son pere, qui étoit particuliérement attaché à Nizam-el-Moulouc, Grand Visir, & Souba du Decan.

Après la mort de Nizam-el-Moulouc, Nadim-Saeb s'étoit retiré à Divanelli avec ses deux fils, Ismaël-Saeb & Ayder. Ismaël-Saeb étoit beaucoup plus âgé que son frere ; il entra au service du Roi de Mayssour, dont il devint en peu de tems le premier Général. Le Roi de Mayssour, pour le récompenser d'une victoire remportée sur les Marattes, lui donna le pays & la forteresse de Benguelour, ce qui le mit en état d'avoir un corps de troupes à lui, qui faisoit partie de l'armée du Roi de Mayssour lorsque Nazerzing descendit en 1750 à la côte de Coromandel. Ayder qui pouvoit avoir alors 21 à 22 ans, n'avoit

---

a droit de faire porter devant lui de petites banderoles sans nombre, & de faire planter devant sa tente un grand pavillon quarré, qui est en même tems une marque de sa jurisdiction. Un Général ou Chef en fait arborer deux ; lorsque la grande armée d'une Soubabie est rassemblée, on arbore un grand pavillon à trois pointes, à la tête du camp.



pas encore quitté la maison paternelle ; son pere lui donna le commandement du contingent des troupes, qu'il étoit obligé de fournir à l'armée du Souba pour sa Seigneurie de Divanelli, qui ne consistoit qu'en cinquante Cavaliers & deux cents Peadars ou Soldats armés de mousquets à meche ; son oncle maternel, Ibrahim-Saeb, lui servoit de Mentor.

Ayder s'étant trouvé à la bataille où Nazerzing fut tué, l'audace des François, qui, au nombre de huit cents, secondés par quatre mille Cipayes, oserent attaquer l'armée des Mogols, forte de plus de trois cens mille hommes, fit une si forte impression sur son esprit, qu'il fut fermement persuadé que les François étoient capables de tout entreprendre. Ayant suivi Mouzaferzing, successeur de Nazerzing, à Pontichéry, ce qu'il observa dans cette ville, des mœurs, de la discipline, des fortifications, des bâtimens, des arts & de l'industrie des François, lui fit concevoir la plus haute estime pour cette Nation celébre & belliqueuse, & sur-tout pour M. Dupleix qui en étoit alors Gouverneur.

En 1751, Mouzaferzing ayant ramené son armée à Golconde, Ayder, dont le pere étoit mort, alla joindre son frere dans le Mayssour. Sur le compte que le jeune homme rendit à celui-ci de l'armure avan-

tageuse des Européens, & de leur adresse à manœuvrer le canon, Ismaël-Saeb envoya un Guebre à Bombay, pour lui acheter des canons & des fusils avec leurs bayonnettes; ce Persan, qui n'est mort qu'en 1767, acheta du Gouverneur de Bombay deux mille fusils & six pieces de canons; il enrôla une trentaine de matelots Européens de différentes Nations, qu'il ramassa sur la côte de Malabar, pour servir de Canoniers.

Ismaël Saeb, frere d'Ayder, fut ainsi le premier Indien qui ait formé un corps de Cipayes armés de fusils & de bayonnettes, & qui ait eu une artillerie servie par des Européens, ce qui lui procura de nouveaux avantages contre les ennemis du Roi de Mayssour, qui fortifierent l'estime & l'amitié que ce Prince avoit pour lui.

Nand Raja, frere du Roi de Mayssour, & d'Ayva [1], ayant formé une armée pour descendre à la côte de Coromandel & se joindre à celle des Anglois, Ayder, à la recommandation de son frere, obtint le commandement de la cavalerie de cette armée. Les Anglois, aidés des Mayssouriens, for-

[1] Nand-Raja étoit Dayva, qui signifie Régent, comme est aujourd'hui Ayder; on verra par la suite comment ce Prince perdit cette Régence.

cerent les troupes françoises combinées avec celles de Chanda-Saeb, de se rendre prisonnieres de guerre, & de rendre la pagode de Schirnigam où elles s'étoient réfugiées ; c'est dans cette occasion que Chanda-Saeb fût fait prisonnier. Nand-Raja s'étant brouillé avec les Anglois, M. Dupleix fit alliance avec lui, & il fut convenu qu'on feroit le siege de Trichnapali, place forte sur le Caveri, avec une armée combinée des forces françoises, de celles du Mayssour & de celles de Chanda-Saeb [1], Nabab d'Arcate. Les Anglois qui étoient les alliés de Méhémet Ali Khan [2], compétiteur de Chanda-Saeb, avoient une garnison dans Trichnapali.

Lorsque les François partirent de Pontichéry, en 1752, pour aller joindre Nand-Raja, ils furent harcelés dans leur marche par un corps de cavalerie Maratte commandé par un Chef allié des Anglois. Le Commandant des troupes françoises écrivit au Régent de Mayssour, pour lui demander un renfort.

Ayder fut envoyé à son secours à la tête de dix-huit cents chevaux. C'est alors qu'Ayder-Ali commença à être connu des

---

[1] Chanda-Saeb, comme on a vu dans l'Introduction, étoit le Nabad d'Arcate, reconnu par les François.

[2] Voyez l'Introduction.

François & à se faire quelque réputat
parmi les Européens, & de-là vint son p
tendu nom d'Andernec. Jusques alors
François, les Anglois & autres nations Eu
péennes avoient eu peu de liaison, &
connoissance dans l'intérieur du pays,
il n'y avoit peut-être pas à Pontichéry de
François qui sçussent la langue des Mog
appellée communément *le Maure*, qui
une espece de Persan. Les Officiers &
Soldats n'avoient d'autres interpretes q
leurs *Dobachis* ou Domestiques malab
qui ne savoient que leur langue &
mauvais portugais. La langue malabare q
quoique très-réguliere, & peut-être la p
pauvre langue qui existe, ensorte que po
dire Monsieur, on dit *Doré*, & pour d
le Gouverneur, le Général ou le prem
des Messieurs, on dit *Péri-doré*, ce qui ve
dire le grand Monsieur; de même pour d
un Chef quelconque, la langue malaba
n'a que le mot de *Naïc*, & on dit *Tanj*
*Naïc* pour dire, le Roi ou le Raja
Tanjaor; & Narim-Naïc & Chabri-Na
pour dire le Sergent Narim, le Capo
Chabri; & du nom d'Ayder-Naïc, qui ve
dire le Chef Ayder, les François en c
fait le nom d'*Andernec*. C'est ce nom
*Naïc* qui a fait supposer qu'Ayder av
été Caporal des Cipayes; il se nomm
pour lors Ayder-Saeb, comme qui diroi

Monsieur Ayder ; son nom s'est allongé depuis à mesure qu'il est devenu puissant, comme c'est l'usage parmi les Mogols ; on le nomme aujourd'hui Ayder-Ali-Khan.

Lorsque l'armée françoise eut joint celle du Mayssour, Ayder [ 1 ], dont le camp formoit jusques alors l'aîle gauche de l'armée des Mayssouriens, vint se camper à la droite des François : malgré toutes les raisons que purent lui alléguer le Commandant François & le Régent du Mayssour, & quelque peine qu'eussent les François à se voir, pour ainsi dire, enfermés, il ne voulut pas s'en départir ; il disoit au Commandant qu'il vouloit être près des François pour apprendre d'eux l'art de la guerre. En effet, il étoit très-attentif & très-exact à observer tout ce qui se faisoit dans le camp françois, & il faisoit répéter plusieurs évolutions dans le sien, le mieux qu'il lui étoit possible [ 2 ] ; cette répétition servoit d'amusement à l'Officier & au Soldat françois auxquels il s'attachoit à

[ 1 ] M. de Maissin, qui commandoit les François dans ce tems-là, est celui qui a donné cette anecdote, qui suffit pour détruire tous les propos qu'on tient sur le compte d'Ayder.

[ 2 ] Ayder, quoique Général de la Cavalerie de l'armée du Mayssour, avoit des troupes à lui en propriété ; la gauche est le poste d'honneur dans l'Inde.

plaire par sa politesse & par ses bonnes manieres; mais ce que ceux-ci ne voyoient pas de bon œil, c'est qu'Ayder attiroit dans son parti les Sergens & les Soldats qui lui paroissoient les plus actifs & les plus intelligens. Il avoit encore avec lui, en 1770, le sieur Stenet [1], fils d'un Cent-Suisse de Versailles, qui étoit volontaire au siege de Trichnapali en 1753 : il le prit alors à son service & l'envoya à son frere dans le Mayssour, comme il y envoyoit tous les autres François qui vouloient bien s'engager à son service. Ces enrôlemens étoient faits adroitement, & comme on avoit besoin de lui, le Commandant françois fermoit les yeux sur l'irrégularité de ces procédés.

Le Général Lawrence qui n'étoit pour lors que Major, ayant voulu faire passer quelque secours & un convoi dans Trichnapali, essuya un échec considérable dont il donne dans ses Mémoires toute la gloire à Ayder & à sa cavalerie : la jalousie angloise lui fait peut-être diminuer la gloire des François; mais il est certain qu'Ayder se dinstingua singuliérement dans cette occasion.

En 1755, Nand-Raja [2] ayant quitté

---

[1] Il étoit pour lors Capitaine dans l'Artillerie.

[2] Le sujet de la retraite de Nand-Raja avec l'armée de Mayssour, fut que M. de Bussi avec

les François pour retourner dans le Mayssour, Ayder fit un traité particulier avec M. Dupleix, par lequel il s'engagea à rester avec ses troupes, qui formoient un corps d'environ six mille hommes, jusqu'à la prise de Trichnapali, & il ne retourna dans le Mayssour que lorsque M. Godehen, successeur de M. Dupleix, eut conclu une treve avec les Anglois & ordonné la levée du blocus de Trichnapali. Ayder, en 1756, ayant appris la mort de son frere, lorsqu'il étoit en route pour aller le rejoindre, se hâta de recueillir sa succession qui lui étoit dévolue par la loi; son frere n'ayant point laissé d'enfans mâles, cette mort le rendit possesseur d'une belle forteresse, d'un pays considérable aussi beau que fertile, & d'un corps de troupes qui, jointes aux siennes, montoient à plus de quinze mille hommes, du nombre desquels étoient deux cents Européens & trois mille hommes d'excellente cavalerie. Le Roi de Mayssour ayant en lui la même confiance qu'il avoit eue en son frere Ismaël, le fit Généralissime de son armée.

---

un corps de François avoit accompagné Salabetzing, Souba du Decan, lorsqu'il étoit venu à Syringpatnam, capitale du Mayssour, & en avoit exigé des contributions.

Les Rois de Mayssour étant Bramines, réunissent les droits du sceptre & de l'encensoir, & pour être plus vénérés de leurs peuples, ils affectent de ne se faire voir que deux fois l'année, jours où ils président aux cérémonies solemnelles de la Religion ; & afin de paroître uniquement occupés des mysteres sacrés qu'ils célebrent avec pompe & magnificence, ils abandonnent le Gouvernement au Dayva ou Régent qui, jusques à Nand-Raja, avoit toujours été un des plus proches parens du Roi. Mais un Bramine, nommé Canero, favori de ce Prince, lui mit en tête de gouverner lui-même, d'abolir la dignité de Dayva & de destituer son frere Nand-Raja : celui-ci qui n'avoit ni la capacité ni l'application, ni même la fermeté nécessaires pour se maintenir dans cette dignité, ne fit aucune résistance, & aima mieux souffrir qu'on l'exilât sur la frontiere, que d'oser faire au Roi la moindre représentation.

Canero s'étant entiérement emparé de l'esprit du Roi, fut déclaré son Ministre & chargé de l'administration du Royaume. Ayder garda le commandement des armées.

Sa puissance, sa réputation & l'amour des Soldats, auroient dû le mettre à l'abri de la jalousie & de l'envie de ce Ministre ambitieux ; mais Canero sacrifiant tout à ces deux passions, ne craignit point de faire un

traité avec les Marattes ennemis de l'État, dans l'espérance de perdre Ayder. En conséquence de ce traité, l'armée Maratte entra dans le Mayssour pendant le tems de la saison pluvieuse, au moment où Ayder s'y attendoit le moins, & que, trompé par Canero, il avoit dispersé ses troupes.

L'approche des Marattes & leur supériorité en nombre, l'obligerent de s'avancer du côté de Syringpatnam, Capitale du Royaume qui lui offroit un asyle assuré dans l'isle sur laquelle cette ville est située, & où l'on ne peut entrer, lorsque le Caveri est enflé par les pluies, que par le pont de Syringpatnam.

Canero qui, dans une autre circonstance, se fût bien gardé de laisser entrer Ayder avec son armée dans la ville Royale, s'empressa de l'exciter à prendre son camp dans l'isle; Ayder donna dans le piege du perfide Bramine; il fit passer le pont & traverser la ville à son armée, & campa avec ses troupes au bout de l'isle opposé à la ville. L'armée Maratte ne tarda point à paroître; elle eut bientôt investi la partie de l'isle où il est possible de trouver un gué quand la riviere est dans son lit ordinaire.

Ayder n'ayant aucun soupçon de la trahison de Canero, se fondoit sur les magasins de la ville qui étoient bien fournis de vivres pour la subsistance de son armée; mais il fut

très-étonné lorsqu'on lui rapporta dès le le demain de l'arrivée des Marattes, que portes de la ville étoient fermées, & Canero avoit fait dire que toute l'arn périroit par la faim ou par le canon de ville, si on ne livroit le Général Ayder Roi qui avoit de fortes raisons de s'assu de sa personne. Ce rapport faisant juge Ayder que Canero avoit juré sa ruine lui envoya différens Officiers pour entrer accommodement avec lui; mais la jour se passa sans avoir rien pu obtenir. Lors la nuit fut venue, il manda dans sa tente Chefs des différens corps; après les avoir merciés de leur fidélité, il leur dit qu'il vouloit pas être cause de la perte d'a braves gens, qu'il leur conseilloit de s'arr ger dès la pointe du jour, du mieux qu pourroient, avec Canero, & que pour l il prendroit un parti dès cette même nu en même tems il donna six mois de paie de gratification à l'armée, que les Cl distribuerent aux Soldats avant de traiter avec Canero. Il embrassa les pr cipaux & leur dit qu'il comptoit sur l service & sur leur amitié, lorsque l'occas seroit favorable; il congédia ensuite t le monde, & vers le milieu de la nu ayant pris avec lui trente hommes des p affidés, il leur confia à chacun une quan d'or, & se mettant à leur tête, il essa

de paſſer la riviere à la nage, ce qui lui réuſſit ; ayant de même heureuſement traverſé l'armée des Marattes, il pouſſa d'une ſeule traite juſqu'à Benguelour, éloigné de plus de trente lieues.

Quand il fut près de cette forteresse, il envoya un de ſes amis à ſon oncle Ibraïm-Saeb à qui il avoit confié ce Gouvernement, pour lui dire qu'il avoit ci-devant des Terres, des Forteresses, des Tréſors & une Armée, qu'aujourd'hui il ne lui reſtoit que trente amis qui s'étoient attachés à ſa fortune, qu'il le prioit de lui dire franchement s'il pouvoit encore compter ſur ſon amitié, que ſur ſa réponſe il viendroit à *Benguelour* ou chercheroit un aſyle ailleurs. Son oncle ayant reçu ce meſſage, monta à cheval, & ſeul avec l'envoyé d'Ayder, il vint le trouver & lui dit en l'abordant : prends courage, tu n'as rien perdu de ce que tu m'as confié, Dieu t'aidera. Ayder l'embraſſa, & ils entrerent à Benguelour.

Se voyant maître d'une auſſi bonne place, il eſpéra de rétablir ſes affaires, & ſes eſpérances ne tarderent pas d'être en partie réaliſées par l'arrivée imprévue de preſque toute ſa cavalerie que le brave Moctum-Saeb, ſon beau-frere, lui ramena.

Dans le tems que Canero traitoit avec les Chefs de l'armée d'Ayder, Moctum faiſiſſant l'inſtant d'une diminution ſubite &

inattendue du Caveri, traversa la riviere à la tête de trois mille chevaux, & renversant tout ce qui se présenta devant lui de cavalerie maratte, il se fit jour & arriva à Benguelour sans avoir perdu que peu de monde à la faveur d'un chemin de montagnes & de bois qu'il connoissoit parfaitement.

Ayder faisant usage de toutes ses ressources, fit des levées de troupes avec la plus grande célérité, & forcé d'être sur la défensive, il déclara aux Marattes une guerre de chicane, secondé par son beau-frere, & favorisé par la nature du pays.

En 1760, dans le tems qu'il étoit occupé à la défense de ses propres foyers, sur la demande que lui fit M. de Lally, & sur le pressant danger où se trouvoit Pontichéry, il détacha sept mille hommes de son armée sous le commandement de son beau-frere Moctum pour venir au secours des François

Moctum, en faisant sa route vers Pontichéry, mit garnison dans la forteresse de *Thiagar* que le sieur Mariol lui remit par ordre de M. de Lally, & la garnison de cette place, qui étoit de trois cents François & de douze cents Cipayes, s'étant jointe à l'armée d'Ayder, Moctum, après avoir fait fuir les Anglois qui voulurent lui disputer le passage d'une riviere, vint camper sur le glacis de Pontichéry, où il resta deux mois après avoir fait entrer plusieurs convoi

dans la place [1], ſans avoir pu réſoudre M. de Lally à ſe mettre en campagne. Il retourna auprès d'Ayder, emmenant avec lui toute la cavalerie Françoiſe, ſous le commandement des ſieurs Alain & Hughel, & ce qu'il y avoit d'ouvriers à Pontichéry, tranſport précieux, qui a beaucoup contribué à la fortune d'Ayder, en lui fourniſſant d'habiles armuriers, charpentiers & autres ouvriers de l'arſenal de Pontichéry, qui avoient coûté, pour les former, beaucoup de peines & d'argent à la nation françoiſe. Moctum, en paſſant près de Thiagar, en retira la garniſon, & les François y mirent quelques Cipayes; il diſoit hautement que cette place devoit être le prix de la délivrance de Pontichéry, & que n'ayant pu l'exécuter, il étoit juſte de rendre aux François ce qu'ils avoient donné pour ce ſervice.

Cette action qui paroît généreuſe, a pu être dictée par la politique; quoi qu'il en ſoit, Thiagar n'a été rendu aux Anglois qu'après la priſe de Pontichéry.

Pendant l'abſence de Moctum, Ayder

[1] Moctum & la Cavalerie Françoiſe furent chercher deux fois différentes des vivres à Gingi; mais tout ce qu'ils pouvoient conduire étoit promptement conſommé par l'armée de Moctum.

avoit fait une treve avec les Marattes, qui n'aiment point à faire de longues guerres. Ce Nabab ayant autant d'eſtime qu'il en a pour les François, vit arriver avec la plus grande ſatisfaction, dans ſon armée, un beau corps de cavalerie de cette nation, & il ne fut pas moins charmé de voir qu'il étoit accompagné d'une quantité d'ouvriers d'autant plus utiles en cette circonſtance, qu'il en avoit le beſoin le plus preſſant. Son beau-frere, qui avoit ſçu ſe concilier l'amitié de tous ceux qui le connoiſſoient, devoit s'attendre ſans doute à la réception la plus honorable : Ayder le reçut, au contraire, avec froideur & même avec indignation, lui faiſant un crime de n'avoir pas fait lever le ſiege de Pontichéry, puiſque c'étoit l'objet de ſa miſſion, & ſans attendre ſa réponſe, il le réduiſit au rang de ſimple Cavalier, comme étant indigne d'aucun commandement. Ce traitement, qui étonna tout le monde, mortifia extrêmement tous les Officiers & les Soldats qui avoient été de l'expédition; pluſieurs, ſur-tout les François, parlerent à Ayder en faveur de ſon beau-frere; mais paroiſſant toujours en colere, & en même tems voulant rendre juſtice, il convoqua tous les chefs de ſon armée, & permit aux amis de Moctum d'expoſer ſa conduite pendant tout le tems de l'expédition de Pontichéry. Toute l'aſſemblée

n'ayant eu qu'une voix pour faire l'éloge de Moctum, Ayder ordonna sur le champ de préparer son grand Savari [1]; & s'étant mis en marche pour aller à la maison de son beau-frere, suivi de toute l'assemblée, il le rencontra dans le Bazar [2], où il se promenoit à pied comme un simple Soldat. Dès qu'Ayder l'apperçut, il fit arrêter son cortege, descendit de son éléphant, s'approcha de Moctum, qu'il embrassa cordialement & à plusieurs reprises, & lui dit en présence de toute sa Cour : *J'ai reconnu par le rapport de tes amis, que j'ai eu tort de blâmer ta conduite; j'allois chez toi pour t'en faire des excuses; je suis charmé de t'avoir rencontré, afin que la satisfaction que je te fais, soit publique*; & l'ayant fait monter sur son éléphant, il le conduisit à sa maison, montant à cheval devant lui avec tout son cortege, & suivi du peuple & des soldats, qui, pénétrés du retour d'Ayder & de sa réconciliation avec Moctum, chantoient ses

---

[1] Savari est un mot qui signifie la suite du Souverain en cérémonie : on verra ci-après la description du Savari d'Ayder.

[2] Le Bazar est la partie de la ville ou du camp où sont les boutiques des Marchands. Pour l'ordinaire les rues du Bazar sont couvertes, ce qui fait qu'on s'y promene.

louanges dans lesquelles son beau-frere n'étoit pas oublié.

La conduite d'Ayder dans cette occasion étoit dictée sur la justice ; mais elle n'étoit pas moins, suivant toutes les apparences, l'effet de sa politique. Il visoit dès-lors à une grande fortune, & il vouloit faire voir à ses Officiers, que, puisqu'il n'avoit point épargné son beau-frere, qui étoit son meilleur ami, il seroit exact à punir tous ceux qui ne feroient pas leur devoir.

Ayder voulant mettre à profit l'arrivée des François dont il avoit répandu la nouvelle par ses Émissaires, en exagérant leur nombre, annonça qu'il alloit marcher à Syringpatnam, & il invita tous les Grands du Mayssour à se joindre à lui pour délivrer le Roi de l'obsession du perfide Canero, & pour rétablir le gouvernement conformément aux loix du Royaume. Nand-Raja, avec qui Ayder avoit toujours entretenu une secrete correspondance, quitta son exil, & vint le joindre ; on assure qu'il lui avoit fourni de grandes sommes pour faire des levées & augmenter son armée.

Canero, connoissant l'activité d'Ayder, ne s'étoit point endormi ; il avoit formé une armée beaucoup plus nombreuse que celle de son ennemi ; & à force de caresses & d'argent, il s'étoit attaché les Européens

qui dirigoient l'artillerie d'Ayder avant sa fuite. Son artillerie d'ailleurs étoit fort supérieure en nombre & en qualité ; aussi ne craignit-il point d'aller au devant d'Ayder jusqu'à Cenapatnam, ville ouverte, distante de sept lieues de Syringpatnam, où les deux armées se trouverent éloignées de trois lieues l'une de l'autre.

Quelque fond que fît Ayder sur le secours des François & sur l'attachement de ses troupes, il crut devoir employer la politique & la ruse contre son ennemi, ce qui lui réussit au-delà de ses espérances.

Il y avoit à Syringpatnam une Dame appellée communément la vieille Dayva, parce que son mari, frere du Roi & de Nand-Raja, avoit été Régent ou Dayva du Royaume.

Cette Dame avoit été très-puissante pendant la Régence de son mari, qui lui avoit laissé de grandes richesses. Nand-Raja son beau-frere, à son avénement à la Régence, n'eut point pour elle la considération & la condescendance qu'elle prétendoit lui être dues. Dès ce moment elle se déclara son ennemie, & contribua beaucoup à lui faire ôter la Régence. Cette Princesse avoit toujours protégé Ayder & son frere ; & comme ses mœurs n'étoient pas fort régulieres, la chronique scandaleuse vouloit qu'Ayder & son frere eussent part à ses fa-

louanges dans leſquelles ſon beau-frere n'étoit pas oublié.

La conduite d'Ayder dans cette occaſion étoit dictée ſur la juſtice ; mais elle n'étoit pas moins, ſuivant toutes les apparences, l'effet de ſa politique. Il viſoit dès-lors à une grande fortune, & il vouloit faire voir à ſes Officiers, que, puiſqu'il n'avoit point épargné ſon beau-frere, qui étoit ſon meilleur ami, il ſeroit exact à punir tous ceux qui ne feroient pas leur devoir.

Ayder voulant mettre à profit l'arrivée des François dont il avoit répandu la nouvelle par ſes Émiſſaires, en exagérant leur nombre, annonça qu'il alloit marcher à Syringpatnam, & il invita tous les Grands du Mayſſour à ſe joindre à lui pour délivrer le Roi de l'obſeſſion du perfide Canero, & pour rétablir le gouvernement conformément aux loix du Royaume. Nand-Raja, avec qui Ayder avoit toujours entretenu une ſecrete correſpondance, quitta ſon exil, & vint le joindre ; on aſſure qu'il lui avoit fourni de grandes ſommes pour faire des levées & augmenter ſon armée.

Canero, connoiſſant l'activité d'Ayder, ne s'étoit point endormi ; il avoit formé une armée beaucoup plus nombreuſe que celle de ſon ennemi ; & à force de careſſes & d'argent, il s'étoit attaché les Européens



qui dirigoient l'artillerie d'Ayder avant sa fuite. Son artillerie d'ailleurs étoit fort supérieure en nombre & en qualité ; aussi ne craignit-il point d'aller au devant d'Ayder jusqu'à Cenapatnam, ville ouverte, distante de sept lieues de Syringpatnam, où les deux armées se trouverent éloignées de trois lieues l'une de l'autre.

Quelque fond que fît Ayder sur le secours des François & sur l'attachement de ses troupes, il crut devoir employer la politique & la ruse contre son ennemi, ce qui lui réussit au-delà de ses espérances.

Il y avoit à Syringpatnam une Dame appellée communément la vieille Dayva, parce que son mari, frere du Roi & de Nand-Raja, avoit été Régent ou Dayva du Royaume.

Cette Dame avoit été très-puissante pendant la Régence de son mari, qui lui avoit laissé de grandes richesses. Nand-Raja son beau-frere, à son avénement à la Régence, n'eut point pour elle la considération & la condescendance qu'elle prétendoit lui être dues. Dès ce moment elle se déclara son ennemie, & contribua beaucoup à lui faire ôter la Régence. Cette Princesse avoit toujours protégé Ayder & son frere ; & comme ses mœurs n'étoient pas fort régulieres, la chronique scandaleuse vouloit qu'Ayder & son frere eussent part à ses fa-

veurs. Quoique éloigné de Syringpatnam; Ayder avoit toujours entretenu une correſpondance intime avec la vieille Dayva, qui n'aimoit point Canero, mais qui, par politique, paroiſſoit lui être fort attachée. Sur l'aſſurance que lui donna Ayder, que jamais Nand-Raja ne ſeroit Régent, elle lui promit de le ſervir en tout ce qu'elle pourroit, & elle lui fit même toucher de fortes ſommes d'argent.

Ayder, pour ſe ſervir utilement de cette Dame en qui il avoit toute confiance, lui fit paſſer des lettres ſimulées, adreſſées aux principaux chefs de l'armée de Canero, dans leſquelles il paroiſſoit qu'en conſéquence d'une conſpiration tramée depuis long-tems, il leur preſcrivoit des opérations qu'ils devoient faire ſur certains ſignaux qui leur ſeroient donnés par Ayder, au moment où les armées ſeroient ſur le point de combattre, & au moyen deſquels on envelopperoit Canero pour l'empêcher de ſe ſauver. Cette Dame ayant reçu ces lettres, ſe rendit au camp de Canero la nuit qui devoit précéder la bataille. Après avoir donné les lettres elle augmenta par toute ſorte de rapports, la frayeur qu'elles avoient cauſée à ce Miniſtre, & elle le fit réſoudre à ſe retirer tout de ſuite dans Syringpatnam, en laiſſant le commandement de l'armée à un vieux général nomme Pirkan, qu'il croyoit être

être dans ses intérêts, mais qui étoit son ennemi caché, & l'ami d'Ayder.

Ayder, étant averti de tout ce qui se passoit, se mit en marche dès la pointe du jour pour s'approcher de l'armée de Canero; dont le départ avoit fait la plus grande sensation. La nouvelle de cette marche précipitée augmenta la confusion que le Général ne cherchoit point à arrêter. Nombre de transfuges de cette armée vinrent auprès d'Ayder pour lui porter la nouvelle du départ de Canero; dès que ce Nabab eut entendu leur rapport, il fit faire halte à son armée, & envoya proposer au Général ennemi d'entrer en conférence avec lui, en le faisant assurer publiquement qu'il n'en vouloit qu'au traître Canero, & non au Roi & au Royaume de Mayssour. Pirkhan, après avoir pris l'avis des principaux chefs de son armée, consentit une entrevue avec Ayder & Nand-Raja, en présence des deux armées. Il y fut résolu, au grand contentement de tous les soldats, qu'elles se réuniroient pour ne faire qu'une seule armée, dont Ayder seroit le Général, & qu'on députeroit sur le champ au Roi de Mayssour, pour le prier de chasser du Royaume le perfide Canero, qu'on déclaroit ennemi du Roi & de l'Etat. Lorsque les deux armées furent réunies, Ayder, (ce qui surprit tout le monde), manda devant lui les Européens

qui avoient été précédemment attachés à son service, & à celui de son frere. Il leur fit mettre bas les armes : & leur ayant fait donner à chacun un coup de babouche [1] sur la figure, ce-qui est déshonorant chez les Indiens, il les fit chasser du camp. Il se porta, à ce qu'il dit, à cette sévérité, parce que ces soldats ayant été comblés de bienfaits par lui & par son frere, étoient les seuls de ses troupes qui avoient osé porter les armes contre lui. La Cavalerie Françoise venue de Pontichéry fut présente à cette exécution, que chacun feignit d'approuver.

La députation de l'armée étant arrivée à Syringparnam, la réponse du Roi, qui sans doute étoit dictée par Canero, fut qu'ils étoient des traîtres, & que le Roi les puniroit de leur trahison. Sur cette réponse il fut résolu que l'armée s'approcheroit de Syringpatnam, & qu'on feroit le siege de cette place, ce qui fut exécuté sur le champ,

---

[1] Babouche est la chaussure des Indiens. C'est un soulier en pointe, semblable à la chaussure qui fut anciennement à la mode en France, & qu'on appelloit soulier à la poulaine, parce que la pointe ressemble à la proue des barques ou des anciens vaisseaux. Cette mode qui a duré si long-tems commence à passer, & les petits maîtres portent de très-petits souliers sans longue pointe ou poulaine.

pour ne pas donner le tems à Canero d'appeller les Marattes à son secours.

A peine le peuple de cette capitale eut-il entendu tirer quelques volées de canon, qu'il s'attroupa & murmura hautement contre Canero, excité, suivant toutes les apparences, par la femme Dayva, qui parvint à résoudre le Roi à livrer Canero à l'armée & à déclarer Ayder, Régent du Royaume, au lieu de Nand-Raja qui s'attendoit à l'être & qui croyoit qu'Ayder se contenteroit d'être Généralissime.

En acceptant la Régence, Ayder fit à Nand-Raja toutes les soumissions qu'il crut propres à l'appaiser. Il lui donna un apanage considérable & lui fit une promesse par écrit & jurée sur la foi de son serment, que jamais il n'attenteroit ni à sa vie, ni à sa liberté, ni à ses biens, & qu'il le regarderoit toujours comme son pere.

Ayder fit ensuite assembler les Docteurs Bramines pour juger Canero, qui fut condamné à la mort pour avoir appellé dans le Royaume les ennemis de l'Etat & fait la guerre aux plus fideles serviteurs du Roi. En vertu de son pouvoir de Régent, Ayder lui fit grace de la vie, & commua la peine de mort, en celle d'être enfermé dans une cage de fer qui, à cet effet, fut suspendue au milieu de la place publique de Benguelour, où on la voit encore, avec les ossemens

de ce malheureux favori qui a vécu environ deux ans dans cette cage, exposé aux insultes d'une populace idolâtre d'Ayder.

Pour commencer l'exercice de sa Régence, Ayder se fit rendre un compte exact de l'état du trésor, des joyaux de la Couronne & des revenus du Royaume. Il trouva que la plûpart des joyaux, au lieu d'être dans le trésor, étoient en gage chez le Banquier [1] de la Cour, qui avoit prêté de l'argent,

---

[1] Il y a dans toutes les grandes villes de l'Indostan, & principalement dans les Cours, de riches Banquiers, nommés Saucars; ils sont tous Guzerates, ou originaires de ce pays. Ce sont de très-habiles négocians réputés généralement de bonne foi; ils font, proprement dit, le commerce de banque, prêtant & empruntant, fournissant ou prenant des lettres de change sur tous les pays, même sur les lieux où ils n'ont pas de correspondans, & ils se servent pour faire les fonds des lettres qu'ils fournissent sur les pays où ils n'ont point de correspondans, de porteurs d'argent, qui se chargent du transport à tant par lieue, pour quelque pays que ce soit. Ce sont des gens à toute épreuve; & on raconte qu'un de ces hommes ayant emporté une somme considérable à un Banquier de Madras, les gens de son état s'étant assemblés, remboursérent au Banquier, sans y être obligés, la somme qui lui avoit été volée; & que deux d'entr'eux furent à Goa, où s'étoit réfugié le voleur; qu'ils lui couperent la tête, la porterent à Madras, &

lorſque Salabetzing, Souba du Décan, accompagné de M. de Buſſi, étoit venu aux portes de Syringpatnam, & avoit forcé le Roi de Mayſſour à lui payer des contributions.

Ayder étant inſtruit que ce Banquier avoit fait fortune & gagné tous ſes biens au ſervice du Roi, fut indigné que cet homme eût exigé des gages pour prêter à l'Etat. Il ordonna qu'on retirât les joyaux & qu'on payât ce qui étoit dû; mais en même-tems

---

furent de maiſon en maiſon chez tous les Banquiers & Négocians pour la faire voir, afin que la punition de ce crime leur attirât la confiance des Banquiers. Les lettres de change ſont beaucoup plus anciennes dans l'Inde, qu'en Europe; mais on ne tire point à ordre, ce qui forme une difficulté en cas de mort ou d'abſence de celui à qui on doit payer; ce qu'on tâche d'éviter, en déſignant pluſieurs perſonnes à qui on doive payer, à défaut l'un de l'autre; ainſi la lettre de change tirée par un Banquier Indien, porte: payez à Jean; en ſon abſence à Pierre; en ſon abſence à Jacques, &c.

Outre le commerce d'argent, ces Banquiers ou Saucars, font le commerce de pierreries, de perles, de corail, & de matieres d'or & d'argent. Il y en a de très-riches, & ils ont des Compagnies d'aſſurance qui ont un grand crédit à Surate, à Madras & à Calcuta, entiérement compoſées de Banquiers Guzerates.

il nomma une commiſſion pour faire rend
compte à ce Banquier. Les Commiſſai
l'ayant trouvé coupable d'avoir volé & ra
çonné l'Etat, le condamnerent à une priſ
perpétuelle & à la confiſcation de ſes bie
Le luxe de ce Banquier étoit énorme ;
dit que ſes enfans étoient bercès dans c
berceaux d'or ſuſpendus au plafond par c
chaînes de même métal. Ayder fit exécu
le jugement ; mais il accorda au coupal
une penſion alimentaire, & plaça ſes fils
ſervice, où ils ſe ſont avancés.

Après avoir mis le bon ordre dans
finances, Ayder obligea une quantité de p
tits Tyrans, connus ſous le nom de *Pall*
*gars*, [1] qui s'étoient emparés de quelq
forteresſes, à les évacuer. Il fut obligé d'e
ployer la force contre pluſieurs ; mais
plûpart traiterent avec lui à l'amiable.
contraignit de même pluſieurs Rajas, vaſſa
& tributaires du Royaume de Mayſſour
payer exactement les tributs & à recc
noître leur dépendance. Il contraignit au

[1] Les Palléagars ſont des gens qui habit
des Châteaux forts ou de petites Forteresſes,
ils ſont les petits tyrans. Il y en a beaucoup d
l'Inde ; mais dans tous les Etats d'Ayder il n
exiſte aucun ; ce nom ne ſe donne qu'à des G
rous : c'eſt improprement qu'on s'en ſert p
les Mogols.

plusieurs Princes voisins, tels que le Roi de Canara, les Marattes & les Nababs Patanes de Canour, de Carpet & Sanour, à restituer les terres qu'ils avoient usurpées sur le Royaume de Mayssour; mais il n'en vint à bout qu'en leur déclarant la guerre, en les combattant & en remportant sur eux nombre de victoires. Les Patanes étant redoutables à tous les Indiens par leur valeur & leur perfidie, la réputation d'Ayder s'accrut beaucoup par la bataille signalée qu'il gagna sur les trois Nababs, près de Sanour, dont il dut le succès à la bonne manœuvre de la cavalerie françoise commandée par M. Hughel.

Cette victoire de Sanour fut cause que Bazaletzing, Roi d'Adonis & frere de Nizam-Ali-Khan, Soubab du Décan, lui envoya une ambassade.

Ces Princes étoient en guerre avec les Marattes qui avoient depuis peu essuyé un grand échec sur les bords du Kisna, dans une bataille qu'ils avoient perdue contre les armées réunies du grand Visir [1] de

---

[1] Ce Grand Visir est Scha-Abadin-Khan, ou autrement Souja-Daulla, qui a succédé dans cette place à son grand-Pere Nizam-el-Mouluc, & à son pere Grouzeddy-Khan; il est en outre souverain d'un grand pays, près du Gange.

l'Empire, & d'Abdalla, Roi des Patanes [1]; dans laquelle ſoixante mille Marattes étoient reſtés ſur la place.

---

[1] Cet Abdalla eſt Roi de Candahar. Lorſqu'il eut joint ſon armée à celle de Souja-Daulla, ils pouſſerent les Marattes depuis Dehly juſques au Kiſna; ceux-ci paſſerent la riviere pour en défendre le paſſage. Les Patanes & les Mogols ayant eſſayé pluſieurs fois de forcer le paſſage de la riviere, ils n'y purent réuſſir; & pluſieurs Patanes ayant été faits priſonniers, Ragouba, Général des Marattes, les fit venir, & leur propoſa de prendre parti parmi les Marattes. Ils répondirent que les Muſulmans étoient faits pour commander aux autres hommes, & non pour les ſervir; & Ragouba leur ayant répliqué: vous êtes donc plus forts & plus courageux que les autres hommes? Ils reprirent: donne-nous des armes, & tu le verras. Comme ils étoient fort peu de monde, Ragouba leur en fit donner, & ſur le champ ils ſe jetterent ſur les Marattes, qui furent obligés de les tuer tous. Abdalla & Souja-Daulla trouvant trop de difficulté à forcer le paſſage du Kiſna, uſerent de ruſe; & faiſant ſemblant de ſe brouiller, Abdalla partit comme pour s'en retourner dans ſes Etats. Ragouba en ayant eu avis, paſſa le Kiſna pour attaquer Souja-Daulla, qui fit mine de ſe ſauver; mais ayant fait avertir Abdalla, les deux Alliés ſe joignirent; & ayant fait volte-face, ils attaquerent les Marattes, qui n'eurent pas le tems de repaſſer le Kiſna, & qui perdirent ſoixante mille hommes. Ragouba n'étoit Général

Bazalerzing

Bazaletzing avoit entrepris le siége de Scirra, forte place située entre ses Etats & le Royaume de Mayssour, titre d'une Soubabie dont tout le district avoit été envahi par les Marattes ou réuni à la Soubabie du Décan. Ce Prince avoit pensé qu'en profitant de la circonstance de la défaite des Marattes, il s'empareroit aisément de Scirra qui lui donneroit le titre de Souba, & l'égaleroit à son frere. Mais son armée étant trop foible, il éprouva une résistance qui l'eût réduit à lever honteusement le siége, si on ne lui avoit suggéré de s'allier avec Ayder qui fut enchanté de se voir recherché par un Prince de ce rang. Il ne consentit pourtant à l'aller joindre avec ses troupes, qu'après avoir fait un traité très-avantageux, par lequel Ayder consentoit à se rendre devant Scirra avec son armée & une nombreuse artillerie; que Bazaletzing & lui feroient conjointement le siége jusqu'à ce que la place fût prise; qu'aussi-tôt qu'elle

---

que pendant la minorité de Madurao, son neveu, qu'il a fait assassiner. Les Marattes n'ont point voulu lui déférer la Régence pendant la minorité du fils de Madurao, & ils l'ont chassé; il s'est réfugié à Bombay chez les Anglois, qui ont pris son parti. Voilà précisément ce qui occasionna la guerre des Marattes contre cette Nation Européenne.

se rendroit, les deux armées en prendroient possession, chacune du côté de son attaque; que toute l'artillerie, les armes, les munitions, & généralement tout ce qui seroit dans le cas de pouvoir être emporté, seroit le lot de Bazaletzing qui le prendroit en nature, ou qui en recevroit la valeur d'Ayder, & que ce dernier prendroit possession de la place.

Ayder étant arrivé devant Scirra avec une belle armée & une nombreuse artillerie servie par des Européens, attaqua cette place autrement que n'avoit fait Bazaletzing, & ayant employé la mine, il réussit à faire sauter deux bastions & la courtine, ce qui força les assiégés à se rendre à discrétion, & augmenta la terreur que ses armes avoient répandue dans ces vastes contrées de l'Inde.

En exécution du traité fait entre les deux Princes, Bazaletzing, que depuis Ayder ne nomme plus que *le Marchand*, préféra de recevoir en argent ce qui lui revenoit de la prise de Scirra, & en outre il s'engagea de solliciter ses freres, le Grand Visir & le Souba du Decan, pour faire reconnoître Ayder, Souba de Scirra, ce qui ne tarda pas d'avoir lieu, le Grand Visir [1] lui ayant

[1] L'Empire Mogol étoit alors dans l'Anar-

envoyé une Ambaſſade avec le Paravana ; qui le déclaroit Souba de Scirra, avec tous les honneurs attachés à ce titre, comme le Palanquin rond, la Tête de poiſſon [1], &c. Ce fut ainſi qu'Ayder, né ſimple particulier, ſe trouva glorieuſement élevé au rang des plus grands Princes de l'Inde [2], & que de Sujet du Roi de Mayſſour, comme Régent, il devint ſon Supérieur, le Royaume de Mayſſour, qui releve de l'Empire Mogol, ayant été compris dans ſa Soubabie. En recevant le titre & les honneurs de

---

chie, l'Empereur n'étoit qu'un vain nom. Allumſcha, un des Princes du ſang Mogol, étoit retiré à *Ilha-Hadabad*, où il prenoit le titre de Grand Mogol; mais Souja-Daulla, Grand Viſir, reconnoiſſoit un autre jeune Prince qui étoit dans le plus bas âge. Ses oncles, Nizam Daulla, Souba du Decan, Bazaletzing, Roi d'Adonis, & Ayder, par complaiſance pour Souja-Daulla, reconnoiſſoient le même Prince, mais de nom ſeulement, & ſans lui rendre, ni au Viſir qui étoit cenſé avoir la Régence, aucune obéiſſance ni aucune redevance.

[1] Ces honneurs ſont des marques de la dignité de Souba, dont on trouvera ci-après l'explication.

[2] Les Soubas ſont aujourd'hui les plus grands Souverains de l'Inde, & ſe regardent comme les repréſentans de l'Empereur; ils ſont au-deſſus des Rois tributaires de l'Empire.

Souba de Scirra , Ayder s'engagea à faire la guerre aux Marattes , qui auroient vu la fin de leur Empire , si les Princes , fils de Nizam-el-Moulouc, eussent eu autant de courage & d'intelligence qu'Ayder, & si, sur-tout, le Roi des Patanes n'eût point abandonné ses Alliés , & retourné dans son pays , satisfait de l'immense butin qu'il avoit fait.

Ayder, continuant la guerre avec succès contre les Marattes, s'empara de Marck-scira & Maggheri , places fortes dans le district de Scirra , de même que du Royaume de Bisnagar ou Bassapatnam ; mais les Marattes ayant rassemblé leurs forces contre lui, par la pusillanimité de ses Alliés, il courut risque de la vie , ayant reçu un coup de sabre à la tête , dans une bataille qu'il donna contre cette Nation , & dont le succès fut indécis. Peu de jours après il conclut une tréve pour trois ans , & il garda ses conquêtes , en payant une somme d'argent au Général de cette Nation.

A peine cette guerre étoit-elle finie, que la fortune procura à Ayder une nouvelle occasion d'étendre sa gloire & sa puissance. Le fils de la Reine de Canara se sauva de *Rana-Biddeluru* , capitale de ce Royaume, & vint trouver ce Souba à Bisnagar , pour implorer son assistance , afin d'obliger sa mere à lui restituer le Royaume de ses an-

cêtres; dont elle avoit eu la Régence à la mort de son mari, pere du jeune Prince, & qu'elle retenoit, quoique son fils eût l'âge prescrit par la loi pour gouverner lui-même.

Comme le Royaume de Canara étoit compris dans le district de la Soubabie de Scirra, le Prince ne pouvoit porter sa plainte que devant le tribunal d'Ayder; aussi le jeune Prince de Canara fut-il favorablement accueilli, & sa mere, citée par un Ambassadeur d'Ayder, à comparoître dans un tems fixé devant le Souba.

Cette femme qui avoit un cœur & un courage au-dessus de son sexe, & que l'Anarchie qui régnoit depuis si long-tems dans l'Empire Mogol, avoit habituée à méconnoître les ordres de l'Empereur & de ses Officiers, répondit à l'Ambassadeur d'Ayder: qu'elle étoit Reine, & qu'elle ne connoissoit aucun Supérieur. Sur cette réponse, à laquelle Ayder s'étoit attendu, la guerre fut résolue contre la Reine; mais la nature du pays où il falloit l'aller attaquer rendoit cette guerre très-difficile.

Rana-Biddeluru, capitale du Royaume de Canara, est une des plus grandes & des plus belles villes de l'Inde; on n'y compte pas moins de cent cinquante mille ames, parmi lesquelles il y en a environ trente mille de Chrétiens qui jouissent de grands privileges. Cette population considérable

est cependant peu proportionnée à l'étendue de la ville, dont le circuit est de plus de six lieues. On ne trouvera point que j'exagere sur la grandeur de cette ville, puisqu'il y a des rues très-droites qui ont jusqu'à deux lieues de longueur ; d'ailleurs la plus grande partie du terrein sur lequel est située cette ville, est habité par les Grands & par la Noblesse, dont les maisons sont au milieu d'un grand jardin, ayant toutes dans leur enclos de vastes bassins ou réservoirs d'eau, tant pour l'agrément que pour servir à la fertilité du terroir. Une quantité prodigieuse de pommiers d'Acajou & de palmiers plantés dans ces jardins, ombragent toutes les rues, qui sont arrosées de deux ruisseaux d'eau très-limpide & très-claire, & qui n'ont d'autre pavé qu'un petit gravier doux à foule.

Cette belle ville est auprès d'une petite montagne, à la cime de laquelle est une forteresse considérable, sur-tout aujourd'hui qu'Ayder en a fait augmenter les fortifications. La montagne est dans une plaine d'environ cinq à six lieues de diamétre, entourée de montagnes & de forêts qui s'étendent de tous côtés à plus de vingt lieues à la ronde, & qu'on ne peut passer qu'à travers des défilés & des gorges défendues par des forts de distance en distance, ce qui rend les avenues de cette ville du plus diffi-

cile accès pour une armée, qui peut être arrêtée à chaque pas par une poignée de monde; & qui ne peut camper que le long d'un chemin très-étroit & rempli de pierres, où l'on peut être attaqué de tous côtés par les gens du pays, qui en connoissent tous les passages & les détours, & peuvent tendre des embuches capables de vous faire périr de mille manieres, sans qu'il soit possible d'abattre les bois, encore moins de les brûler [1] qu'avec des peines infinies. Ces forêts & ces montagnes sont remplies de tigres, d'ours, d'éléphans & de toute sorte de reptiles, d'autant plus dangereux, qu'ils sont venimeux, comme serpens, &c. &c.

Tant d'obstacles si difficiles à vaincre auroient sans doute empêché Ayder d'entreprendre cette guerre périlleuse, s'il n'avoit eu avec lui le jeune Prince, qui s'étoit acquis l'amitié du Peuple & des Grands de son pays, depuis que la Reine sa mere qu'ils détestoient par ses dédains & sa fierté, s'étoit remariée à un Bramine; la loi du pays défendant aux veuves des Rois de convoler aux secondes nôces.

Ayder, résolu de tenter cette expédition,

[1] Il y a dans ces forêts une quantité prodigieuse de bambous, qu'on ne peut brûler qu'après les avoir abattus & fait sécher.

partit de Bisnagar, emmenant avec lui le Prince de Canara, à la tête d'environ 6000 hommes de sa meilleure Cavalerie, & quelques Caléros, gens habitués à courir les montagnes & les forêts. Il se fit suivre par un nombre de bœufs [1] chargés de riz, &, sans aucun autre bagage, il s'avança à grandes journées vers la capitale du Canara. Sa marche fut si prompte, qu'il passa partout sans trouver d'obstacle, & qu'il arriva dans la plaine de Biddeluru, avant que la Reine eût reçu aucune nouvelle de sa marche. Sa Cavalerie exercée à aller dans

---

[1] Les bœufs sont dans l'Inde des animaux de la plus grande utilité; ils sont bêtes de trait & de charge. L'espece de ces animaux qui n'est point variée en Europe, l'est à l'infini dans l'Inde, & beaucoup plus qu'aucune autre espece d'animaux. Il y en a de très-haute taille, (*) de moyens & de petits; ils travaillent à la charrue, tirent toutes sortes de voitures, & vont très-vîte; les uns ont des cornes droites, les autres courbes, les autres n'en ont point; la plus grande partie a des bosses sur le dos; généralement c'est un animal de la plus grande utilité, d'autant plus que tout comme ici, après qu'il a beaucoup servi, on mange sa chair, & on tanne sa peau.

(*) Le bœuf géant que tout Paris a vu à la foire Saint-Laurent, n'est que la taille moyenne de ceux de l'Inde.

toutes ſortes de pays, jetta la terreur parmi les Canarins, à qui une pareille légion étoit inconnue. La bonne diſcipline qu'obſerva ſa troupe, & la vue du Prince légitime, firent recevoir Ayder par-tout comme un Dieu tutélaire.

En paroiſſant dans la plaine, ſa Cavalerie renverſa ſans peine une partie de l'armée de la Reine qui voulut s'oppoſer à ſon paſſage, & cette Princeſſe qui n'eut que le tems de prendre la fuite, fut pourſuivie, arrêtée & conduite devant ſon vainqueur.

Ayder uſa de ſa victoire avec la plus grande modération. Il accueillit la Reine de la maniere la plus gracieuſe, & la réconcilia avec ſon fils, qui lui accorda une penſion conſidérable, en lui permettant de vivre avec ſon mari. Pour ſatisfaire le peuple qui le deſiroit ardemment, le jeune Prince fut proclamé Roi. Il fit hommage de ſon Royaume à l'Empire. Il en ſigna le traité, ainſi que ſa mere & les principaux Seigneurs du pays.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient au Royaume de Canara, l'armée d'Ayder s'avançoit dans le pays, & ſon Infanterie s'emparoit, ſans réſiſtance, de tous les poſtes néceſſaires pour aſſurer ſon retour & le ſuccès de tout ce qu'il voudroit entreprendre.

Avant de s'engager dans la guerre qui

devoit mettre le Prince de Canara sur le trône de ses peres, Ayder fit avec lui un Traité par lequel ce Prince cédoit au Souba le port de Mangalor, & une lisiere du pays, pour servir de chemin depuis ce port jusqu'aux frontieres de Mayssour. En exécution de ce Traité, Ayder, après avoir fait couronner le nouveau Roi, se mit en marche avec une partie de ses troupes, pour aller prendre possession de Mangalor, laissant jusqu'à son retour une partie de son armée campée aux portes de Rana-Biddeluru.

La Reine de Canara, furieuse de se voir déchue du rang de Souveraine, n'avoit feint de se réconcilier avec son fils & de le reconnoître pour Roi, que pour attendre l'occasion de perdre Ayder. Dans cet espoir, & pour mettre un terme à sa vengeance, elle résolut la mort de ce généreux Souba. Pour cet effet, elle s'attacha à gagner la confiance de son fils, dont elle connoissoit l'esprit foible & pusillanime, & lui reprochant avec une tendresse simulée, que pour avoir voulu se hâter de régner, il avoit livré inconsidérément son Royaume à des barbares, ennemis de sa Religion, qui ne lui laissoient que le vain nom de Roi, lui enlevoient la partie la plus précieuse de ses Etats, & finiroient peut-être par le dépouiller entiérement. Elle parvint enfin, à force d'insinuations & sous

le voile du plus grand désintéressement, puisqu'elle lui avoit abandonné son Royaume, à lui arracher des regrets sur son Traité avec Ayder; & continuant à lui faire craindre ce que pouvoit faire ce Souba, elle acquit un tel empire sur l'esprit de son fils, qu'elle le fit consentir à l'assassinat d'Ayder, qu'elle avoit projetté de maniere à manquer difficilement d'y réussir.

Pendant son séjour à Rana-Biddeluru, Ayder avoit habité le Palais des Rois de Canara, & il devoit y descendre à son retour de Mangalor. Il y avoit des chemins souterrains connus de la Reine & de peu de gens, qui communiquoient du Palais à une fameuse Pagode. Cette Princesse avoit résolu de miner le Palais, & de faire sauter Ayder dès la même nuit qu'il seroit arrivé, lorsqu'il seroit à table avec ses principaux Officiers [1], espérant que dans le moment de cette catastrophe, le peuple & les soldats Canarins, animés par son fils, massacreroient aisément les troupes d'Ayder, dans la confusion & le désordre où elles se trouveroient alors.

Ce projet eût été facilement exécuté au

---

[1] Ayder, comme les autres Indiens, fait deux repas par jour; le premier à huit heures du matin, & le second à minuit.

moyen du mari de la Reine, Supérieur des Bramines qui déservoient la Pagode. Le jour du retour d'Ayder étoit arrivé, & le moment où devoit périr ce Souba & sa suite approchoit, lorsque le chef des Bramines qui habitoient une Pagode, éloignée de quelques lieues de la ville, apprit cette conspiration que les auteurs lui avoient cachée. Soit horreur du crime, comme le prétendent les Bramines, soit haine pour la Reine & pour son mari, dont le mariage étoit défendu par la loi, ce chef se rendit en secret à Rana-Biddeluru; & se présentant comme pour le féliciter sur son heureux retour dans les Etats du jeune Prince, il l'avertit tout haut, en présence du Roi & de la Reine, de la conspiration & du risque qu'il couroit. Ce récit étonnant ayant fait trembler toute l'assemblée, parut ne faire aucune impression sur Ayder, qui envisageant ceux qui l'environnoient, reconnut sans peine les coupables. Il ordonna qu'ils fussent arrêtés. Les témoins entendus, & la vérification ayant été faite sur le champ, la Reine, son mari & tous leurs complices furent punis de mort, à l'exception du Roi de Canara, qui fut envoyé prisonnier à Maggheri, près de Scirra, & son Royaume fut confisqué.

La découverte de cette conspiration valut à Ayder un beau Royaume, riche en



toute ſorte de productions, ayant une belle étendue de côtes, & de beaux ports, produiſant d'immenſes quantités de riz, de poivre, cannelle, de cardamomum, corail, du bois du ſandal & d'ivoire; toutes ces productions abondent tellement dans ce Royaume, qu'il eſt ſurnommé le grenier de toute l'Inde. On trouve dans les montagnes, des mines d'or, de diamans, de rubis & autres pierreries. Il y a dans la forteresse même de Rana-Biddeluru une riche mine d'or. On y trouva, lorſqu'Ayder s'en empara, un tréſor immenſe, en or monnoyé, en lingots, en bijoux, en perles & en pierreries, qui ſeroit étonnant, ſi l'on en croyoit le rapport des François qui étoient pour lors avec Ayder. Ils diſent que ce Prince fit en leur préſence meſurer les perles & les pierreries avec la meſure du Bazard, & qu'ayant fait faire deux tas de l'or & des bijoux, ils ſurpaſſoient la hauteur d'un homme à cheval. A l'occaſion de cet heureux événement, Ayder gratifia de ſix mois de paye toutes ſes troupes, même les garniſons de différentes places de ſes Etats; il changea le nom de Rana-Biddeluru en celui de *Ayder-Nagar*, qui veut dire Ville royale d'Ayder; & le nom de Mangalor en celui de *Corial*, qui ſignifie port royal. Il prit en même tems le titre de Roi des Canarins, & des Corgues, petit Royaume ſitué à l'extrêmité du Canara,

moyen du mari de la Reine, Supérieur des Bramines qui déſervoient la Pagode. Le jour du retour d'Ayder étoit arrivé, & le moment où devoit périr ce Souba & ſa ſuite approchoit, lorſque le chef des Bramines qui habitoient une Pagode, éloignée de quelques lieues de la ville, apprit cette conſpiration que les auteurs lui avoient cachée. Soit horreur du crime, comme le prétendent les Bramines, ſoit haine pour la Reine & pour ſon mari, dont le mariage étoit défendu par la loi, ce chef ſe rendit en ſecret à Rana-Biddeluru; & ſe préſentant comme pour le féliciter ſur ſon heureux retour dans les Etats du jeune Prince, il l'avertit tout haut, en préſence du Roi & de la Reine, de la conſpiration & du riſque qu'il couroit. Ce récit étonnant ayant fait trembler toute l'aſſemblée, parut ne faire aucune impreſſion ſur Ayder, qui enviſageant ceux qui l'environnoient, reconnut ſans peine les coupables. Il ordonna qu'ils fuſſent arrêtés. Les témoins entendus, & la vérification ayant été faite ſur le champ, la Reine, ſon mari & tous leurs complices furent punis de mort, à l'exception du Roi de Canara, qui fut envoyé priſonnier à Maggheri, près de Scirra, & ſon Royaume fut confiſqué.

La découverte de cette conſpiration valut à Ayder un beau Royaume, riche en

Cap de ce nom, la feule barriere qui pût l'arrêter jufqu'à Goa, les François qui étoient fous fon commandement, refuferent de lui donner le moindre fecours, aimant mieux fe retirer dans le fort de Rama que de fe battre avec les Portugais : M. Hughel prenant le parti des François, l'abandonna auffi.

Ayder, dans l'impoffibilité où il étoit de prendre ce fort avec fes feules troupes, n'héfita point à faire la paix avec les Portugais qui lui céderent le pays de Carvar. Cette inconftance des François, & d'autres événemens femblables, donnerent à penfer à Ayder qu'il foutiendroit mal une guerre contre une Nation Européenne, & qu'il ne pouvoit compter fur les Européens qui étoient à fon fervice, qu'autant qu'ils feroient eux-mêmes en guerre avec fes ennemis.

Lorfqu'Ayder vint à Mangalor pour la feconde fois, à fon retour de la guerre qu'il eût contre les Portugais, il reçut une députation folemnelle d'une Nation originaire d'Arabie, connue fous le nom de Mapelets, Nation répandue fur toute la côte Malabare. A la tête de cette députation étoit Ali, Raja ou Prince de Cananor. Cet Ali, fils d'un des plus riches & des plus puiffans Mapelets, eut dans fa jeuneffe le bonheur de plaire à la fille du Raja de Cananor;

Prince Nayre [1]. Le Pere, malgré la diverſité de Religion, & le préjugé de ſa nation, qui défend toute alliance avec une caſte différente, & à plus forte raiſon des Etrangers d'une autre Religion, conſentit au mariage de ſa fille avec Ali, & lui laiſſa en mourant ſa Principauté, ou le petit Royaume de Cananor.

---

[1] *Nayre*. Les Nayres ſont la nobleſſe de la côte Malabare; on peut dire que c'eſt la plus ancienne nobleſſe du monde, puiſque les anciens en font mention, & qu'ils citent la loi qui permet aux Dames Nayres d'avoir pluſieurs maris, chacune pouvant en avoir juſqu'à quatre. Leurs maiſons, qui ſont iſolées, ont autant de portes que la Dame a de maris. Lorſqu'un d'entr'eux vient la voir, il fait le tour de la maiſon, frappant de ſon ſabre ſur ſon bouclier. Il ouvre enſuite ſa porte, où il laiſſe ſous une eſpece d'auvent un domeſtique qui garde ſes armes, ce qui ſert d'avertiſſement pour un autre, que la place eſt priſe. On dit qu'un jour de la ſemaine la Dame fait ouvrir les quatre portes, & que ſes quatre maris viennent dîner chez elle & lui faire la Cour. Chaque mari donne une dot en ſe mariant, & les Dames ont ſeules la charge des enfans. Les Nayres, même le Samorin & les autres Princes, n'ont pas d'autres héritiers que les enfants de leurs ſœurs. Cette loi a été établie afin que les Nayres n'ayant aucune famille,

Les

Les Mapelets paroiſſent être des Arabes de Marcate & de Sahar, que le commerce a attirés dans l'Inde. Cette nation ne s'allie point avec des étrangers, elle a conſervé ſon air national & une phyſionomie particuliere très-reſſemblante à celle des Arabes de Marcate, qui ont généralement le viſage allongé, le menton quarré & en galoche, la barbe grêle ; ils ſont maigres & de petite ſtature, n'ont aucune reſſemblance avec les autres Arabes, qui ſont de grands & beaux hommes avec de grand yeux à fleur de tête, la barbe noire & bien fournie.

Les habitans de la côte Malabare ayant laiſſé les Mapelets s'emparer de tout le commerce de leur pays, tant par mer que par terre, cette nation étrangere eſt devenue riche & nombreuſe, & avec d'autant moins de peine, que les Princes & les Nobles du pays, ayant ſouvent beſoin d'argent, ont eu recours aux Mapelets qui leur en ont prêté à gros intérêts, tantôt ſur des gages en bijoux, & tantôt en avance ſur les ré-

---

fuſſent toujours prêts à marcher à l'ennemi. Lorſque les neveux ſont en âge de porter les armes, ils ſuivent leurs oncles ; le nom de pere eſt inconnu à un enfant Nayre. Il parle des maris de ſa mere, de ſes oncles, & jamais de ſon pere.

coltes de poivre, de cardamomum & de
Ces usures multipliées [1] ont augmenté
richesses des Mapelets, & appauvri
Princes & les nobles de la côte malaba
connus sous le nom de Nayres. Ces
chesses dont s'énorgueillissoient les Mapel
leur attirerent l'envie & la jalousie des N
res. Ces derniers sur-tout, les plus p
sans d'entr'eux, n'étoient pas trop exact
remplir leurs engagemens avec les M
lets; ceux-ci devinrent encore plus arrog
lorsqu'ils virent Ali, Prince de leur nati
élevé au rang des Princes du pays.

Dans cet état des choses, Ayder de
maître du Royaume de Canara, & par c
séquent voisin de la côte malabare don
principauté de Cananor est la frontiere
côté du Canara. Ali-Raja & les Mape
penserent qu'ils s'assureroient la possessio

---

[1] Quoique la Religion de Mahomet
fende l'usure, les Mapelets ne s'en font
scrupule, ce qui ne les empêche pas d'
très-fanatiques. On a vu plusieurs fois à M
de funestes effets de leur fanatisme. Dans
excès de zèle pour leur Religion, les Mape
s'enivrent d'opium, & se dévouent à la m
pour tuer des Chrétiens, ou autres enne
de leur Religion; ils se jettent en furieux
les premiers qu'ils rencontrent, qu'ils tuent
ne cessent, qu'on ne les extermine.

leurs Etats en se mettant sous la protection d'Ayder qui étoit de leur même religion, & dont la puissance, jointe à la bonne renommée de ce Prince, étoit capable de les protéger ou de les subjuguer.

La députation des Mapelets fut reçue d'Ayder avec honneur. Il combla leurs Députés de présens magnifiques, les assurant de sa protection & de sa bienveillance. Les Mapelets sont navigateurs. Ali-Raja avoit plusieurs vaisseaux à lui, tous bien équipés & prêts à faire voile. Ayder, qui avoit résolu d'avoir une flotte, afin de mettre ses côtes à l'abri des incursions des Marattes & autres Pyrates, créa Ali-Raja son Grand-Amiral, & fit son frere Scheicali, Intendant de la marine, des ports & du commerce maritime de ses Etats. Il leur donna même des sommes considérables, soit pour acheter des vaisseaux, soit pour en faire construire.

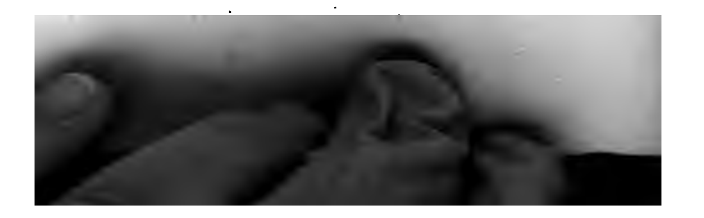
Ayder regardant avec juste raison son Royaume de Canara comme le don le plus précieux que lui eût fait la Providence, & le plus bel héritage qu'il pût laisser à ses enfans, désigna Ayder-Nagar pour la capitale de tous ses Etats. Il y fit venir toute sa famille, à la réserve de sa premiere femme, sœur de Moctum & mere de Tipou-Saeb son fils aîné, qui desira demeurer à Benguelour. Les desseins d'Ayder étoient d'établir dans ce Royaume un Gouvernement

propre à le faire aimer de ses peuples ; il y réussit au-delà de ses espérances. Il partagea entre ses proches le gouvernement de ses autres Etats.

Il laissa le gouvernement de Benguelour & du pays qui en dépend, à Ibrahim-Ali-Khan, son oncle, qui en jouissoit depuis si long-tems. Il donna à Moctum-Ali-Khan [1] le gouvernement du Royaume de Mayssour ; à Mirza, celui de Scirra & de tout son district, & à nn fils de son oncle, nommé Amin-Saeb, le gouvernement du Royaume de Bisnagar.

Ali-Raja ayant formé, dès le commencement de la belle saison, une flotille, fit la conquête des Isles Maldives, sous le prétexte de quelque injustice qui avoit été faite à sa nation ; & après avoir fait prisonnier le Roi de ces Isles, il eut la barbarie de lui faire crever les yeux. Cette conquête fut faite pour le compte d'Ayder dont la flotte portoit les couleurs. Aii-Raja avoit embarqué avec lui de ses Cipayes ou soldats disciplinés & armés de fusils, ensorte que le

[1] Dans les Patentes qu'il donna en cette occasion à ses parents, il alongea leurs noms ; ainsi Mcctum-Saeb, qui veut dire Monsieur Moctum, fut appellé Moctum-Ali-Khan, ce qui veut dire le Seigneur Moctum-Ali.



pavillon d'Ayder commença à peine à paroître fur la mer, qu'il fe fit redouter.

Ali-Raja ayant ramené fa flotte victorieufe à Mangalor, vint à Nagar faire hommage de fa conquête à Ayder ; il lui préfenta l'infortuné Roi des Maldives. Ayder, dont le caractere n'eft point cruel, fut fi irrité de la cruauté d'Ali-Raja, qu'il lui ôta fur le champ le commandement de fa flotte : il l'a donné depuis à un Anglois nommé Stanet. Pénétré de la barbarie d'Ali-Raja, il pria le Roi des Maldives de lui pardonner les excès violens auxquels s'étoit porté fon Amiral envers lui, en le privant de la vue, & après lui avoir témoigné combien il en étoit touché, & lui avoir dit tout ce qu'il crut pouvoir le confoler, il lui donna un de fes palais pour fa retraite, avec un revenu fuffifant pour lui procurer l'aifance & les plaifirs que fon état lui permettoit de goûter.

Les Courtifans & les Poëtes de la Cour de ce conquérant, peu au fait de la Géographie, ayant appris que leur Maître étoit devenu Roi de douze mille ifles, ajouterent à tous fes titres, celui de Roi des Ifles de la mer.

La conquête du Royaume de Canara que n'avoit pu foumettre Aurengzeb, & celle des Ifles Maldives, inconnues à la plûpart des Mogols, accrurent tellement la répu-

tation d'Ayder, que presque tous les Princes de l'Indostan lui envoyerent des Ambassadeurs pour le féliciter de ses nombreuses conquêtes. Les Poëtes [1] ne manquerent pas aussi de l'élever dans leurs Poëmes au-dessus des Alexandre & des Timur.

Il y avoit plus d'un an qu'Ayder n'étoit point sorti de Nagar, & qu'occupé des soins du gouvernement & de ses plaisirs, il paroissoit se plaire dans un repos qui lui avoit été jusqu'alors étranger; lorsque la suite de la protection qu'il avoit accordée à la nation des Mapelets, le rappella à la tête de ses troupes & lui procura l'occasion de faire de nouvelles conquêtes.

Les Mapelets, fiers de la protection d'Ayder, cesserent d'avoir pour les Rajas & les autres Nayres la condescendance qu'ils avoient eue jusqu'alors, & ils mena-

---

[1] Les Poëtes sont en grand nombre dans l'Indostan. Il y en a sur-tout beaucoup dans les Cours, quoique Ayder ne se pique pas de protéger les Poëtes & les gens de lettres. Il y a un Poëte de la Cour en titre qui a environ deux mille cinq cens livres par mois, ou mille roupies d'appointemens, & le rang de Chef ou Général de mille hommes. Il compose un Poëme à chaque événement glorieux pour le Prince.

cerent de se faire justice par les armes ; si on ne tenoit pas les engagemens qu'on avoit faits, & qu'on feroit avec eux. Les Nayres, par leurs dépenses multipliées qui les nécessitoient de faire emprunt sur emprunt aux Mapelets, s'étoient tellement obérés avec cette nation d'usuriers, qu'il leur étoit impossible de payer seulement les intérêts qu'ils devoient à ces derniers dont les menaces & les poursuites ne pouvoient manquer que de les ruiner. Indignés, tant de l'arrogance que des mauvais traitemens d'un peuple qu'ils étoient dans l'habitude de mépriser, ils résolurent de rompre, à quelque prix que ce fût, toutes leurs liaisons avec eux. Pour cet effet, il se fit à Calicut, où réside le Samorin, Chef de tous les Princes Nayres, espece de petit Empereur, différentes assemblées, où il fut résolu d'une commune voix, qu'à certain jour désigné, il se feroit dans tous les pays des Nayres, un massacre général des Mapelets. Cette conspiration s'exécuta en partie, & plus de six mille Mapelets furent massacrés, mais le plus grand nombre échappa. Leurs vaisseaux répandus sur toute la côte, favoriserent leur fuite ; & ayant été avertis en plusieurs endroits, ils se rassemblerent en assez grand nombre pour résister à leurs ennemis. La plupart se réfugierent à Cananor où ils se trouverent en sûreté, tant par le voisinage des Etats

d'Ayder, que par les deux petites forteresses de Cananor, dont l'une appartenoit aux Hollandois [1], & l'autre à Ali-Raja. Les

---

[1] Les Hollandois ont vendu depuis leur forteresse & leur territoire à Ali-Raja, ce qui a donné à Ayder occasion de faire un acte de justice envers plusieurs centaines de Chrétiens habitans de Cananor, presque tous Portugais d'origine. Lorsque les Hollandois se furent emparés de Cananor sur les Portugais, ils trouverent autour de cette forteresse une quantité d'habitans, à qui ils permirent de demeurer dans le pays. Un grand nombre d'autres sont venus dans la suite habiter Cananor, où ils ont bâti des maisons, défriché du terrein, & cultivé des jardins & des terres. Les Portugais & les Hollandois avoient accordé ces terreins sans aucune formalité, & la possession faisoit tous les titres de ces pauvres gens. Lorsque les Hollandois vendirent la forteresse & leur territoire à Ali-Raja, ils ne stipulerent rien en faveur des habitans. Ali-Raja leur ayant demandé les titres de leur propriété, voulut les forcer à acheter le territoire dont ils se croyoient propriétaires. Cette avarice d'Ali-Raja donna occasion aux Anglois, qui auroient voulu que les Hollandois leur eussent vendu ce comptoir, de les invectiver. Pour se tirer d'embarras, les pauvres habitants de Cananor eurent recours à Ayder, qui condamna *Ali-Raja* sur ce passage de l'Alcoran, qui dit : tu n'ôteras pas à l'Infidele sa maison, son champ, &c. parce que

Mapelets,

Mapelets, dans leur désastre, s'empresserent d'envoyer les Députés vers leur Protecteur, pour l'instruire de leur catastrophe, & implorer sa protection. Les Mapelets étant des Mahométans très-fanatiques, leurs Députés représenterent à Ayder, dans leur harangue, que Dieu & le Prophete dont il étoit allié, ne l'avoient fait puissant que pour le mettre en état de protéger les croyans, & que le crime des infidèles qui seroit puni par leur destruction, lui donneroit l'occasion de faire de nouvelles conquêtes.

Ayder, qui n'avoit point attendu jusqu'à ce moment pour s'instruire des forces de l'Empire des Nayres & de toutes les difficultés qui pourroient s'opposer à la conquête de ce pays, n'hésita point à promettre justice & sa protection aux Mapelets. Il rassembla promptement une armée de douze mille hommes de ses meilleures troupes, dont quatre mille étoient de cavalerie, & huit mille d'infanterie, & se mit en marche pour la côte de Malabar, dirigeant sa route par Mangalor & Cananor. Il n'avoit pour toute artillerie que douze pieces de canon,

---

c'est Dieu qui le lui a donné ; tu te contenteras de lui faire payer un tribut, qu'Ayder taxa à une roupie, ou cinquante sols de France, par tête.

& fit cingler sa flotte le long de la côte, pour en tirer tous les secours qu'elle seroit en état de lui fournir.

En arrivant à Cananor, il trouva plus de douze mille Mapelets sous les armes, mal armés, il est vrai, de fusils, de lances & de sabres, mais supérieurs en courage aux Nayres, & animés par le desir le plus ardent de se venger, & par l'espérance de se dédommager aux dépens de leurs ennemis, des pertes qu'ils avoient faites.

Ayder ayant campé sur le bord de la riviere de Cananor, envoya une ambassade à Calicut, composée des Bramines [1] les plus distingués de sa Cour, avec ordre de

---

[1] Les Bramines qui sont la premiere caste des Indiens, destinés par leur Législateur à être les Prêtres & les seuls Ministres de la Religion, comme les Lévites le furent par la Loi de Moyse, étant devenus un corps très-nombreux, ont été forcés à s'adonner à d'autres fonctions que celle de la Religion; & ne voulant faire aucun métier servile, ils se sont introduits dans les Cours où ils font toute sorte de métiers, depuis celui de Ministres jusqu'à celui d'espions; ce sont généralement les Ecrivains. Les Seigneurs, les Généraux, même les moindres Officiers en ont à leur service un grand nombre, étant forcés de se contenter de la paye de simple soldat.

représenter au Samorin & à tous les Princes Nayres, l'injustice des cruautés qui s'étoient commises envers les Mapelets, & de dire qu'il étoit venu avec son armée pour lui faire rendre justice : mais qu'avant d'employer la force de ses armes, il leur faisoit offrir sa médiation, leur promettant que si on vouloit punir les principaux coupables, & donner une satisfaction juste & raisonnable aux Mapelets, son armée ne s'avanceroit point dans leur pays, qu'il seroit même médiateur & rendroit à chacun la justice qui lui seroit due. Les Princes Nayres s'étoient promis une assistance mutuelle, & sur le bruit qui s'étoit répandu qu'Ayder venoit contre eux au secours des Mapelets, ils avoient rassemblé une armée de plus de cent mille hommes. Les Députés d'Ayder ayant fini leur harangue, les Princes Nayres répondirent qu'ils étoient étonnés de la démarche d'Ayder, avec lequel ils n'avoient jamais rien eu de commun, & que si ses troupes faisoient autre chose que de boire de l'eau de la riviere de Cananor, s'ils mettoient seulement le pied dans cette riviere, ils seroient attaqués & punis de leur témérité. Sur cette réponse, les Ambassadeurs d'Ayder retournerent auprès de leur Maître, & les Nayres ayant rassemblé toutes leurs forces, leur armée parut dans la ferme résolution d'empêcher Ayder de passer la riviere.

L'arrivée d'Ayder & de ſon armée à la côte malabare, attira dans ſon camp des Députés de toutes les Nations Européennes qui ont des établiſſemens & des factoreries ſur cette côte.

Sur la grande réputation d'Ayder, on ne douta point qu'il ne fit la conquête de tout le pays. Les Députés de chaque nation s'empreſſerent de traiter avec lui pour la ſûreté de leurs comptoirs & de leur commerce : comme ils croyoient trouver ce grand Conquérant à la tête d'une nombreuſe armée, ils furent étonnés de lui voir ſi peu de troupes ; pluſieurs d'entr'eux même ne purent s'empêcher d'en témoigner leur ſurpriſe aux Officiers européens de l'armée, en exagérant les forces des Princes Nayres qu'ils faiſoient monter au-delà de cent vingt mille hommes. Ces Officiers leur répondirent que puiſque le Nabab, qui auroit pu raſſembler une armée beaucoup plus nombreuſe, n'avoit amené avec lui que douze mille hommes, il falloit croire qu'il étoit certain que ce nombre lui ſuffiſoit pour battre ſes ennemis. Cette réponſe juſte, & qui eût paru telle à des gens éclairés, fit peu d'impreſſion ſur ces Députés qui n'avoient aucune notion de l'art militaire, & encore moins de la tactique. Ils ſe hâterent de retourner dans leurs comptoirs, bien perſuadés que la petite armée d'Ayder

seroit écrasée par celle des Nayres qui avoient une nombreuse artillerie dont ils avoient garni les bords de la riviere, & qui ne cessoient de tirailler & de faire des rodomontades. Ayder qui connoissoit parfaitement le génie de tous les peuples de l'Inde, se tenoit assuré de la victoire, & il fondoit son espérance sur sa cavalerie qui étoit un corps de troupes absolument inconnu aux Nayres, aucune armée étrangere n'ayant jamais pénétré sur la côte malabare où l'on n'avoit vu jusques alors que quelques chevaux appartenans aux Chefs des comptoirs, qui les avoient achetés pour leur plaisir, plutôt que pour leur usage; car ce pays, coupé de ruisseaux, de montagnes, de bois, & sujet à des pluies continuelles pendant sept mois de l'année, est absolument contraire à l'éducation & à l'entretien des chevaux.

Pour réussir à passer la riviere, malgré cette nombreuse armée & son artillerie, Ayder fit entrer sa flotte dans la riviere; ses vaisseaux remonterent, autant qu'il fut possible, & mettant son infanterie en ordre de bataille sur une seule ligne, en face des ennemis, avec ses douze pieces de canon en avant, il attendit le moment où l'eau étoit la plus basse, & pour lors avançant au grand galop à la tête de toute sa cavalerie qu'il avoit jusqu'alors tenue cachée,

hors de la vue de l'armée des Nayres, il entra dans la riviere, précédé d'une compagnie de cinquante hussards, reste de la cavalerie venue de Pontichéry. Comme la rapidité du courant étoit arrêtée par ses vaisseaux échoués qui tiroient à toute volée sur la terre, il traversa sans peine la riviere dans une largeur de près d'une lieue, tantôt à gué & tantôt à la nage. Il aborda l'autre rive, où les Nayres qui s'étoient d'abord occupés des moyens d'arrêter l'infanterie qui faisoit mine de vouloir passer la riviere, effrayés par l'apparition subite de cette cavalerie, s'enfuirent à toutes jambes, sans oser regarder derriere eux, & par tous les chemins que la peur leur indiqua, n'ayant fait d'autre défense que de mettre le feu à quelques canons qu'ils n'oserent pointer. Ayder, qui s'attendoit à cet événement, avoit ordonné de poursuivre les fuyards à toute bride, en sabrant tout ce qu'on pourroit atteindre, sans s'amuser à faire des prisonniers ni à butiner.

Cet ordre ayant été exécuté à la lettre, on ne voyoit, pendant plus de quatre lieues de différens chemins, que des membres épars & des hommes mutilés, ce qui répandit une consternation générale dans tout le pays des Nayres, qui fut beaucoup augmentée par les cruautés des Mapelets qui, à la suite de la cavalerie, massacroient tout

ce qui avoit échappé, sans épargner les femmes & les enfans. Ensorte que l'armée s'avançant sous la conduite de ces furieux, au-lieu de trouver de la résistance, trouvoit les bourgs, les villages, les forteresses, les temples & généralement tous les lieux habités, abandonnés & déserts. Ce ne fut presque qu'aux environs de Talicheri & Mahé, établissemens françois & anglois, qu'on commença à trouver du peuple qui s'étoit réfugié auprès de ces comptoirs.

Malgré cet abandon général, l'armée ne manquoit de rien : on trouvoit par-tout des vaches, des bœufs, des poules, du riz & toutes les provisions qu'on peut désirer dans un pays fertile, les fuyards ayant tout abandonné sans oser se charger de rien de ce qui eût pu ralentir leur fuite.

Ayder fit séjourner son armée auprès de ces comptoirs, & il envoya de-là offrir la paix au Samorin & aux autres Princes, à des conditions raisonnables. Le Samorin qui étoit vieux, resta tranquille dans son palais & dit qu'il attendoit son vainqueur & se remettoit à sa discrétion.

Cette halte de l'armée, l'envoi de plusieurs Bramines, & sur-tout la tranquillité du Samorin, rassurerent les habitans cultivateurs & les artisans, qui retournerent pour la plupart dans leurs maisons, à quoi contribuerent beaucoup les Mapelets qui n'en

[redacted]



vouloient qu'aux Nayres ; mais ceux-ci continuerent à ſe tenir cachés dans les bois & ſur les montagnes, où ils ne ceſſoient de faire la petite guerre avec les Mapelets.

Ayder s'étant mis en marche pour Calicut, ne trouva d'autre réſiſtance dans ſa route, que dans une grande pagode fortifiée & élevée ſur une montagne, où un Prince, neveu du Samorin & ſon héritier préſomptif, s'étoit réfugié, & d'où il eut l'adreſſe de ſe ſauver, quoique la place fût bien inveſtie ; les Bramines en ouvrirent les portes après le départ du Prince. Ayder continua ſa route pour Calicut, où ſa flotte l'avoit dévancé, & où il ſe logea dans la factorerie angloiſe. S'étant informé du Samorin, en mettant pied à terre, il apprit que ce Prince étoit tranquille dans ſon Palais, ſans aucune garde, attendant les ordres du vainqueur dont il eſpéroit un doux traitement, en ce qu'il s'étoit toujours oppoſé formellement à la réſolution de maſſacrer les Mapelets, & dont il avoit prédit à ſes neveux les malheureuſes ſuites.

Ayder, à cette nouvelle, remontant dans ſon palanquin [1], ordonna d'aller au palais

---

[1] Le Palanquin eſt une eſpece de lit de repos, porté par ſix hommes, dont on ſe ſert communément dans l'Inde, dans la ville & dans les voyages ; c'eſt une voiture très-douce & très-commode.

du Samorin qu'il envoya prévenir de ſa viſite; il trouva ce Prince qui venoit au-devant de lui, & qui, au moment qu'il le vit, ſe proſterna à ſes pieds. Ayder s'étant empreſſé de le relever, le Samorin lui offrit ſes préſens. Ils conſiſtoient en deux petits baſſins d'or, l'un plein de pierreries, & l'autre de pieces d'or, deux petits canons d'or avec leurs affuts de même métal. Les deux Princes étant entrés dans le palais, Ayder témoigna au Samorin le plus grand reſpect, & il lui promit que moyennant un tribut annuel, il lui rendroit ſes Etats, auſſi-tôt que tout le pays auroit mis bas les armes, & qu'on auroit arrangé à l'amiable les intérêts des Mapelets. Ces deux Princes ſe quitterent enſuite très-ſatisfaits l'un de l'autre en apparence. On fut très-étonné le lendemain au point du jour de voir le palais du Samorin tout en feu, & quoique les ſecours fuſſent prompts, & qu'Ayder s'y tranſportât lui-même, comme l'édifice étoit preſque tout en bois, il fut impoſſible de rien ſauver, & le Samorin fut brûlé ainſi que toute ſa famille, &, à ce qu'on préſume, beaucoup de richeſſes.

Ce Prince avoit fait mettre le feu à ſon palais & s'étoit réſolu à terminer ainſi ſa vie, déſeſpéré des lettres qu'il avoit reçues de ſes neveux & des Rois de Travancour

& de Cochin [1] qui lui faiſoient les reproches les plus amers & le chargeoient d'imprécations, le traitant de lâche, de traître à ſa patrie & à ſa religion qu'il abandonnoit aux Mahométans. Le Bramine qui lui avoit porté ces lettres, lui avoit en même tems ſignifié qu'il étoit chaſſé de ſa caſte, & que tous les Nayres & les Bramines avoient juré de n'avoir déſormais aucune communication avec lui. La fin tragique du Samorin toucha extrêmement Ayder; il fut ſi irrité contre les neveux de ce Prince, qu'il jura publiquement de ne point leur rendre leurs Etats.

Les Princes de Calicut, ſecourus par les Rois de Travancour & de Cochin, avoient formé une armée aſſez conſidérable ſur la riviere de Paniani, à douze lieues de Calicut, où ils paroiſſoient devoir faire plus de réſiſtance qu'ils n'avoient fait ſur la riviere de Cananor : ils avoient même ramaſſé quelques canoniers Européens & Portugais métifs; mais Ayder ayant marché pour les combattre, ils n'eurent pas le courage de l'attendre, & ſe ſauverent précipitamment avec

[1] Ces deux Rois n'étoient point tributaires du Samorin; mais ils avoient fait cauſe commune avec tous les Princes Nayres, étant de la même caſte.

toute leur armée. Ayder passa la riviere & attaqua Paniani qui fit peu de résistance, quoique la meilleure & presque la seule forteresse du pays ; & continuant de poursuivre ses ennemis, il arriva aux environs de Cochin, où, par la médiation des Hollandois, il donna la paix au Roi de ce nom, qui s'engagea par accommodement de lui payer tribut.

L'exemple du Roi de Cochin entraîna tous les Princes Nayres, qui demanderent la paix, rendirent hommage à Ayder & s'engagerent à lui payer tribut, moyennant quoi ils seroient libres possesseurs de leurs Etats ; chacun de ces Princes promettant de rendre justice aux Mapelets dans son district. Les neveux du Samorin furent les seuls Princes qui ne furent point rétablis.

Ayder ayant mis garnison à Calicut & à Paniani, il donna le gouvernement de cet Etat, au Raja de Coilmoutour, Bramine & Prince d'un petit pays dépendant du Mayssour qui n'est séparé de celui des Nayres que par les montagnes. Il espéroit que ce Prince respectable pour les Nayres, parce qu'il étoit Bramine, seroit d'autant plus propre à les maintenir en paix & dans leur devoir, qu'il étoit plus au fait de leurs mœurs & de leurs coutumes.

La saison des pluies, trés-longue & très-rude sur la côte de Malabar, commençant à

ſe faire ſentir, obligea Ayder à ſortir de ce pays; mais pour être à portée de veiller à la ſûreté de cette nouvelle conquête, il ſe retira à Coilmoutour, réſidence du Raja dont il occupa le palais.

Ce pays étant en-delà des montagnes apellées *Gates*, n'eſt point ſujet aux pluies qui inondent la côte de Malabar depuis la mi-Avril juſques à la fin de Septembre.

En paſſant par Madigheri, grand bourg & fortereſſe, frontiere des Malabares, à cinq lieues de Coilmoutour, Ayder laiſſa Raza-Saeb [1] en quartier dans cette place avec trois mille hommes d'Infanterie.

Ayder s'étoit imaginé que les Nayres effrayés de ſa puiſſance & contens de ſa modération, ſupporteroient paiſiblement le joug qu'il leur avoit impoſé; mais il ne connoiſſoit pas encore bien le caractere de ces peuples altiers qui, ſe croyant une fois offenſés, ne pardonnent jamais à leurs ennemis, quels que ſoient leurs torts.

Le mois de Mai n'étoit pas encore écoulé, qu'une révolte générale des Nayres ſe manifeſta dans toute la côte de Malabar. Elle commença par le maſſacre d'une petite garniſon d'environ deux cents hommes, qui fut ſurpriſe par les habitans d'un gros bourg

[1] Raza-Saeb, le fils de Chanda-Saeb.

appellé *Pondianghari*, situé au pied de cette forteresse. Ils pousserent la cruauté jusques à massacrer cinq soldats françois déserteurs de Mahé, qui, allant demander à servir dans les troupes d'Ayder, arriverent dans ce bourg le lendemain du massacre de ces deux cents hommes. Ces révoltés eurent encore la barbarie de couper le sein à deux femmes qui suivoient ces malheureux soldats.

Suivant toutes les apparences, cette révolte fut l'effet des intrigues secretes du Roi de Travancour & des neveux du Samorin. Elle eut sans doute été moins générale, si le Raja de Coilmoutour, Ali-Raja, & son frere Scheic-Ali, chargés de faire rendre justice aux Mapelets, eussent été plus modérés dans leurs rapines & dans leurs exactions.

Comme les immenses quantités d'eau qui tombent dans le pays des Malabares font de grandes rivieres des moindres ruisseaux, & que ce pays, qui n'est que montagnes & vallées, offre un obstacle insurmontable par les torrens causés par le débordement d'eau que l'on rencontre, pour ainsi dire, à chaque pas, dans les saisons pluvieuses; les Nayres habitués à leur climat & à aller absolument nuds dans ces tems orageux, crurent, avec quelque raison, qu'ils auroient le tems de prendre Calicut & Paniani, & de détruire les Mapelets avant qu'Ayder pût se résoudre

à entrer dans leur pays. Mais ils connoîssoient peu leur vainqueur, puisqu'ils le croyoient capable d'être arrêté par de tels obstacles, qui, encore plus dangereux, ne l'eussent point empêché de marcher contre eux. Ils avoient si bien pris leurs mesures, que Raza-Saeb, Commandant à Madigheri, & Ayder, ignoroient encore leur révolte.

Calicut & Paniani étoient déjà investis par l'armée des Nayres, lorsque cette nouvelle parvint à Ayder par un matelot Portugais qui, sur les promesses du Gouverneur de Paniani d'être bien récompensé, hasarda de remonter la riviere de ce nom, seul dans un canot fait de bambou [1] & doublé de cuir :

---

[1] Ces bateaux de Bambous, doublés de cuir, sont de véritables paniers qui sont d'un merveilleux usage dans les armées ; ils étoient sur-tout très-utiles dans ce pays. Ayder en avoit un grand nombre à la suite de son armée ; deux hommes les portoient, sans leur doublure de cuir que portoient deux autres hommes ; dans un quart-d'heure ils étoient en état de naviguer, & on mettoit vingt-cinq hommes dans un seul bateau, ou une piéce de canon. L'Editeur des Mémoires du Général Lawrence, fait entrer cinquante chevaux dans ces bateaux de Bambou. Ce fait est faux : les chevaux passent à la nage, & le Cavalier qui est dans le bateau le tient par la bride.

après avoir paſſé à travers l'armée des Nayres, ce matelot ne marchant que la nuit, malgré le danger des bêtes féroces & des reptiles venimeux, ſans autre guide qu'une bouſſole, arriva à Madîgheri. Il apprit à Raza-Saeb la révolte & le danger que couroient les troupes d'Ayder attaquées à Calicut & à Paniani.

Ce Général, ſans perdre de tems, fit conduire auſſi-tôt le Portugais à Coilmoutour où étoit Ayder; enſuite il prit lui-même le parti de ſe mettre en marche avec ſes ſoldats qu'il dirigea vers Paniani, malgré la pluie & les rivieres dont les eaux débordées inondoient tout le pays. Cette marche précipitée fit d'abord quelque impreſſion ſur les révoltés, dès qu'ils en furent informés. Mais apprenant qu'il n'y avoit pas de cavalerie, ils ſe raſſurerent, & détachant une partie de leur armée, ils vinrent au devant de Raza-Saeb dont ils harcelerent les troupes au paſſage de chaque riviere, de ſorte qu'ils parvinrent, peut-être par la faute de ſes guides, à l'attirer entre les deux rivieres qui ſe joignent près de Poudianghari où il ſe trouva enfermé ſans pouvoir paſſer ni d'un côté, ni d'autre, à cauſe de la rapidité des eaux & de la profondeur des rivieres, & ſans oſer retourner par les défilés qu'il avoit paſſé, où les Nayres s'étoient embuſqués & retranchés par des abattis.

Ayder n'eut pas plutôt appris la révolte de ces peuples mutinés, par le matelot Portugais, qu'il rappella à Coilmoutour une partie de sa cavalerie qu'il avoit heureusement cantonnée à plusieurs lieues à la ronde pour la commodité des fourrages. Comme il rassembloit à Coilmoutour la plus forte partie de son armée dont les troupes venoient du Mayssour & autres parties de ses Etats, il ordonna à l'élite de son Infanterie de se préparer à marcher au premier commandement. Cependant, dans l'attente que Raza-Saeb dissiperoit cette levée de boucliers, il attendit des nouvelles de ce Général, avant d'exposer à une saison si meurtriere, des troupes qu'il destinoit à être employées à des opérations bien différentes.

Raza-Saeb étant parvenu à donner avis de l'extrêmité où il se trouvoit à Paniani, Ayder partit sur le champ avec trois mille chevaux & dix mille Cipayes ou Topas qui l'accompagnoient. Il avoit ordonné à sa cavalerie de monter à poil, tant Officiers que soldats, & à toute son Infanterie de quitter leurs habits & de marcher nuds, sans autres vêtemens que de petits caleçons jusques à mi-cuisse, & sans autres chaussures que des espadrilles, semelles de cuir attachées aux pieds avec des courroies. On distribua à chaque soldat une toile cirée pour envelopper la giberne, & on offrit à

trois

trois cents Européens arrivés depuis peu de Pontichéry & de Colombo, qui ne voulurent point quitter leurs habits, des parasols qu'ils refuserent, n'étant pas, disoient-ils, des soldats du Pape. Leur obstination fut cause qu'ils furent presque les seuls de toute l'armée, qui furent attaqués de dissenterie.

Toute l'artillerie de cette petite armée consistoit en douze pieces légeres qui étoient portées par des éléphans.

On ne sauroit avoir une idée de l'espece de guerre qu'Ayder fit faire dans cette campagne à ses troupes. Qu'on se figure un corps d'armée de quinze mille hommes environ, marchant, dès la pointe du jour, par des vallées & des montagnes, & dans des chemins à ne pouvoir passer que deux ou trois hommes de front, exposés du matin au soir à une pluie semblable à celle qu'on voit tomber en Europe dans les plus forts orages; essuyant, depuis midi jusqu'à trois heures, des coups de soleil plus insupportables que la pluie même qui étoit toujours accompagnée, pendant une heure ou deux, d'éclairs & de coups de tonnerre continuels; obligés en outre de passer d'heure en heure des rivieres considérables où l'on avoit de l'eau jusqu'au menton, & où il falloit souvent nager, ce qui arrivoit plusieurs fois dans la journée, & couchant toujours dans des villes & dans des bourgs considérables aban-

données, mais où cependant l'on trouvoit en abondance de la viande, du riz & de l'arrac. Le soldat, qui avoit la permission & même l'ordre de piller, de brûler & de tout détruire, faisoit un dégât si abominable, qu'il ne laissoit de chaque ville que des décombres au lieu de maisons.

Cette marche inouïe & si peu attendue obligeant les Nayres à rassembler toutes leurs forces, donna un peu de relâche aux troupes de Raza Saeb, mais non pas assez-tôt pour empêcher que ce Général ne perdît beaucoup de ses soldats, soit par la faim, n'ayant pu se procurer des vivres, soit par les peines & les souffrances qu'ils avoient été obligés d'endurer. Les Princes Nayres, quoiqu'à moitié défaits, craignant le sort que méritoit leur révolte, n'attendirent pas moins de pied ferme Ayder, dans un camp retranché près de Poudianghari, qui avoit en avant de son aîle gauche, un village fortifié d'un fossé & d'un parapet fraisé de palissades, garni d'artillerie & défendu par les plus déterminés qui s'étoient dévoués à périr plutôt que de se laisser vaincre. Ayder [1], pour attaquer ce camp retran-

[1] Ayder, avant d'attaquer, s'étoit laissé persuader par son grand Aumônier, nommé Caki-Saeb, de le laisser aller auprès des Nayres

ché, disposa son armée de maniere qu'un corps de quatre mille hommes de ses meilleurs Cipayes, faisant l'aîle droite de son armée, fut chargé d'attaquer le village retranché. Ce corps étoit commandé par un Lieutenant-Colonel Portugais [1] arrivé depuis peu de Goa, avec différens Officiers de sa nation; l'aîle gauche composée des Topas, étoit

---

pour essayer de les porter à se soumettre. Ce Pirjada (c'est comme qui diroit chef des Docteurs de la Loi) étoit dans un pré assis avec son frere, & conféroit avec des Députés, lorsqu'on fit feu sur lui & sur son frere qui eut le bras cassé. Quelques Cavaliers que son frere, qui étoit Capitaine de Cavalerie, avoit amenés avec lui, étant accourus, leur aiderent à se sauver.

[1] Ayder, instruit par Naza-Saeb, qui avoit séjourné à Colombo pendant deux ans depuis la prise de Pontichéry, savoit que toutes les Puissances d'Europe avoient introduit l'exercice Prussien parmi leurs troupes. Il écrivit à Goa, à Bombai, Pontichéry, Madras, Colombo, &c. de lui envoyer des Officiers pour discipliner ses troupes. Ce Lieutenant-Colonel étoit venu de Goa à cette occasion; sa mauvaise manœuvre dans cette bataille, & un événement malheureux qui lui arriva dans la nuit après l'affaire, furent cause qu'Ayder lui fit faire des reproches, sur lesquels il se piqua & demanda son congé, ce qui lui fut accordé sur le champ.

commandée par un Officier anglois ; & Ayder étoit lui-même au corps de bataille, ayant derriere lui en réserve les Européens, presque tous François, auxquels s'étoient joints, ce qu'on appelle les *Bara-Ademis*, ce qui veut dire à la lettre les Grands hommes, mais qui est un corps composé de toute la jeune noblesse & de tous les courtisans, sans excepter même les Généraux qui n'ont point de postes ou de commandement le jour d'une affaire. Ils avoient tous mis pied à terre & étoient armés de sabres & de boucliers ; ils s'étoient mis volontairement sous le commandement de l'Officier françois qui commandoit les Européens, & ils lui avoient promis de le suivre par-tout où il voudroit les mener.

La Cavalerie, qui ne pouvoit être utile qu'après qu'on auroit forcé le retranchement, étoit en bataille, formant une seconde ligne en-delà de cette réserve. Suivant l'ordre donné, l'Officier portugais attaqua le village retranché avec ses quatre mille Cipayes, il les conduisit bravement jusqu'au bord du fossé ; mais sans avancer davantage, il se contentoit de faire tirer sa troupe comme on le feroit à l'exercice. Ces malheureux Cipayes, découverts depuis la pointe des pieds, étoient tués impunément par leurs ennemis, qui tiroient à travers des meurtrieres ou derriere des haies. Cette fusillade

qui duroit depuis plus de deux heures ; impatientoit furieusement Ayder qui, recevant à tout moment des nouvelles de cette attaque, apprenoit avec le plus grand chagrin, la perte inutile de ses plus braves soldats. L'Officier françois, Commandant des Européens, qui, nouvellement arrivé auprès d'Ayder, n'avoit point encore eu l'occasion de se distinguer, lui offrit d'aller avec la réserve, se mettre à la tête des Cipayes ; Ayder lui ayant répondu qu'il pouvoit faire ce qu'il jugeroit à propos, cet Officier, animé de courage & de zele, joignit sa troupe qui étoit impatiente de combattre & brûloit du desir de venger les François qui avoient été si inhumainement massacrés. Cette troupe ayant couru pour arriver à l'attaque, jointe aux *Bara-Adèmis*, déboucha par les intervalles des bataillons de Cipayes, & sautant dans le fossé, arrachant les pallissades & grimpant sur le retranchement, elle pénétra dans le village, tuant, sans faire de quartier, les ennemis que leur apparition inattendue & leur impétuosité avoient tellement effrayés, qu'ils se laissoient tuer plutôt que de se défendre. Le feu qu'on mit aux maisons du village, & le canon qu'on pointa sur les ennemis, avertirent Ayder & son armée que le village étoit emporté, ce qui fit mettre en mouvement toutes les troupes, pour attaquer le retran-

chement. Mais l'ennemi ne se fut pas plutôt apperçu que les troupes d'Ayder s'étoient emparées du village, qu'il prit la fuite, ensorte qu'Ayder n'eut plus qu'à se faire un passage pour lui & sa Cavalerie.

Ayder avoit cru trouver des ennemis plus difficiles à vaincre. Il fut si satisfait de cette heureuse expédition, qui étoit fort exhaltée par cette jeune noblesse qui en partageoit la gloire, qu'il créa sur le champ de bataille l'Officier françois, Commandant des Européens, Bahader ; & le soir même il lui délivra une patente de Général de dix mille chevaux, ce qui est le principal grade de la milice des Mogols, & il le déclara en même temps Général en chef de son artillerie. Il donna aussi une gratification de trente roupies à chaque soldat, & le double aux blessés qui étoient en grand nombre, mais dont il ne mourut qu'un seul. Comme les Nayres n'avoient point de bayonnettes, les blessures n'étoient que des coups de sabre peu dangereux, vu les prompts secours qui furent donnés aux blessés. Les Européens ayant inspiré une nouvelle terreur aux Malabares, Ayder, pour l'augmenter, fit courir le bruit qu'il attendoit de l'Europe plusieurs milliers d'hommes. Il ajouta que c'étoit des gens cruels & antropophages auxquels il devoit livrer tout le pays de Malabar ; l'acharnement avec lequel ce peu

de François avoit voulu venger leurs compatriotes massacrés, aida beaucoup à donner créance à ces contes. Quoi qu'il en soit, Ayder ne vit plus d'ennemis s'opposer à sa marche. Tous les lieux habités furent abandonnés, & les pauvres habitans retirés dans les bois & sur les plus hautes montagnes, avoient la douleur de voir leurs maisons en feu, les arbres fruitiers, même les poivriers, abattus ou arrachés, les bestiaux massacrés, les temples couverts en cuivre, découverts & brûlés [1]. Les Malabares se sentant

---

[1] Le sieur Picot de la Mothe, Commandant François à Mahé, avoit écrit à l'Officier commandant les Européens de l'armée d'Ayder, de se donner quelque peine à l'occasion du sac de ces Temples ou Pagodes, pour trouver *le Vedam & Ouzam-Vedam*, transcrit, s'il est possible, d'une date antérieure au tems d'Alexandre. M. le Duc d'Ayen, Maréchal Duc de Noailles aujourd'hui, lui ayant donné commission de ne rien épargner pour se procurer ces Ouvrages, cet Officier desirant contribuer à satisfaire le desir de ce Seigneur, fit chercher par différens Bramines sur des quantités immenses de livres composés de planches de cuivre, retenues par douzaines avec des anneaux, qui étoient destinés à être fondus pour faire des canons ; & les Bramines chargés de cet examen, qui n'étoient autres que des Ecrivains de la suite de l'armée, lui dirent que tous ces livres ne contenoient

trop coupables, n'osoient se fier aux promesses de pardon que leur faisoit faire Ayder par des Bramines de confiance qui couroient les bois, les vallées & les montagnes pour ramener ces malheureux qui étoient pendus sans miséricorde, lorsqu'ils étoient attrapés dans les bois par les troupes d'Ayder, & leurs femmes & enfans réduits à l'esclavage, la rigueur & la douceur étant également inutiles pour faire rentrer dans leurs foyers ces peuples éperdus de frayeur. Ali Raja & les Mapelets qui se voyoient ruinés eux-mêmes par la ruine des Malabares, persuaderent Ayder de retourner à Coilmoutour, dans l'espérance que ces peuples seroient

---

autre chose que les comptes des dépenses des Pagodes, & les noms des Bramines & de leurs enfans. Quelques-uns de ces livres qui furent conservés, & donnés dans la suite à des Bramines plus instruits, se trouverent contenir le dénombrement des Bramines. Ce qui fait soupçonner que ces livres étoient de peu de conséquence, c'est qu'ils étoient écrits en *Tambou*, Langue moderne des Malabares, & que l'ancienne Langue du pays est la Langue *Ouria*, qui est conservée par les Prêtres des Chrétiens de S. Thomé, qui font l'Office & disent la Messe en cette Langue. Il y a à Rome une Imprimerie en caractere de cette Langue, où la Propagande fait imprimer des Missels & des Bréviaires pour ses Prêtres.

moins timides en son absence ; peut-être ne fut-il déterminé à sortir de ce pays que dans la crainte de perdre entiérement son armée qui étoit attaquée d'une violente dissenterie occasionnée par l'intempérie de la saison. Les Officiers & les Européens qui avoient conservé leurs habits, & qui avoient abusé plus que les autres de la permission de tout faire, furent les plus exposés à cette dangereuse maladie.

Avant de quitter le pays, Ayder, par un Edit solemnel, déclara les Nayres déchus de tous leurs privileges, leur caste, qui étoit la premiere après celle des Bramines, la derniere de toutes les castes, la soumettant à saluer les Parias & autres gens des plus basses castes, en se rangeant devant eux, comme les autres Malabares étoient obligés auparavant de le faire devant les Nayres, permettant aux gens de toutes castes de porter des armes, & le défendant aux Nayres, qui seuls jusques alors avoient eu le droit d'en porter, permettant & ordonnant à tout le monde de tuer tous Nayres que l'on trouveroit avec des armes. Par cette rigoureuse Ordonnance, Ayder croyoit rendre toutes les autres castes ennemies des Nayres, & qu'elles chercheroient à se venger de l'oppression tyrannique que cette noblesse avoit jusqu'alors exercée contr'eux.

Cette Ordonnance mettant une impoſſibilité à la ſoumiſſion des Nayres, qui euſſent trouvé la mort mille fois moins cruelle que cet aviliſſement, il en fit une nouvelle, par laquelle il rétabliſſoit dans tous leurs droits & prééminences les Nayres qui embraſſeroient la Religion de Mahomet. Pluſieurs de ces Nobles prirent à cette occaſion le turban; mais la plus grande partie reſta errante, & aima mieux ſe réfugier dans le Royaume de Travancour, que de ſe ſoumettre à cette derniere Ordonnance. Quoique l'approche du retour de la belle ſaiſon, & la terreur qu'il avoit inſpirée, duſſent donner à Ayder peu de crainte d'une nouvelle révolte, il laiſſa différens corps de troupes dans le pays, diſtribués dans des poſtes à portée de ſe donner du ſecours en cas de beſoin, & il cantonna tout le reſte de ſon Infanterie à Madighéri, & dans les villages des environs, ne ramenant à Coilmoutour que ſa Cavalerie, qu'il fut obligé de diſperſer aſſez au loin à cauſe de la rareté des fourrages.

En arrivant à Coilmoutour, Ayder y trouva un corps de quatre mille Cavaliers Marattes arrivés depuis peu. Il y avoit plus d'un an qu'il avoit ordonné la levée de ce corps de Cavalerie, & que les chefs avoient reçu les fonds néceſſaires d'un Bramine, nommé Chamrao, attaché ci-devant à M.

de Buſſy, qui étoit entré dans la ſuite au ſervice d'Ayder, dont il avoit ſçu gagner la confiance. Ce Bramine n'avoit point aſſez ménagé l'argent ; & lorſque les Marattes l'eurent reçu, ils ne s'empreſſerent pas de remplir leurs engagemens. Au lieu d'être prêts à marcher en trois mois, ils le furent à peine en huit. Leurs chevaux, au lieu d'être de la taille & de la qualité convenues, étoient pour la plûpart de petits chevaux tels que ſont ceux des valets, qu'on appelle tatous dans l'Inde. Enfin, au lieu d'un corps de Cavalerie régulier, ce n'étoit qu'un ramaſſis de payſans & de vagabonds, qui ne pouvoient ſervir qu'à piller, & étoient incapables de ſe préſenter en *ligne*. Tenant l'argent du Bramine, les chefs Marattes ne firent aucun compte de ſes plaintes ; & pour ne pas tout perdre, il fut obligé de les recevoir tels & quels. Lorſqu'ils furent en route, ils faiſoient de très-petites journées & des ſéjours continuels, enſorte qu'ils furent quatre mois en marche, au lieu d'un qu'ils auroient dû employer à faire leur voyage ; encore n'avancerent-ils qu'à force d'argent, que fut obligé de leur donner le pauvre Chamrao.

Ces Marattes n'avoient agi de la ſorte, que parce qu'ils ne connoiſſoient pas le caractere d'Ayder qui, pour économiſer, étoit dans l'uſage de ſe faire rendre un compte exact

de l'argent qu'il donnoit pour l'entretien de ſes troupes ; auſſi le trompe-t-on rarement. Effectivement, ayant, dès le lendemain de ſon arrivée, paſſé en revue cette cavalerie Maratte, il la trouva dans un ſi mauvais état, qu'il en témoigna d'abord ſa ſurpriſe au Bramine. Celui-ci l'avoit inſtruit depuis long-tems de la mutinerie & de la déſobéiſſance, non-ſeulement des ſoldats, mais encore de ceux qui les commandoient. Ayder ſe plaignit enſuite aux Chefs, de ce que ſes ordres avoient été ſi mal exécutés. Il leur ſignifia, vu leur déſordre & leur mauvais équipement, qu'il les paſſeroit en revue, un à un, comme il avoit coutume de le faire pour toute ſa cavalerie, & qu'il réformeroit tous les chevaux qui ne ſeroient point conformes aux conventions faites avec Chamrao, ſon homme de confiance ; qu'en outre, il entendoit qu'on lui tînt compte de tout l'argent qui avoit été avancé pour lever cette nouvelle troupe de Marattes. Il ajouta qu'il étoit ſi mécontent de ce que, ſans aucun égard pour tout ce qu'avoit pu leur dire le porteur de ſes ordres, ils avoient employé, pour faire leur route, quatre fois plus de tems qu'il ne falloit : il avoit ordonné à ſon Tréſorier de rabattre ſur leur décompte, le tems qu'ils avoient volontairement perdu, en le paſſant dans des ſéjours inuſités.

Ces Marattes qui, ſuivant leur idée,

croyoient avoir de grandes sommes à toucher, se voyant obligés à y renoncer, par la déclaration d'Ayder, murmurerent hautement. Peu habitués dans leurs pays à se voir commander despotiquement, ils résolurent, d'une commune voix, de retourner dans leur camp, avec menaces de se faire justice eux-mêmes, si on refusoit de les rendre libres.

Ceux qui connoissent Ayder, & combien il est prudent, ne purent concevoir comment ce Nabab s'étoit mis si facilement à la discrétion de ces Marattes, n'ayant gardé auprès de lui à Coilmoutour, que cinq cents Cipayes & trente Européens qui étoient pour la garde de leur Commandant.

Ces Marattes, heureusement, n'ignoroient point qu'Ayder pouvoit, en très-peu de tems, faire venir des troupes de toute espece. Ils exigerent cependant de l'argent à l'heure même, ou qu'ils alloient monter à cheval & retourner dans leur pays, menaçant de piller & de ravager impunément tout ce qui s'offriroit à leur passage.

Ayder se reprochoit intérieurement sa vivacité & les menaces qu'il avoit faites aux Marattes, avant de s'être mis en état de leur faire la loi. Quoiqu'il n'y eût rien à appréhender pour sa personne, il auroit été plus prudent qu'il se retirât dans la forteresse Coilmoutour où il auroit été en sûreté; mais son courage qui ne l'abandonnoit pas,

lui fit surmonter tout le danger où il étoit exposé.

Dans l'embarras où se trouvoit Ayder, Maffous-Khan, ancien Nabab d'Arcate, & frere de Méhémet-Ali, lui conseilla d'envoyer chercher le Commandant françois, & de le charger du soin de mettre à la raison ces mutins. Ayder fut de cet avis. Il fit venir cet Officier, lui exposa la conduite inconsidérée des Chefs Marattes, & lui dit que sur les conseils du Nabab d'Arcate, il le prioit de se charger de faire entendre raison à ces brigands qu'il pouvoit bien soumettre, s'il le vouloit, en disposant de ses forces, mais qu'il aimoit beaucoup mieux que tout se terminât par les voies de la douceur plutôt que par les armes. L'Officier françois consentit à se rendre digne de la confiance dont l'honoroit Ayder, quoiqu'il sentît toute la difficulté de réussir dans cette commission; il s'en chargea néanmoins avec ardeur, désirant se rendre tous les jours plus nécessaire & plus utile.

Pour commencer à s'ouvrir les voies de sa négociation, il envoya dire au principal Chef des Marattes, qu'il désireroit lui rendre une visite, afin de faire connoissance avec lui & les autres Seigneurs de sa nation. En attendant la réponse, il fit partir un exprès pour Madighéri, avec ordre à tous les Européens de se mettre en marche. Au reçu

de ſa lettre, pour arriver le plutôt poſſible à Coilmoutour, il envoya en même-tems un ordre d'Ayder au Général Commandant le cantonnement, de faire partir tous les Topas qui étoient un corps d'environ quatre mille hommes.

Le Chef Maratte ayant accepté avec reconnoiſſance la viſite que lui propoſoit l'Officier françois, le reçut avec la plus grande politeſſe, ainſi que tous les autres Chefs qui, à cet effet, s'étoient raſſemblés. Afin de ſe concilier leur confiance, cet Officier, après avoir fait les complimens d'uſage, c'eſt-à-dire, beaucoup exalté la nobleſſe & la valeur des Marattes, leur dit qu'il venoit les voir, parce que les François & lui ſe trouvoient à-peu-près dans le même cas, & qu'il pourroit arriver qu'ils fuſſent obligés de faire cauſe commune. Effectivement, il étoit arrivé avec ſa troupe auprès d'Ayder, au moment où la révolte des Nayres obligeoit ce Prince de ſe mettre en campagne ; il avoit ſéjourné long-tems à Syringpatnam, avec ſon monde, par ordre, il eſt vrai, d'Ayder ; il avoit touché beaucoup d'argent ; mais quoiqu'il eût déjà combattu, il n'y avoit encore aucune convention faite pour ſes émolumens & pour la ſolde de ſa troupe.

Cette ouverture ayant inſpiré de la confiance aux Marattes, ils commencerent à

murmurer contre Ayder, & l'accuserent de mauvaise foi & même de tyrannie, en parlant presque tous ensemble. Leur Chef ayant ensuite pris la parole, fit l'éloge de leur conduite, & mit leurs prétentions sous un point de vue très-favorable. L'Officier françois feignant de les croire sur leur parole, il se garda bien de les laisser soupçonner qu'il fût chargé d'aucune commission de la part d'Ayder. Il leur annonça au contraire, & même comme sous le voile du mystère, qu'il attendoit le lendemain sa troupe qui, impatiente de savoir son sort, venoit exprès pour le faire décider ; il leur fit entendre qu'il étoit convenable aux uns & aux autres, d'attendre que les Européens fussent arrivés; que pendant ce tems, s'ils y consentoient, il iroit trouver Ayder & s'offriroit, comme de lui-même, à servir de médiateur. Les Marattes approuverent unanimement ce projet, & accepterent avec joie cette médiation. Les choses ainsi concertées, il ne fut plus question d'affaires. Les Marattes promirent à l'Officier françois d'aller lui rendre visite le lendemain à la même heure, pour apprendre le résultat de son entrevue avec Ayder, & on se quitta bons amis. Tout le pays retentissoit de la valeur des François; les Marattes qui en avoient la plus haute idée, à cause de la défaite de Nazerzing,

& des exploits de M. de Bussi [1], furent très-flattés de cette espece d'alliance avec eux.

Le lendemain à la pointe du jour, le peu d'Européens qui étoient à Madighéri, au nombre d'environ quatre cents hommes, commencerent à arriver, mais à la débandade & par petites troupes de trois ou quatre au plus, ce qui fit durer cette défilade toute la journée, sans que les Marattes qui les voyoient passer pussent en savoir le nombre, & tous annonçant à ceux qui les interrogeoient, que le corps ne tarderoit pas à arriver. Effectivement, à l'entrée de la nuit, on vit paroître sur une digue peu éloignée du camp des Marattes, une colonne d'infanterie, tambour battant & drapeaux déployés, composée de Topas [2] qui avoient

---

[1] On ne doit point prendre ceci pour une flatterie : il y a long-tems que l'Auteur de ces Mémoires a dit aux gens en place que M. de Bussi jouissoit de la plus haute réputation dans l'Indostan ; & on peut assurer que lorsqu'on se trouve avec les Marattes, ou à l'armée du Souba du Decan, un François s'entend dire à tous momens : *Moussa Boussi qu'ané*, ce qui veut dire où est M. de Bussi ?

[2] Topas. Ce sont des Noirs Chrétiens qui se disent Portugais, & qui portent les noms des premieres maisons de Portugal, mais qui, sui-

été mandés de Madighéri, ayant à leur tête les Européens, qui, par un chemin détourné, étoient allés les joindre.

Cette rufe fit croire aux Marattes que les Européens formoient un corps de troupes confidérable, d'autant mieux que les chapeaux que portent les Topas, leurs tambours & leurs fiffres font femblables, & qu'ils battent la même ordonnance que les Européens, ce qui, joint à la faveur de la nuit, empêchoit qu'on ne pût trop les diftinguer.

---

vant les apparences, tirent leur origine d'efclaves nés & élevés dans les maifons des Portugais, qui traitent avec prédilection & fort humainement les efclaves, qu'ils appellent *Crearza de Caza*, qui veut dire, enfans de la maifon. Les Européens n'ont jamais pu faire de bonnes troupes des Topas, ce qui ne vient fans doute que de l'aviliffement dans lequel ils les tiennent; au lieu qu'Ayder leur a toujours donné l'égalité avec les Cipaïes, & même le pas fur toutes fes autres troupes, comme on le verra dans la fuite de cette Hiftoire. Les Officiers de ces Topas font des Européens, ce qui n'a pas empêché que des Topas qui fe font diftingnés par de belles actions, n'aient été élevés au grade d'Officiers. Moyennant ce traitement, on peut les regarder comme les meilleures troupes d'Ayder, & celles fur qui il peut le plus compter.

Les principaux chefs Marattes vinrent ſuivant leurs promeſſes chez l'Officier françois, qui, après les avoir reçus avec beaucoup d'honnêteté, leur avoir fait le plus grand accueil, leur dit qu'il avoit trouvé Ayder dans de très-bonnes diſpoſitions à leur égard, que ce Souverain avoit bien voulu accepter ſa médiation, mais qu'il avoit promis de tenir exactement & fidélement les conventions faites avec ſon Envoyé Chamrao ; qu'il conſentoit que ſeul, ou avec telles autres perſonnes de conſidération, que les Marattes voudroient choiſir, il paſsât en revue, un à un, les Cavaliers & les chevaux, afin de réformer ceux qui ne ſeroient pas conformes à ſes conventions ; que de même, après avoir pris connoiſſance de la longueur du chemin qu'ils avoient eu à faire, les arbitres décideroient du tems qu'ils avoient dû employer dans leur route. L'Officier françois ajouta que ces propoſitions lui ayant paru juſtes, il avoit cru devoir s'y ſoumettre & les accepter, connoiſſant l'équité & la noble façon de penſer de la Nation Maratte.

Ceux-ci, qui n'y trouvoient pas leur compte, ſe récrierent beaucoup ſur la facilité de l'Officier françois, & lui dirent qu'ils ne pouvoient conſentir à être ainſi paſſés en revue, avec d'autant plus de raiſon, que Chamrao, l'Envoyé d'Ayder,

avoit visité les chevaux & les avoit trouvés bons; qu'ils ne les avoient point changés, & que c'étoit à sa demande qu'on étoit resté si long-tems en route, afin de ne point arriver à Coilmoutour pendant l'absence du Nabab, étant informé que les fourrages y étoient fort rares. Ceci pouvoit être vrai, & paroissoit très-vraisemblable. Ces Officiers Marattes ayant toujours persisté dans leur sentiment, soutinrent fermement que les propositions qu'on leur faisoit n'étoient point raisonnables, qu'ils ne pouvoient les accepter, ni rabattre de leurs prétentions, sans le consentement de tous les chefs dont il seroit fait une assemblée. La nuit approchant, ils s'en retournerent très-mécontens de leur visite & de la résolution d'Ayder.

L'Officier François, pour ne point se rendre suspect aux Marattes, s'il eût porté trop d'attention à observer la situation de leur campement, crut devoir charger de cette opération un Aide-Major [1]. Sur sa réponse que le Camp Maratte étoit dans

---

[1] Aide-Major; cet Officier est M. de Lallée, qui commande aujourd'hui un corps de deux cens cinquante Cavaliers Européens dans l'armée d'Ayder, dont il est propriétaire, de même que d'un Régiment de Cipayes.

une prairie ſituée entre deux digues, dont une ſervoit à retenir les eaux d'un grand étang, & l'autre à donner un chemin dans les tems de pluies ; que la prairie aboutiſſoit d'un côté au pied d'une coline impraticable à la Cavalerie, parce qu'elle étoit couverte d'arbres fruitiers, & coupée de haies & de petites murailles de terre pour ſéparer les propriétés ; qu'à l'extrêmité de la digue qui ſervoit de chemin, il y avoit quelques maiſons & une petite Pagode ; & ſur ce que cet Officier Major aſſuroit, que ſi on plaçoit deux cens hommes & quelques pieces de canons dans ce hameau, on pouvoit empêcher les Marattes de ſortir de leur camp. En conſéquence de cet avis, on tranſporta pendant la nuit du canon à ce poſte ; on y poſta 250 hommes qui s'y retrancherent. On y fit une batterie à barbette de dix pieces de canons, dont la vue ne fut point agréable aux Marattes, lorſqu'ils s'en apperçurent au point du jour. Leurs chefs ayant envoyé demander à l'Officier qui commandoit le poſte, ce que ſignifioient ces canons braqués contre leur camp ; celui-ci leur répondit qu'il avoit été mis dans ce poſte par ſon Commandant, avec ordre de faire feu ſur les premiers Marattes qui feroient mine de monter à cheval; que c'étoit ſa conſigne, & que s'ils en vouloient ſavoir davantage, ils pouvoient s'a-

dreſſer au Commandant François. Sur cette réponſe, ils députerent deux d'entr'eux, qui ſe plaignirent de cet acte d'hoſtilité, mais avec beaucoup d'honnêteté, & d'un air qui témoignoit leur crainte. Ce Commandant n'héſita point de leur répondre, qu'ayant été ſi peu ſatisfait la veille de la maniere dont ils avoient reçu les propoſitions d'Ayder qui lui paroiſſoient juſtes & raiſonnables, & craignant que, par une réſolution précipitée de retourner dans leur pays, ils ne compromiſſent ſa foi & ſon honneur, qu'il avoit engagés avec le Souverain, il avoit cru devoir prendre ces ſages précautions; que cependant il leur offroit toujours ſa médiation, & les aſſuroit qu'il ſe joindroit à eux, ſi Ayder ne leur rendoit pas juſtice. Ces paroles les ayant raſſurés, ils proteſterent qu'ils étoient prêts à traiter, & que ſe fiant entiérement à ſes promeſſes, tous les chefs ſe trouveroient chez lui, à l'heure qui leur ſeroit indiquée, pour conférer avec les Miniſtres d'Ayder.

Sur l'aſſurance qui leur fut donnée, qu'il ne ſeroit fait aucun acte d'hoſtilité, pourvu qu'ils reſtaſſent tranquilles dans leur camp, ils s'en retournerent chez eux. L'Officier François fut chez Ayder l'inſtruire de leurs bonnes diſpoſitions : il le trouva ſeul avec Maffous-Khan, qui s'offrit auſſi pour médiateur, ſe propoſant d'être leur interprete,

ce qu'il pouvoit faire, parlant très-bien Portugais.

Par considération pour son grand âge, & pour son rang, l'Officier François le pria de consentir que l'assemblée se tînt à son logis; l'avis en fut donné aux Marattes, qui s'y rendirent à l'entrée de la nuit. Deux Bramines, Secrétaires d'Ayder, s'y trouverent aussi, & tout fut arrangé en deux jours, Maffous-Khan ayant applani toutes les difficultés avec une capacité & une intelligence peu communes, mais acquises par cinquante ans d'expérience dans ces sortes de négociations; il fut convenu qu'il ne seroit réformé que les chevaux absolument incapables d'aucune espece de service; qu'ils seroient tous passés exactement en revue; que ceux qui seroient jugés en état de faire le service d'une bonne cavalerie, seroient payés sur le pied de quarante roupies par mois, homme & cheval, suivant la convention faite avec Chamrao, & que les autres seroient réduits à vingt-cinq roupies, & feroient le service de cavalerie irréguliere; le tems mis à faire la route fut réduit à trois mois.

D'après la revue, il fut trouvé que cent cinquante Cavaliers seulement devoient avoir la paie de quarante roupies; tout le reste fut réduit à vingt-cinq. Le principal chef, dont la troupe étoit bien montée, &

qui avoit à lui ſeul huit cens chevaux, n'en eut point de réformés. On eut peut-être des égards pour lui, à cauſe des ſoins qu'il s'étoit donnés pour terminer les différens.

Cette affaire conclue au gré des deux parties, Ayder envoya un préſent de vingt-deux chevaux à l'Officier François, afin qu'il montât une vingtaine d'Européens pour l'accompagner par-tout & lui ſervir de gardes; en même-tems, il chargea le Bacſi [1] & le Secrétaire de la guerre, d'arranger le traitement de tous les Européens avec leur Commandant. Ayder étant dans l'uſage de ne jamais diſcuter par lui-même ſes intérêts pécuniaires, en charge des Miniſtres qui n'ont jamais le droit de rien conclure que ſur des ordres très-précis de leur Maître. Pour faire leur cour, le Bacſi & ſon adjoint ſe récrierent d'abord ſur les prétentions onéreuſes des Européens, & propoſerent des réductions qui furent nettement refuſées; mais comme le corps des Européens étoit peu nombreux, le ſujet des diſcuſſions ſur leur traitement, étoit de trop peu de conſéquence pour arrêter Ayder; auſſi, pour y

[1] Bacſi. Cet Officier eſt proprement le Miniſtre de la guerre, & le Secrétaire eſt à ſes ordres, quoique pour l'ordinaire ce ſoit l'homme de confiance du Nabab.

mettre

mettre fin & faire parade d'une générosité qu'il croit convenable à son rang, il manda le Commandant & les principaux Officiers, & dit au premier : J'ai appris avec peine que vous n'étiez pas d'accord avec le Bacsi & Narimrao. Pourquoi ne vous adressez-vous point à moi ? Est-ce que vous avez oublié que je vous ai écrit & dit que vous pouviez disposer de tout ce que je possede, que les François étoient mes freres ? Sur le champ, il ordonna à Narimrao, Secrétaire de la guerre, de faire dresser les batis [1] qu'il signa avant de congédier

[1] Les batis sont de petits billets ; il y en a un pour chaque personne au service, depuis le Général jusqu'au Tambour. Ce billet contient son nom, ceux de son pere & de son grand-pere, son signalement & celui de son cheval, s'il est Cavalier, le jour qu'il est entré au service, son grade & sa paye ; & toutes les fois qu'on paye, on y met la somme qu'il a reçue. Ceux des Officiers ne contiennent simplement que son nom, son grade & ce qu'il reçoit chez Ayder ; ces billets sont triples, & en trois Langues différentes, Persan, Maratte & Canarin, & comme il y a trois Chancelleries, ils sont conservés dans le plus grand ordre : Ayder signe tous les mois les états, & un état séparé de chacune troupe, ne se faisant aucun paiement que sur l'arrêté du Nabab, & en son absence, du Général-Commandant.

ces Officiers ; en les priant toutefois d'assister à une fête qui devoit se donner le lendemain au palais.

Ne pouvant espérer que la côte malabare fût jamais tranquille, tant que les Princes Nayres seroient sur les frontieres & dans le pays de Travancour, Ayder étoit résolu de faire la conquête de ce Royaume, n'ayant cependant d'autre prétexte que les secours & l'asyle que le Roi de ce pays avoit donnés à ses ennemis. Quoique ce royaume soit d'une petite étendue, il est très peuplé, & son Roi Ram-Raja s'étoit acquis une réputation de sagesse & de valeur qui devoit faire craindre de trouver beaucoup de résistance.

Ayder savoit que son ennemi travailloit depuis long-tems à discipliner son armée, qu'il avoit un corps nombreux de Cipayes bien armés, & une artillerie servie par de bons canoniers que lui avoient fournis les Danois, les Anglois & les Hollandois. Il savoit aussi qu'on ne pouvoit pénétrer dans le Travancour, que par des gorges & des montagnes où Ram-Raja avoit fait construire des forteresses & des retranchemens qu'il étoit résolu de bien défendre, & il n'ignoroit pas que les Anglois qui étoient jaloux de l'élévation de sa puissance, avoient rassemblé des troupes dans le Maduré & le Marava, pays de la dépendance de Mé-

hémet-Ali-Khan & frontiere de Travancour. Mais habitué à surmonter les obstacles qui s'opposent à ses projets, Ayder étoit fermement déterminé à entreprendre la guerre de Travancour. Il se confioit aux promesses que lui avoient faites les Députés anglois qui étoient venus le trouver sur la côte de Malabar, à qui même il avoit accordé, non-seulement la confirmation de tous leurs privileges, mais encore une permission d'établir une factorerie à Onor, se persuadant aussi que les troupes des Anglois n'étoient rassemblées que pour garantir de toute insulte le pays de Méhémet-Ali.

Maffous-Khan étoit venu, depuis peu, le trouver de la part de Nizam-Ali-Khan, qui lui avoit envoyé de magnifiques présens; il savoit que ce Souba du Décan s'occupoit à de petites guerres contre ses Vassaux, aidé d'un corps de troupes angloises commandé par le Général Schmidt, & il croyoit n'avoir rien à redouter de sa part.

Pour s'assurer entiérement de n'être point distrait de la guerre qu'il avoit projettée, Ayder écrivit à Miza-Ali-Khan, Gouverneur de Scirra & son beau-frere, de renouveller avec les Marattes la tréve qui étoit sur le point d'expirer; ce qui lui paroissoit facile, au moyen de quelque argent donné à propos aux chefs de cette nation.

Le projet de la guerre de Travancour &

la néceſſité de garnir les pays conquis, de bonnes garniſons, obligerent Ayder à faire des levées conſidérables pour augmenter ſon armée; & voulant mettre à profit le tems qui devoit s'écouler juſques au moment qu'il avoit déterminé de marcher contre Ram-Raja, il faiſoit exercer ſes troupes & ſon artillerie, par les Officiers Européens, aſſiſtant lui-même tous les jours, avec ſon fils & ſes Généraux, aux différens exercices & à toutes les évolutions.

Ayant conſulté le Commandant de ſes Européens dont il eſtimoit la prudence, il créa, ſur ſon avis, un corps de cinq mille Grenadiers diviſés en bataillons de cinq cents hommes, compoſés de quatre compagnies de cent vingt-cinq hommes. Deux de ces bataillons étoient tirés des Topas, & les autres des Cipayes, chacun commandé par un Officier Européen. Il y avoit en outre dans chaque compagnie un Européen pour Adjudant ou Sergent-Major. Les Officiers & les ſoldats de chaque compagnie furent choiſis par Ayder lui-même qui s'attachoit moins à la taille qu'à l'air martial, à la démarche leſte & au tempérament robuſte.

Ces Grenadiers eurent une paie de dix roupies par mois, au lieu de huit qu'ont les autres Cipayes; ils furent exemptés de toutes corvées, même de toute autre garde

que celle de leur Commandant ; & pour que rien ne les empêchât d'être prêts à marcher au premier ſignal, il fut accordé à chaque eſcouade, composée de ſept hommes, y compris un bas Officier, un cuiſinier-valet & un bœuf pour porter la tente & le bagage ; chaque compagnie fut augmentée d'une eſcouade de ſept hommes deſtinés uniquement à la garde du bagage, comme apprentifs, tous jeunes gens de ſeize à dix-ſept ans environ, pour remplacer de préférence les Grenadiers qui manqueroient, & pour rendre ce corps de Grenadiers en état de rendre de grands ſervices par la rapidité de ſes mouvemens. Dès le commencement de leur formation, tous les matins ils furent exercés dans leur quartier au maniement des armes par leurs Officiers ; & tous les après-midi, depuis trois heures jusqu'à ſix, cinq deſdits bataillons, à l'alternative, étoient exercés aux évolutions par le Commandant françois ; enſuite on les faiſoit marcher depuis ſix heures juſques à huit, au pas ordinaire, & on les faiſoit revenir au pas redoublé.

Tous les Officiers, ſans exception, étoient obligés de faire cet exercice, comme le plus ſimple ſoldat. Cette contrainte occaſionna, dans les premiers jours, beaucoup de murmure entre eux ; heureuſement qu'ils ne parvinrent point juſques aux oreilles

d'Ayder. Cependant, soit par devoir, soit pour l'exemple, ils s'y accoutumerent, & leur assiduité ne contribua pas peu à encourager les soldats. Ce fut ainsi que ce Souverain forma des troupes qui exécuterent dans la suite les mouvemens rapides auxquels les Anglois attribuent tous ses succès.

Les Anglois n'eurent pas plutôt appris les préparatifs d'Ayder, que la renommée à cent bouches avoit encore rendus beaucoup plus considérables, qu'ils en conçurent de l'ombrage, de même que du long séjour de ce Nabab à Coilmoutour, ville capitale d'un petit pays frontiere de Maduré, dont nous avons déjà fait mention plus haut. Dans l'incertitude où ils étoient des intentions secretes d'Ayder, ils résolurent de faire partir de Madras son Ouaquil, nommé Menagi-Bandec, Bramine, pour lui porter une lettre du Gouverneur & de son conseil. Cette lettre lui annonçoit une Ambassade solemnelle, composée du Colonel Call, Ingénieur en chef, & du Conseiller Boschier, frere du Gouverneur. Ayder s'étant persuadé qu'on vouloit lui faire des propositions relatives au Travancour & à la côte de Malabar, contraires à ses vues, crut qu'il lui convenoit prudemment d'éluder la réception de cette ambassade. Il fit aussi-tôt réponse à la lettre du Conseil, dont il étoit, dit-il, très-flatté, & remercioit le Gou-

verneur & le Conseil de l'honneur qu'on vouloit bien lui faire, en lui envoyant une Ambassade si distinguée ; il ajouta que Coilmoutour n'étant qu'un camp & un quartier militaire peu propre à recevoir les Ambassadeurs & leur rendre les honneurs qui leur étoient dus, il ne pouvoit décemment recevoir cette Ambassade que lorsqu'il feroit arrivé à Syringpatnam, ville royale, où il se proposoit de se rendre sous peu de tems ; qu'il auroit soin alors de donner avis au Gouverneur de Madras de son arrivée dans cette capitale du Royaume de Mayssour.

Ayder connoissoit trop bien la politique des Anglois pour se laisser séduire par les honneurs pompeux dont ils prétendoient vouloir l'éblouir, & loin d'être flatté de cette Ambassade, il n'en prit que plutôt la ferme résolution de ne pas différer plus long-tems la guerre du Travancour. L'ordre étoit déjà donné à l'armée de se tenir prête à marcher, lorsqu'un événement imprévu lui apprit qu'il avoit plus d'ennemis qu'il ne pensoit, & qui sourdement méditoient sa perte.

Il y avoit dans son armée un Officier Irlandois, nommé Touerner, qui étoit arrivé chez lui avec une lettre de recommandation du Gouverneur Boschier. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, & qui, joignant tous les talens que doit avoir un bon militaire,

ſur-tout dans l'art de la tactique, avoit ſçu ſe concilier en peu de tems l'affection d'Ayder qui lui confioit les opérations les plus importantes. Cet homme ſur lequel on n'avoit pas le moindre ſoupçon étoit Commandant du premier bataillon des grenadiers Topas, & en cette qualité il étoit regardé comme le Général de cette milice qui formoit un corps d'environ cinq mille hommes.

On auroit dû, il eſt vrai, avoir moins de ſécurité & ſe méfier d'un homme adreſſé par un Gouverneur anglois; mais cet Officier avoit ſi bien ſervi dans la guerre de la côte de Malabar, que, loin d'avoir aucune défiance ſur ſon compte, il s'étoit acquis l'eſtime de ſes Généraux. Profitant de la bonne opinion qu'on avoit de lui, il attendit le tems de la paie qui ſe fait le cinquieme jour de chaque mois lunaire, après que la lune a paru; & dès qu'il eut reçu ſes appointemens & la ſolde de ſa troupe, il partit & ſe ſauva en prenant ſa route du côté de Cochin.

Son quartier étoit à une petite lieue de Coilmoutour; les Officiers de ſon Corps l'attendoient pour toucher leur ſolde; mais ſous le prétexte captieux de l'abſence de ſon Ecrivain dont il avoit beſoin, dit-il, pour faire le décompte, il les prioit de vouloir bien attendre juſqu'au lendemain, ce qui ne ſouffrit aucune difficulté. Pour mettre ſon projet

projet à exécution, il monta à cheval, accompagné d'un jeune Officier Suédois à qui il avoit confié son dessein. Il partit, emportant tout ce qu'il avoit de plus précieux, après avoir dit à ses domestiques qu'il alloit souper à Coilmoutour, chez le Commandant-Général.

Les chaleurs & la beauté des nuits, font prendre, dans l'Inde, l'habitude de se coucher fort tard, d'autant mieux que l'on dort, pour l'ordinaire, depuis trois heures après midi, jusques à six. Quelques Officiers qui avoient coutume de faire la veillée, allerent chez lui; ils furent étonnés d'apprendre qu'il étoit allé souper à Coilmoutour, & loin de prendre le moindre soupçon sur son compte, ils s'imaginerent, au contraire, qu'il faisoit une partie de jeu, le connoissant pour un joueur déterminé. La nuit étoit belle, ils résolurent d'en profiter, & se faisant un plaisir de le surprendre agréablement, & de se mettre de la partie, ils monterent à cheval & se rendirent vers minuit au quartier du Commandant. Leur étonnement augmenta lorsqu'ils virent que tout le monde étoit plongé dans le plus profond sommeil. Ils eurent beau s'informer où pouvoit être Touerner, personne ne put les en instruire; c'est alors qu'il s'éleva dans leur esprit de violens soupçons qui les porterent à se rendre chez le Commandant-Général pour lui faire part

de l'abſence de leur Officier. Sur leur expoſé, cet Officier ſupérieur envoya demander aux poſtes qui gardoient l'entrée des gorges, ſi on n'avoit vu paſſer perſonne; on répondit que deux Officiers Européens avoient paſſé, il y avoit environ trois heures. Sur les ordres du Commandant-Général, un Irlandois, nommé Minerve, premier Capitaine du Corps de l'Officier Irlandois, s'offrit de courir après lui, & de partir ſur le champ, ſi on vouloit lui donner cinquante Européens. On ne balança point de lui accorder ſa demande. Il étoit deux heures du matin lorſque Minerve & ſa ſuite partirent. Ils arriverent vers huit heures ſur les frontieres du pays de Cochin, après avoir fait ſix grandes lieues. Ils apperçurent les chevaux des Officiers qu'ils pourſuivoient. Ayant environné la maiſon, Minerve deſcendit de cheval, & trouvant ces deux Officiers endormis, il s'aſſura de leur perſonne, les fit lier & les conduiſit, ſans aucune réſiſtance, à Coilmoutur.

Ayder inſtruit de l'évaſion de Touerner avec un Officier Suédois, & de leur retour au camp, ordonna de les juger comme ils le feroient en pareil cas en Europe. En conſéquence, il fit aſſembler un Conſeil de guerre où comparurent les deux coupables, qui, ayant été atteints & convaincus de vol de deniers militaires, furent condamnés à

être dégradés, pendus, & leur corps exposé sur une grande route. Le Conseil, par commisération pour la jeunesse de l'Officier Suédois, qui, selon toute apparence, avoit été séduit par l'Officier Irlandois, & d'autant plus qu'il n'emportoit rien à personne, & n'étoit, dans le fond, coupable que d'être parti sans permission, jugea convenable de demander sa grace au Nabab, qui commua la peine de mort de ce jeune homme en celle de prison. Pour Touerner, il fut conduit au lieu du supplice, & là, il découvrit au Conseil que les Anglois devoient incessamment attaquer Ayder conjointement avec Nizam-Ali-Khan. Il avoua qu'il étoit espion du Gouverneur de Madras, & qu'il demandoit pardon au Souverain d'avoir abusé si long-temps de sa confiance ; qu'il ne s'étoit sauvé que parce qu'il avoit été nommé Major d'un Régiment sur l'établissement de Bombay. Il supplia ensuite ses Juges, en considération de ses aveux, qu'on lui évitât l'affront d'être pendu, & que méritant la mort, il demandoit à passer par les armes. Ce qu'il venoit de découvrir étoit assez important pour qu'on lui accordât ce qu'il désiroit. Avant de subir son jugement, il distribua tout son argent aux soldats destinés à le fusiller. Il fit présent de son épée & de sa montre au sieur Minerve qui l'avoit arrêté. Après sa mort, il fut pendu à un arbre, exposé sur un grand chemin, comme

il avoit été ordonné. La découverte des desseins des Anglois fit suspendre le départ de l'armée pour le Tranvancour. Ayder avoit fait partir sur le champ Maffous-Khan pour Ayder-Abad, où il devoit, par ses intrigues, & à l'aide des amis & des créatures du Nabab qui étoient en grand nombre, & à la tête desquels on comptoit Bazaletzing, frere du Souba, tâcher de détourner l'orage qui se formoit contre lui dans cette Cour.

En attendant le succès de la mission de Maffous-Khan, on continuoit à exercer les troupes & l'artillerie à toutes sortes d'évolutions. Ce spectacle nouveau pour les Indiens, la force de cette armée & le long séjour d'un Souverain de tant d'Etats, attirerent à Coilmoutour une affluence de monde si considérable, de toute espece & de tout pays, qu'elle se montoit à plus de cent mille hommes, outre l'armée qui en passoit soixante mille. Mais, ce qu'on aura peine à croire, c'est que le pays est si abondant en denrées de premiere nécessité, qu'un mouton ou douze poules n'ont jamais coûté plus de cinquante sols argent de France, & que douze mesures de riz, dont une seule suffit pour la nourriture d'un homme pendant vingt-quatre heures, ne valoit pas davantage. Ce qui prouve encore la grande population de ce pays, c'est qu'il y a par semaine deux marchés, dans chacun desquels il se vendoit

communément vingt milles pieces de toile, de 14 coudées dé long [1]. Ce pays, qui est le passage ordinaire pour aller du Mayssour & de la côte de Coromandel à la côte de Malabar, est d'un revenu considérable pour Ayder, qui jouit seul des péages, à l'exclusion des Rajas du Pays.

On évalue qu'il passe à Coilmoutour annuellement trente mille bœufs chargés de tabac ; les immenses magasins qui se sont trouvés de cette denrée à Poudianghari, rendent cette assertion vraisemblable. Outre le tabac, il passe de grandes quantités de toiles de toute espece, & il retire encore de la côte de Malabar, du poivre, du cardamomum, de l'ivoire, &c.

Pendant le long séjour d'Ayder à Coilmoutour, il s'est passé plusieurs événemens, qui, quoiqu'ils ne soient pas de la plus grande importance, sont cependant assez intéressans pour devoir être rapportés. Ils serviront au Lecteur, non-seulement à lui faire connoître le génie & le caractere d'Ayder, mais encore à lui donner des lumieres sur les mœurs des peuples dont ce Nabab est devenu le Souve-

[1] Le Supérieur des Missionnaires Jésuites, qui réside à *Xavier Paleam*, Bourg à un mille de distance de Coilmoutour, a assuré qu'il avoit dix mille tisserands chrétiens dans sa Mission.

rain. Le premier de ces événemens est un procès qui fut intenté aux Jésuites Missionnaires dans les Etats d'Ayder.

La nouvelle de l'expulsion des soi-disant Jésuites, hors de Portugal & de la France, étant parvenue dans l'Inde, un Missionnaire de cet Ordre, Portugais de nation, en Mission dans le Mayssour, quitta sa Cure en 1767, & se retira à Goa, voulant, disoit-il, se montrer fidéle Sujet de son Roi, & ne voulant plus faire partie d'un corps déclaré ennemi de sa patrie. Un an & demi environ après son départ, il écrivit à une Dame Portugaise, nommée Madame *Mequinès*, veuve d'un Officier Portugais, qui avoit rendu de grands services à Ayder, & qui avoit été tué dans une bataille contre les Marattes. Ayder, par reconnoissance, avoit donné à sa veuve le Régiment de Topas qu'avoit son mari, avec les appointemens de Colonel, jusqu'à ce qu'un jeune homme que cette Colonelle & son mari avoient adoptés, fût en âge de commander par lui-même le Régiment.

Cette Dame suivoit par-tout son Régiment; les drapeaux étoient portés dans son logement, & elle avoit un factionnaire à sa porte. Elle recevoit la paie, & faisoit faire en sa présence le décompte à chaque Compagnie. Lorsque le Régiment s'assembloit, elle en faisoit l'inspection, de même que de tous les détachemens qui étoient commandés; mais elle laissoit conduire la troupe à

l'ennemi & à l'exercice par le Commandant en second.

Cette Dame Mequinès ayant reçu la lettre du Pere Ex-Jésuite, s'adressa à Narimzao, Bramine, Secrétaire de la guerre, & très-accrédité auprès d'Ayder. Elle se plaignit que, dès le vivant de son mari & depuis sa mort, elle avoit confié & mis en dépôt entre les mains du Révérend, tous ses bijoux & l'argent que son mari & elle avoient pu épargner; que ce Pere étant parti pour Goa, pendant qu'elle étoit à l'armée, elle lui avoit écrit, & qu'il avoit fait réponse que tous les bijoux & l'argent qu'elle avoit mis en dépôt entre ses mains, avoient été remis au même titre, entre celles du Pere Provincial, résident à *Xavier-Paleam*; & qu'elle devoit s'adresser à ce Pere pour en avoir la restitution qu'elle demandoit. Elle ajouta qu'ayant porté cette lettre au Provincial, il lui répondit qu'elle avoit perdu l'esprit, & qu'il n'avoit jamais entendu parler de ses bijoux ni de son argent. Cette Dame remit en même-tems au Bramine la lettre du Missionnaire Jésuite, venue de Goa, & un état des bijoux & de l'argent qu'elle répétoit, dont elle faisoit monter la valeur à une somme considérable. Le Bramine donna connoissance de cette affaire à Ayder, peignant des couleurs les plus noires les Jésuites, par le récit de ce qui s'étoit passé en France & en Portugal relativement

à ces Peres, auxquels ce Prince avoit toujours accordé sa protection, en ce qu'ils étoient exacts à remplir leurs devoirs.

Sur cette plainte, Ayder donna aussi-tôt une garde de quatre Cipayes & un Caporal à chacun des Missionnaires Jésuites qui se trouvoient dans ses Etats, avec ordre à ces gardes de ne point perdre de vue les Peres, mais de les laisser vaquer à leurs fonctions, tant dans leurs Eglises que dans leur mission, sans les gêner aucunement, & leur enjoignant d'avoir beaucoup d'égards & de respect pour eux.

Ayder ordonna cet arrêt, parce que la plainte lui fut portée au moment où la révolte des Nayres l'appelloit à la côte de Malabar. A son retour à Coilmoutour, le Bramine Narimzao lui ayant rappellé l'affaire de la Dame Mequinès, il manda le Commandant François de qui il connoissoit la droiture & la bonne-foi, & lui dit : Vous n'ignorez pas sans doute le procès de la Colonelle avec les Jésuites; comme je desire que cette affaire se termine & qu'elle soit bien jugée, j'ai jetté les yeux sur vous pour en prendre connoissance, & en être le Juge. Je vous donne à ce sujet tous les pouvoirs que vous pouvez desirer. Cet Officier lui ayant répondu que, n'étant point homme de loi, il ne pouvoit se charger de rendre des jugemens dans la crainte de mal juger par ignorance. Ayder repliqua : certainement

vous connoiſſez mieux la loi des Chrétiens [1], puiſque c'eſt la vôtre, qu'aucun Juge de mes Etats. Comme mon intention eſt que chacun ſoit jugé par ſa loi, vous ne pouvez vous diſpenſer d'accepter cette commiſſion; mais je vous permets, s'il eſt néceſſaire, de prendre pour adjoints tels Officiers de votre nation & de votre religion que vous croirez capables de vous ſeconder. Il n'y avoit rien à repliquer à ces paroles. L'Officier françois, après avoir remercié Ayder de la confiance dont il vouloit bien l'honorer, conſentit à remplir, du mieux qu'il lui ſeroit poſſible, les volontés de ce Monarque. Dès le lendemain, la Dame Mequinès & le Révérend Pere Provincial, que le Nabab avoit eu la bonté de faire avertir de ſes intentions, ne manquerent pas de rendre viſite à l'Officier françois, comme leur Juge.

La Dame qui s'étoit fait précéder par deux ſuperbes dindes, élevées à la brochette, arriva toute éplorée. Elle ſe lamenta beaucoup ſur la miſere prétendue où elle ſe diſoit réduite par la mauvaiſe-foi des Jéſuites,

---

[1] Ayder & tous les Mahométans croient que Jeſus-Chriſt a, comme Moyſe & Mahomet, donné des Loix aux Chrétiens, que les Juges doivent ſuivre dans leurs déciſions, & que les Princes Chrétiens ne peuvent point éluder par des loix contraires.

contre qui elle vomit mille & mille invectives. Elle sut si bien pérorer en sa faveur, que presque tous les Européens, & sur-tout les François, qui étoient de jeunes gens pour la plus grande partie, vouloient que les Jésuites fussent condamnés à restituer, & ensuite brûlés, ou tout au moins pendus.

Le Pere Provincial étoit un Italien d'environ soixante ans, d'une figure imposante, & en même tems affable [1] & prévenante. Il loua Dieu de ce qu'il lui avoit plu inspirer au Souverain de choisir un Juge tel que son cœur le desiroit depuis long-tems. Après cette courte priere, il pria le Commandant

[1] Les Jésuites en mission dans l'Inde, qui ne résident pas dans les pays soumis aux Européens, se disent Bramines chrétiens. Ils portent l'habit semblable à celui des Bramines, ayant le cordon à trois branches, & des souliers où il n'entre point de cuir. Ils ont de la barbe, & vivent à l'extérieur comme les Bramines, ne mangeant jamais publiquement de rien de ce qui a eu vie, & n'allant jamais à l'Autel qu'après s'être lavés & purifiés. Des Vierges leur jettent des cruches d'eau sur la tête, & les essuyent ensuite, après quoi ils prennent l'aube, la chasuble & les autres habillemens sacerdotaux. Ce Provincial ressembloit à un Bramine, comme tous les autres Missionnaires de son Ordre.

François, en faisant les plus humbles excuses à tous les autres Officiers présens, de lui accorder une audience particuliere, qui étoit nécessaire pour pouvoir lui exposer le fait dans tout son jour, ce qu'il ne pouvoit publiquement à cause de certaines personnes qui étoient compromises dans cette affaire. L'Officier François ayant fait signe à tout le monde de se retirer, le R. P. Provincial resté seul avec lui, s'exprima en ces termes: » Vous savez, Monsieur, qu'il est impossible d'empêcher que dans les sociétés » les plus régulieres & les plus saintes, il ne » se trouve des Judas (& celui qui nous attire la persécution à laquelle nous ne nous » attendions pas, & que nous espérons que » vous terminerez à notre pleine & entiere » satisfaction, peut être sans injustice appellé de ce nom.) Avant que cet homme » prît la résolution de se retirer à Goa, il m'étoit revenu sur son compte bien des histoires scandaleuses, qui m'obligerent à lui » faire des réprimandes; &, dans ce pays, lorsqu'un homme est une fois à la tête d'une » Mission, les Supérieurs n'ont guere d'autre » droit que celui de l'admonester, crainte d'un » plus grand désordre. Apprenant que mes » remontrances ne servoient de rien, pour » ne pas perdre mon homme de vue, je ne » cessois de veiller à toutes ses démarches. » Je fus averti qu'il avoit quitté sa Cure, &

» qu'il étoit parti pour Mangalor, d'où il » devoit se rendre à Goa. Je le suivis à la » piste, & le joignis avant qu'il ne s'embar» quât. J'obtins avec facilité du Comman» dant de Mangalor, que mon homme ne » pût quitter ce port, qu'après que j'aurois » fait publier dans toutes les Missions, que » si quelqu'un avoit des intérêts à discuter » avec ce Pere [1], il se rendît à Mangalor. » Plusieurs personnes s'y sont rendues, & » entr'autres la Dame Mequinès, qui a ré» clamé deux mille roupies, des bracelets de » rubis & un colier de perles, qui lui ont » été rendus, ce qu'elle a reconnu par un » acte authentique, passé à la Chancellerie » de la Factorerie [2] Portugaise de Manga-

---

[1] Toutes les femmes chrétiennes de l'Inde, mariées à des Européens, ont la manie de se faire un fonds particulier qu'elles confient aux Prêtres sous le sceau de la confession ; ce qui fait honneur aux Missionnaires, c'est qu'il n'y a pas d'exemple de plainte sur aucun abus des dépositaires ; cet usage est très-ancien, & paroît être venu des Portugais. Quoi qu'il en soit, ce même usage procure beaucoup d'argent aux Moines, en ce qu'il n'est presque point de femmes qui déclarent ces dépôts, avant de mourir, à leurs maris ou à leurs parents.

[2] Factorerie. Les Portugais avoient une factorerie à Mangalor, sur une hauteur qui domi-

» lor, dans lequel ont signé, comme témoins,
» le Facteur François & le Facteur Portu-
» gais. Depuis la plainte qu'a portée contre
» nous la Dame Mequinès, j'ai sollicité le
» Chef & le Chancelier de la Factorerie Por-
» tugaise, de me délivrer une copie de l'acte;
» on me l'a constamment refusé.

» Pour avoir cette piece qui vous est né-
» cessaire, si vous voulez juger avec connois-
» sance de cause, il faut, Monsieur, que vous

---

noit l'entrée de la riviere de Mangalor, où ils entretenoient une petite garnison de trente soldats Portugais, commandée par un Lieutenant, qui étoit en même tems Facteur & espece de Consul; cette loge avoit deux pieces de canons, & arboroit pavillon Portugais. Les Rois de Canara s'étoient soumis à cette sujétion, & les Portugais levoient un petit péage à l'entrée & à la sortie de la riviere de Mangalor, qu'ils devoient défendre contre les ennemis du dehors. Lorsque les Anglois s'emparerent de Mangalor en 1768, les Portugais n'eurent ni la volonté ni le pouvoir de défendre l'entrée de la riviere contre l'armée Angloise; Ayder ayant voulu faire construire une citadelle à Mangalor en 1774, M. Catini, son Ingénieur, a trouvé que le terrein sur lequel étoit située la Factorerie Portugaise, étoit le plus favorable pour y bâtir une citadelle capable de défendre l'entrée de la riviere, & les Portugais ont été forcés d'abandonner leur Factorerie.

» fassiez usage de l'autorité du Nabab ; il faut
» que celui qui sera porteur de ses ordres,
» soit un François dont vous soyez assuré,
» & qu'il force le Facteur Portugais à exhi-
» ber les registres de sa Chancellerie, mal-
» gré toute la résistance qu'il voudra faire,
» à cause de l'honneur de son pavillon & de
» sa garnison. Je vous prie, Monsieur, de
» faire ensorte que le Bramine Narimzao ne
» soit point instruit de l'ordre donné pour
» forcer le Chef de la loge Portugaise à com-
» muniquer ses registres ; je suis très-fondé
» à soupçonner que ce Bramine, dont vous
» devez connoître le caractere avare, est
» intéressé dans le complot, de même que le
» Facteur & le Chancelier de la loge Portu-
» gaise ; le Bramine s'empresseroit d'instruire
» les Portugais, & on enverroit les registres
» à Goa. Si vous ne pouvez éclairer votre
» justice au moyen des registres, vous pou-
» vez écrire à Mahé, pour savoir qui étoit
» ce Monsieur François qui résidoit dans ce
» tems à Mangalor [1] ; vous lui écrirez,
» & peut-être sa mémoire lui fournira les
» moyens de vous instruire ».

---

[1] Il n'y avoit plus de Facteur françois à Mangalor ; peut-être n'y en a-t-il jamais eu. Le François dont vouloit parler le Pere, étoit quelque Négociant qui se trouvoit par hazard à Mangalor.

L'Officier François, après avoir entendu le récit du Pere Provincial, lui dit : Soyez tranquille, mon Révérend Pere, je ferai mon possible pour m'éclairer à fond de votre affaire, sans que personne puisse soupçonner ce que vous avez pu me dire.

La Dame Mequinès, inquiete de savoir le résultat de l'entretien du R. P. Provincial avec le Commandant François, s'empressa, dès le lendemain matin, de lui rendre visite. Il y avoit en ce moment plusieurs Officiers avec lui ; dès qu'il l'apperçut, il lui dit : Madame, le Pere Provincial, votre adversaire, m'a fait hier sa confession ; il faut absolument que vous me fassiez la vôtre, & je crois que vous ne vous y refuserez pas. La Dame Mequinès, croyant triompher, s'y soumit volontiers. Tout le monde s'étant retiré, il lui tint ce discours : Comment avez-vous pu vous précipiter de gaieté de cœur dans l'abyme où vous êtes tombée. Vous jouissez d'un grand revenu par la bonté du Nabab, & vous osez en imposer à ce Prince que vous savez être si juste & si sévere. Vous êtes Chrétienne, & vous ne craignez pas d'inventer l'imposture la plus odieuse, dans l'espérance de dépouiller les Eglises & les Autels pour vous enrichir, & partager vos injustes réclamations avec un Bramine & un Moine dont vous connoissez la scélératesse ; en vain voudriez-vous cacher plus long-

tems votre complot. Je ſais tout par le François qui a réſidé à Mangalor, & qui eſt en route pour arriver à Coilmoutour, avec le Chancelier de la loge Portugaiſe, qui porte ſes regiſtres, & qui eſt conduit par des Cipayes. Vous n'avez que ce moment pour vous ſauver, en me faiſant une déclaration ſincere de la vérité, car dès cet inſtant je vous fais arrêter & garder chez moi, ſans que vous puiſſiez parler à qui que ce ſoit, & lorſque votre impoſture ſera prouvée, attendez-vous que le Nabab vous punira comme vous le méritez. Si au contraire vous faites l'aveu que je vous demande, je trouverai les moyens d'aſſoupir cette affaire, & de la terminer ſans éclat. Cette femme qui ſe vit dévoilée, étoit plus morte que vive, en écoutant ce diſcours auquel elle ne s'attendoit pas, & finit par tomber à genoux. Elle avoua, & rejetta tout ſur le Pere de Goa & ſur le Bramine qui lui avoit donné cet infame projet. L'Officier l'ayant fait relever, en l'aſſurant que par ſon aveu elle ſe mettoit hors de tout riſque, ſortit en fermant la porte; & ayant fait prier deux Officiers, ſur la diſcrétion deſquels il pouvoit compter, de venir lui parler, il leur fit part de la ſcène qui venoit de ſe paſſer. Il les introduiſit en préſence de la Dame Mequinès, qui, les comptant au nombre de ſes Juges, réitéra devant eux tout ce qu'elle venoit d'avouer à l'Officier François.

Le

Le Pere Provincial, prévenu des aveux de cette Dame, ayant été mandé, se jetta la face contre terre, puis se relevant, éleva les mains au Ciel pour remercier Dieu de ce que la vérité étoit reconnue & que les siens alloient être justifiés de l'accusation intentée méchamment contre eux. Il supplia cependant le Commandant François de laisser ignorer le détail de cette affaire au Nabab, dans la crainte, disoit-il, de ce qui pourroit arriver à cette Dame, peut-être aussi dans la crainte de se faire un ennemi mortel de Narimzao.

L'Officier ayant instruit Ayder que cette affaire étoit terminée, ce Prince se contenta de lui dire : Je suis persuadé que c'est une tracasserie que la vieille Mequinès a voulu faire aux Révérends Peres ; qu'elle prenne garde, car je suis averti qu'elle mène une conduite qui finira par lui causer bien des chagrins [1] ; & il ajouta : puisque vous

[1] Ayder imagina de faire proposer à l'Officier Suédois, complice de l'Irlandois, d'épouser la Colonelle, s'il vouloit avoir sa grace & être remis à son poste. Ce jeune homme, âgé de vingt-huit ans, & superbe homme, refusa net, en disant qu'il préféroit la mort, à s'allier avec une femme qui s'étoit prostituée à tous les Topas. Cette réponse lui valut sa grace, avec permission de se retirer où bon lui

& ses Peres lui pardonnez, je ne parlerai plus de cette affaire. Il fit aussi-tôt expédier l'ordre d'ôter les Gardes qui avoient été données aux Jésuites. Mais les bons Peres ne crurent pas devoir pardonner la Dame spirituellement; elle fut excommuniée & condamnée à une pénitence publique à cause du scandale : ce qui paroîtra étonnant, c'est qu'elle parut se soumettre à cette peine avec beaucoup de résignation. Le Pere Provincial ayant fait savoir dans toutes les missions, que son innocence avoit été reconnue, fit, dans sa lettre circulaire, l'éloge de l'Officier françois, qu'il disoit être dans la plus haute faveur du Nabab. Cet éloge lui attira une lettre de l'Archevêque de Cochin, qui lui recommandoit un Prêtre Malabar du nombre des Chrétiens de Saint-Thomé dont ce Prélat Jésuite étoit le Diocésain. Il venoit en députation auprès d'Ayder, avec trois autres Députés laïques ses compatriotes, pour supplier le Nabab de leur permettre

---

sembleroit. La Colonelle se maria à un Sergent Portugais métif; mais elle fut fort étonnée que le Bacsi l'envoya chercher, pour lui dire que le Nabab l'avoit réduite à la paye de Sergent, parce qu'elle avoit déshonoré le nom de son premier mari, dont les services avoient mérité que la femme qui portoit son nom, eût les moyens de vivre honorablement.

d'avoir des armes à feu, sous le prétexte que, faute d'être armés, ils couroient le risque d'être pillés par les Nayres & par les soldats du Nabab. L'Officier qui crut devoir ajouter foi au contenu de la lettre de l'Archevêque que le discours des Députés confirmoit, fut fort étonné d'entendre dire à Ayder qu'il étoit instruit de l'antipathie qui fomentoit leur querelle. Ces gens ont été désarmés, parce qu'ils s'assassinoient entre eux, étant toujours en division à cause de leurs Prêtres qui sont de différente caste. Je ferai mettre des sauve-gardes dans le pays pour empêcher mes gens de les molester, & j'enverrai des troupes suffisantes pour chasser les Nayres.

Ces Chrétiens de Saint Thomé dont le Christianisme est très-ancien & antérieur à l'arrivée des Portugais, quoiqu'il soit démontré que leur Saint Thomas n'est point l'Apôtre de Jesus-Christ, sont en partie sous l'obéissance du Pape & en partie sous celle du Patriarche des Chaldéens, résidens à Merdin en Mésopotamie [1] ; cette division fait qu'ils se détestent, & profitant

[1] En 1770, ce Patriache, qui étoit Schismatique, s'est réuni à l'Eglise Romaine. Peut-être, depuis cette réunion, les divisions qui régnoient parmi ces anciens Chrétiens de la côte de Malabar, ont-elles cessé.

des troubles de leur pays, ils se faisoient une guerre cruelle, lorsqu'Ayder les fit désarmer. Ceux qui vinrent à Coilmoutour, étoient de grands hommes qui avoient l'air féroce. Ils avoient la figure d'une petite croix au-dessus du nez, piquée dans la peau, & une balafre sur la joue droite, qui provient des meurtrissures faites par le repoussement de leurs mousquets. L'Archevêque offroit à l'Officier, dans sa lettre, deux jeunes esclaves qu'il disoit avoir élevés lui-même, & être en état de rendre des services aussi essentiels qu'agréables, sachant écrire & étant musiciens. Comme il n'obtint point ce qu'il desiroit, au lieu de deux esclaves, il envoya quatre dindes, apportant pour excuse que ces jeunes gens s'étoient mis à pleurer au moment qu'il devoit les faire partir. Il ajoutoit à son présent beaucoup de bénédictions, & promettoit d'écrire au Pape qui étoit alors Clément XIII.

Le même Officier fut encore employé auprès d'Ayder à l'occasion d'un procès entre les Facteurs François & les Facteurs Anglois, domiciliés à Calicut. Un Marchand de cette ville étoit depuis long-tems débiteur de la Compagnie Françoise des Indes. Ayant obtenu d'Ayder une exploitation considérable de bois, le Facteur François convint avec lui qu'il paieroit sa dette en bois qu'on trouvoit occasion d'employer à Pontichéry, où la reconstruction de la ville entiere, dé-

truite par les Anglois, en occasionnoit une grande consommation. Ce qui avoit été vendu au Facteur François étant arrivé à Calicut, le Facteur Anglois le fit saisir en vertu d'un ordre du Raja de Coilmoutour, Gouverneur du pays pour Ayder, sous le prétexte que la Compagnie Angloise avoit, contre ce même Marchand, une créance antérieure à celle des François. Le Raja, qui étoit gagné par les Anglois, après avoir entendu les Parties, adjugea les bois au Facteur Anglois qui les fit porter dans l'enceinte de sa loge; mais sur l'appel qu'interjetta par-devant le Nabab, le Chef de la loge Françoise, le Raja ordonna que les choses resteroient en état jusques à la décision du Souverain. Il écrivit, en même tems, en faveur des Anglois; & le Facteur François, persuadé de la bonté de sa cause, pria le Commandant des Européens de solliciter en sa faveur. Cet Officier ayant instruit Ayder avec impartialité des différends de ces Facteurs, le Nabab lui fit cette réponse: Ni vous ni moi ne sommes pas à portée de connoître cette affaire, sur-tout dans le tems où nous avons des occupations beaucoup plus essentielles; mais pour que justice soit bien rendue, je fais écrire au Raja de Coilmoutour, de charger de la décision de cette affaire, les Chefs des loges Portu-

gaiſe, Danoiſe & Hollandoiſe, & quel que ſoit le jugement, de le faire exécuter.

Cet ordre ayant été envoyé, les Juges délégués déciderent en faveur des François ; mais le Facteur Anglois, pour rendre le jugement illuſoire, fit ſcier méchamment tout le bois, enſorte qu'il ne pouvoit ſervir que pour brûler, ce qui ne put s'exécuter que par la connivence du Raja-Gouverneur qui auroit dû faire garder ces bois. Le Facteur François ne pouvant les recevoir dans cet état, écrivit à Coilmoutour, afin qu'Ayder fût inſtruit de cette indigne manœuvre. Sur le compte qu'en rendit l'Officier François, le Prince lui dit : Ne ſoyez point en peine, tout le monde ſera content ; & ſur le champ il fit écrire au Raja de Coilmoutour de ſe rendre à la Cour le plutôt poſſible. Auſſi-tôt que le Raja eut reçut cet ordre, ſoupçonnant ce qui pouvoit le lui attirer, il manda le Facteur Anglois & le Marchand de bois, & on envoya celui-ci à la loge françoiſe, offrir le paiement en argent de ce qui étoit dû à la Compagnie. Le Chef de la loge, obligé de faire le bien-être de ſa Compagnie, ne put refuſer un paiement qui étoit beaucoup plus avantageux que les bois, & il fit ſa quittance au Marchand.

Le Raja, muni de cette piece, partit pour ſe rendre auprès d'Ayder, qui lui demanda, en le voyant, comment s'étoit terminée l'af-

faire entre les Anglois & les François. Le Raja, sans se démonter, & avec un rire affecté, répondit : Les Anglois ont perdu leur procès ; mais comme ils avoient gâté les bois, sans attendre le jugement, je les ai forcés d'en donner la valeur en argent, & les François en ont fait le reçu au Marchand qui me l'a remis. Ayder qui n'étoit pas sa dupe, profita de cette occasion pour le prévenir que, voulant connoître les revenus & la dépense du pays qu'il gouvernoit, il avoit nommé des Commissaires qui avoient ordre de recevoir ses comptes. Quoique le Raja ne parût point étonné du discours du Souverain, il se retira déséspéré de ce que son stratagême avoit tourné contre lui-même. Ses comptes rendus, la Commission condamna le Gouverneur-Raja à payer au Nabab trois ou quatre lacs [1] de roupies qu'il fut contraint de payer. Pour obtenir du tems ou une diminution, il se plaignit pendant quelques jours de la rigueur de ce jugement qui le ruinoit, en protestant qu'il n'avoit point d'argent pour payer une aussi grosse somme. Sur son refus, Ayder envoya des Gardes autour de son logement pour lui interdire l'eau, parce qu'étant Bra-

---

[1] Le lac vaut cent mille roupies ; la roupie deux livres dix sols de France.

mine, il eſt obligé de ſe laver pluſieurs fois par jour, ce qui le força à faire ouvrir un caveau dépoſitaire de ſon tréſor, dans le palais même où étoit logé Ayder, qui eſt la réſidence de ce Raja.

Un Chirurgien François qui l'avoit traité d'une maladie ſecrete pour une ſomme de mille roupies ou cent louis dont le Raja avoit payé la moitié d'avance, & fait promeſſe par écrit de payer le reſte après ſa guériſon, ne pouvant rien obtenir de plus, quoique la cure fût finie depuis long-tems, crut devoir profiter de l'occaſion de ſa diſgrace pour ſe plaindre. Ayder l'ayant entendu, lui dit : Fais comme moi, empêche l'eau d'entrer dans ſa maiſon, juſques à ce que tu ſois payé. Mais je n'ai pas de ſoldats : — N'as-tu pas des amis qui en ont ? Le Chirurgien, ſur ce propos, ramaſſe quelques Soldats François à qui il promet de faire part du paiement que lui fera le Raja. On s'empare de ſa porte, & les porteuſes d'eau n'oſant en approcher, le Chirurgien fut payé de ſon billet, ce qui apprêta à rire à Ayder ; mais tout cela n'empêcha pas que le Raja ne fût renvoyé dans ſon Gouvernement.

Ayder-Ali, quoiqu'au milieu de la Cour la plus brillante, étoit devenu inquiet & rêveur depuis le départ de Maffous-Khan pour Ayder-Abad. Ce Seigneur ayant fait la plus

plus grande diligence pour arriver à la Cour de Nizam-Daulla, Souba du Décan, on reçut de ses nouvelles, qui tranquillisèrent Ayder, & ne laisserent aucun doute sur la vérité des aveux faits par l'Officier Irlandois : il mandoit que les Anglois, par le moyen du Divan Rocum-Daulla [1], avoient déterminé Nizam à porter la guerre dans le Mayssour, que tous les amis d'Ayder avoient fait de vains efforts pour détourner le Souba de ce dessein, qu'il étoit entièrement livré aux suggestions de son Divan ; & qu'il avoit donné la conduite de son armée au Général Schmidt qui avoit amené de Madras un corps considérable d'Européens & de Cipayes.

Sur des avis aussi précis & venus d'aussi bonne part, Ayder se détermina à renvoyer à un tems plus favorable la guerre contre le Travancour, & à marcher à Syringpatnam, Capitale du Mayssour, pour être plus à portée d'aller au devant des ennemis qui se disposoient à l'attaquer. Ayder étoit depuis long-

[1] Rocum-Daulla étoit beau-frere de Méhémet-Ali-Khan, que les Anglois avoient fait Nabab d'Arcate. Le titre de Divan signifioit autrefois un Envoyé de l'Empereur, chargé de la levée des deniers & de la comptabilité ; il signifie aujourd'hui le Ministre & le Garde du grand Sceau du Souba.

tems absent de ce Royaume dans lequel il a pris naissance, & où même la fortune avoit commencé à le favoriser. On devoit le voir revenir comme un des plus grands Souverains de l'Inde, quoiqu'on l'eût vu partir sujet, puisque les Dayva ou Régents ne sont, avec toute leur puissance, que les premiers sujets du Roi. Ayder voulant faire son entrée dans ce Royaume avec toute la pompe & tout le faste convenables à sa puissance & à son rang, son savari fut très-nombreux & très-brillant. Sa marche journaliere étoit une espece de triomphe. La description que nous allons en faire sera d'autant plus agréable à nos Lecteurs, qu'elle lui donnera quelque idée du faste Asiatique.

Ayder partit de Coilmoutour avec une belle armée d'environ cinquante mille hommes, dont dix-huit mille étoient de cavalerie très-bien montée, vingt mille Cipayes & quatre mille Topas avec leurs uniformes.

Tous les jours de marche, la cavalerie bordoit la haie sur la droite du chemin par où devoit passer le Nabab & son cortege. Ce Prince étoit salué par tous les Officiers & par les étendards. Lorsque tous les éléphans sur lesquels étoient montés les Grands, avoient défilé devant un Corps de troupes, il faisoit une conversion par sa gauche & partoit au grand galop, en passant derriere & le long de la ligne, pour aller prendre son

poste dans la marche de l'armée. Une Compagnie de Huffards & une de Dragons qui formoient toute la Cavalerie Européenne, prenoient le poste d'honneur : ils étoient les premiers à saluer le Nabab, & alloient ensuite se mettre à la tête du savari qui commençoit par une cinquantaine de Couriers bien vêtus, montés sur des Dromadaires ; ils étoient immédiatement suivis par ces deux compagnies d'Européens vêtus de neuf en drap écarlate. Deux éléphans venoient ensuite portant les grands drapeaux du savari, à fond bleu, brodés en or, dont l'un représente le soleil & l'autre la lune & les étoiles. Après ces deux éléphans marchoit seul celui qui porte les grandes timballes appellées *le grand Tamtam*, qui se font continuellement entendre, tant que le savari est en marche ; on les entend de plus d'une lieue ; leur son dans l'éloignement, a même quelque chose de majestueux. Par le moyen de ces timballes, on communique les ordres du Général à toute l'armée. Après cet éléphant, il en venoit quatre autres qui portoient ce qu'on appelle la musique du savari, qui consiste en de petites timballes, des haut-bois, de fluttes douces & des trompettes, au nombre de trente-deux Musiciens. Ces quatre éléphans étoient suivis de cinq autres, appellés les éléphans de combats ; ils portent ce qu'on nommoit autrefois des

tours, & qui sont des especes de chaires exagones dont les côtés sont doublés en fer en-dehors. Elles sont fortement attachées par des chaînes & des bandes de cuir, à la selle de l'éléphant. Il y a dans chacune de ces voitures, six guerriers armés de pied en cap d'armures à l'épreuve du mousquet ; ils ont pour armes offensives, des fusils & des especes de biscayens qu'on charge avec une poignée de balles, qui ont un fort gros calibre & la bouche évasée. Un de ces éléphans est destiné pour le Nabab ; mais il ne s'en sert jamais dans aucune bataille.

Après la marche de tous ces éléphans, venoient deux Compagnies de Caffres ou Abyssins à cheval, armés de pied en cap, une Compagnie ayant ses armes brunies, & l'autre polies ; l'une & l'autre avoient de grands panaches à leurs casques, en plumes rouges & noires, pendantes le long de leur dos jusques sur la croupe du cheval. Ils portoient des lances dont le fer étoit très poli ; les harnois de leurs chevaux étoient de drap rouge avec des franges de soie noire. Cette Cavalerie étoit suivie par une quantité d'hommes à pied, habillés en caleros, c'est-à-dire, presque nuds, avec de grandes toiles en écharpe, & de petits caleçons étroits jusques à mi-cuisse, pour avoir l'air plus leste. Ils portoient de longues lances ornées de plumes d'autruche noires, & de grelots,

qu'ils faisoient sonner en faisant mouvoir leurs lances. Ces lanciers étoient suivis par des hommes semblables, portant de petits pavillons ou banderoles rouges, semées de flammes d'argent.

Les lanciers suivent ordinairement le Prince à la chasse : ce sont des gens habitués à courir les forêts & les montagnes ; les porteurs de pavillons sont envoyés en sauvegarde aux bourgs, villages & châteaux ; la vue de ces pavillons suffit pour empêcher aucun Officier ou Soldat d'entrer dans le lieu qui a sauve-garde ; mais les Magistrats doivent être aux portes ou aux barrieres, & faire fournir, en payant, aux gens de l'armée, tout ce qu'ils demandent.

Après cette foule de gens de pied, venoient les *Baras à demi*, c'est-à-dire, toute la noblesse suivant la Cour, marchant à volonté, cependant, avec ordre, quoique sans distinction de rang. Des Généraux, des Bahaders, des Princes même marchoient pêle-mêle avec de simples Volontaires. Il est impossible de rien voir de plus brillant que cette troupe ; ils étoient armés de pied en cap, montés sur des chevaux de la plus grande beauté. Leurs armures étoient damasquinées & incrustées en or & en argent ; plusieurs avoient leurs casques ornés de plumes blanches, de perles & de pierreries. Quantité portoient des cottes de maille dorées & émail-

lées ; un grand nombre avoit des soubrevestes piquées en satin, à fleurs d'or ou d'argent. Les brides des chevaux étoient enrichies de perles & de pierreries, & ornées de bouquets de plumes ; comme c'étoient des Volontaires, il y en avoit chaque jour plus ou moins le jour de l'arrivée à Syringpatnam. Leur nombre étoit de plus de six cens ; ils avoient tous des *astagueris* [1] plus riches & plus brillans les uns que les autres.

Après toute cette Noblesse venoient huit Ecuyers ou Piqueurs du Nabab, montés sur de superbes chevaux, suivis de douze Palfreniers à pied, conduisant chacun en main un cheval du Nabab, magnifiquement harnaché, à la tête desquels marchoit un cheval unique, dont le Général des Marattes avoit fait présent au Nabab ; il étoit gris de souris, à crins blancs, aussi brillans que de l'argent, qui étoient fort épais & si longs, qu'ils traînoient jusqu'à terre. Ils étoient noués en touffe avec un simple ruban ; sa queue répondoit à la beauté de sa criniere. Ce qu'avoit de particulier ce

---

[1] L'astagueri, est un parasol perpendiculaire, au lieu d'être horisontal, d'une étoffe riche, ou brodé d'or ou d'argent, porté par des gens à pied, au bout d'un long bâton peint & doré.

cheval, c'eſt qu'il avoit un manteau naturel bay-clair, qui lui tomboit juſques à mi-cuiſſe, & commençant au garot, finiſſoit à la moitié de la croupe. On avoit ſoin de peindre des fleurs ſur ce manteau ; & quoique ce cheval fût abſolument nud, il falloit être très-près de lui pour ne pas croire qu'il fût couvert d'un tapis de quelqu'étoffe.

Après les chevaux de main, ſuivoit une troupe de coureurs à pied avec leurs bâtons noirs à pomme d'argent, qui étoient ſuivis de douze Huiſſiers à cheval, ou Sauquedars, portant leurs maſſes ou bâtons d'argent, avec de petites couronnes d'or ſur la boule. Ceux-ci étoient ſuivis des grands Officiers de la maiſon, ou comme le grand Maître d'Hôtel, le chef des Huiſſiers, le Porte-ſabre, &c. Ils avoient tous de grands colliers d'or pendans ſur leur poitrine, qui ſont les marques de leur dignité. Ces Officiers précédoient le grand Aumônier ou Pirjada, qui marchoit ſeul, monté ſur un éléphant couvert en drap verd, de même que la girole ; il étoit immédiatement avant le Nabab monté ſur l'éléphant blanc de la Reine de Canara, qui avoit été une eſpece d'Idole lorſqu'il appartenoit à cette Reine, & qui étoit pour lors Eſclave ; il portoit les marques de ſon eſclavage, ayant à ſes pieds de gros anneaux d'argent & des chaînes du même métal. Cet

éléphant, qu'on dit valoir plus que mille autres, les ſurpaſſoit tous en grandeur & en groſſeur ; ſa couverture étoit de drap jaune, couleur affectée à l'Empereur & aux Soubas. La girole du Nabab, couverte de drap de la même couleur, n'avoit d'autre ornement que quatre petites boules d'argent, excepté qu'il pendoit des deux côtés des chaînes d'argent, auxquelles étoient attachées des eſpeces de couperets ou haches, telles que le Samorin les faiſoit porter devant lui. C'eſt l'uſage des Indiens de porter les marques d'honneur dont ils ont dépouillé les vaincus. Cet éléphant portoit ſur ſa tête une eſpece de bouclier d'argent doré, qui repréſentoit un ſoleil; il avoit deux conducteurs, le premier, du corps du Nabab, qui a rang de Capitaine de Cavalerie, & le conducteur ordinaire. Dans une petite girole, derriere celle du Nabab, étoit un premier Valet de chambre pour lui donner le betel ; & de chaque côté du Nabab, il y avoit un homme debout ſur le marche-pied, ſe tenant par une main à la girole, & portant dans l'autre un grand chaſſe-mouche de plume de paon blanc, qu'il faiſoit mouvoir circulairement, ce qui faiſoit dans le lointain un effet ſingulier. Environ deux cens éléphans ſuivoient deux à deux celui du Nabab; ils n'étoient montés que par trois perſonnes, le maître,

le conducteur & un homme de ſuite dans la petite girole. Les couvertures & giroles de tous ces éléphans étoient plus magnifiques les unes que les autres ; elles étoient galonnées & bordées ; pluſieurs giroles étoient d'argent d'orfévrerie ; il y en avoit même qui étoient enrichies de pierreries, comme celle du fils d'Ayder, & quelques autres. Le jeune Prince étoit à la gauche de ſon pere, & Raza-Saeb à la droite ; mais leurs éléphans étoient alignés ſur la moitié du corps de l'éléphant du Nabab.

Après tous ces éléphans de ſuite, venoient ce qu'on appelle dans l'Inde les honneurs portés par cinq éléphans ; le premier portoit une moſquée d'or ou d'argent doré très-bien travaillée, couverte d'un ſatin blanc qu'on ôtoit à l'approche des Villes ; le ſecond portoit, au bout d'un bâton rouge, une tête de poiſſon dont les écailles étoient figurées avec des pierreries & de l'émail, une longue queue de cheval pendoit de cette tête ; le troiſieme éléphant portoit un grand flambeau de cire blanche ſur un grand chandelier d'or ou doré ; le quatrieme éléphant portoit deux petites marmites d'or, nommées *Chambon*, au bout d'un grand bâton rouge ; enfin, le cinquieme éléphant d'honneur portoit une eſpece de chaire ronde ſans baldaquin, couverte d'ivoire en dehors,

avec des ornemens d'or [ 1 ]. Après les honneurs, ſuivoient deux Compagnies d'Abyſſins à cheval, ſemblables aux deux premieres, & la marche étoit fermée par deux cents Caffres à pied vêtus de veſtes de drap écarlate & portant des colliers d'argent ; ils étoient armés de petites lances vernies en noir & argentées. Tout ce cortege étoit enfermé dans un double rang de gens à pied habillés en toile blanche, portant en main des lances de Bambou, d'environ quatorze pieds de long, vernies en noir & ornées de plaques d'argent, ayant au bout du fer de la lance de petites banderolles rouges à flamme d'argent ; ces Lanciers marchoient à des diſtances convenables pour enfermer tout le cortege & empêcher, en joignant leurs lances, qu'on n'en pût approcher.

Tout ce cortege, vu dans la plaine, formoit le coup-d'œil le plus ſuperbe & le plus impoſant.

Ayder étoit reçu par-tout avec les démonſtrations de la plus vive allégreſſe ; on lui rendoit les plus grands honneurs, & les peuples témoignoient, à l'envi, le plus vif empreſſement pour le voir, avec des ac-

[ 1 ] Tous ces honneurs ſont allégoriques ; ils ont rapport aux vertus que doit avoir un Souverain.

clamations réitérées de *Vive Ayder*. Toutes les villes, les bourgs, les villages étoient ornés. On avoit élevé dans les rues & sur les chemins, des especes d'arcs de triomphe, de salles faites en charpentes, ornées de tapisseries de fleurs & de feuillages, suivant la richesse des habitans ; les maisons, les murailles même des villes & des forteresses, étoient peintes, ou au moins blanchies à neuf ; les Gouverneurs & les Commandants venoient au devant du Souverain, précédés des Musiciens & des Chanteuses & Danseuses, connues sous le nom de Bayaderes ; elles jettoient des fleurs & des eaux de senteur sur son passage ; enfin, le canon se faisoit entendre de toutes parts. C'est dans cet appareil fastueux, & cette marche triomphante qu'il rencontra, à une lieue de Syringpatnam, Moctum-Ali-Khan, son beau-frere, Gouverneur du Royaume, qui étoit à la tête de tous les Grands & d'un nombreux cortege, monté chacun sur un éléphant qui marchoit devant lui ; il conduisit Ayder dans l'Isle, sous de magnifiques tentes dressées près des murs de la Ville ; toute l'armée campa dans cette Isle, & ce camp rappella à chacun le danger imminent qu'avoit couru Ayder du tems de Canero, sur la même Isle.

Ayder étoit venu dans le Mayssour sans craindre les événemens de la guerre qu'il croyoit avoir contre le Souba du Décan ; il

connoiffoit parfaitement le caractere de ce Prince indolent & enfoncé dans la molleffe, & il redoutoit peu fon armée dont les troupes étoient mal difciplinées, mal armées, encore plus mal payées, & dont la plupart des Chefs propriétaires de leurs troupes, étoient fes amis & fes partifans, ce qui le rendoit certain d'être inftruit de tous les mouvemens, & de contrarier ou retarder les opérations que voudroit entreprendre le Général Schmidt. Comme il étoit abufé par fon beau-frere Mirza, qui lui faifoit efpérer d'un moment à l'autre la conclufion du traité pour le renouvellement de la treve avec les Marattes, il fit fa route gaiement, & arriva à Syringpatnam, croyant être en état de parer à tout fans aucun embarras. Quel fut fon étonnement, lorfque Moctum-Ali-Khan lui apprit qu'il avoit lieu de foupçonner la fidélité de Mirza-Ali-Khan, fur ce qu'il avoit appris que l'armée des Marattes, forte de cent cinquante mille hommes, étoit partie de Poni, ayant à fa tête le jeune Madurao [1], Nana

[1] Madurao étoit fils de Balagirao, Bramine, qui a rendu la charge de Général des Marattes héréditaire dans fa famille. Ce jeune Prince n'avoit alors que dix-huit ans, & il étoit doué des plus rares vertus & des plus grandes qualités; fon oncle Ragouba l'a fait affaffiner. Nana fignifie pere; c'eft un nom d'honneur qui

des Marattes, qui faisoit sa premiere campagne, & qu'elle dirigeoit sa marche sur Sçirra, ce que ne pouvoit ignorer Mirza qui avoit des envoyés auprès de Madurao.

Pour concevoir l'étonnement & le trouble d'Ayder à cette nouvelle, il suffit de savoir que Mirza-Ali-Khan, son beau-frere & son cousin, étoit celui de ses parens qu'il aimoit le plus. Il l'avoit élevé lui-même, & ce jeune Seigneur, doué des plus belles qualités, avoit toujours paru répondre à sa tendresse, & plein de reconnoissance & d'attachement, la grande confiance que ses bonnes qualités avoient inspirée à Ayder, lui avoit fait penser qu'il ne pouvoit, malgré sa jeunesse, confier en de meilleures mains un Gouvernement aussi important que celui de Sçirra ; il eut seulement la sage précaution qu'il avoit coutume de prendre avec tous les autres Gouverneurs, de lui donner un Ministre ou principal Secrétaire, de la fidélité duquel il croyoit être assuré, & qui avoit ordre de l'instruire exactement de la conduite de son beau-frere.

---

fut donné à Balagirao par les Marattes, qui sert aujourd'hui de titre à ses descendans. Le Général étant appellé Nana, le Roi des Marattes n'a pour ainsi dire aucune autorité, & ne représente, comme celui de Mayssour, que dans les cérémonies de Religion.

Cet homme, qui, comme la plupart des Courtiſans, avoit caché ſon ambition & ſon caractere fourbe & flatteur, eſpérant faire ſa fortune par le moyen de Mirza, s'attacha à gagner la confiance de ce jeune Prince, en le flattant & en condeſcendant à toutes ſes volontés, ou, pour mieux m'exprimer, à toutes ſes foibleſſes.

Mirza étoit jeune, voluptueux & généreux; il diſſipa les revenus du pays pour ſes plaiſirs au lieu de mettre en réſerve une partie de ces mêmes revenus, ſuivant les ordres d'Ayder. Le Bramine ſon ſecrétaire, au lieu d'avertir le Nabab, comme il s'y étoit engagé, ou au moins de faire des repréſentations à ſon jeune Maître, ſe flattoit qu'on auroit le tems d'arranger ſes comptes, dans le cas qu'Ayder lui en demandât, & d'amaſſer les fonds néceſſaires pour couvrir le *déficit* avant qu'il prît envie au Nabab de venir à Sçirra, étant engagé pour long-tems dans la guerre de la côte de Malabar. Mirza ſe laiſſant perſuader par ces paroles que lui dictoit l'adulation, & continuant ſes folles dépenſes, mit entiérement le déſordre dans les finances de ſon Gouvernement.

Ayder qui vouloit tenir ſon beau-frere dans la crainte, & qui cachoit à tout le monde ſon projet de faire la guerre contre le Travancour, écrivit à Mirza, en lui donnant la commiſſion de renouveller la treve

avec les Marattes, qu'il se rendroit à la fin de l'année à Syringpatnam, & qu'ensuite il iroit à Scirra ; il mandoit aussi de prendre dans les fonds en réserve à Scirra, ce qui seroit nécessaire pour obtenir des Marattes le renouvellement de la treve.

Cette lettre embarrassante pour Mirza, dans tout son contenu, lui donna beaucoup de chagrin ; mais le Bramine trouvant l'occasion favorable pour détourner l'orage qui le menaçoit encore plus que son Maître, dit à Mirza : Si vous savez saisir l'occasion que vous présente Ayder, non-seulement vous serez hors de peine, mais vous deviendrez Souverain indépendant, & vous n'aurez plus de Maître. Envoyez-moi chez les Marattes, sous le prétexte & avec la commission apparente de renouveller la treve ; je traiterai avec Madurao & le Conseil de la Nation, & je ferai ensorte qu'ils vous reconnoîtront avec plaisir Souverain du pays où vous commandez ; & pour un léger tribut que vous leur paierez, ils s'engageront à vous défendre, ne desirant autre chose que de diminuer la puissance d'Ayder qui leur a enlevé ce même pays dont vous avez le Gouvernement.

Les insinuations du Bramine, l'ambition, le plaisir de l'indépendance, la crainte de l'arrivée d'Ayder dans son Gouvernement, & peut-être plus que toute autre chose, cette

fausse honte qui empêche tant de jeunes gens de revenir sur leurs pas, déterminerent ce jeune-homme à trahir son devoir. Il laissa partir le Bramine, en lui donnant le pouvoir de traiter avec les Marattes comme il le jugeroit convenable. Ce Ministre infidele trouva les Marattes très-disposés à l'écouter. Il y avoit à Poni [1] un Envoyé Anglois qui leur proposa aussi d'attaquer Ayder dans le même tems que Nizam & les Anglois l'attaqueroient de leur côté. L'arrivée de l'Envoyé détermina le Grand Conseil des Marattes à la guerre contre ce Nabab; mais Madurao, quoique fort jeune, avoit du courage & de la grandeur d'ame; il ne pouvoit prendre sur lui de s'allier avec un perfide; il disoit : Je ne ferai la guerre à Ayder qu'autant qu'il refusera de payer le chotaie [2],

[1] Poni est la seconde Capitale des Marattes, la résidence du Général & du Conseil de la Nation, & le lieu où se rassemble l'armée toutes les années.

[2] Le Chotaie est le septieme du revenu de la Soubabie du Decan & des pays qui en dépendent, qu'Aurengzeb a accordé aux Marattes, qui ne se paye pas exactement, mais pour lequel ces Peuples levent des contributions plus ou moins fortes, suivant les circonstances & la puissance de celui qui paye la redevance. Ayder qui possede beaucoup de pays, comme le

& dans ce cas, l'armée Maratte sera suffisante pour l'y contraindre, sans avoir besoin de s'allier avec personne, encore moins avec un traître. Malgré les sentimens généreux de ce jeune Prince, il ne fut pas le maître de s'y livrer; il fut obligé de se conformer à l'avis général du Conseil de la Nation.

Dès le lendemain du jour que Moctum eut donné avis de l'infidélité de Mirza, Ayder apprit la nouvelle de l'arrivée des Marattes dans le pays de Sçirra. Ce Prince tomba des nues, lorsqu'il sçut que son beau-frere, mettant le comble à l'ingratitude, s'étoit joint à ses ennemis avec l'armée qui lui avoit été confiée, & que ce perfide devoit rece-

---

Mayssour, &c., qui doivent le Chotaie, en vertu du don fait par Aurengzeb, ne voulut point se soumettre à ce paiement, disant nettement, que personne n'avoit le droit de forcer les Peuples à payer aucun tribut ou impôt que pour le bien-être de l'État, ou par le droit du plus fort; que les Marattes étant dans ce dernier cas, il ne leur devoit rien, parce que Dieu l'avoit fait assez puissant pour défendre ses Sujets contre les Marattes, avec qui il ne fait jamais de paix, mais seulement des treves de trois ans, tantôt en leur payant une somme, tantôt sans rien payer, suivant ses différens succès. Il est vrai que dans les traités que font ensemble ces Puissances, il n'est jamais question du Chotaie.

voir les troupes Marattes dans Sçirra & dans toutes les autres forteresses de son Gouvernement.

Un événement aussi peu attendu qu'imprévu, renversoit tous les projets qu'Ayder avoit formés, & le réduisoit à la défensive la plus difficile, quoiqu'il espérât, sur les faux avis de Mirza, que les Marattes renouvelleroient la treve ; il pensoit qu'à tout événement il auroit le tems d'aller au-devant d'eux jusques à Sçirra, & que joignant son armée à celle de Mirza, il donneroit bataille, ayant derriere lui Sçirra & les autres places fortes de ce Gouvernement où il pourroit se retirer, s'il étoit obligé de céder le champ de bataille aux Marattes, ce qui feroit décidé avant que l'armée de Nizam-Daulla pût être arrivée sur les frontieres du pays de Benguelour par où elle devoit déboucher dans ses Etats. Mais son pays étant ouvert à ses ennemis par la trahison de Mirza, il ne pouvoit aller au-devant des Marattes ni au devant de Nizam & des Anglois, & il étoit forcé d'attendre ses ennemis sous le canon de Syringpatnam, Capitale du Mayssour ; car le pays entre cette ville & Sçirra n'étant qu'une plaine dans laquelle il n'y a pas une seule bonne forteresse, son armée très-inférieure en Cavalerie à l'armée Maratte, auroit été obligée de combattre avec le plus grand désavantage, & il auroit couru le risque

d'une défaite totale, sans pouvoir, par une victoire, garantir son pays du pillage, ne pouvant empêcher cette nombreuse cavalerie habituée à faire des incursions & à vivre du chaume qui couvre les maisons, de se répandre dans tout le Mayssour, & de lui couper les communications avec les magasins de Syringpatnam & les montagnes qui avoisinent cette ville, qui étoient son unique ressource pour la subsistance de son armée; & l'armée de Nizam, dont l'entrée des Marattes devoit hâter la marche, pouvant arriver, il auroit pu se trouver entre les deux armées ou forcé de se retirer dans le Canara & d'abandonner à ses ennemis Syringpatnam & tout le Royaume du Mayssour.

C'est pour des situations aussi critiques & aussi embarrassantes que le génie d'Ayder, vaste & fertile en ressources, semble avoir été formé. Aussi ce Prince prit-il sur le champ son parti. Il partagea toute son armée en petits corps, qu'il fit partir, & dispersa dans tout le pays, en poussant en avant ses troupes irrégulieres & sa cavalerie, avec ordre à tous les Chefs de ces différens corps d'ordonner & d'obliger tous les habitans du pays, tant de la campagne que des villes, bourgs, villages & forteresses, d'abandonner le pays & de se retirer à Syringpatnam, en leur enjoignant d'emporter avec eux toutes leurs denrées, & tout leur argent & effets, quel-

conques, & emmenant leurs bestiaux de toute espece, les troupes ayant ordre de dévaster le pays, sans épargner autre chose que les arbres, de brûler les fourrages jusques au chaume qui couvroit les maisons. Pour faciliter cette dévastation & le transport, tous les Vivandiers, valets & autres gens de tout métier, eurent la permission d'aller prendre part à ce pillage universel; & ils partirent conduisant avec eux toutes les bêtes de charge de l'armée & de la ville.

On ne sauroit avoir d'idée en Europe de la promptitude avec laquelle un ordre aussi extraordinaire fut exécuté, & en combien peu de tems un des plus beaux & des plus riants pays du monde, fut changé en un désert à trente lieues à la ronde de Syringpatnam. On ne sauroit dire qui étoit plus empressé d'obéir, des gens de l'armée ou des habitans : ceux-ci, en abandonnant leurs maisons, ne laissoient que ce qu'ils ne pouvoient emporter, & ils étoient relevés par les différens corps qui arrivoient successivement & qui finissoient par ne laisser absolument rien. On voyoit arriver les cavaliers & les soldats portant du blé, du riz, du maïs, jusques à des bois de lit & des marmites de terre, personne ne voulant revenir à vuide; & ce qui paroîtra encore plus surprenant, c'est que tous les habitans, jeunes & vieux, hommes & femmes, arrivoient

gais & contens, les uns portant leurs enfans; les autres les infirmes & les malades, dont le nombre, dans cet heureux climat, est toujours très-petit. A mesure qu'il arrivoit une peuplade, on leur payoit comptant la valeur de leurs denrées, à un prix si avantageux, qu'il n'y avoit jamais de différend, pas même sur la mesure; ensuite on les faisoit partir pour la montagne, en leur assignant dans leur route & dans le lieu marqué pour leur nouvelle demeure, des fournitures de riz & autres denrées à un prix fort au-dessous de celui qu'ils avoient reçu pour les denrées qu'on leur avoit achetées à Syringpatnam[1].

---

[1] On ne doit point être surpris du bas prix des denrées dans les vallées que ces gens de la plaine alloient habiter pour quelque tems. Il suffit de se rappeller l'abondance qui étoit à Coilmoutour, & de considérer que, dans les pays chauds, il ne faut que de l'eau pour avoir de bonnes récoltes. Les pluies sont beaucoup plus abondantes dans les pays de montagnes; & les Indiens ont pratiqué de grands étangs, & de vastes bassins d'un travail immense, au pied des montagnes, qui conservent des eaux en abondance, & plus que suffisantes pour arroser toute l'année à volonté. D'ailleurs, Ayder, au lieu de recevoir les revenus de ses terres en argent, comme les autres Princes de l'Inde, les reçoit en denrées, ce qui lui fournit des subsistances, dont il dispose à sa volonté, & toujours à son avantage & à celui de ses Peuples.

On sera moins surpris que tout un peuple abandonne gaiement ses maisons, lorsqu'on saura que toutes les terres appartiennent au Souverain; que le Cultivateur n'est autre chose qu'un Fermier annuel, & que les Indiens de ce pays, même les habitans des villes, n'ont d'autres meubles qu'un bois de lit sans baldaquin, dont le fond est une sangle; que tous les matelats consistent, pour les plus riches, en un tapis piqué comme nos couvertures; quelques coffres de carton peints & vernis qui renferment leurs linges, quelques nattes & ustensiles de terre, sans tables ni chaises dont l'usage leur est inconnu, de même que les trois quarts des meubles qui servent aux Européens; leurs maisons bâties en terre ou brique, ont peu de boiserie, ensorte que tout le mal que peut faire l'ennemi le plus destructeur, est bientôt réparé.

Pendant que les troupes étoient occupées à faire le dégât, on travailloit aux fortifications du camp qui s'appuyoit prr sa gauche aux fortifications de la ville, & par sa droite, à un fortin ou redoute située à l'extrêmité du canal qui, avec la riviere du Caveri, forme l'isle dans laquelle est située Syringpatnam : par cette position, le derriere du camp étoit à l'abri de toute attaque par le canal qui est très-large, très-profond, & dont les bords sont fort escarpés; le front du camp étoit

défendu par neuf grandes redoutes garnies de pieces de vingt-quatre, trente-trois & trente-six livres de balles, situées sur un plateau qui tient toute la longueur, & la domine de même que toute la campagne. En avant de ces redoutes, à deux cents toises de distance environ, & sur les bords de la riviere, étoient sept autres redoutes posées en échiquier avec les premieres, ayant chacune six ou huit pieces de canon & cinq cents hommes pour les défendre. Toutes ces redoutes avoient des fossés & étoient fraizées de palissades; & comme la riviere étoit guéable par-tout & fond de roches, on avoit fait forger vingt mille chausses-trapes pour les semer, lorsque les ennemis auroient fait mine d'attaquer. Plus de cent pieces de canon de la ville & cinquante qui étoient dans une pagode fortifiée, sise sur une montagne très-escarpée, au bout de l'isle opposée à la ville & en-delà de la riviere, auroient battu en flanc ceux qui auroient voulu hasarder l'attaque de cette premiere ligne de redoutes, & ce même canon eût rendu l'attaque des secondes encore plus difficile.

C'est dans ce camp défendu par trois cents pieces de canon, qu'Ayder attendit ses ennemis; & comme sa cavalerie lui auroit été inutile, il la divisa en deux parties, dont la principale fut donnée à Moctum, qui fut envoyé au-devant de Nizam dans le pays de

Benguelour où il fit faire dans les plaines le même dégât qui s'étoit fait autour de Syringpatnam. Comme le pays est fort coupé par des bois & des montagnes, & qu'il y a nombre de forteresses susceptibles de défense, ce pays fut moins abandonné, & cette position fournit à Moctum l'occasion de harceler l'armée de Nizam & d'enlever les fourrageurs & les pillards que la dévastation du pays obligeoit de s'étendre beaucoup plus qu'ils n'auroient voulu.

Le reste de la Cavalerie, un petit corps d'Infanterie & toutes les troupes irrégulieres, dont le commandement fut donné à Mirr-Fesoulla-Khan [1], ancien Nabab ou Prince de Colar, & le principal Général

[1] Mirr-Fesoulla-Khan est un Seigneur Mogol des plus anciennes Maisons; toute sa famille est attachée à Ayder. Son frere étoit Bacsi, ou le Ministre de la guerre; c'est un homme d'une très-belle figure, aussi blanc qu'un Européen, de beaucoup d'esprit, très-aimable, généreux, mais fastueux au-delà de ses moyens, & qui seroit très-propre à être envoyé en Ambassade en Europe. Ayder l'aime & l'estime beaucoup; sa prodigalité est une des qualités qui lui procurent la confiance d'Ayder; il pense là-dessus comme César: *Que les gens qui aiment la joie & les plaisirs ne sont pas ceux qui font des conspirations.*

d'Ayder,

d'Ayder, eut ordre d'aller dans le pays de Bisnagar, avec injonction de se poster à l'entrée des gorges qui séparent le Royaume de Canara du Bisnagar, pour en défendre l'entrée aux Marattes, en joignant à son armée toutes les milices du pays. Si la chose étoit nécessaire, il devoit secourir Bassapatnam, Capitale du Bisnagar, si les Marattes en faisoient le siége, & faire harceler la queue de leur armée, si elle s'avançoit sur Syringpatnam.

Pendant qu'Ayder faisoit tous ces préparatifs, auxquels il étoit forcé par la situation la plus critique où puisse se trouver un grand Souverain, il montoit tous les jours à cheval sans beaucoup de suite, & affectoit de se montrer à son armée & au peuple de la ville. On ne remarquoit point sur sa physionomie cette gaieté qui l'accompagnoit ordinairement, parce qu'il ne savoit pas se contraindre, ne s'occupant qu'à se tirer du danger qui le menaçoit; au contraire, une espece de douce langueur ou de tristesse paroissoit sur son visage; elle auroit intéressé sur son sort jusques à ses ennemis même. Sa tente étoit ouverte à toute heure, & jamais il n'a été plus facile de s'approcher de sa personne.

Quoique toutes les assemblées & les fêtes fussent suspendues, il indiquoit à ses Généraux tous les moyens dont il vouloit se servir &

mettre en usage pour sa défense, avec un air qui ne paroissoit point embarrassé.

Les Européens de son armée, qui s'intéressoient vivement au succès de ce Prince, étoient impatients de savoir le poste qu'il leur assigneroit en cas d'attaque, parce qu'Ayder ne faisoit point connoître son ordre de bataille, & qu'il faisoit changer tous les jours les gardes qu'il mettoit à tous les postes, quoique, suivant les nouvelles, on fût sur le point de voir arriver les armées ennemies dont les coureurs avoient paru à quelques lieues. Afin de satisfaire leur impatience, leur Commandant, accompagné de deux autres Officiers, fut trouver Ayder, & lui dit que faisant l'honneur aux Européens de leur accorder en toute occasion le poste le plus important, ils venoient le supplier de ne point charger d'autres troupes [1] de la défense des redoutes de la premiere ligne; ce Prince répondit sur le champ : Je vous avois destiné le poste que vous desirez, & la demande que vous en faites, dans une occasion où mes ennemis sont innombrables, m'est d'autant plus agréable,

---

[1] Les Topas, commandés par des Officiers Européens, étoient censés faire le même corps; & les Hussards & Dragons qui avoient resté dans le camp, devoient servir aussi à la défense des redoutes.

que je la regarde comme une nouvelle marque de votre affection ; prenez-en le commandement, & arborez votre pavillon [1] dans la redoute du centre , & soyez assurés d'être puissamment secourus ; ce sera moi qui commanderai la seconde ligne & qui me charge de vous faire parvenir les secours dont vous aurez besoin. Je suis très - sensible à la trahison de Mirza, que j'avois toujours traité comme mon enfant chéri ; je n'aurois pas dû m'attendre à cette ligue de tant d'ennemis que je n'ai point provoqués & que j'ai, au contraire, comblés de bienfaits ; mais quelques nombreux qu'ils soient, je ne désespere pas de mon salut. » C'est Dieu qui m'a » élevé; je ne tiens rien que de sa toute-puis» sance ; tant qu'il me soutiendra, je serai » au-dessus de mes ennemis : quand il m'a» bandonnera, il faudra bien vouloir ce » qu'il lui plaira. «

Ayder avoit eu tout le tems nécessaire pour ses préparatifs, par la fidélité des Com-

[1] Comme on l'a déjà dit, tous les Généraux commandant un corps en chef ont un pavillon devant leur tente. Celui du Commandant des Européens étoit distingué par un canon avec un boulet en chasse, ce qui désigne le commandement en chef de l'artillerie, portant au haut deux longs guidons en flammes, marques de son grade dans la Cavalerie & l'Infanterie.

mandants des forteresses de Marck-Sçirra & de Magheri qui refuserent d'obéir à Mirza, lorsqu'ils eurent appris que ce Gouverneur-Général avoit joint son armée à celle de Madurao, qui, desirant garder tout le pays de Sçirra, voulut faire le siége de ces deux places qui tinrent plus long-tems qu'il ne croyoit, sur-tout la forteresse de Magheri où s'étoit jetté un bataillon de Grenadiers Cipayes, volontairement, & sur la simple réquisition que leur en fit le Gouverneur de cette place, lorsqu'ils étoient occupés à dévaster le pays, ayant fait quatorze lieues d'une seule traite, pour arriver à tems [1]. Lorsque la forteresse eut capitulé, Madurao voulut voir ces Grenadiers dont la formation avoit fait quelque bruit dans l'Inde; il fut

[1] Leur Commandant étoit le même Cerdra-Khan, que les Anglois annoncent avoir été fait prisonnier près de Talicheri, & qu'ils disent être beau-frere d'Ayder Il est frere d'une femme du Sérail, & il y a autant de différence de lui à un frere d'une des Reines, qu'en Europe, d'un Prince du Sang avec un parent de la maîtresse du Souverain, tous les parens d'une Servante, qui est la qualité que prennent les femmes du Nabab non mariées, étant Serviteurs du Nabab, & en cette qualité ils ne s'asseoient jamais devant lui, ni devant ses fils & ses freres, quelque soit leur grade militaire, quoiqu'un simple Capitaine de Cavalerie s'assied devant le Roi;

fort étonné de trouver ces braves soldats sales & mal équipés, ce qui lui fit dire : » Je » suis surpris qu'un aussi puissant Prince que » votre maître entretienne si mal d'aussi bra- » ves gens. « Leur Commandant lui répondit: Pour avoir l'honneur de combattre contre toi, nous sommes partis sans aucun bagage avec ce que nous avions sur le corps, & nous avons marché un jour & une nuit sans boire ni manger. - » Je suis charmé de le » savoir ; je ne veux pas que votre maître, » qui vous a vus partir bien vêtus, vous » voie revenir en si mauvais ordre » ; & il ordonna qu'il fût délivré à chacun deux rechanges complets ; en même-tems il leur dit [1] : » quoique la capitulation porte que » vous laisserez vos armes & vos drapeaux, » je vous rends vos drapeaux, comme une » marque de l'estime que je porte à votre » maître, & une récompense due à votre » valeur. « C'est ainsi que se faisoit la guerre des hommes que nous croyons barbares.

---

[1] Dans toutes les capitulations des places Indiennes, il n'est pas question de faire la garnison prisonniere de guerre ; mais toutes les armes, les drapeaux & les munitions appartiennent au vainqueur, & tout ce qui n'est que bagage de la troupe leur est laissé.

Après avoir fait connoître ce que les Indiens ont fait de louable, il feroit injuste de passer sous silence la belle action de cent Canoniers Européens de différentes nations, qui se trouvoient dans l'armée de Mirza. Ils avoient marché comme les autres au-devant des Marattes, croyant qu'il s'agissoit d'aller les combattre; mais lorsqu'ils virent Mirza joindre son armée à celle de Madurao, indignés de la conduite de ce Gouverneur dont alors ils soupçonnoient la perfidie, ils furent trouver leur Général, auquel un des Officiers de leurs troupes dit: » Crois-» tu que nous ferons la guerre contre Ay-» der, dont nous avons reçu depuis si long-» tems la solde? détrompe-toi, nous com-» battrons pour lui, & non contre lui; » adieu. » En même-tems, ils lui tournerent le dos; & laissant tous leurs bagages, ils partirent n'ayant d'autres armes que leurs sabres, parce que les Canoniers ne font chez Ayder d'autre service que celui de l'artillerie. Ils arriverent chez Ayder sans avoir trouvé d'opposition. Mirza, instruit de leur résolution, avoit ordonné de les laisser aller, par honte sans doute de sa trahison. Ayder les vit arriver avec beaucoup de plaisir, & donna des bracelets d'or, appellés manilles, aux Officiers, & d'argent aux soldats, & il leur fit payer la valeur du bagage qu'ils avoient abandonné sur leur simple décla-

ration. Cet acte audacieux de fidélité est peut-être l'effet de la tache d'infamie, dont furent punis ceux qui s'attacherent à Canero.

Le Général Schmidt & Rocum-Daulla, ayant été promptement avertis de la jonction de Mirza avec les Marattes, l'annoncerent à Nizam, comme un présage certain de la ruine d'Ayder. Cette nouvelle rendit vains tous les efforts & toutes les intrigues des amis d'Ayder à la Cour de Nizam; ils se réfroidirent peut-être aussi, croyant sa perte inévitable. Le Souba étant toujours affamé d'argent, qu'il consomme à ses plaisirs, le Général Schmidt n'eut pas beaucoup de peine à l'engager de presser la marche de son armée, sans s'arrêter à faire aucun siege, dans la crainte que les Marattes ne prissent Syringpatnam, & n'eussent la principale part des dépouilles. Cette marche forcée, & le tems qu'employa Madurao à faire les deux siéges, furent cause que les deux armées arriverent en même-tems à sept lieues de Syringpatnam, près du vieux Cenapatam.

La solitude & le désert que trouverent ces ennemis, en s'approchant de la capitale du Mayssour, les pertes journalieres qu'ils faisoient de leurs fourrageurs par les différens corps qui les guettoient, & l'impossibilité d'avoir aucun avis sur la situation & sur la

force de l'armée d'Ayder, donnerent à penser aux différens chefs, que les grandes espérances sur lesquelles ils comptoient, fondées sur le partage des Etats & des trésors d'Ayder, n'étoient pas prêtes à se réaliser.

Dès que les deux armées ennemies furent jointes, différens corps de cavalerie parurent dans la plaine de Syringpatnam. Beaucoup s'avancerent à portée de voir la ville & les redoutes, dans lesquelles flottoient les pavillons & les drapeaux d'Ayder. Comme on les laissa approcher, sans faire aucun feu, ils caracolerent tant qu'ils voulurent dans la plaine, & purent voir à leur aise. Le lendemain ce fut la même cérémonie; mais le troisieme jour, dès neuf heures du matin, la plaine fut couverte de la cavalerie des deux armées, les chefs à la tête sur leurs éléphans. Cette cavalerie étoit suivie de quelque infanterie qui escortoit environ cinquante pieces de gros canons, mais qui n'arriva que sur le midi; le coup d'œil de tout ce monde étoit imposant; le nombre des chevaux alloit au-delà de cent mille, & il y avoit plus de deux cens éléphans.

Le Général Schmidt, à la tête d'un grand corps de cavalerie, dans lequel on distinguoit différens chefs, sans pouvoir distinguer ni Nizam ni Madurao, s'avança pour reconnoître le camp. Lorsque cette cava-

lerie parut ne pas devoir s'avancer davantage, par un ſignal donné de la redoute où étoit Ayder, le feu partit à la fois des redoutes de la ville, de la forteresse qui défend la tête du pont [1], & de la montagne, ce qui ne fit pas grand mal, mais effraya très-fort Nizam-Ali & ſon armée, & fit connoître au Général Schmidt que le projet d'attaquer Ayder-Ali-Khan dans ſon camp, étoit impraticable, ſur-tout pour des armées dont toute la force étoit dans la cavalerie. Vers le ſoir, ceux qui commandoient cette multitude d'hommes, ſe retirerent, ainſi que les ſoldats, dans le plus mauvais ordre, dans leurs camps reſpectifs.

Le jour ſuivant, il ſe tint chez Nizam un Conſeil, où aſſiſterent les chefs des deux armées. Chacun voulant faire admettre ſon opinion, il ne fut pris aucune délibération, quoique le Général Schmidt eût ouvert le ſeul avis utile, qui étoit de ſéparer les deux armées, & de faire des ſiéges pour attirer

---

[1] Cette forteresse eſt ſituée dans un coude que fait la riviere ; c'eſt une bonne fortification Indienne, à laquelle Ayder avoit ajouté un glacis, & un chemin couvert paliſſadé. Ce qui en rend l'attaque difficile, c'eſt que la place forme un croiſſant, & qu'on verroit à revers les tranchées des aſſiégeans qui entreprendroient le ſiége de cette forteresse.

Ayder hors de ſon camp. Cet avis, quoique le meilleur à ſuivre, ne ſatisfit perſonne, parce qu'il démontroit trop clairement qu'il falloit furieuſement décompter.

Les chefs Marattes étant retournés dans leur camp, il ne ſe tint plus d'autres Conſeils ; les deux camps reſterent dans la même ſituation, pendant laquelle il y eut beaucoup d'allées & de venues d'un camp à l'autre. Les Marattes couroient le pays, de même que différens corps de l'armée de Nizam ; les rencontres étoient fréquentes avec la cavalerie d'Ayder, qui avoit preſque toujours l'avantage ; Moctum ſur-tout, qui eſt un très-habile Officier de cavalerie, eut des avantages très-décidés. Les fourrages devenoient tous les jours plus rares, & la capture des fourrageurs des chevaux, des éléphans, des chameaux & des bœufs continuoit au point, qu'à Benguelour ils ne pouvoient plus ſe vendre à aucun prix. Enfin les proviſions de riz qu'avoient apportées les marchands étoient épuiſées ; & il falloit en tirer de ſi loin, que le prix de cette denrée de premiere néceſſité augmentoit tous les jours, de même que tous les autres approviſionnemens. Ayder, qui n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit, ſe tenoit tranquille dans ſon camp, où il avoit toute ſorte de proviſions, & même en ſi grande abondance, que la vie ne coûtoit preſque

rien ; les habitans ayant cru que tout feroit fort cher, avoient fait des provisions. Chaque soldat avoit des fosses pleines de riz auprès de sa tente ; la riviere fournissoit du poisson en abondance, & tout ce qu'on peut desirer dans ce pays arrivoit de la Montagne, par convois nombreux, pendant la nuit, au moyen de bonnes escortes d'Infanterie, n'ayant depuis la montagne qu'une route de quatre heures, par un chemin coupé de haies, de fossés, & fort couvert, où la Cavalerie n'auroit pas brillé.

Les Marattes, sous le prétexte d'être plus à portée des fourrages, s'éloignerent de Cenapatam & se camperent sur le Caveri, à cinq lieues de Syringpattam ; il paroît qu'avant ce mouvement, il y avoit déjà eu des pour-parlers entre eux & Ayder, puisqu'en deux jours, depuis leur changement de camp, la tréve fut conclue, & les Marattes, moyennant six lacs de roupies comptant, & six lacs payables dans six mois, promirent de se retirer hors du pays, & de rendre Sçirra ; mais on leur abandonnoit le reste du district de ce Gouvernement que Mirza devoit avoir en sa possession, en payant un léger tribut aux Marattes, qui conservoient la forteresse de Magheri pour le tenir en respect ; l'argent n'eut pas été plutôt compté, que les Marattes leverent leur camp & partirent, dirigeant leur route sur Sçirra.

Cette nouvelle jetta l'alarme dans le camp de Nizam, & ce Prince, plus alarmé que les autres, se trouva fort embarrassé. Ayder qui connoissoit son caractere, voulant lui en imposer, rappella l'armée qui étoit dans le Royaume de Bisnagar, fit sortir ses troupes de l'isle, & les fit camper dans la plaine, sur la route de Cenapatam, ce qui ayant été annoncé à Nizam, augmenta la terreur de ce Prince, qui, ouvrant les oreilles aux suggestions de Bazaletzing son frere, de Maffous-Khan & des autres amis d'Ayder, eût pris, sans doute, un parti violent contre son Divan, si celui-ci, qui vit l'impossibilité de rassurer son Maître, ne lui eût le premier donné l'avis positif de traiter avec Ayder, & ne se fût chargé de cette négociation qu'il assura son Maître de terminer avec la plus grande facilité; mais pour éloigner le Général Schmidt & la plus grande partie des forces Angloises, il fit entendre à ce Général que dans la situation où étoient les choses, on ne pouvoit tirer des vivres & des secours que du pays d'Arcate, & qu'il étoit nécessaire que les Anglois s'emparassent de certaines places appartenant à Ayder, pour assurer un passage libre aux convois qu'on pourroit tirer de Madras & autres lieux dépendants des Anglois & de Méhémet-Ali.

Le Général Anglois n'ignoroit point qu'on étoit déterminé de traiter avec Ayder; mais

il fut enchanté de se rapprocher de ses frontieres, pour être à l'abri des trahisons qu'on pourroit lui faire, & s'éloigner d'un pays où il eût pu être enfermé & obligé de se rendre avec toute son armée, si Nizam l'eût voulu livrer à Ayder. Il écrivit à Madras ce qui se passoit, & fit part de ses soupçons contre Nizam & son Ministre. Il proposa de traiter avec Ayder, du mieux qu'il se pourroit, crainte que les Anglois ne se trouvassent chargés seuls d'une guerre d'autant plus onéreuse, qu'elle se feroit dans leur pays; & après avoir pris congé de Nizam qui l'accabla de caresses & de tromperies, à cause du plaisir qu'il avoit de le voir s'éloigner, il partit, laissant cependant deux cens Européens, mille Cipayes & quelques pieces de canon qu'il abandonna à la foi de Nizam.

Tandis que le Gouvernement de Madras recevoit les lettres du Général Schmidt, Méhémet-Ali-Khan, Nabab d'Arcate, en recevoit de Rocum-Daulla son beau-frere qui lui donnoit les assurances les plus positives que Nizam continueroit de faire la guerre contre Ayder, jusques à ce qu'on l'eût forcé à céder au moins tout le pays de Benguelour & tout le Malléam ou Carnate, c'est-à-dire, les vallées de Coilmoutour, Ceylou, Kisnagari, &c., & élevant beaucoup au-delà de la vérité la force de l'armée du Souba,

il rabaiſſoit les forces d'Ayder ; qu'il diſoit être incapables de ſe préſenter en bataille devant l'armée invincible du Souba du Décan. Le Conſeil de Madras, perſuadé par Méhémet-Ali-Khan, ne fit aucun cas de ce que lui mandoit le Général Schmidt à qui on ordonna d'attaquer les places d'Ayder, & de ſe concerter en tout avec Nizam, en lui promettant de ne point la laiſſer manquer de vivres, de munitions, d'argent & même d'hommes, en cas de beſoin. Dans le même-tems que ce fourbe de Divan écrivoit ainſi à Méhémet-Ali, il fit partir ſon autre beau-frere Maffous-Khan, pour aller trouver Ayder, & lui offrir de le joindre à Syringpatnam, en l'aſſurant qu'il étoit diſpoſé à faire tout ce qui lui ſeroit agréable, ce que Maffous-Khan lui expliqueroit. Ayder ayant reçu la lettre de Rocum - Daulla, afin de donner quelque confiance à Nizam, il fit rentrer ſon armée dans ſon ancien camp, & écrivit au Divan qu'il ſeroit reçu comme le méritoit une perſonne de ſon rang & de ſon caractere. Auſſi-tôt il fut permis aux Marchands de ſon camp & aux gens de tout le pays de porter des vivres à l'armée de Nizam. Lorſque ce Souba eut vu la lettre d'Ayder, il fit publier dans ſon camp une ceſſation d'hoſtilités qui fut également ordonnée par Ayder, & le Divan partit avec un grand cortége. Ayder fut au-devant de

lui jusques à une lieue de Syringpatnam, & ces deux Seigneurs s'étant entretenus un moment, Ayder retourna dans son camp, & Rocum-Daulta, après avoir vu défiler tout le savari d'Ayder, campa sur la place. Dès le lendemain, ce Divan vint prendre son audience d'Ayder en grande cérémonie, & pour perdre moins de tems en allées & venues, il vint le jour d'après se camper entre les deux lignes des redoutes; comme les conférences furent fréquentes, & qu'on avoit de part & d'autre bonne envie de conclure, le traité fut fait en peu de jours. Il y fut convenu que Tipou-Saeb, fils d'Ayder, épouseroit la fille de Maffous-Khan, qui, en qualité de fils aîné d'Anaverdi-Khan, étoit le légitime Nabab d'Arcate; qu'il céderoit tous ses droits à son gendre futur; que celui-ci se rendroit, peu de jours après la signature du traité, auprès de Nizam, qui lui donneroit l'investiture de la Nababie d'Arcate, qui releve de sa Soubabie; que les deux Soubas joindroient leurs forces pour rendre Méhémet-Ali-Khan & tous ceux qui prendroient son parti; que pendant le tems que l'armée de Nizam seroit jointe à celle d'Ayder, celui-ci paieroit six laçs de roupies par mois; qu'Ayder auroit seul le droit de mettre des garnisons dans toutes les places du pays d'Arcate, dont le commandement général seroit donné à Moctum-Ali-Khan, beau-frere d'Ayder, qui

gouverneroit le pays au nom de ſon neveu Tipou-Saeb & de Maffous-Khan ; que celui-ci jouiroit ſeul du revenu de tout le pays d'Arcate dont Moctum lui tiendroit compte, après avoir prélevé les frais de l'entretien des troupes & tous les autres frais d'adminiſtration.

Pour réunir tous les droits ſur la tête de Tipou-Saeb, Raza-Ali-Khan, fils de Chanda-Saeb, cédoit auſſi à ce jeune Prince toutes ſes prétentions, tant ſur la Nababie d'Arcate que ſur Trichnapali & le Maduré, & Ayder & Tipou-Saeb s'engageoient à lui donner tout le pays de Tanjaor dont on dépouilleroit le Raja pour le punir du meurtre de Chanda-Saeb, pere de Raza ; qu'il garderoit le Tanjaor ſous la même vaſſalité de la Nababie d'Arcate, que les Rajas de Tanjaor.

Enfin, les deux Soubas promettoient de ne point ſe déſunir, & d'agir de toutes leurs forces pour l'exécution de ce traité.

En attendant la ratification de Nizam, que Maffous-Khan fut chercher, on prépara le cortége du fils d'Ayder, qui fut composé de ſix mille hommes de la plus belle Infanterie, dont trois mille étoient des Grenadiers Cipayes ou Topas, & quatre mille hommes de la Cavalerie la plus leſte ; avec environ trois cens Européens, y compris la Compagnie des Huſſards, & il emmena la plus grande

grande partie du savari de son pere. Maffous-Khan ayant apporté la ratification, Rocum-Daulla partit comblé de présens, & Maffous-Khan l'accompagna, afin de se trouver à la cérémonie de l'investiture.

Ce qu'on aura de la peine à croire, c'est qu'Ayder, au moment de faire partir son fils, pour aller trouver Nizam, étoit dans la plus grande perplexité, & disoit à ses amis : je crains le caractere traître & cruel de Nizam ; il a assassiné son frere ; épargnera-t-il mon fils ; ou n'ai-je pas à craindre qu'il le retienne & veuille m'obliger, par l'appréhension du mal qu'il pourroit lui faire, à lui donner de l'argent ou à lui faire de grandes cessions ? car enfin, je confie mon fils à un scélérat à qui rien n'est sacré. Ce discours & beaucoup d'autres actions prouvent qu'une des grandes foiblesses d'Ayder est son amour extrême pour ses enfans & toute sa famille. Cependant sur les assurances que lui donnerent Raza-Saeb & Mirr-Fesoulla-Khan, chargés d'accompagner son fils, en protestant qu'ils périroient plutôt que de souffrir qu'il arrivât au jeune Prince le moindre accident, il le fit partir, plein de confiance d'ailleurs dans la bravoure des troupes & de la noblesse qui l'accompagnoit.

Cette petite armée étant arrivée à Cenapatan, dans une seule marche, elle fit la plus grande sensation sur l'armée de Nizam,

& sur-tout sur les Anglois, tant Officiers que Soldats. Quoiqu'ils eussent entendu parler de l'armée d'Ayder, ils ne pouvoient comprendre que des troupes Indiennes qui avoient toujours été mal disciplinées, marchassent en si bon ordre, fissent les évolutions si lestement, eussent si bon air & fussent si bien armées & si bien habillées; ils en étoient aussi surpris que de la pompe du savari. A peine les troupes furent-elles campées, qu'ils vinrent rendre visite aux Officiers d'Ayder, & ils ne cesserent de parler de la beauté des troupes.

Le jour d'après, Tipou-Saeb reçut la visite de Bazaletzing, frere de Nizam. Il étoit accompagné de Rocum-Daulla & des principaux Seigneurs de la Cour de Nizam. Le jour d'ensuite le fils d'Ayder se rendit avec tout son cortege à la tente du Prince qui lui fit rendre & lui rendit les plus grands honneurs, lui donna l'investiture de la Nababie d'Arcate & de tous les pays dépendants, en présence de Maffous Khan & de Raza-Saeb, seuls légitimes prétendans à cette Nababie, & qui, par leur cession volontaire, ne laisserent aucun doute sur la légitimité des droits du fils d'Ayder-Ali-Khan. Aussi-tôt après cette cérémonie, Nizam congédia le peu de troupes Angloises qui restoient dans son camp, en leur disant que l'alliance qu'il venoit de contracter avec

Ayder-Ali-Khan ; ayant terminé leur différend, il les remercioit de leurs services, & que n'ayant plus de sujet de faire la guerre, il alloit écrire au Gouverneur & au Conseil de Madras où ils pouvoient se retirer.

Dès qu'Ayder eut appris que son fils étoit reconnu Nabab d'Arcate, il écrivit à son Ouaquil *Menagi-Bandec*, résident à Madras, & lui envoya, pour être présenté au Gouverneur, un mémoire qui portoit que Nizam-Daulla & lui Ayder-Ali-Khan, étant bien instruits que Méhémet-Ali-Khan [1], par ses usurpations continuelles & ses intrigues, étoit l'auteur de tous les troubles qui agitoient depuis si long-tems l'Indostan, ils avoient résolu de lui faire la guerre jusques à ce qu'ils l'eussent dépouillé de tous les pays qu'il possédoit & qu'il avoit usurpés sur les légitimes propriétaires ; qu'en conséquence, on prévenoit les Anglois de ne lui donner aucun secours & de retirer toutes les garnisons qu'ils pouvoient avoir dans la Nababie d'Arcate & autres pays usurpés par Méhémet ; que cependant, comme on savoit que ces places étoient le gage que leur avoit donné Méhémet-Ali pour les sommes qu'il leur devoit, Ayder-Ali-Khan offroit de les rembourser

[1] Ayder n'ignoroit pas que Méhémet n'étoit que l'agent des Anglois ; il en agissoit ainsi pour rétorquer leur politique.

de tout ce qui leur seroit légitimement dû ; ne pouvant comprendre dans cette dette les sommes qui auroient été dépensées pour déposséder de légitimes propriétaires, comme les Nababs de Veilour, de Vandevachi, &c. ; qu'il faudroit, au contraire, indemniser ces derniers de toutes les pertes qu'ils auroient souffertes.

On doit se figurer combien dut surprendre un pareil mémoire ou manifeste inusité jusqu'à ce moment dans l'Inde, & qui annonçoit aux Anglois une guerre inévitable dont ils devoient seuls porter la charge. Cette déclaration de guerre étoit directe contre les possessions Angloises, Méhémet-Ali-Khan n'étant qu'une espece de prête-nom, sans troupes, sans argent & l'esclave des Anglois.

L'administration Angloise, dans l'Inde, avoit pour politique de traverser les desseins du moindre Potentat, s'il vouloit étendre ses limites, afin qu'il ne fût jamais en état de leur tenir tête ; elle étoit alarmée depuis long-tems des conquêtes rapides d'Ayder & de l'élévation subite de sa puissance. Obligée par la concession que leur avoit faite Nizam-Daulla des quatre provinces du Nord, de fournir à l'armée de ce Souba douze cens Européens & un corps de Cipayes, elle chargea le Général Schmidt, Commandant de ce Corps de troupes, & résident par conséquent auprès de Nizam, de lui inspirer

de la jalousie des conquêtes d'Ayder, & de s'entendre avec Rocum-Daulla pour porter Nizam à lui faire la guerre, en lui offrant toutes les forces Angloises, & lui faisant envisager qu'Ayder possédoit des trésors immenses qu'il avoit trouvés dans le Canara & à la côte de Malabar, que ces richesses ne manqueroient pas de tomber entre ses mains, étant impossible qu'Ayder pût tenir contre les forces réunies du Souba & des Anglois.

Le Gouvernement Anglois n'espéroit pas d'abord pouvoir dépouiller entiérement Ayder; mais il croyoit arrêter la suite de ses conquêtes, l'obliger d'abandonner la côte de Malabar dont ils se proposoient de faire encore soulever les peuples qu'ils se promettoient d'exciter à se révolter, & de se faire, soit à eux, soit à Méhémet-Ali-Khan, céder tout le pays dépendant du Mayssour, situé en-delà des grandes gates qui, suivant eux, devoient être les bornes naturelles de ce Royaume. Leur intention étoit de laisser à Ayder tout le reste de ses Etats, croyant qu'il importoit à la sûreté & à la tranquillité de leurs possessions, qu'il y eût entre eux & les Marattes, un Prince aussi puissant & aussi bon guerrier qu'Ayder [1].

---

[1] Pour que l'on ne pense pas que l'Auteur de ces Mémoires exprime ses pensées, plutôt

Quoi qu'il en ſoit du plus ou moins d'étendue de l'eſpoir des Anglois ſur le ſuccès de la guerre qu'ils projettoient contre Ayder, conjointement avec Nizam, lorſqu'ils eurent appris que les Marattes feroient de la partie, & que Mirza-Ali-Khan, beau frere d'Ayder, livroit les places de ſon Gouvernement & ſon armée, leurs eſpérances n'eurent plus de bornes, & ils dévoroient d'avance les tréſors & les Etats d'Ayder.

Le Conſeil de Madras, qui juſques alors avoit envié le ſort brillant du Conſeil de Calcuta qui jouiſſoit d'un immenſe revenu par la poſſeſſion du Bengale, ſe flattoit dans peu de ne céder en rien à ce Conſeil, eſpérant réaliſer de ſi belles chimeres. Les Lettres pour les Directeurs de la Compagnie à Londres, étoient remplies de toutes ces brillantes idées qui n'alloient pas moins qu'à promettre la poſſeſſion de toute la côte depuis

---

que celles des Princes, des Généraux & des Gouverneurs, ces prétentions des Anglois ſont tirées d'un diſcours que lui a tenu le Gouverneur ( Boſchier ) de Madras, dans une conférence particuliere qu'il eut avec lui & le Colonel Call, Ingénieur en chef & premier Conſeiller, dans laquelle on vouloit lui perſuader qu'il étoit de l'intérêt d'Ayder de faire cette ceſſion, pour s'aſſurer de la protection & du ſecours des Anglois.

le Cap de Rama jusques au Cap Comorin ; ce qui jetta la Cour des Directeurs dans une espece de délire, & dans l'admiration de la profonde & sçavante politique de leurs préposés de Madras, & chacun craignant de n'avoir pas assez d'actions, on les fit monter par l'empressement de les acquérir, au prix fou de 275 liv. sterling, qui est le prix qu'elles valoient en 1768, lorsqu'elles tomberent tout à coup à 220, par la seule nouvelle de l'excursion faite jusqu'aux portes de Madras, par la Cavalerie d'Ayder, chûte qui, depuis ce tems jusqu'aujourd'hui, n'a fait que croître & embellir.

Ayder-Ali-Khan, par sa sagesse, ayant détruit cette ligue si formidable, sur laquelle la Compagnie Angloise fondoit de si belles espérances, parce qu'elle & ses préposés connoissoient peu le caractere & le genre de puissance de leurs Alliés, & encore moins le génie de l'ennemi dont ils projettoient la ruine ; ce fut au Conseil de Madras de se justifier en Angleterre, & ils n'en trouverent pas de plus convenable, & qui dût trouver plus de créance dans leur patrie, que celui d'attribuer aux intrigues des François la chûte de leurs projets, & la guerre qu'ils étoient sur le point de voir fondre contre eux dans le pays d'Arcate, & jusques aux portes de Madras.

Le despotisme que les Anglois exerçoient

dans l'Inde contre les autres Nations Européennes, étoit tel, qu'ils se permettoient de tout faire envers & contre toutes les Puissances. Ils ne pardonnoient pas & faisoient même un crime à toutes les autres Nations de toutes les liaisons, de quelle espece qu'elles fussent, qu'ils pouvoient avoir avec d'autres Souverains; ils vendoient cependant des fusils & des canons à tous les Indiens; les sept huitiemes des armes d'Ayder étoient Angloises. Ils faisoient un crime aux François d'en avoir vendu cinq cens cinquante. Leurs cruautés envers les soldats prisonniers, & la barbarie avec laquelle ils avoient détruit Pontichéry, avoient réduit la plus grande partie des François à la misere. L'état malheureux où ils se trouvoient depuis le rétablissement de la paix, força un grand nombre d'entr'eux à aller chercher à vivre chez Ayder & chez d'autres Princes. Lorsque quelques-uns de ces malheureux tomboient entre leurs mains, les cachots étoient la moindre peine qu'on leur faisoit souffrir. Pour parvenir à leurs desseins, ils employoient, comme on le verra par la suite de ces mémoires, les promesses, les menaces, & même jusqu'aux fausses écritures & signatures, pour les attirer à leur service.

Loin que le Gouvernement François ait eu aucune part à la guerre que leur a faite

Ayder, il eſt conſtant qu'il n'a exiſté aucune correſpondance relative aux opérations d'Ayder, ni avec ce Nabab, ni avec aucun Officier de ſon armée, juſqu'après le traité entre Nizam & Ayder ; je dois cet aveu à la vérité. Cette correſpondance a commencé par deux lettres ; l'une d'Ayder, & l'autre de Raza-Saeb, que ces Seigneurs chargerent le Commandant des troupes Européennes de l'armée, de faire parvenir au Gouverneur de Pontichéry. Voici la ſubſtance de ces lettres :

Ayder ſe plaignit dans la ſienne que les Anglois qu'il n'avoit point provoqués à la guerre, & à qui au contraire il avoit accordé beaucoup de graces, avoient projetté ſa ruine, & avoient, par toutes ſortes d'intrigues & de manœuvres, formé contre lui une ligue avec le Souba du Decan & les Marattes ; qu'ils avoient attaqué ſes places ſans aucun motif que celui d'envahir le bien d'autrui ; qu'il avoit diſſipé la ligue formée contre lui, en s'alliant avec Nizam-Daulla pour faire la guerre aux Anglois & à Méhémet-Ali-Khan ; que c'étoit la premiere de leur aggreſſion injuſte.

S'il avoit ſecouru les François contre ces mêmes ennemis, & s'il n'avoit pas dépendu de lui que Pontichéry n'eût point été pris, c'eſt qu'il avoit tout lieu d'eſpérer que les François lui rendroient le réciproque, &

lui donneroient du secours dans une guerre aussi juste ; qu'il n'ignoroit pas que le Roi de France étoit en paix avec le Roi d'Angleterre, ( en 1767 ) ; mais qu'en attendant les ordres du Monarque François, on pouvoit lui demander des secours cachés, dont il seroit très-reconnoissant ; que ne voulant rien pour rien, il les paieroit aussi cher qu'on voudroit ; qu'il s'en rapportoit à ce que lui écriroit le Commandant, en qui il avoit une entiere confiance, & à qui on devoit donner créance, comme à ce qu'il auroit lui-même écrit & signé de sa main, pouvant s'adresser à lui pour tout ce qu'on croiroit devoir être secret.

Raza-Saeb écrivoit que sa famille avoit toujours été attachée aux François depuis leur établissement dans l'Inde ; que par une suite de cet attachement inviolable, son pere avoit perdu la vie, sa mere étoit prisonniere à Madras, & que lui-même avoit tout perdu ; qu'il se présentoit une occasion de réparer une partie de ses pertes avec le secours de ses amis ; qu'il espéroit trouver les François, qui étoient ses plus anciens Alliés, disposés à le secourir contre ceux qui l'avoient injustement dépouillé & qui avoient causé le malheur de sa famille ; il finissoit comme Ayder, par s'en rapporter aux détails que manderoit l'Officier François, en qui on pouvoit se fier comme à lui-même.

Ces lettres furent portées ſecrétement à Pontichéry, par l'Ecrivain Perſan de l'Officier, homme en qui on pouvoit avoir une aveugle confiance, & qui étoit depuis long-tems attaché à la Nation Françoiſe, ayant été l'Ecrivain Perſan de M. de Lally, & ayant, depuis trente ans, ſon domicile à Pontichéry, où ſe trouvoit encore ſa femme & ſes enfans. Ces lettres furent miſes dans la croſſe d'un piſtolet, que cet homme portoit à ſa ceinture, allant à pied, menant avec lui un bœuf chargé de différentes toiles du pays, comme un petit marchand.

Pour répondre à la confiance que les deux Princes avoient en lui, & à ce qu'il devoit à ſon Roi & à ſa patrie, l'Officier François joignit une lettre de lui à celles des deux Nababs.

Après avoir confirmé la réſolution priſe par les deux Soubas, de porter la guerre à la côte de Coromandel, il faiſoit un détail exact des forces d'Ayder & de celles de Nizam; & pour faire voir qu'il parloit avec connoiſſance de cauſe, il faiſoit auſſi l'énumération des forces Angloiſes : il démontroit qu'il étoit impoſſible que les Anglois n'euſſent pas le deſſous, parce que les ſuccès que les Anglois avoient eus juſqu'ici dans l'Inde, venoient de ce qu'ils avoient fait la guerre ſur le bord de la mer & ſur les rives du Gange, à portée d'être ſecourus par leurs

vaiſſeaux, & de pouvoir tranſporter par eau les munitions & les vivres ; que dans la guerre avec Ayder, ils ſeroient privés de ces avantages, faiſant la guerre loin de la mer, dans une contrée où il n'y a aucune riviere navigable, où les forteresſes ſont éloignées les unes des autres, & dans un pays où tout l'avantage feroit pour la Cavalerie dont les Anglois manquoient abſolument ; que l'armée d'Ayder ne reſſembloit en rien aux autres armées Indiennes ; que le ſervice s'y faiſoit réguliérement, & que ſi les Anglois comptoient ſur des attaques de nuit, ſur des ſurpriſes & ſur quelques trahiſons des Généraux d'Ayder, ils ſe trompoient ; que chargé de veiller à la ſûreté de l'armée, il pouvoit hardiment promettre de la garantir de toute ſurpriſe, & que les trahiſons qu'on avoit vues dans les autres armées Indiennes, ne pouvoient avoir lieu dans celle d'Ayder, les Généraux n'ayant point de troupes en propriété, tous les Officiers, Cavaliers & Soldats ne connoiſſant qu'un ſeul Maître; & en concluant qu'Ayder devoit être le vainqueur, il diſoit qu'il croyoit que le parti d'une neutralité exacte & abſolue, n'étoit point le plus prudent, parce que néceſſairement on mécontenteroit les deux partis [1] ; qu'il y avoit un milieu à prendre,

---

[1] Ayder prétendoit être ſecouru par reconnoiſſance, de même que Raza-Saeb ; &

qui étoit de donner quelque petit secours à Ayder, & de lui en promettre de plus grands; qu'on pourroit le faire attendre autant qu'on voudroit, en rejettant la faute de ce retard sur les vents contraires qui empêchoient l'arrivée des vaisseaux : comme il y avoit peu de monde à Pontichéry, on ne pouvoit pas fournir de grands secours; mais il suffisoit d'envoyer quelques Officiers & quelques Canoniers qui pouvoient joindre l'armée, comme Déserteurs, sans compromettre la Nation dont l'intérêt étoit de voir abaisser la puissance Angloise dans l'Inde. Cet Officier ajoutoit que, fondé sur le caractere audacieux d'Ayder, lorsqu'il est favorisé de la victoire, il croyoit, en fidele sujet du Roi, devoir conseiller au Gouverneur de faire fortifier, le plutôt possible, Pontichéry, ne fût-ce qu'en nettoyant les fossés, & en élevant des murs en terre ou en pierre séche, avec les débris des anciennes murailles [1],

---

Méhémet-Ali-Khan vouloit qu'on fût obligé de lui donner du secours, comme Nabab d'Arcate, reconnu par le Traité de Paix de Fontainebleau.

[1] A peine commençoit-on alors les nouvelles fortifications de Pontichéry, le Gouverneur, en profitant de cet avis, donna à sa Place l'apparence d'être en état de défense.

& en garniſſant les baſtions de quelque artillerie, parce que ſi Ayder approchoit de Pontichéry & voyoit cette place ſans défenſe, il pourroit bien ne pas reſpecter le pavillon & s'emparer de l'artillerie & de tout ce qui ſeroit à ſa convenance, comme d'une choſe qui lui ſeroit due par les ſecours qu'il avoit fournis autrefois aux François. Cet Officier aſſuroit en même tems le Gouverneur que s'il étoit queſtion de quelque violence ou manque de reſpect au pavillon du Roi, on pouvoit compter ſur environ huit cens Européens qui étoient dans l'armée d'Ayder. La lettre finiſſoit par conſeiller au Gouverneur d'acheter du riz & d'en faire des proviſions pour Pontichéry, en profitant de l'abondance qui étoit alors dans les campagnes, & de la crainte qu'auroient les habitans du pays de perdre leurs denrées, en apprenant l'approche des armées Indiennes, parce que la réſolution avoit été priſe de faire dévaſter tout le pays d'Arcate par la Cavalerie & les troupes irrégulieres, ce qui fut réellement exécuté dans la ſuite. Le Gouverneur François ayant profité de l'avis qui lui fut donné, il a pu, pendant toute cette guerre, maintenir le prix des denrées à Pontichéry à un prix moindre de moitié que celui auquel cette denrée a été vendue à Madras; enfin, cet Officier ajoutoit que pour tirer parti des bonnes diſpoſitions

d'Ayder & de ses Alliés, il seroit convenable d'envoyer M. B***. ou autre personne estimée d'Ayder, en ambassade pour complimenter les Soubas.

Le Gouverneur de Pontichéry recevant ces dépêches, vit avec plaisir évanouir toutes les craintes qu'il avoit eues sur le sort d'Ayder qu'il regardoit avec raison comme l'allié naturel de la France; mais, fondé sur son expérience à avoir une pauvre idée de la bravoure des Indiens, lorsqu'ils combattent contre une armée Européenne, il ne put adopter les idées que vouloit lui donner le François commandant les Européens d'Ayder. Les instructions de la Compagnie qui subsistoit pour lors, étoient d'ailleurs si précises d'éviter tout sujet de démêlé avec qui que ce fût, & surtout avec les Anglois, qu'il se crut obligé de répondre à toutes ces lettres d'une maniere bien différente de ce qu'on avoit espéré.

Sa lettre à Ayder commençoit par des félicitations sur la gloire qu'il avoit acquise par ses conquêtes, & sur la glorieuse paix qu'il avoit faite avec ses innombrables ennemis qui étoient devenus ses Alliés; qu'il étoit fâché que la guerre qui est toujours ruineuse pour les peuples, dût recommencer sur la côte de Coromandel; qu'il souhaitoit au Nabab toute sorte de prospérités, & qu'il ne manqueroit pas de lui envoyer une

ambaſſade pour le complimenter, lorſqu'il s'approcheroit de Pontichéry, mais qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir diſpoſer d'aucunes forces contre les Anglois, parce que les deux nations étoient en paix, paix qu'il ne pouvoit rompre ſans ordre du Roi ſon Maître à qui il alloit écrire pour avoir de nouveaux ordres, & qu'il pouvoit s'en rapporter aux détails circonſtanciés qu'il faiſoit à ce ſujet à l'Officier Commandant qui lui avoit fait parvenir la lettre du Nabab.

La lettre à Raza-Saeb étoit ſur le même ton. En réponſe à ce que l'Officier avoit écrit, le Gouverneur lui mandoit que par l'envoi des lettres des deux Nababs, il avoit couru riſque de le compromettre avec les Anglois; qu'il le prioit inſtamment de lui éviter la ſuite d'une pareille correſpondance; qu'il ne pouvoit rendre un plus grand ſervice à ſa patrie, dans la circonſtance où ſe trouvoient les François dans l'Inde, ſans troupes & ſans fortifications: que cependant il lui promettoit de faire valoir auprès du Miniſtre & de la Compagnie des Indes, la condeſcendance qu'il auroit pour ſa priere; qu'il pouvoit compter qu'il feroit valoir les ſervices qu'il venoit de rendre à la Nation par les avis contenus dans ſa lettre dont il feroit uſage; mais qu'il avoit lieu de craindre que les événemens de la guerre qui alloit ſe faire, ne tournaſſent point,

ſuivant ſes eſpérances, à l'avantage des Nababs; que lui-même avoit fait la triſte & malheureuſe expérience de la puſillanimité des Indiens, lorſqu'ils combattent contre les Européens; qu'il ne pouvoit, en aucune maniere, donner des ſecours à Ayder ni à Raza-Saeb, à moins que de s'expoſer à perdre ſa tête, ſes ordres étant trop précis de ne donner aucun ſujet de plainte aux Anglois ni à Méhémet-Ali-Khan; qu'il le prioit de faire goûter ſes raiſons aux deux Princes qui lui avoient écrit, en adouciſſant ſon refus, comme il le trouveroit convenable, & que ſur-tout il le prioit de faire enſorte qu'on ne lui écrivît plus directement; qu'il lui ſeroit obligé de lui mander les nouvelles de ſa négociation, mais par une lettre écrite en chiffres; qu'il pourroit lui envoyer par la voie de M.***.

On ne peut faire aucun reproche à ce Gouverneur d'avoir été auſſi fidele aux ordres qui lui avoient été donnés. Il eût été à ſouhaiter qu'ils euſſent été moins précis; il eût pu profiter de cette occaſion unique que le miniſtere ne pouvoit prévoir, & par une correſpondance avec Ayder, l'animer à la guerre contre les Anglois, qui étoit ruineuſe pour leur Compagnie; & pour peu qu'on eût répondu aux vues d'Ayder, on eût empêché certains événemens qui ont arrêté les progrès de ce Prince, & qui l'ont

entraîné à faire la paix, en réservant pour un autre tems de faire valoir les justes prétentions de son fils à la Nababie d'Arcate.

Ce Gouverneur donna avis au Ministere & à la Compagnie, de l'invasion prochaine de la côte de Coromandel, par les armées combinées des deux Soubas; mais il communiqua ses craintes sur les événemens de cette guerre, qu'il annonça même comme devant finir par la ruine d'Ayder, qui eût été, à ce qu'il disoit, un Allié très-utile à la France, si l'Officier François qui commandoit ses Européens, & qui manquoit d'expérience, ne l'avoit point porté à cette extrêmité, & l'avoit réservé pour le tems d'une guerre entre la France & l'Angleterre: phrase dictée par le préjugé Européen, qui porte à croire que les êtres des autres parties du monde n'ont pas reçu de la nature la même portion de raison & d'entendement que les Européens, pour se déterminer suivant leur intérêt, plutôt que par les raisonnemens les plus spécieux qu'on pourroit leur alléguer. Il est à présumer que sur une simple exposition des faits, ou sur le vu de la copie de la lettre de l'Officier François, le Ministere de ce tems eût pris, à la reception des nouvelles de l'invasion, les résolutions qu'il n'a prises qu'à la fin de 1769, résolutions qui auroient été funestes à l'empire des Anglois dans l'Inde, si les

différends pour les isles de Falkland ne s'étoient arrangés.

Ayder, après s'être décidé à descendre à la côte de Coromandel, avec Nizam-Daulla, prenoit tous les arrangemens nécessaires pour n'être pas détourné par d'autres affaires, du soin d'une guerre dont il connoissoit toute l'importance, & dans laquelle il alloit avoir affaire avec des ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils savent combattre. Sur les avis de l'Officier commandant ses Européens, Ayder avoit abandonné l'idée de former un corps d'Infanterie Européenne, vu l'impossibilité où il étoit d'en former un assez nombreux pour être en état de combattre contre un seul régiment Anglois, ce qui le détermina d'incorporer tous les soldats Européens, soit dans les Hussards & les Dragons, soit dans l'Artillerie, à l'exception de ceux qui furent faits Officiers des Grenadiers Cipayes ou Topas, qui fut le corps d'Infanterie qu'on destina à faire face aux troupes Angloises. L'Artillerie de l'armée fut aussi considérablement augmentée, & il prit des mesures convenables pour avoir toujours à la suite de son armée une quantité immense de munitions, telle qu'il seroit impossible à une armée Européenne de se pourvoir & de traîner après elle, & même à toute armée qui ne seroit point assurée de ses derrieres.

Les armées Indiennes traînent après elles beaucoup de bagages portés par des bœufs & des chameaux, principalement par des bœufs, les chameaux n'étant presque que de parade; cet animal, à cause de son pied charnu, ne peut être ferré, & ne peut marcher ni dans un pays pierreux, ni dans un pays boueux, & argileux, où il est sujet à tomber, de même qu'en passant les rivieres & autres eaux, & il ne peut absolument monter ni descendre les montagnes avec sa charge. Outre les bagages de l'armée, il y a à la suite une grande quantité de Marchands [1] & d'Ouvriers de toute espèce, qui

[1] Ces marchands sont les pourvoyeurs d'une armée; sans que le Souverain ait besoin de se pourvoir d'autres Munitionnaires, il suffit que le Général de l'armée ait soin de leur tenir les passages libres, & qu'il soit instruit par le *Cotual* ou Prévôt, de la quantité de riz qui se trouve dans l'armée. Le riz, qui est la seule nourriture du soldat, soit Européen, soit Indien, n'a pas besoin d'être mis en pain; par conséquent il n'est pas question de construction de fours, & les autres embarras qu'entraîne la fourniture du pain aux troupes. Les Officiers & tous ceux qui veulent le payer trouvent cependant à acheter du pain excellent dans les armées Indiennes, qu'on fait avec des fours portatifs, dont on pourroit introduire l'usage dans les armées d'Europe, pour l'avantage du Souverain & de la Troupe, & éviter par-là bien des embarras au Général.

ont beaucoup de bêtes de charge, il fut ordonné que toutes, sans excepter même celles du Souverain, porteroient un boulet du calibre de douze jusqu'à trente-six livres, dont le propriétaire seroit responsable.

Une Horde, d'une espece de Bohemes très-nombreux dans l'Inde, & dont on ne connoît pas l'origine, en ce qu'ils habitent les forêts pour l'ordinaire, & à qui même le préjugé Indien défend les lieux murés, parce qu'ils mangent, à ce qu'on dit, toute sorte d'animaux & de reptiles, eut permission d'Ayder qui est au-dessus des préjugés, de suivre l'armée, d'y vendre du lait, du bois, & tout ce que leur industrie peut leur fournir; ils se chargerent de transporter une partie considérable de poudres, au moyen de leurs petites charrettes traînées par des buffles, qui les suivent dans leurs courses & voyages continuels. Afin de les faciliter, une partie d'entr'eux fut assurée d'une solde, comme pionniers, & ils étoient dans les sieges & dans la construction des retranchemens, & la réparation des chemins, de la plus grande utilité, tant pour le transport des terres, que pour la confection des gabions & fascines.

On doubla tous les attelages des canons & de tous les charriots & caissons de l'artillerie; & afin que rien ne pût retarder la marche, chaque piece de dix-huit, & au-

dessus, avoit un éléphant à sa suite [ 1 ]. Les caissons portoient deux cens coups pour chaque piece, & une quantité immense de cartouches pour les fusils. Chaque bataillon de Grenadiers Cipayes, ou Topas, eut deux pieces de canon de quatre livres à sa suite.

Dans le tems qu'on travailloit à ces différens préparatifs, Ayder arrangeoit toutes

---

[ 1 ] On ne sauroit croire de quelle utilité sont ces éléphans, & avec quelle adresse & quelle intelligence ils font leur service. Lorsqu'une piece monte une montagne, l'éléphant est derriere ; & si on veut donner un moment de repos aux bœufs, il la soutient avec son pied ; si la piece descend, l'éléphant la retient avec une corde attachée à la piece & à sa trompe. Si la piece s'embourbe, si elle se renverse, si elle est dans une orniere, l'éléphant la releve, & aide les bœufs qui la traînent, en la poussant avec sa tête dans les montées. Un Officier de nom, de grade supérieur, & qui étoit Major d'artillerie, résident aujourd'hui à Paris (1782), assure avoir vu l'éléphant d'une piece, impatienté de voir que les bœufs ne traînoient point, malgré les coups de fouets des Charretiers, couper une branche d'arbre, en frapper les bœufs, qu'il a forcé à prendre le train qu'on vouloit. Lorsque la piece arrive devant la batterie, l'éléphant la place lui-même dans l'embrasure sans le secours de qui que ce soit.

les affaires de ſes Etats, de maniere qu'il n'eût à craindre aucun événement fâcheux pendant ſon abſence.

La treve avec les Marattes, & ſon alliance avec Nizam, lui ôtoient toute crainte de la part d'un ennemi étranger, & lui permettoient d'employer toutes ſes forces contre les Anglois, en leur ôtant les moyens de fomenter des troubles par leurs intrigues. Il rendit aux différens Princes Nayres leurs Etats reſpectifs, ſous la redevance d'un tribut annuel qu'il ſe propoſoit de demander ou de laiſſer accumuler, ſuivant que ſes autres affaires l'exigeroient, & il retira toutes ſes troupes de la côte de Malabar.

Le Commandant François de Mahe, & celui de Cochin pour les Hollandois, s'employerent efficacement pour faire terminer les différends entre Ayder & les Princes Nayres; & on leur a l'obligation d'avoir rendu la paix à la côte Malabare.

Une découverte importante, à laquelle Ayder étoit bien éloigné de s'attendre, & qui fut faite quelque tems après la treve avec les Marattes, occaſionna un événement qui a beaucoup fait parler dans l'Inde contre Ayder.

On découvrit que Nand-Raja, cet ancien Régent du Mayſſour, qu'Ayder appelloit ſon pere, étoit entré avec les Marattes & les Anglois dans la conjuration

générale contre ce Prince. Nand-Raja faisoit alors sa résidence à Mayssour, forteresse à deux lieues de Syringpatnam, Capitale de son apanage. Lorsqu'on eut découvert cette trahison, Ayder se trouva très-embarrassé; le grand âge de ce Prince empêchoit qu'on pût lui proposer de marcher à la guerre contre les Anglois. Le laisser dans sa résidence, & donner à un autre le gouvernement du Royaume du Mayssour, étoit exciter ce Prince à se plaindre, & lui fournir des motifs & des moyens de fomenter de nouveaux troubles.

Le prétexte dont s'étoient servi les personnes qui avoient aigri l'esprit de Nand-Raja contre Ayder, étoit que ce Souverain, après avoir fait la conquête du Royaume de Canara, & avoir fixé sa résidence à Nagar, n'auroit pas dû donner à d'autre Prince qu'à Nand-Raja, le gouvernement du Mayssour. Mais outre l'incapacité & l'âge avancé de ce Prince, qui auroient seuls empêché Ayder d'y songer, il ne le pouvoit par considération pour la vieille Dayva, toujours mortelle ennemie de son beau-frere, & qui redoutoit d'être sous sa puissance. Ayder, par reconnoissance des services de cette Dame, n'eût pu consentir à lui faire ce déplaisir; comme elle étoit l'objet de la plaisanterie de toute la Cour, à cause de ses mœurs irrégulieres, dont ce Nabab se mettoit peu en

peine;

peine, on se disoit à l'oreille qu'Ayder faisoit croire à la Dayva, que Nand-Raja demandoit le gouvernement du Royaume, afin de la faire punir du peu de respect qu'elle avoit pour les loix & pour les mânes de son mari, au moyen de quoi il obtenoit de cette Dame de grandes sommes, soit en don, soit en prêt, lui faisant croire d'ailleurs qu'il étoit obéré à cause des sommes considérables qu'il s'étoit imposé de donner aux Marattes, & de ce qu'il lui en coûtoit pour l'alliance de Nizam, donnant aussi peut-être à entendre à la vieille Dayva que Nand-Raja offroit de grandes sommes pour avoir le gouvernement du Royaume. Ayder, par intérêt, plutôt que par politique, s'étoit toujours fait un plaisir d'entretenir la discorde entre le beau-frere & la belle-sœur. Il en trouva encore l'occasion à la mort du Roi du Mayssour: ayant reçu des lettres de Nand-Raja, qui le prioit de donner le titre de Roi au fils cadet, par préférence à l'aîné, qu'il disoit être imbécille & incapable de régner, ce qui importoit peu à Ayder sollicité en faveur de l'aîné par la Dayva. Il répondit à l'un & à l'autre, que ne pouvant se mêler d'autre chose que de la guerre des Nayres qui venoient de se révolter, il chargeoit Moctum-Ali-Khan d'installer sur le trône celui des deux Princes, fils du Roi défunt, qu'il croiroit plus digne de la cou-

ronne; mais il écrivit en ſecret à Moctum de mettre ſur le trône le plus jeune, ce qui, comme on peut bien le croire, ayant excité les plaintes de la Dayva, de la plupart des Grands du Royaume & du Peuple, donna occaſion à Ayder, à ſon arrivée à Syringpatnam, de faire parade de ſon équité, en rendant le trône à l'aîné des freres, & par ce moyen il tira de nouvel argent de la vieille Dayva, & fit des ennemis à Nand Raja, & peut-être à Moctum qui ſe prêta à toutes ces ruſes, par ſon attachement ſans bornes pour ſon beau-frere.

Ne pouvant donc, ni éloigner Nand-Raja, ni lui donner le gouvernement du Royaume, & encore moins le laiſſer mécontent dans ce pays, l'avis général d'un Conſeil tenu à ce ſujet, fut qu'il falloit s'aſſurer de ſa perſonne, au moins pendant l'abſence du Nabab, & en même tems, éloigner de lui un Bramine, ſon beau-frere, qui l'aigriſſoit & lui donnoit de mauvais conſeils; mais Ayder oppoſoit à cet avis la promeſſe par écrit qu'il avoit faite à ce Raja, *de n'attenter jamais, ſous quelque prétexte que ce fût, ni à ſa vie, ni à ſes biens, ni à ſa liberté*; en outre, la difficulté d'arrêter ce Prince dans ſa réſidence de Mayſſour, fortereſſe capable de ſoutenir un ſiege, & où Nand-Raja avoit plus de deux mille hommes de troupes, qui formoient, il eſt vrai, toute ſa petite armée.

Cette affaire étant de nature à être terminée promptement d'une maniere ou d'autre, il fut convenu qu'Ayder iroit, le jour d'après, dès le matin, en grand ſavari à Mayſſour, afin que ſa viſite fût plus honorable au Raja, & qu'il l'inviteroit à venir camper avec ſa petite armée, dans l'iſle de Syringpatnam, pour faire ſon entrée publique dans cette Capitale en qualité de Vice-Roi, en lui diſant qu'il ne vouloit partir qu'après l'avoir inſtallé dans cette place. Cette viſite ayant eu lieu, comme on l'avoit délibéré, Nand-Raja, au comble de ſa joie, arriva avec ſa famille dans l'iſle de Syringpatnam, & vint ſe mettre ſous la puiſſance d'Ayder, qui dans le jour même, ſous prétexte d'exercer ſes troupes aux évolutions, tint ce petit camp inveſti & le fit entourer la nuit par des détachemens d'Infanterie qui eurent ordre de ne laiſſer ſortir perſonne de ce camp, qu'il ne fût arrêté & conduit au Nabab qui devoit l'interroger lui-même. Comme on avoit de la peine à déterminer Ayder de prendre la réſolution de s'aſſurer de ce vieillard, il fut aiſé à Nand-Raja de s'appercevoir qu'il étoit gardé à vue, ce qui mit ce vieillard dans une ſi grande colere, qu'il s'emporta à un excès incroyable contre ſon Souverain, au point de l'exciter à une démarche qui auroit pu lui occaſion-

ner une fin funeste de la part de tout autre Prince qu'Ayder.

Ce malheureux Prince envoya quelqu'un de sa suite chercher ce même Ecrivain Persan, nommé Mirr-Saeb, Secrétaire de l'Officier François qui avoit porté les lettres d'Ayder à Pontichéry d'où il étoit de retour, sous le prétexte de lui demander, s'il ne pourroit pas lui faire venir de Pontichéry du sel de tartre non purifié, & autres drogues que l'on tire de l'Europe. Ce Raja étoit Chymiste, ou plutôt Alchymiste, ( travaillant depuis nombre d'années à découvrir le secret de la transmutation des métaux ). Le Persan se trouvant seul avec lui & son Bramine, Nand-Raja lui proposa de dire à son Maître que s'il vouloit faire assassiner Ayder, ce qui étoit aisé à exécuter, à ce qu'il disoit, d'autant plus que ce Nabab, en revenant de la promenade où il alloit tous les deux jours, passoit la nuit à la lueur des flambeaux devant le camp des Européens, rien n'empêchoit qu'en saisissant cet instant, on ne pût lui tirer un coup de fusil de l'intérieur d'une tente ; que si on consentoit d'exécuter son dessein, il feroit déposer la valeur de huit lacs, tant en or qu'en argent, pierreries, bijoux & éléphants ; ce vieillard irrité étoit décidé à se défaire de tout ce qu'il possédoit, pourvu qu'il sacrifiât à sa vengeance celui qu'il regardoit comme son

ennemi, Cet Ecrivain, suivant son rapport; n'osant faire connoître l'horreur qu'il avoit de cette affreuse proposition, promit d'en parler à son Maître, & de rendre réponse le lendemain à un Bramine qu'on lui fit voir & qui promit de se trouver devant la porte d'une petite pagode ou temple des Indous qu'on lui désigna. Cet Ecrivain s'empressa de faire part à son Maître de l'entrevue qu'il avoit eue avec le Raja, & de la commission abominable dont il l'avoit chargé. Celui-ci, après s'être remis de l'indignation où cet indigne complot l'avoit jetté, lui ordonna de garder le plus profond silence sur cette conspiration [1]. Heureusement que cet Officier avoit été du Conseil où l'on avoit discuté l'affaire de Nand-Raja. Il savoit que le jour même, le Nabab devoit s'expliquer si enfin il consentoit qu'on arrêtât Nand-Raja, & décider la maniere dont la chose s'exécuteroit. L'orage qui étoit prêt de fondre sur la tête d'Ayder, ne permit

[1] Cet écrivain ne fut pas exact à obéir; car il confia ce que lui avoit dit le Raja, & le rapport qu'il en avoit fait à son Maître, à Mirza-Ali-Naki, qui avoit été Commandant des Cipayes à Pontichéry, sous MM. de Lally & de Leyrit, homme de mérite, estimé d'Ayder, & fort attaché aux François, qui avertit l'Officier de l'indiscrétion de son Ecrivain Persan.

pas à l'Officier de retarder plus long-tems à se rendre auprès de lui, résolu d'agir rélativement à la proposition qui lui avoit été faite, soit pour la cacher ou la découvrir, suivant qu'Ayder seroit plus ou moins éloigné de faire arrêter Nand-Raja. En arrivant chez le Nabab, ce Prince lui dit en particulier : ce vieux fou de Nand-Raja a envoyé chercher votre Ecrivain Persan pour lui donner commission de faire venir des drogues de Pontichéry, avec lesquelles il veut faire de l'or ; cet homme vous a-t-il parlé ? Certainement il m'a rendu compte de son entrevue, lui répondit l'Officier François, & je ne puis, après ce qu'il m'a dit, que vous exhorter à ne pas tarder un moment pour faire arrêter le Raja ; à quoi le Prince repartit : c'est une chose décidée, tout est arrangé pour cela ; il doit faire, après-demain matin, son entrée dans Syringpatnam, à la tête de ses troupes ; les rues par où il passera seront bordées par les Grenadiers Cipayes ou Topas, jusques à son palais où il y aura un bataillon entier de Gardes ; ses troupes se mettront en bataille sur la place, sous le prétexte de devoir relever les postes à mesure que les Grenadiers les abandonneront. Moctum se charge de désarmer ses troupes & tout son monde ; on ne lui laissera que ses femmes & quelques domestiques, & on l'enfermera dans son propre palais ; le vieillard n'ayant

pas de tête, & personne n'ayant confiance en lui, tout se passera sans trouble, & s'exécutera tranquillement, devant être salué par le canon de la place, de même que Moctum qui quittera demain le gouvernement du Mayssour. Envoyez dans cette ville le plus d'Européens que vous pourrez, comme Canoniers; qu'ils entrent par petites troupes & par diverses portes, & qu'ils se réunissent, comme par curiosité, autour du palais de Nand-Raja : n'y allez pas vous-même; mais recommandez aux Officiers de remplir ponctuellement les ordres que Moctum ou son frere Ismaël-Saeb leur donneront.

Le peu d'attention que fit Ayder à la maniere dont l'Officier François insistoit de faire arrêter Nand-Raja, prouve combien ce Nabab est peu soupçonneux sur le compte des personnes qui ont gagné sa confiance.

Ce n'est pas la seule preuve de la franchise de son caractere qu'Ayder ait donnée à cet Officier; car cette même nuit, deux heures après être revenu du Dorbar [1], étant couché, on vint l'avertir de la part du Prince, que le Chef des Huissiers de la

---

[1] Dorbar veut dire proprement le Conseil, ou le lieu où il se tient; on se sert plus communément de ce mot pour dire la Cour.

Chambre, & le Porte-ſabre du Nabab, demandoient à lui parler pour affaire de la derniere conſéquence, qu'ils pouvoient lui communiquer au lit, ſans qu'il ſe dérangeât. Ayant fait entrer ces deux Officiers, ils lui dirent : La garde qui veille toutes les nuits, comme vous ſavez, autour du camp de Nand-Raja, a arrêté, il y a peu de tems, un de vos Gens qui en ſortoit ; quoiqu'il ait dit qu'il vous appartenoit, on a cru devoir le conduire au Nabab, parce que ſes ordres à ce ſujet ſont très-précis ; cet homme, en paſſant devant votre Garde, a demandé ſecours ; cette Garde l'ayant reconnu [1], l'a ôté de ceux qui le conduiſoient, & l'a rendu libre. Le Nabab nous a requis pour vous prier de lui envoyer cet homme, afin de le faire reconnoître par ceux qui l'ont arrêté, & nous a chargés de vous donner ſa parole qu'auſſi-tôt qu'il ſera certain que celui qui a été arrêté eſt un homme qui vous appartient, il vous le renverra pour que vous en faſſiez ce que vous voudrez.

L'Officier, très-étonné de cette nouvelle, qu'il croyoit avoir rapport à l'entrevue de l'Ecrivain Perſan, ordonna qu'on demandât

[1] Suivant les privileges accordés aux Européens, ils ont toute juſtice entr'eux, & ſur ceux qui leur appartiennent.

à la Garde qui étoit l'homme qu'on avoit délivré, à quoi le valet de chambre répondit : C'eſt un Pion [ 1 ] que j'ai envoyé au camp de Nand-Raja, avant midi, pour y chercher de la manne, quelqu'un m'ayant dit qu'un Marchand Droguiſte de ce camp en avoit de la nouvelle. Ce Pion ayant rencontré un ami, s'eſt amuſé juſques après minuit, ſachant qu'on n'avoit pas beſoin de lui ; il a été arrêté, ce qu'il a cru qu'on ne devoit pas faire à cauſe de votre bandouliere, & en paſſant devant votre Garde, il a crié & on l'a délivré ; l'Officier ayant ordonné qu'on fît venir ce Pion, il le remit aux Officiers du Prince, qui le conduiſirent devant leur Maître, & ſur la reconnoiſſance qu'en firent ceux qui l'avoient arrêté, il ſe contenta de lui faire cette queſtion : Es-tu venu de Pontichéry avec ton Maître ? Cet homme ayant répondu que oui : Eh bien, tu peux retourner chez lui, & cette affaire finit-là.

Le jour déſigné, Nand-Raja, ſans méfiance, fit ſon entrée avec pompe à Syringpatnam, à la tête de ſa petite armée, au bruit du canon, les troupes battant aux champs

---

[1] Pion, eſt un Domeſtique Noir, qui porte une bandouliere avec une plaque aux armes de ſon Maître, & qui marche devant ſon Palanquin.

& lui présentant les armes. Etant arrivé à son palais, il s'occupoit à recevoir les complimens des Premiers de la ville que la garde ne laissoit entrer que peu-à-peu, sous prétexte de la trop grande foule, lorsque Moctum arriva aux portes de la ville, suivi de quantité d'Officiers. Il fit signe aux troupes de ne lui rendre aucun honneur, & alla droit au palais de Nand-Raja à qui tout le monde croyoit qu'il alloit rendre ses respects, & mettant pied à terre, il se fit suivre par la premiere Compagnie du bataillon de Grenadiers qui gardoit la porte, & arrivant devant Nand-Raja qui venoit au-devant de lui, il lui dit, qu'Ayder instruit qu'il étoit entouré de gens qui lui donnoient de mauvais conseils, l'avoit chargé de les éloigner d'auprès de lui; en même-tems il ordonna à tout ce qui entouroit Nand-Raja de sortir du palais, ce qu'ils exécuterent sans mot dire, suivis par les Grenadiers; & Moctum ayant resté avec Nand-Raja, ses deux fils & quelques Officiers, l'entretien se passa avec la plus grande politesse, Moctum disant aux jeunes Princes qui devoient faire la campagne, qu'ils auroient deux peres au lieu d'un, & qu'Ayder & lui leur en serviroient. Pendant cette courte conversation, les femmes & toute la famille de Nand-Raja se firent annoncer: Moctum sortit, emmenant avec lui les deux fils auxquels il représenta qu'il étoit

de leur honnêteté de voir le Nabab, afin de lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé, & de prendre ses ordres pour leur départ. Ces jeunes Seigneurs partirent accompagnés de plusieurs Officiers de la suite de Moctum, sans que, ni eux ni Nand-Raja marquassent le moindre étonnement, encore moins aucun chagrin. Après leur départ, Moctum dit un mot au Général de Nand-Raja, qui ordonna à sa troupe de mettre bas les armes, ce qui s'exécuta dans le plus grand silence; ensuite on mura toutes les portes & les fenêtres du palais de Nand-Raja, qui donnoient sur la rue, à l'exception de la principale porte, ce qui est peu de chose dans une maison Indienne dont tous les jours se prennent dans des cours intérieures ou sur les jardins. Ce fut ainsi que Nand-Raja, au grand contentement de la vieille Dayva, se trouva renfermé dans son propre palais: Ayder paya ce qui étoit dû à ses troupes qui prirent parti, pour la plûpart, dans les siennes. Sur l'évaluation faite des revenus du Raja à quatre lacs de roupies, il lui en fut accordé deux pour sa subsistance, & les deux autres furent donnés à ses fils qui firent la campagne en brillant équipage, sous la conduite du vieux Général, de leur pere, qui parut avoir été d'accord avec Ayder sur tout ce qui venoit de se passer.

Tous les préparatifs, pour la campagne, étant faits, les armées se mirent en marche : celle de Nizam dirigea sa route sur Oscota, & celle d'Ayder sur Benguelour.

Lorsqu'on fut arrivé & campé aux portes de cette Ville, il se tint plusieurs conseils chez Ayder, pour décider les opérations, & prendre les mesures nécessaires en pareille circonstance. Bazaletzing, Rocum-Daulla & quelques autres Chefs, assisterent à ces conseils. Il y fut convenu que les deux armées marcheroient toujours séparées, mais à portée de se secourir & de s'aider dans toutes les opérations ; que l'armée d'Ayder auroit l'avant-garde, jusques à ce qu'on eût passé les grandes & les petites Gates, & qu'on fût arrivé dans le pays d'Arcate, où l'on décideroit s'il étoit plus convenable qu'elles agissent séparément.

*Fin du premier Volume.*

# HISTOIRE

## D'AYDER-ALI-KHAN.

---

TOME SECOND.

---

# HISTOIRE
## D'AYDER-ALI-KHAN,
## NABAB-BAHADER,

ROI des Canarins, &c. SOUBA de Scirra, DAYVA du Mayssour, SOUVERAIN des Empires du Cherequi & du Calicut, &c. NABAB du Benguelour, &c. SEIGNEUR des Montagnes & Vallées, ROI des Isles de la Mer, &c. &c. &c.

ENRICHIE DE NOTES HISTORIQUES.

*PAR M. M. D. L. T. Général de dix mille Hommes, de l'Empire Mogol, & ci-devant Commandant en chef l'Artillerie de l'Armée d'Ayder-Ali, & un Corps de Troupes Européennes, à la solde de ce Nabab.*

TOME SECOND.



*A PARIS,*
Au Bureau des Nouveautés.

1784.



# HISTOIRE D'AYDER-ALI-KHAN, OU NOUVEAUX MÉMOIRES SUR L'INDE.

SI l'on n'a eu jusqués ici qu'une idée superficielle des différentes guerres qu'Ayder-Ali-Khan a été obligé de soutenir, soit contre les Marattes, soit contre les Anglois & autres ennemis aussi jaloux de ses succès, & si l'on n'est entré dans aucun détail des opérations militaires de ce fameux Conquérant, la vérité est que n'ayant pu joindre ce Souverain que pendant la guerre de la côte de Malabar, l'Auteur de ces Mémoires n'a pas cru devoir donner des détails sur des batailles

& ſur des opérations où il n'a eu aucune part, & dont il n'auroit pu parler que fort arbitrairement. Il n'eſt point de Militaires qui ne ſavent le peu de reſſource qu'on peut retirer de toutes les Relations que peuvent faire des Officiers particuliers, lorſqu'ils veulent vous donner la connoiſſance des détails des opérations d'une guerre quelconque.

Pour faire connoître le génie, le caractere & les talens d'Ayder ; relativement à la guerre, il eût été ſans doute très-intéreſſant de parler de toutes les marches, ſiéges & batailles où s'eſt ſignalé ce fameux Conquérant ; mais, afin de ſatisfaire l'empreſſement des Lecteurs, l'Auteur s'eſt réſervé de donner dans ce volume des détails curieux ſur une période de la durée de la guerre qu'Ayder a faite avec les Anglois. Il racontera du moins ce qu'il a vu & ſu pertinemment, en aſſurant que cette guerre eſt plus capable qu'aucune de celles qu'ait faite Ayder, de donner de juſtes idées de la grandeur de ſon génie, ce Nabad ayant eu à combattre des ennemis qui avoient ſur lui l'avantage de la ſcience & de la diſcipline militaires. Il ſera facile de juger, lorſqu'on aura eu connoiſſance de ce que ce Souverain a fait dans la guerre de 1767 à 1769, de ce qu'on peut eſpérer de la fin de celle qu'il a commencée en 1779.

Cette guerre eſt d'autant plus intéreſſante, qu'elle forme une époque dans l'Hiſtoire des Européens dans l'Inde, puiſque c'eſt la premiere guerre que les Européens aient terminée, en demandant la paix aux Indiens.

Avant que de donner les détails des opérations de cette fameuſe guerre, on croit devoir faire connoître les forces des deux ennemis.

Les poſſeſſions d'Ayder conſiſtoient, en 1767, lorſqu'il commença la guerre contre les Anglois, dans le Royaume de Mayſſour, le pays de Benguelour qui en faiſoit autrefois partie, tout le pays appellé Malleam ou Carnotie dans les cartes, ce qui ſignifie pays de montagnes en deux langues différentes, & qui comprend toutes les vallées & les montagnes, depuis Ambour juſques au Maduré, Travancour & la côte de Malabar, la ville de Sçirra, le pays de Ballapour, le petit Royaume de Biſnagar, le Royaume de Canara, qui s'étend juſqu'au Cap de Rama, ſur les bords de la mer, & juſques au Viſapour dans les terres, & enfin la Souveraineté de la côte de Malabar, & des Iſles Maldives ; ces pays n'étant que tributaires. On peut voir par la carte, qui eſt à la tête de cet Ouvrage, que tous les Etats d'Ayder ont l'avantage d'être

rassemblés, & d'être défendus du côté des Anglois par les montagnes & par des gorges. Tous ces pays contiennent, si l'on en croit le bruit populaire, plus de mille forteresses, tant grandes que petites, ce qui peut être exagéré ; je puis cependant certifier, comme témoin oculaire, que le nombre en est considérable. Toutes les grandes forteresses ont de fortes garnisons, composées des troupes de l'armée, qui sont changées de tems en tems, & des troupes de garnisons ou espece de milices, qui ont une paye moindre que les troupes de l'armée; les forteresses n'ont que des soldats de milices pour garnison ; & dans le cas d'invasion de l'ennemi, les habitans des montagnes, qui, à la moindre alarme, prennent tous les armes, s'y jettent dedans, & les défendent avec assez d'opiniâtreté, pour obliger à les assiéger. Ces forteresses, qui paroissent avoir été construites contre les incursions des Marattes, ont des fossés, des bastions ou des tours ; il y en a beaucoup dont les fortifications sont revêtues en pierres ou en briques ; mais la plus grande partie des petites forteresses, sur-tout dans le plat pays, ont leurs fortifications en terre rouge, mais qui a la propriété d'acquérir en peu de tems une consistance équivalente à celle des briques cuites au soleil ;

toutes ces forteresses sont on ne peut mieux entretenues, sur-tout depuis qu'elles sont sous la domination d'Ayder.

Les Etats de ce Prince abondent en riz & en toute sorte de denrées, de même qu'en bestiaux de toute espece, c'est-à-dire, en bœufs, en moutons, chévres & éléphans; pour les chevaux & les chameaux, la plus grande partie vient de l'Etranger; & Ayder, par un bon usage de son argent, est toujours bien pourvu d'une grande quantité de chevaux & d'éléphans, qui sont les animaux les plus utiles à la guerre, ayant toujours en réserve dans des villages deux à trois cents éléphans, & quinze à vingt mille chevaux. Pour ne point manquer de ces animaux qui lui sont si nécessaires, il achete toujours ceux qui sont les plus robustes, pourvu toutefois qu'on les lui donne au prix auquel il les taxe; ce qu'il ne fait qu'après les avoir bien & duement examinés; & comme ses offres sont toujoürs raisonnables, il vient des Marchands de toutes parts lui présenter ce qu'ils ont de plus beau.

On doit ajouter à tous ces moyens que ce Nabab a de faire la guerre, l'assurance où il étoit que les Anglois ne pourroient, faute de Cavalerie, empêcher que les vivres ne vinssent en abondance dans son armée de toutes les parties de ses Etats, & par des-

sus tout, les trésors immenses qu'il possédoit, qui, joints aux revenus considérables de ses possessions, le mettoient en état de soutenir la guerre la plus longue & la plus dispendieuse. On évaluoit dans cette année (1767) toutes les forces d'Ayder-Ali-Khan, à cent quatre-vingt à deux cent mille hommes environ, dont vingt-cinq mille de Cavalerie; mais comme il falloit garnir toutes les forteresses, & laisser quelques troupes sur les frontieres, l'armée qu'il faisoit marcher contre les Anglois, pouvoit être de cinquante à cinquante-cinq mille hommes, dont dix-huit mille de Cavalerie; savoir dix mille hommes d'excellente Cavalerie, & environ huit mille de Marattes, Pandaris, & autres qu'on ne peut mieux comparer qu'aux Cosaques qui suivent l'armée Russe, n'étant propres qu'à ravager le pays & à piller les bagages. L'Infanterie consistoit en vingt mille Cipayes ou Topas, armés avec seize mille bons fusils, parce que tous les Officiers, y compris les Caporaux, n'avoient point de fusils; outre que c'étoit l'usage chez les Indiens, Ayder n'en étoit pas assez pourvu de bons pour mieux armer ses troupes: celles qui avoient été laissées dans les garnisons, avoient des fusils à baguettes de bois & à tenons; le reste de l'Infanterie étoient des Péadars, Carnates où

Caleros, armés de fusils à mèche, & de lances.

Le nombre des Européens montoit à environ sept cent cinquante, divisés en deux Compagnies de Dragons ou Hussards, en deux cent cinquante Canoniers, & en Officiers & Sergens dispersés dans les Régimens de Grenadiers & de Topas.

Il y avoit aussi quelques troupes armées d'armes inconnues, ou hors d'usage aujourd'hui en Europe, au nombre d'environ mille hommes, montés deux à deux sur des chameaux de course, portant de longs mousquets à serpentins, du calibre d'une balle d'environ trois onces, ayant une très-grande portée. Ces armes s'appuyent sur une fourche de fer, attachée au canon; ces soldats, qui sont tous d'excellens tireurs, suivent la cavalerie, ils se jettent sur les flancs dans des lieux fourrés, & font un feu meurtrier contre la cavalerie ennemie. Cette troupe a le privilege singulier d'avoir, de dix en dix hommes, un drapeau; est-ce un honneur, ou est-ce pour tromper l'ennemi & lui faire croire, par le grand nombre des drapeaux, qu'il a à combattre un Corps nombreux d'infanterie? Cette troupe est très-ancienne, &, suivant les apparences, la premiere que les Indiens ont armée d'armes à feu. Le même nombre de mille à

douze cens hommes portoit des fouguettes ou fusées de fer ; ce sont des boîtes de tolle faites en fusées, & qui se jettent de même, étant attachées à des baguettes, elles sont plus ou moins grandes ; il y en a qui contiennent plus d'une livre de poudre ou d'artifice, & qui ont une grande portée, qui peut aller à cinq cens toises. Plusieurs de ces fusées sont chargées à éclater, d'autres ont le bout du fer acéré & capable de percer. Enfin, d'autres ont le bout percé & sont chargées pour souffler de l'artifice & mettre le feu ; cette arme est de grande dépense & peu proportionnée à ses effets. Je pense que ce défaut vient de ce qu'on n'apporte pas assez d'attention à dresser ceux qui s'en servent ; on en a vu néanmoins quelquefois des effets funestes, comme le feu mis à des caissons de munitions [1]. Ces fouguettes sont très-propres à incendier les villes & les villages où l'ennemi a des ma-

[1] Suivant la relation donnée par les Anglois de la bataille gagnée par Ayder contre les Colonels Baylie & Fletcher, une fouguette ayant mis le feu à un caisson, qui, en sautant, en embrasa deux autres, la bataille fut perdue, parce que Tipou-Saeb, fils d'Ayder, tomba avec la Cavalerie sur l'Infanterie Angloise, que cette explosion avoit mise en désordre.

gasins. Une cavalerie qui n'est point habituée à cette arme, seroit bientôt mise en désordre ; ces fusées, qui ont sur le fusil l'avantage de parcourir une ligne courbe, par conséquent de pouvoir être tirées par des gens qui sont derriere une ligne de combattans à pied ou à cheval, soufflent, en tombant aux pieds des chevaux, une espece de feu de forge qui les effraye ; elles éclatent & blessent plusieurs chevaux aux jambes, & elles font des zigzags qui les incommodent beaucoup. Les Anglois se sont servis de cette arme contre la cavalerie d'Ayder ; mais, comme elle étoit habituée à ce feu, par différens exercices avec des fusées de cartons, les chevaux n'en étoient point effrayés ; animés au contraire, ils marchoient fiérement sur les fouguettes.

Une troupe d'Arabes, armés de fléches, arriverent à Syringpatnam peu de tems avant le départ de l'armée ; c'étoient des hommes très-bien faits, forts & nerveux ; Ayder ne croyant pas cette arme fort redoutable à ses ennemis, en forma deux Compagnies ; l'une fut habillée de rouge qu'il joignit à son savari ; & l'autre, habillée en bleu qu'il donna au Commandant de ses Européens, pour s'en servir à ce qu'il trouveroit bon : ils étoient fort adroits contre les oiseaux & le gibier ; leurs arcs, leurs carquois &

leurs flèches, étoient grands & très-ornés.

L'armée de Nizam - Daulla, Souba du Décan, Roi de Golconde, &c. passoit pour être forte de cent mille hommes ; mais il n'y avoit pas quarante mille combattans, dont trente mille de cavalerie, & dix mille d'infanterie, & à peine, sur ce nombre, deux mille avoient des fusils, le reste n'avoit que des mousquets, appellés *Cailletaux* dans l'Inde. Cette infanterie étoit cependant commandée par un brave homme, nommé *Abderaman-Khan*, qui avoit servi sous MM. de la Bourdonnaye & de Bussi ; c'est ce dernier qui lui avoit fait donner le commandement de l'infanterie du Souba du Décan ; il déploroit lui-même le mauvais état de sa troupe, qui étoit d'ailleurs toujours très-mal payée.

La cavalerie étoit belle, mais plus propre à la parade qu'au combat, chaque Chef étant propriétaire de sa troupe dont il étoit le maître absolu, ne suivant, pour la plûpart, l'armée du Souba du Décan, que comme Vassaux de l'Empire ; ils étoient peu disposés à risquer leur vie & leurs chevaux, dans cette guerre & dans toute autre, à moins d'être animés par la vengeance, par l'espoir du butin ou quelque autre passion.

Ces Chefs étoient les plus grands Seigneurs du Décan, tels que Ram-Schander,

Prince Maratte, qui porte le nom d'Alexandre, dont il prétend être descendu, les trois Nababs ou Princes Patanes, de Sanour, de Carpet & de Canour, &c.

Cette armée étoit suivie d'une multitude de Marchands, d'ouvriers, de femmes & de valets, ce qui donnoit au campement de cette armée une grande étendue & la plus grande facilité aux Anglois de la surprendre, si Ayder eût été moins expérimenté & n'avoit pas veillé à sa sûreté. Cette armée qui ne pouvoit être que d'un foible service dans une action, contribuoit beaucoup à la réputation d'Ayder, & pouvoit lui procurer un grand nombre de partisans; mais les soupçons bien fondés d'Ayder contre Rocum Daulla, & même contre Nizam, obligeoient ce Souverain à se tenir sur ses gardes contre une trahison qui pouvoit lui être plus fâcheuse qu'une bataille perdue; d'ailleurs le refroidissement se mit bientôt entre les deux Soubas à cause des besoins continuels d'argent de Nizam & de tous les Chefs qu'Ayder ne fut pas d'humeur à satisfaire sur toutes leurs demandes, soit en don, soit en emprunt, ne voulant pas se mettre dans le cas de perdre son argent & ses alliés, & se repentant de n'être pas convenu que Nizam, après avoir donné l'investiture de la Nababie d'Arcate à son fils, se retireroit dans ses Etats.

On verra, par la ſuite, que ces Alliés ne tarderent pas à ſe ſéparer & à rompre leur alliance.

Ces deux armées traînoient à leur ſuite une artillerie formidable, montant au moins à cent dix pieces de gros canon ; l'artillerie d'Ayder étoit plus nombreuſe, mieux pourvue de munitions, ſervie par de bons Canoniers Européens, & traînée par d'excellens attelages ; mais ſur ſoixante pieces de canon, il y en avoit trente de fer. L'artillerie de Nizam, au contraire, étoit toute compoſée de belles pieces de fonte en très-bon état, fondues par les Européens, & trente au moins étoient des pieces françoiſes fondues ſous le regne de Louis XIV, reſte de l'artillerie perdue dans le naufrage de l'Eſcadre de M. de la Haye, dans la rade de Maſulipatnam, occaſionné par un ouragan ; cette place appartenoit alors aux Rois de Golconde, Soubas du Décan, qui firent retirer du fond de la mer, l'artillerie des vaiſſeaux françois, qui a été tranſmiſe à Nizam Daulla, leur Succeſſeur ; cette belle artillerie étoit mal pourvue de munitions, mal attelée & ſervie par des Laſcars ou Canoniers Indiens, poltrons pour l'ordinaire, & mauvais Canoniers.

Ayder employa encore contre les Anglois une petite armée d'environ ſix mille hommes

revenus de la côte de Malabar ; qu'il confia à Maffous-Khan qu'il favoit bien n'être pas bon Général, mais qu'il crut pouvoir réuffir à faire révolter les Peuples du Maduré dont il avoit été Souverain , & qui font des Montagnards toujours prêts à prendre les armes & à fe révolter. Le pauvre Maffous-Khan, fi habile en intrigues & en négociations , fe laiffa tromper par le Colonel de Bek , Allemand, au fervice des Anglois, qui l'attira dans le centre du Maduré , en paroiffant reculer devant lui , & qui , par ce ftratagême , parvint à le faire prifonnier.

Nous ne ferons point entrer au nombre des forces d'Ayder , fa flottille qui n'étoit alors compofée que d'un vieux vaiffeau acheté des Danois , percé pour foixante pieces de canon, & qui en portoit cinquante; de trois autres de vingt - quatre à trente-deux canons ; de fept à huit palmes , bâtimens à voiles & à rames de douze & quatorze canons, & d'une vingtaine de Galvètes ou autrement grandes Galiotes portant quatre-vingts hommes & deux canons. Trois ou quatre vaiffeaux ou frégates que la Compagnie Angloife entretient toujours armés dans les mers de l'Inde, auroit fuffi pour difperfer cette flotille. Un Anglois qu'Ayder avoit fait fon Amiral, ayant conduit le gros vaiffeau à Bombay pour le radouber ; il fut faifi &

déclaré de bonne prise, aussi-tôt qu'on fut instruit à Bombay du commencement des hostilités, action qu'Ayder a toujours regardé depuis comme une perfidie de la part des Anglois.

La puissance Angloise, dans l'Inde, étoit en 1767, au plus haut point de sa grandeur. Cette Nation possédoit tout le Bengale, la Province la plus riche, la plus fertile & la plus peuplée de l'Empire Mogol, dans laquelle on comptoit neuf millions d'habitans lorsqu'elle tomba sous la puissance des Anglois, & que le Gouvernement vexatoire & barbare a réduit à six millions au plus; outre cette province, ils possédoient toute la côte d'Orixa & celle de Coromandel, n'ayant d'autres bornes que les gates ou montagnes, les villes de Surate & Cambay, grandes villes dans le golfe de ce nom, dont la premiere est la place la plus commerçante de l'Inde, l'isle de Bombay & le pays de Salcete, sur la côte des Marattes, les forts de Talicheri, Mondeli & Anzingue, sur la côte de Malabar, outre nombre de comptoirs & différens établissemens, tels que ceux qui sont dans l'isle de Sumatra, trop éloignés pour être d'aucune utilité dans cette guerre. Les revenus territoriaux de toutes ces possessions, alloient au-delà de deux cens millions, argent de France, ce dont l'auteur

de ces mémoires est certain, ayant eu entre les mains le compte rendu au Roi d'Angleterre & à son Conseil privé des affaires de la Compagnie Angloise des Indes Orientales.

Les forces des Anglois dans l'Inde, passoient quatre-vingt-dix mille hommes, savoir, huit régimens d'infanterie Angloise de mille hommes chacun, dont trois sur l'établissement de Madras, trois sur celui du Bengale, & deux sur celui de Bombay; en outre, douze cens hommes d'artillerie répartis sur les trois établissemens, à quoi on peut ajouter mille à douze cents Invalides destinés à la garde des forteresses. Les troupes Indiennes consistoient en soixante quatre régimens de mille Cipayes chacun, dont trente étoit sur l'établissement de Madras; leur cavalerie pouvoit être de quatre mille chevaux, dont douze cents seulement étoient sur l'établissement de Madras; toute cette cavalerie étoit Indienne, à l'exception d'environ quatre cents Européens, à quoi il faut ajouter les garnisons des établissemens situés dans l'isle de Sumatra & ailleurs, par les secours qui furent envoyés du Bengale à Madras. Le Général Schmidt eut à sa disposition, après avoir laissé les garnisons nécessaires, cinq mille Européens, deux mille cinq cents Cipayes & deux mille cinq cents chevaux,

parmi lesquels on comptoit deux cents Cavaliers Européens & douze cents Indiens exercés à l'Européenne & commandés par des Officiers & des Maréchaux de logis Anglois; le reste étoit de la cavalerie de Méhémet-Ali-Khan. Mais cette cavalerie si inférieure en nombre à celle d'Ayder, étoit généralement mal montée & hors d'état, même à nombre égal, de se présenter devant celle d'Ayder.

Les Anglois n'ont jamais pu réussir à former dans l'Inde un bon corps de cavalerie Européenne. Comme ils ont fait passer dans ce pays un régiment de dragons, suivant toutes les apparences, les choses seront sur un tout autre pied à l'arrivée de ce corps. On auroit de la peine à se persuader que la cause qui a empêché les Anglois de former un bon corps de cavalerie dans l'Inde, soit la bonne discipline à laquelle ils ont voulu assujettir les cavaliers.

La cavalerie Angloise, en Europe, est reconnue pour être excellente, & sa bonté vient moins de la qualité des chevaux. que du bon choix des cavaliers. La paye d'un cavalier est telle en Angleterre, qu'elle rend l'état de cette milice très-gracieux, au point que les fils des plus riches Fermiers & des bons Bourgeois, recherchent avec empressement de servir dans la cavalerie, ce qui donne

donne la facilité de choisir de très-beaux hommes & de bons sujets, & de les tenir dans la meilleure discipline, par la seule crainte d'être chassés. Les premiers Officiers qu'on a chargés, dans l'Inde, du commandement de la cavalerie Angloise, ont cru devoir conserver la même discipline qu'en Europe, mais d'autres tems, d'autres lieux, d'autres mœurs. Les recrues qui passent de l'Angleterre dans l'Inde, au lieu d'être des gens de l'espece qui compose la cavalerie Angloise en Europe, sont généralement des libertins & de mauvais sujets; comme la Compagnie ne veut pas perdre un soldat, on inflige, pour toute peine, à un cavalier, celle d'être renvoyé à servir dans l'infanterie, & un homme n'est point encore cavalier, qu'il est déjà renvoyé. Les François ont fait, dans l'Inde, d'excellens cavaliers, en s'attachant à former de bons hommes de cheval, & étant beaucoup plus indulgents sur la discipline & sur les mœurs.

Les Anglois, en ajoutant à toutes ces troupes, faisant plus de trente mille hommes, les troupes de Méhémet-Ali-Khan, du Roi de Tanjaor & de quelques Palliagars, & de Marao, Chef Maratte, qui tous ensemble, auroient pu former plus de vingt mille hommes, avoient à la disposition du Gouvernement de Madras, au moins cinquante

de celle d'Ayder, & l'obligeoit de ménager ses munitions du guerre & de bouche au-delà de ce qu'il eût été nécessaire; mais ce qui l'embarrassoit le plus, étoit sa dépendance du Gouverneur & du Conseil de Madras, qui, sans avoir aucune véritable connoissance des forces d'Ayder, de la qualité de ses troupes, & de la nature du pays, lui donnoient sans cesse des ordres contraires à ses vues & à tous les principes, & alloient jusques à lui reprocher les ravages que faisoit la Cavalerie d'Ayder, que ce Général leur avoit prédits lorsqu'il avoit voulu les porter à s'accommoder avec ce Nabab, pour éviter cette guerre, & qui, ne perdant pas de vue l'occasion de rapiner & de s'enrichir, faisoient subsister l'armée au moyen des traités avec des Fournisseurs avec qui ils étoient intéressés, vexant les habitans de Madras & du pays, sous le prétexte de ces Fournitures, de la maniere la plus odieuse [1].

[1] Ce Conseil, pour rapiner, imagina deux moyens singuliers : au lieu de faire fournir à leurs troupes de l'arac du pays, qui étoit aisé à trouver par-tout, ils imaginerent de leur donner du rumb, qu'il falloit tirer de Batavia, au moyen de quoi il y eut un traité pour cette fourniture. Personne n'ayant voulu se charger de fournir les bœufs nécessaires pour

Quoique nous ayons parlé du départ du Général Schmidt pour aller s'emparer de diverses places des Etats d'Ayder, nous n'avons encore rien dit de ses opérations, afin de réunir dans un seul récit toutes les opérations militaires de cette guerre intéressante : ce Général Anglois fit plusieurs sieges pendant le tems des négociations & des préparatifs d'Ayder ; il prit Tripetour, Vaniambari & Singueman, sans beaucoup

---

l'artillerie, les bagages, &c. ils s'ingérerent de prendre par force ceux qui appartenoient aux gens de la ville & de la campagne ; mais, au lieu de les acheter sur le pied de six à huit pagodes leur valeur, ils en payoient le louage une pagode par mois. Ils payoient à la fin du premier mois une pagode ; mais à la fin du second, ils disoient au Propriétaire que son boeuf étoit mort, & on le passoit en compte à la Compagnie comme acheté sa valeur, quoiqu'il ne revînt, par cette fripponnerie, qu'à une pagode. Si le Propriétaire avoit voulu donner un valet pour le conduire, il lui auroit coûté cinq roupies par mois, au lieu de trois & demi que vaut la pagode de Madras. Au moyen de cette belle manœuvre, en peu de tems le pays fut dépourvu de bestiaux, personne ne voulant en acheter pour se les voir voler impunément, & ils étoient obligés de faire la plûpart des transports par des hommes.

de peine ; c'est-à-dire, chacune de ces mauvaises places tint quelques jours, plus ou moins ; il prit aussi Caveripatnam, dont la forteresse ne se rendit qu'après dix-sept jours de tranchée ouverte, & il assiégea Kisnagari, forteresse sur une montagne escarpée, dont il fut obligé de lever le siege, après avoir donné deux assauts, dans le dernier desquels, outre les soldats, il perdit plus de quatre-vingt Grenadiers ; c'est la seule place qui fut défendue par un Officier Européen [1].

---

[1] Cet Officier se nommoit Constantin, natif d'Andernac, sur le Rhin, dans l'Electorat de Cologne ; il avoit passé dans l'Inde avec la troupe de Ficher, en 1754. Il s'étoit marié avec une Portugaise, dont il eut une fille très-jolie ; lorsque le sieur Hughel commandoit les Européens de l'armée d'Ayder, il étoit Sergent. Les Officiers apprirent que lui & sa femme traitoient de la vente de leur fille au Nabab ; les Européens regarderent cette vente comme une infamie odieuse, qui réjailliroit sur tous les Européens de l'armée ; M. Hughel le fit venir, pour l'interroger sur le dessein qu'on lui prêtoit, & qu'il nia. Un jeune Officier offrit d'épouser la fille, ce que le pere accepta avec reconnoissance, & M. Hughel, en faveur du mariage, fit le futur beau-pere Officier ; mais dans la même nuit

C'eſt pendant le ſiege de cette place, que les armées d'Ayder & de Nizam ſe mirent en mouvement pour s'approcher de l'ennemi ; Kiſnagari eſt à vingt-deux lieues de Benguelour, par la route que peut ſuivre une armée. Pour arriver à cette place, il faut paſſer des gorges qu'il eſt très-aiſé de défendre.

Ayder dirigea ſa marche de maniere que le ſecond jour il ſe trouva à quatre lieues des montagnes, à cette même diſtance & en face de la gorge de Vailour qui débouche à quatre lieues de Caveripatnam, ville &

---

le pere & la mere livrerent leur fille à Ayder pour cinquante mille roupies, & Ayder les fit paſſer dans le pays de Benguelour. Il a depuis ce tems toujours demeuré éloigné de l'armée, les habitans du plat-pays ayant dépoſé toutes leurs richeſſes dans la forteresſe de Kiſnagari ; après ſa belle défenſe, il ouvrit les caiſſes & caſſettes, prit ce qu'il y avoit de précieux, qu'on fait monter à une forte ſomme. Il s'eſt ſauvé à Goa, d'où il a paſſé à Bombay & de-là en Europe.

Le Chirurgien François d'Ayder rapporte que la fille lui a dit depuis qu'elle ſe croit plus heureuſe d'avoir été vendue au Nabab, que d'avoir reſté avec ſes pere & mere, qui auroient pu faire d'elle un plus honteux trafic.

forteresse sur le Paler, à sept lieues de la gorge de Kisnagari qui étoit sur la droite, & à la distance de six lieues environ de la gorge de Ventigheri qui débouche à deux lieues & demie de Vaniambari. En partant de Benguelour, on ne prit aucune précaution pour empêcher le Général Anglois d'être averti de la marche des armées ; en conséquence, les avis ne lui manquerent pas, tant par ses espions, que par ses intelligences secretes dans l'armée de Nizam.

Sur les avis que reçut le Général Schmidt, il leva le siege de Kisnagari, & vint se poster pour défendre la gorge de Vailour, avec d'autant plus de raison, qu'elle étoit la seule praticable pour l'artillerie, & qu'étant dans le centre, & ayant derriere lui Caveripatnam, il étoit plus en état que dans toute autre position, de se porter à la gorge qu'Ayder vouloit passer, ou de se retirer en sûreté.

Ayder tint un Conseil de guerre où assista Rocum-Daulla, pour décider sur laquelle des trois gorges on devoit se porter pour forcer le passage ; & afin que tout le monde pût donner son avis avec connoissance de cause, il produisit les cartes qu'il avoit fait lever de ces différens passages, & qui ne laissoient rien à désirer, donnant la connoissance la plus exacte des lieux par une suite

ſuite de tableaux parfaitement deſſinés. Ce Conſeil décida que les Anglois étant poſtés avec toutes leurs forces, pour garder la gorge de Vailour, il falloit déboucher par celle de Ventigheri, celle de Kiſnagari étant abſolument impraticable pour l'artillerie, & quoique l'armée de Nizam qui campoit ſur la gauche d'Ayder, fût plus à portée de ce paſſage, celui-ci ſe chargea de le forcer ſuivant les conventions faites, à former l'avant-garde avec ſon armée; en conſéquence, il fut ordonné qu'à deux heures du matin l'armée d'Ayder ſe mettroit en marche ſur une ſeule colonne, en laiſſant tous ſes bagages dans le camp.

Les Carnates & autres troupes irrégulieres formerent la tête de la colonne; ils furent ſuivis par tous les Cipayes précédés de leurs Grenadiers & ſuivis par la Cavalerie; l'artillerie venoit enſuite, précédée par deux mille Topas, & le reſtant des Topas, leurs Grenadiers, les Canoniers Européens; & enfin les deux Compagnies de Cavalerie Européenne fermoient la marche & faiſoient la queue de la colonne. Ayder, à la tête de deux mille hommes de la Cavalerie, marchoit ſur le flanc droit de la colonne.

Les Anglois ayant appris l'ordre de cette marche, ſe mirent en mouvement pour pré-

venir Ayder & arriver avant lui à la gorge de Ventigheri, ce qui leur étoit aisé, n'ayant pas trois lieues de chemin à parcourir ; mais ce à quoi ils ne s'attendoient pas, c'est qu'après une heure de marche, les Européens, les Grenadiers Topas, & successivement l'artillerie & tous les Topas, firent demi tour à droite, & prirent la route de la gorge de Vailour, avec la plus grande célérité.

Comme cette troupe étoit supposée n'avoir d'autre destination que l'escorte de l'artillerie, on avoit laissé prendre un intervalle considérable à la Cavalerie qui précédoit les Topas, afin qu'on s'apperçût moins de cette contre-marche dont le Chef des Européens, commandant cette partie de l'armée, avoit seul le secret [1]. Cette ruse réussit parfai-

---

[1] Lorsqu'on eut annoncé à toute l'armée de hâter sa marche, & que les Européens avoient surpris le passage de la gorge de Vailour, un Chirurgien de l'armée, croyant faire merveille, profita d'un Patmar, qui alloit de Mahé à Pontichéry, pour écrire au Gouverneur : *Nous sommes en pleine marche pour descendre à la côte ; notre Commandant, qui sert de guide aux armées, a forcé le passage de la gorge de Vailour*. Ce Patmar n'ayant point de raison pour éviter l'armée Angloise, le Général Schmidt

tement : les Huſſards & les Dragons traverſerent au grand galop, ſans trouver aucun obſtacle, la gorge qui eſt très-longue, étroite, & fait beaucoup de détours, mais qui eſt très-unie. Ils étoient accompagnés des Canoniers Européens & des Grenadiers Topas qui les ſuivoient, on peut dire, à toutes jambes, quoiqu'ils euſſent fait quatre lieues au grand pas. Le Général Schmidt avoit bien laiſſé quelque Infanterie de Méhémet-Ali & une partie de ſa Cavalerie Indienne à l'entrée de cette gorge; mais un corps de Cavalerie d'Ayder, qui avoit paſſé la gorge de Kiſnagari, ayant paru dans la plaine, ſuivi de la garniſon de cette forteſſe, la troupe laiſſée par les Anglois, avoit abandonné la gorge, & s'étoit retirée au plus vîte ſur Caveripatnam. Au moment où le Commandant Européen débouchoit la gorge, il rencontra Bahoud-Khan [1],

lui ôta ce papier, qu'il envoya au Gouverneur de Madras, & on a voulu s'en ſervir comme d'une piece pour prouver la connivence du Gouvernement François avec Ayder Ali-Khan.

[1] Bahoud-Khan étoit un Chef Patane, échappé au maſſacre que fit faire Anaverdi-Khan des Patanes qui étoient au ſervice du Nabab d'Arcate; toute ſa famille y périt, & il n'échappa, avec un de ſes freres, qu'à cauſe de leur bas-âge. S'étant retirés avec leur mere

Commandant de cette Cavalerie qui venoit lui-même lui annoncer qu'il ne trouveroit aucune oppoſition. Sur cette nouvelle, il envoya l'ordre de tirer les neuf coups de

---

à Pontichéry, M. Dupleix lui donna dans la ſuite commiſſion de lever une Compagnie de Cavalerie, à la ſolde de la France, & il devint le Commandant de la Cavalerie Indienne. M. Dupleix entretenoit ce Patane, extrêmement attaché aux François, & il n'y a rien qu'il ne fît pour leur prouver ſon attachement. Il a quitté le ſervice de Nizam-Ali-Khan, pour paſſer avec ſa troupe à celui d'Ayder. Ce Nabab lui diſant un jour : je m'étonne Bahoud-Khan, que vous n'ayez que trois cens chevaux, vous qui en aviez quinze cens lorſque vous étiez au ſervice des François. --Seigneur, lorſque M. Dupleix me diſoit : Bahoud-Khan, il faudroit augmenter votre Cavalerie, il me diſoit toujours : allez trouver le Tréſorier, qui vous avancera l'argent dont vous aurez beſoin. Ces paroles tiroient ſur Ayder, qui ne paye jamais que les Cavaliers & les chevaux qui ont paſſé la revue. Il affecta de ne point faire attention aux paroles de Bahoud-Khan, & lui dit : Vous êtes toujours ſi attaché aux François, cependant ils vous doivent beaucoup ; & quoiqu'on ait remis le pavillon à Pontichéry, il paroît qu'on ne ſonge pas à vous payer. --Sans la bienveillance & la confiance que les François

canon de trois en trois, convenus entre Ayder & lui pour le ſignal que la gorge étoit forcée & libre, & ſur ce ſignal, ce Nabab fit rétrograder toute ſon armée, & arriva lui-même à la tête de la Cavalerie, à la queue de l'artillerie qui paſſa d'abord après les Topas qui avoient eu ordre de la devancer.

Le Général Schmidt, n'ayant pas tardé d'être inſtruit que l'armée d'Ayder débouchoit par la gorge de Vailour, ſe retira le plus promptement poſſible vers Caveripatnam où il ne crut pas devoir s'arrêter, aimant mieux y laiſſer douze cens de ſes meilleurs Cipayes, quelques Topas attachés à l'artillerie & trente Canoniers Européens; il ſe retira ſur Tripetour pour ſe rapprocher des ſecours, & des convois qu'il attendoit de Madras, & faciliter ſa jonction avec un corps de troupes de ſept à huit mille hommes que commandoit le Colonel Wood

---

ont eue en moi, je n'aurois rien du tout, puiſqu'Anaverdi-Khan m'avoit tout pris. Si les François avoient beſoin de moi, je ſuis prêt à ſacrifier tout ce qui me reſte, & ma vie même, à leur ſervice. Cet attachement, & celui de nombre d'autres Indiens, étoit l'effet des grands talens de M. Dupleix pour le gouvernement.

qui faisoit pour lors le siege de la forteresse d'Ahtour, très-mauvaise place défendue par des Carnates, contre laquelle il ouvrit la tranchée, & fut quinze jours pour l'obliger à se rendre. Le Général Schmidt, en se retirant, laissa aux environs de Caveripatnam, cent Cavaliers Indiens, pour lui donner des nouvelles, dans le cas de quelques surprises de la part des ennemis, ou de quelqu'avantage.

Toute l'armée d'Ayder & son artillerie passerent la gorge dans le courant de la journée ; mais les bagages & les vivres ne passérent que dans la nuit, ensorte que les Européens au service d'Ayder, qui étoient en marche depuis la veille dans la nuit, qui s'étoient fatigués par cette course, & qui s'exténuerent en chassant, le pays s'étant trouvé couvert de gibier de toute espece, ils n'étoient du tout point contens le soir d'être obligés de vivre avec leur gibier, qu'ils faisoient rôtir comme ils pouvoient, & qu'ils mangeoient sans pain ni riz, ce qui amusoit Ayder, qui étoit de très-bonne humeur, & leur conseilloit en vain d'attendre les Cuisiniers.

A peine Ayder eut-il passé la gorge avec toute sa Cavalerie, qu'il détacha Moctum, son beau-frere, avec quatre mille chevaux,

pour suivre l'armée Angloise, & investir Caveripatnam.

Cet ordre fut exécuté si promptement, & avec tant d'intelligence, que Caveripatnam fut investi de même que toutes les avenues du camp Anglois sous Tripetour, sans que le Général Schmidt pût recevoir aucun avis, & les cent Cavaliers laissés aux environs de Caveripatnam, furent forcés de se jetter dans cette ville, sans trouver d'issue pour parvenir au camp Anglois; le Commandant Anglois de Caveripatnam, ni les amis de l'armée de Nizam, ne purent faire parvenir aucune nouvelle, tous les Algaras [1] ayant été interceptés, & les lettres portées à Ayder, le convainquirent que les soupçons qu'il avoit sur l'intelligence de plusieurs Chefs de l'armée de Nizam avec les Anglois, n'étoient que trop bien fondés.

Moctum ayant poussé jusques dans les environs de Tripetour, après avoir laissé le soin de l'investissement de Caveripatnam à un autre Général qui l'avoit suivi de près,

[1] Algara veut dire, à la lettre, homme de chemin; ce sont des Couriers à pied, ou sur des dromadaires. Ceux qui sont à pied, sont pour l'ordinaire des Bramines.

il se porta ; pendant la nuit, derriere de petites montagnes ou grosses roches qui sont à environ une lieue de Tripetour dans la plaine : le Général Schmidt qui étoit arrivé dans son camp, le soir du second jour de sa marche, attribuant à l'inaction d'Ayder le défaut d'avis de la part de ses amis de l'armée de Nizam & du Commandant qu'il avoit mis à Caveripatnam, laissa, dès le matin, aller au fourrage les valets, avec la plus grande partie des bœufs de son armée. Dès que Moctum les vit éparpillés dans la plaine, il détacha après eux quelques Pandaris ou Cavalerie irréguliere qui mirent bientôt la terreur & le désordre parmi cette valetaille, ce qui ayant été apperçu du camp & de la forteresse ; les piquets de Cavalerie qui pouvoient faire environ mille Cavaliers dont cinquante seulement étoient Européens, furent détachés pour donner chasse aux pillards, qui, suivant leurs ordres & leur usage ordinaire, prirent la fuite en appercevant l'ennemi, & se sauverent en prenant le chemin de l'embuscade. A peine la Cavalerie des Anglois fut-elle à portée, que Moctum fondit sur eux, & les ayant mis promptement en fuite, il les poursuivit si vivement, qu'une partie ayant été coupée du chemin du camp, & ayant voulu se sauver dans la ville, les

Cavaliers de Moctum, qui étoient sur leurs talons, y entrerent avec eux & s'emparerent de la ville ; malgré le feu de la forteresse ; le Général Schmidt, qui, à la vue de cette Cavalerie ennemie, s'étoit empressé de mettre son armée en bataille, craignant de voir arriver la totalité de la Cavalerie des deux armées, par conséquent d'être obligé de se faire jour au travers, pour recevoir des vivres & des secours, rassembla ce qu'il lui fut possible de bœufs & de bagages, se mit en marche sur deux colonnes, son artillerie & ses bagages formant la troisieme au centre des deux autres, il retira la garnison de la forteresse de Tripetour, & il marcha sur Synguemann où commence une chaîne de petites montagnes transversale des grandes, qui passe par Tirnmalé, & aboutit à Gingi ; & il y arriva heureusement, quoiqu'il fût continuellement harcelé par la Cavalerie de Moctum qui prit beaucoup de bœufs, du bagage, & environ deux cens Cavaliers avec leurs chevaux, dont six seulement étoient Européens.

Cette irruption de Moctum, & le défaut de toute espece d'avis sur les opérations d'Ayder, durent donner au Général Schmidt une toute autre opinion sur la maniere de faire la guerre de ce Guerrier Indien, toute

différente de celle qu'il pouvoit en avoir conçue, en le jugeant d'après les autres Généraux Indiens avec lesquels il avoit fait la guerre jusques alors ; mais considérant qu'Ayder ne viendroit point à lui, sans avoir assiégé Caveripatnam ou Vaniambari, dont les garnisons pouvoient intercepter les convois destinés à l'entretien des armées combinées, & se trouvant à Synguemann, éloigné de dix-sept lieues de Caveripatnam, n'ayant, pour se retirer à Tirnmalé, que cinq lieues d'un chemin avantageux pour son Infanterie, il se crut en sûreté dans son camp de Synguemann défendu par cette forteresse, un grand étang & une riviere, & il résolut d'y attendre l'arrivée du Colonel Wood, ayant écrit à Madras pour qu'on ordonnât la jonction des deux armées.

Ayder, dès le lendemain de son passage de la gorge de Vailour, vint camper à une lieue & demie de Caveripatnam, que toute sa Cavalerie avoit investi : il se porta tout de suite sur une montagne isolée, située à une demi-lieue de la ville, d'où on la découvroit entiérement, & qui dominoit sur la plaine. Il fut aisé de s'appercevoir, par le feu que les Anglois mettoient aux maisons d'un Fauxbourg qui auroient favorisé les approches de la forteresse, qu'ils avoient envie de se retirer dans cette place & d'abandonner la

ville. En conséquence, Ayder ordonna au Commandant de son Artillerie, de tout disposer pour faire escalader la ville par les Caleros, les Carnates & autres troupes irrégulieres, pour empêcher les Anglois de continuer le transport qu'on leur voyoit faire de toutes sortes d'effets de la ville dans la forteresse. Cet Officier, qui avoit fait arriver & mettre à couvert derriere la montagne, environ trente pieces de canon, en fit conduire huit à travers champs, jusques sur le bord du fossé, malgré le feu de trois pieces de canon que les Anglois avoient laissées sur le rempart de la ville, ayant fait conduire toutes les autres pieces dans la forteresse, dont le feu ne pouvoit incommoder, parce qu'il étoit masqué par les murailles de la ville. Le Commandant Anglois s'attendoit si peu à cette attaque, que pour voir à son aise la Cavalerie d'Ayder caracoler dans la plaine, il avoit fait mettre sur les remparts de la ville, une tente, sous laquelle étoit une table couverte de bouteilles, autour de laquelle il étoit assis avec ses Officiers. Pour attirer son attention, les huit pieces de canon escortées par trois bataillons de Grenadiers & quelques Canoniers, marcherent droit à la porte opposée à celle qui est en face de la forteresse; les ayant placées à découvert contre

cette porte ; elles firent leur premiere décharge sur la tente du Commandant, ce qui la fit abattre sur le champ, & elles furent ensuite dirigées contre la porte & les tours qui la défendent ; les troupes qui avoient escorté cette artillerie, s'étoient mises ventre à terre, derriere des haies, des murailles & dans des fossés de jardins.

Il étoit environ deux heures de l'après-midi, lorsque cette artillerie commença à tirer. Pendant cette canonade, plus de dix mille hommes de troupes légeres, & environ autant de volontaires [1] de toutes les troupes de deux armées, se répandirent dans la plaine, se réfugiant dans les jardins & dans les maisons qui étoient abandonnées.

---

[1] Lorsqu'on donne des assauts ou des escalades dans les armées Indiennes, il est permis à tous ceux qui ne sont point des Corps commandés, d'aller se faire tuer, en essayant de pénétrer dans la place attaquée, pour avoir part au butin ; aussi les Volontaires ne manquent pas ; & il n'y a point de Corps, soit Cavalerie, soit Infanterie, qui n'en fournisse un grand nombre ; quantité de Hussards & Dragons s'y fourrent aussi, quoiqu'ils eussent trois louis ou trente roupies de paye par mois, dans l'espérance de piller les malheureux Sujets d'Ayder, qu'il se réservoit à indemniser.

Les Officiers Anglois qui n'avoient jamais rien vu de ſemblable, penſoient que tout ce monde qui arrivoit à la débandade & ſans fuſils, n'avoit d'autre deſſein que de butiner ou de chercher des légumes autour de la ville, & ils croyoient que l'attaque ſe feroit à la porte & par la brêche, & qu'ils ſeroient à tems, à l'entrée de la nuit, pour ſe retirer dans la fortereſſe.

La ville de Caveripatnam eſt enceinte d'une muraille à l'antique avec un rempart, & des tours bâties en pierre de taille; le Paler baigne une partie de ſes murs; mais cette riviere qui eſt fort large, n'avoit pas alors un pied de profondeur; le reſte des murailles étoit défendu par un foſſé ſec & peu profond.

Vers les trois heures, les différens Chefs des troupes deſtinées à l'attaque, ayant fait ſavoir que leur monde étoit prêt, deux ſalves de huit pieces de canon ſervirent de ſignal, & à la deuxieme, dix-huit à vingt mille hommes ſortirent de toutes parts, en pouſſant de grands cris, les uns traverſant la riviere, ou ſe jettant dans les foſſés avec de méchantes échelles de bambous; les autres ne ſe ſervant que de longues perches ou de crochets, eſſayerent d'arriver ſur les murailles & ſur les tours, quelques-uns montant au moyen de crochets attachés à

des toiles de turban & lancés sur les murs ; d'autres enfin essayant d'enfoncer les portes avec des haches, ce qui formoit un spectacle étonnant, & en même tems risible ; tous les assaillants montrant d'autant plus de courage, que les Anglois étonnés de cette attaque imprévue, ne firent aucune défense, & se retirerent avec précipitation dans la forteresse, ce qu'ils ne purent faire si vîte, qu'ils ne perdissent cinquante Cipayes, un Capitaine Indien & un Sergent Européen qui furent coupés dans leur retraite, & se trouverent dans un instant dépouillés & mis nuds, de même que les habitans qui étoient, il est vrai, en très-petit nombre & les plus misérables ; ceux qui vivoient à leur aise, s'étoient retirés avant que les Anglois fissent le siege de cette place.

On eut assez de peine à débarrasser la ville de tous ces pillards qui se faisoient tuer dans les maisons & dans les rues par le canon de la forteresse qui ne cessoit de tirer sur la ville.

Dès la même nuit, on construisit une batterie de vingt pieces de canon de dix-huit & de vingt-quatre livres, qui tira dès six heures du matin, & qui s'annonça par une salve entiere, toutes les embrasures ayant été démasquées à la fois ; la construction de cette batterie fut facilitée par la

muraille en terre d'une grande maison bâtie sur le bord d'un terrein élevé, dont les Anglois s'étoient contentés de brûler la couverture. On doit observer que chez Ayder, il n'est pas question de plate-forme en bois pour les batteries; le terrein a de la solidité, & on n'a point à craindre les pluies dans la belle saison; les pieces roulent & voyagent toujours sur leurs affuts, & sont, par conséquent, prêtes à être mises en batterie; les affuts sont très-solides, & les jantes des roues très-larges, ce qui fait qu'elles n'enfoncent pas dans le terrein; il faut avouer aussi que dans des sieges d'aussi peu de conséquence, pour répondre à l'impatience d'Ayder, on se contentoit de donner à ces batteries, une apparence de solidité pour tromper l'ennemi & tranquilliser le Canonier. Mais ce qui étonnera, & ce qui, à ce qu'on croit, est sans exemple, c'est que cette batterie fut formée en partie avec les mêmes gabions qu'on avoit employés à la batterie dont le Général Schmidt s'étoit servi, qui étoit encore en état, & où on auroit pu placer le canon d'Ayder, si on n'avoit pas trouvé à propos d'en faire une autre & la placer plus avantageusement. Le Commandant Anglois avoit fait élever sur deux bastions que battoit la batterie, deux cavaliers en terre, d'où il plongeoit dans la batterie avec quatre

petites pièces de canon ; ce qui tuoit & blessoit beaucoup de monde, outre celui que détruisoit le feu de la mousqueterie, la batterie n'étant pas à plus de soixante & dix toises du corps de la place attaquée ; mais l'Officier d'Ayder qui conduisoit l'attaque se rappellant que les anciens Flibustiers prenoient des places, sans autre feu que celui de leurs boucaniers, qui étoient de longs fusils d'une grande portée & d'un fort calibre, il fit venir environ deux cens de ces porteurs de mousquets à fourche, qu'on a déjà dit être d'excellens tireurs ; il les plaça lui-même derriere les murailles de quelques mazures, en avant & sur les flancs de la batterie ; leur feu fut si bien dirigé, qu'en moins d'une demi-heure, il fit cesser celui des remparts & des Cavaliers ; dix ou douze Canoniers & nombre de Cipayes furent tués de leurs premieres décharges, ce qui fit qu'il étoit impossible à leurs Officiers de les obliger à se montrer sur le rempart, & chaque coup de canon tiré de la place, coûtoit au moins un Canonier, qui étoit tué ou mis hors de combat [1] : ce fut ce feu, au dire des Anglois, qui les obligea à arborer le drapeau blanc,

[1] Ce récit est exactement ce qu'ont dit les Officiers Anglois.

à neuf heures du matin, après trois heures de canonade au plus, sans aucune brêche que quelques pierres qui commençoient seulement à se détacher. Ayder en fut si surpris, que ne pouvant se le persuader, il sortit de sa tente, & monta sur un tertre pour voir le drapeau, & donnant aux Anglois un nom qui n'est pas honorable, il dit à l'Officier Commandant qui étoit venu prendre ses ordres pour la capitulation, de ne rien refuser de ce qu'on lui demanderoit.

Aussi, accorda-t-on au Capitaine Masdam, que lui & toute sa troupe sortiroient avec les honneurs de la guerre; que les Européens se retireroient à Madras, par Tripetour, Vailour & Arcate; que les Cipayes seroient libres d'aller où ils voudroient, ou de prendre parti dans les troupes d'Ayder, ce qu'ils firent presque tous, de même que les Cavaliers; que tous les Officiers & les Soldats emporteroient tout ce qui leur appartiendroit, mais que toutes les armes, munitions de guerre & de bouche, les chevaux des Cavaliers & tout ce qui pouvoit appartenir au Roi d'Angleterre, à la Compagnie des Indes ou à Méhémet-Ali-Khan, seroit remis fidélement aux Officiers d'Ayder. Le Capitaine Masdam voyant la facilité qu'on avoit de lui accorder toutes ses demandes, ne craignit pas de demander qu'Ayder lui

payât la valeur des munitions de bouc[h]
attendu qu'il les avoit achetées de ses [...]
niers, & qu'il n'étoit point assuré d'en ê[tre]
payé par le Gouvernement de Madras. Cet[te]
proposition étoit d'autant plus absurde, qu[e]
tous ces vivres avoient été enlevés de forc[e]
aux habitans du pays, ce qui n'a pas empêché que l'Administration Angloise ne lui en ait payé la valeur; pour le récompenser d'ailleurs de sa belle défense, on lui donna le commandement de la garnison de Madras. Cette facilité d'Ayder à laisser les Commandans Anglois jouir du fruit de leurs rapines [1], a servi, suivant toutes les apparences, à lui faire prendre des places.

Dès le lendemain de la prise de Caveripatnam, Ayder ayant fait partir la garnison Angloise de cette place, mit son armée en marche la nuit d'après, vers les deux heures

[1] Il paroît que dans la guerre actuelle, Ayder a beaucoup plus de peine à prendre des places: cela viendroit-il de ce que son artillerie n'est ni si nombreuse ni si bien servie? ou la présence du Général Coote, qui, après la derniere guerre, fut envoyé comme Commissaire, & fit punir quelques Officiers, oblige-t-elle à les mieux défendre? C'est ce qu'on ne peut décider de si loin.

du matin ; elle marcha jusques à midi qu'elle campa sur les bords du Paler : sur les deux heures, tout le camp restant dressé, mais tout le monde ayant mangé, l'armée passa la riviere, & se remit en marche sur plusieurs colonnes, la Cavalerie en tête, suivie de tous les Grenadiers & de l'Artillerie, le reste de l'Infanterie faisant la queue de l'armée : toutes les troupes irrégulieres resterent à la garde du camp.

L'armée marcha dans cet ordre jusques à dix heures du soir ; elle s'arrêta à-peu-près deux heures dans des champs de carbi, qui est une espece de petite vesse que les chevaux & autres bestiaux aiment beaucoup, & qu'on leur laissa manger à discrétion. A minuit, au lever de la lune, on marcha de nouveau, & à la pointe du jour, vers les six heures du matin, les Hussards & les Dragons Européens qui étoient en avant, joignirent la Cavalerie de Moctum, qui étoit dispersée dans des bois peu éloignés du camp des Anglois. Cette Cavalerie étoit, depuis sept jours, au bivouac, n'ayant ni tentes ni bagage, & Moctum, comme tous les autres. On voit par-là combien l'armée d'Ayder est loin de cette mollesse tant de fois reprochée aux Indiens. Les cinq mille Grenadiers arriverent, de même que l'Artillerie, à la queue de la Cavalerie, & cette partie de l'armée

d'Ayder se trouva avoir fait dix-sept lieues en une marche de vingt-huit heures, n'ayant pris, dans cet intervalle, que quatre heures de repos; le reste de l'Infanterie s'étoit arrêté dans les champs de carbi, & ne se mit en marche qu'à la pointe du jour. La fatigue qu'on avoit fait essuyer à ces Grenadiers, dans les exercices, & les évolutions qu'on leur avoit fait faire à leur formation, les avoient mis en état de faire des marches aussi longues & aussi extraordinaires.

On doit être surpris qu'une Artillerie aussi nombreuse, traînée par des bœufs, ait pu suivre les troupes; on le sera moins, quand on saura que les bœufs de l'Inde sont lestes, & que ceux qui servent d'attelage, vont presque toujours le trot; on sait d'ailleurs combien cet animal a le pied sûr; il étoit aidé, dans le besoin, par l'éléphant, & un grand nombre de pionniers qui précédoient l'Artillerie, lui rendoit les chemins aisés.

Le Général Schmidt, comme nous l'avons dit, croyoit pouvoir attendre tranquillement dans son camp de Synguemann, l'arrivée du Colonel Wood, persuadé que Caveripatnam tiendroit contre Ayder, le tems au moins qu'elle avoit tenu contre lui; mais Ayder étoit déjà sur lui avec sa Cavalerie, son Artillerie & sa meilleure Infanterie, qu'il croyoit encore son ennemi devant Caveri-

patnam. Moctum avoit sçu si bien distribuer sa Cavalerie & ses Caleros, qu'il s'étoit emparé de toutes les avenues du camp des Anglois. Ayder avoit le projet, lorsque le reste de son Infanterie seroit arrivé, de se porter dans une petite plaine qui est entre Synguemann & Tirnmalé, & de se poster sur le bord d'une riviere assez profonde que le Général Schmidt étoit obligé de passer pour aller à Tirnmalé; par cette position, Ayder eût empêché la jonction des deux armées Angloises, ce qui auroit mis le Général Schmidt dans le plus grand embarras, puisqu'il se seroit vu obligé de reprendre la route de Tripetour, d'Arni & d'Arcate, qu'il auroit eu ses derrieres coupés, & qu'il eût été obligé de traverser des plaines où il auroit été forcé de combattre avec désavantage, à cause de la nombreuse Cavalerie de ses ennemis.

Mais, Rocum-Daulla qu'on n'attendoit point, arriva, sur les dix heures du matin, à la tête d'un grand Corps de Cavalerie, annonçant sa marche avec ses grandes timbales, ce qui ne se faisoit, sans doute, que pour avertir les Anglois, à qui, d'ailleurs, dès qu'il fut joint avec Ayder, il fit passer des avis de la prise de Caveripatnam & de l'arrivée de l'armée aux environs de leur camp. Ce qui ne laisse aucun doute à ce

fujet, c'eft qu'un peu avant midi, les Anglois abattirent leur camp. Sur l'avis qui en fut donné à Ayder, toute la Cavalerie monta à cheval, & l'Infanterie prit les armes ; les Huffards & les Dragons ayant eu ordre de fortir du bois & de fe montrer à l'armée Angloife, ils la trouverent en pleine marche, fur une feule colonne, longeant la riviere, & couvrant fes bagages ; la Cavalerie étoit partagée à la tête & à la queue de la colonne, & paroiffoit vouloir gagner un côteau qui étoit devant elle.

Le Commandant Européen qui étoit allé obferver l'armée Angloife, à la tête de la Cavalerie Européenne, s'étoit détaché pour donner avis de ce qu'il avoit vu, & des deffeins qu'il croyoit que l'ennemi pouvoit avoir ; Ayder ordonna que fes Grenadiers, foutenus de fa Cavalerie, attaquaffent l'armée Angloife, en donnant l'ordre en même tems au refte de fon Infanterie, qui commençoit à paroître, de s'avancer le plus promptement qu'il fe pourroit.

Pour juger du défavantage avec lequel combattit l'armée d'Ayder, il fuffit de confidérer combien fon Infanterie devoit être harraffée, après avoir fait une marche inouie, & ce fans prendre aucun repos, ce qui n'empêcha pourtant pas les cinq mille Grenadiers de marcher avec un ordre &

un courage qui étonna le Général Schmidt.

L'armée Angloise avoit gagné la cime du côteau ; elle étoit composée de trois mille Anglois, dix mille Cipayes, & deux mille chevaux ; toute l'Infanterie étoit en bataille sur une seule ligne, les Anglois au centre, à l'exception de six cens Grenadiers ou Volontaires séparés en deux Corps, & fermant la ligne à vingt-quatre pieces de canon qui composoient toute l'Artillerie Angloise. Cette Artillerie étoit placée dans le centre & sur les flancs de la ligne; chaque régiment avoit avec lui ses petites pieces. La Cavalerie divisée en deux Corps, étoit à la tête & à la queue des bagages qui étoient derriere le côteau ; elle étoit en potence, & s'appuyoit sur l'Infanterie, dont le feu & celui de l'Artillerie auroient pris en flanc toute Cavalerie qui eût voulu attaquer la leur. La pente de ce côteau étoit douce; mais il étoit couvert dans toute sa longueur de brouffailles qui gênoient la marche des bataillons Indiens qui alloient attaquer les Anglois, qui, malgré cela, s'avancerent jusqu'à vingt-cinq pas, & fusillerent, essuyant le feu du canon & de la mousqueterie, sans perdre du terrein, pendant plusieurs heures, ayant donné au reste de l'Infanterie le tems d'arriver; mais non avec le même courage & le même em-

preſſement que les Grenadiers ; à l'exception de huit à neuf cents Volontaires de toute ſorte de Corps, ramenés par des Sergens Européens, qui attaquerent la gauche de la ligne Angloiſe, arriverent juſques ſur le côteau, & prirent deux pieces de canon; mais un Corps d'Anglois envoyé ſur le champ au ſecours, les culbuta, & reprit ce canon un peu avant la nuit, qui fit ſeul ceſſer le feu de part & d'autre, les deux armées reſtant ſur le champ de bataille comme pour recommencer le lendemain. Le déſavantage qu'avoit l'Infanterie d'Ayder dans cette bataille, & la bonne conduite de ſes Grenadiers pendant toute l'action, doivent paroître ſurprenans, rapprochée des idées qu'on ſe fait en Europe du courage des Indiens ; elle parut telle au Général Schmidt, qui en fit l'éloge, de même que des Officiers Européens qui les commandoient; mais, pour tout dire, cette Infanterie étoit ſoutenue par ſoixante pieces de gros canons, pointées par d'habiles Canoniers, qui firent un grand ravage dans l'Infanterie Angloiſe, qui étoit découverte depuis les pieds juſqu'à la tête, & d'autant plus que l'Artillerie Angloiſe incommodoit peu l'Infanterie d'Ayder, par la difficulté de bien pointer en plongeant. Ce déſavantage de l'Artillerie compenſoit un peu l'avantage

vantage de la mousqueterie, qui étoit entiérement du côté des Anglois par leur position, & leur supériorité en nombre de fusils, dont ils avoient plus que le double contre les Grenadiers d'Ayder, jusqu'à ce qu'ils fussent joints par le reste de l'Infanterie.

Ayder perdit dans cette bataille neuf cens de ses Grenadiers; perte si considérable pour ce Souverain, que c'étoient tous hommes braves, accoutumés à la fatigue, & qui ne reculoient jamais. Le Bacsi, ou Ministre de la guerre, qui a le droit de marcher à la tête de l'Infanterie, sans la commander, fut tué d'un coup de canon; la Cavalerie, qui ne fut d'aucun usage dans cette journée, perdit cependant quelques hommes, & quelques chevaux, l'Artillerie Angloise ayant beau jeu sur une troupe aussi nombreuse.

On s'apperçut à peu-près sur les onze heures du soir, que les Anglois se retiroient, comme on dit, sans tambour ni trompette; l'avis en fut donné à Ayder, qui ordonna que tout le monde restât tranquille; la Cavalerie ne pouvant attaquer l'Infanterie Angloise pendant la nuit, & voulant laisser reposer son Infanterie qui s'étoit si bien distinguée & avoit besoin de repos.

Avant le point du jour, la Cavalerie,

les Huſſards & les Dragons en tête, ſe mit à la pourſuite de l'armée Angloiſe, qui avoit abandonné ſes bagages pour tranſporter ſes bleſſés; le Général Schmidt donna lui-même l'exemple; des Dragons trouverent partie de ſa vaiſſelle, & deux malles précieuſes appartenant au Major Bonjour, Officier Genevois, eſtimé des Anglois, qui faiſoit les fonctions de Major-Général de leur armée. L'abandon de tous ces bagages procura un butin conſidérable aux Huſſards & aux Dragons. Pour ne point laiſſer de bleſſés, les Anglois jetterent leurs munitions de guerre & de bouche dans la riviere, d'où les Indiens retirerent les balles & les ſacs de riz; & pour ne point faire connoître leur perte, ils enterrerent les morts; mais la nuit & l'empreſſement avec lequel ils s'acquitterent de ce devoir, furent cauſe que les tentes dans leſquelles ils avoient enſeveli les Anglois, reſterent en partie à découvert. L'avidité du ſoldat pour le butin, lorſqu'on lui en donne la liberté, fut pouſſée à tel excès, qu'ils eurent l'inhumanité de déterrer les cadavres, pour s'emparer des toiles qui les enſeveliſſoient. Malgré la viteſſe avec laquelle la Cavalerie d'Ayder pourſuivit les Anglois, ils gagnerent Tirnmalé, ſans autre perte que deux petites pieces de canon de fer de trois livres de balles, qu'ils

abandonnerent dans la route ; & il n'y eut qu'une escarmouche à la vue de Tirnmalé, entre les Grenadiers qui faisoient leur arriere-garde, & les Hussards & Dragons, dont un seul fut blessé. Le Général Schmidt échappa ainsi au risque qu'il eût couru, si Ayder avoit pu, avec son armée, prendre poste au-delà de la riviere, comme il l'avoit projetté.

On avoit laissé toutes les troupes irrégulieres dans le camp sur le Paler, parce que cette espece de troupes étant sans discipline, il eût été difficile de l'empêcher de se faire voir aux Anglois, & que c'est parmi elles que sont ordinairement les espions ennemis.

Ayder, glorieux d'avoir fait fuir les Anglois, vint camper à une lieue & demie de Tirnmalé, dans un lieu rempli de grandes roches, & séparé de Tirnmalé par une plaine ; comme il campoit fort près de l'ennemi, & qu'il savoit que les Anglois avoient souvent battu les Indiens, en l'attaquant de nuit, il prit toutes les précautions nécessaires pour être en sûreté dans son camp.

Une grande ouverture entre ces roches, qu'on auroit pu prendre pour un ouvrage de l'art, & derriere laquelle étoit le camp, fut fortifiée par une redoute ; toutes les hauteurs étoient garnies de gardes ;

dont les sentinelles répondoient sans cesse le mot de *Cabordar*, qui équivaut à celui de *prenez garde à vous*. Des gardes de Cavalerie & de Caleros étoient poussées jusques sous Tirnmalé, ayant avec elles des porte-fouguettes pour faire des signaux, ensorte que les Anglois ne pouvoient faire le moindre mouvement pour venir attaquer l'armée d'Ayder, dont on ne fût sur le champ averti; mais le Général Schmidt n'avoit garde de rien hasarder, jusqu'à ce que le Colonel Wood l'eût joint avec son armée qui avoit été augmentée, & étoit forte de huit à neuf mille hommes, sans compter un Corps de Caleros du Tanjaor.

Ayder, qui auroit dû faire un fort détachement de son armée, ou se porter avec toute la sienne, de maniere à empêcher cette jonction, la laissa faire, malgré tous les avis qu'on put lui donner à ce sujet. Il continua de tenir son armée rassemblée, & de faire la guerre dans un pays où sa Cavalerie étoit presque inutile, sur-tout tant que le Général Schmidt se tiendroit dans son camp de Tirnmalé, située entre deux montagnes, sur lesquelles il y a des forteresses, ayant ses derrieres couverts par la ville & un étang, & où l'on ne pouvoit arriver que par des gorges, où les Anglois

avoient fait des retranchemens garnis d'Artillerie.

Ayder, croyant attirer l'armée de ses ennemis hors de leur camp, faisoit faire tous les jours une espece de parade à son Infanterie, qu'il poussoit jusqu'à la portée du canon des retranchemens Anglois, la faisant marcher tantôt avec de la Cavalerie & de l'Artillerie, & tantôt seule & sans autre soutien que ses propres forces; il perdit si bien son temps, que le Colonel Wood joignit le Général Schmidt.

Malgré cette jonction, qui faisoit monter l'armée Angloise à plus de vingt-cinq mille hommes de bonnes troupes, dont quatre mille cinq cens étoient Anglois, le Général Schmidt ne jugea pas à propos de s'exposer dans la plaine contre Ayder; mais, pour lui donner occasion de l'attaquer dans un pays très-favorable à son Infanterie, il quitta son camp de Tirnmalé; & marchant par sa gauche à la pointe du jour, il alla prendre un *autre camp, à deux lieues de Tirnmalé, où son armée étoit moins resserrée.*

Ayder, instruit du dessein du Général Anglois, voulut lui tendre un piege qu'il ne communiqua à personne, & qui auroit pu lui être funeste : voici le fait. Le pays que les Anglois avoient à traverser, étoit une plaine

bordée de tous côtés par des bois & de petites colines; Ayder donna ordre dès le soir aux Chefs de son Artillerie & de son Infanterie, de marcher dans cette plaine dès qu'il seroit jour, en débouchant par une espece de vallée qui s'élargissoit dans cette plaine; pour cet effet, il partit à deux heures du matin avec toute sa Cavalerie, qu'il conduisit par un très-grand détour dans les lieux fourrés qui bordent la plaine que les Anglois devoient traverser. Ceux qui conduisoient son Infanterie, instruits de son départ, se mirent en marche à l'heure ordonnée, ne doutant pas de trouver la Cavalerie dans la plaine, ou de recevoir des ordres relatifs. Ils furent étonnés en arrivant dans la plaine, de ne pas voir l'ombre d'un seul Cavalier ni d'aucune autre troupe. A mesure que le chemin s'élargissoit, cette Infanterie marchoit sur un plus grand front & se mettoit en bataille; la plaine qui paroissoit unie, étoit partagée par un terrein élevé, qui formoit un rideau. Quelques Officiers qui alloient en avant, furent très-étonnés, en arrivant sur cette hauteur, de trouver l'armée Angloise en bataille sous ce rideau. Comme on n'avoit point d'ordre d'attaquer, & qu'on n'avoit aucune nouvelle d'Ayder & de sa Cavalerie, un petit Conseil tenu à la hâte décida de se retirer

à l'entrée de la vallée, afin de s'y poster avantageusement, en attendant les ordres, & on dépêcha de tous côtés pour tâcher d'avoir des nouvelles du Nabab.

Les Anglois, qui avoient été avertis de l'embuscade que leur préparoit Ayder, resterent en bataille jusqu'à l'entrée de la nuit, qu'ils entrerent dans leur nouveau camp; l'Infanterie & l'Artillerie d'Ayder rentrerent dans le leur, & ce Prince ramena très-tard dans la nuit sa Cavalerie, harrassée d'avoir fait plus de dix lieues dans de très-mauvais chemins, & sans avoir pris aucune nourriture. Ayder pensoit que le Général Schmidt avoit ignoré la marche de sa Cavalerie, & qu'il auroit été tenté d'attaquer son Infanterie qui n'étoit soutenue par aucune Cavalerie, & il auroit saisi l'occasion de fondre sur l'armée Angloise avec sa Cavalerie. On doit être persuadé que s'il avoit communiqué son projet, les choses se seroient passées d'une autre maniere.

Comme Tipou-Saeb [1], qui étoit alors

[1] Suivant les nouvelles ministérielles d'Angleterre, c'est Tipou-Saeb qui, avec sa Cavalerie, a enfoncé les bataillons Anglois, commandés par les Colonels Baylie & Fletcher, & où il fit prisonnier & détruisit un Corps de



toute sûreté ; ce jeune Prince répondit : Comme je n'ai aucun ordre de mon pere, j'ai besoin de votre expérience pour me guider ; je suis tranquille, puisque c'est votre avis que je le sois ; je vous suis très-obligé de la peine que vous avez prise de vous rendre chez moi. Tout le monde n'étoit point encore sorti de la tente du Prince, qu'on apprit que Moctum, son oncle, qui commandoit l'armée en second, entroit dans le camp, ayant pris les devants avec quelques Cavaliers. Ayder, toujours infatigable, s'avança, dès la pointe du jour, vers Tirnmalé, avec quatre mille hommes d'Infanterie & vingt pieces de canon ; la ville lui fut ouverte ; mais lorsqu'il se disposoit à l'attaque des forteresses, il apprit que le Général Schmidt étoit en mouvement pour venir l'attaquer, ce qui l'obligea de retourner dans son camp, ne voulant pas combattre dans une position où il n'auroit pu faire usage de sa Cavalerie.

Il décampa dès le lendemain, parce qu'il ne pouvoit arriver au camp des Anglois que par des gorges & des défilés, ou en faisant plus de dix lieues, quoique les camps ne fussent pas éloignés l'un de l'autre de quatre, & après avoir passé sur les derrieres de l'armée de Nizam-Daulla qui étoit arrivé depuis deux jours, & qui étoit campé à sa

gauche dans une belle plaine, Ayder se campa sur la gauche de Nizam, mais en avant, se trouvant encore à quatre lieues des Anglois, ayant devant soi une plaine, quelques petits bois & un étang qui couvroit la gauche du camp Anglois.

Dès le même soir qu'Ayder eut pris ce camp, les Anglois, à l'entrée de la nuit, abattirent leurs tentes; la nouvelle qui en fut bientôt portée à Ayder, l'obligea à tenir son armée en bataille toute la nuit; mais les Anglois se contenterent de la passer au bivouac, & au lever du soleil, ils dresserent leurs tentes; ce manege dura, on ne sait positivement pourquoi, quatre jours de suite, malgré les pluies fréquentes auxquelles ils restoient exposés toute la nuit, sans avoir pris d'autres précautions que de donner à chaque Soldat un morceau de toile cirée pour envelopper leur giberne, ce qui obligea Ayder de faire fortifier la tête de son camp de trois grandes redoutes.

Comme le camp Anglois étoit toujours entouré de Cavalerie & de troupes légeres à pied & à cheval, qui s'étoient emparées de tous les chemins, ils ne pouvoient recevoir des vivres & des munitions que de Tirnmalé où ils n'avoient d'autres provisions que du riz, & leurs troupes souffroient beaucoup, ce dont Ayder étoit parfaitement instruit par

la prise des Patmars ou Couriers allant & venant de l'armée & de Madras, outre ce que disoient les particuliers. Le Gouverneur Boschier reprochoit au Général Schmidt, d'avoir fait donner aux Soldats leur ration d'arac en argent, disant qu'il falloit ménager l'argent, parce qu'on en avoit très-peu, & qu'il auroit suffi d'en promettre aux Soldats, que le Conseil de Madras leur auroit fait cette bonification. Dans une lettre au Paiemeister, ce Gouverneur blâmoit ce Trésorier d'avoir fait refus d'exécuter l'ordre du Général de payer aux troupes leur arac en argent, disant que personne ne doit refuser l'obéissance au Général, qui est seul responsable de ses ordres & de ses dispositions; ce même Gouverneur écrivoit aussi au Docteur, qui étoit l'Aumonier de l'armée, de continuer à l'instruire de tout ce qui se passoit, &c.

La connoissance de l'incommodité que les Anglois souffroient, devoit suffire à Ayder pour le résoudre de continuer à faire investir leur camp & ravager le pays. Les Anglois impatientés, sans doute, & voulant se tirer de cette mauvaise position, soit par une attaque de nuit, soit en prenant un autre camp, se mirent en marche vers les dix heures du soir, après avoir, à l'entrée de la nuit, abattu leur camp, comme

à l'ordinaire. Ayder ayant promptement appris cette marche inattendue, par les signaux répétés des fouguettes, fut instruit peu de tems après, que les Anglois dirigeoient leur route sur le camp de Nizam-Daulla.

Cette nouvelle embarrassa extrêmement Ayder; il avoit des soupçons très-fondés d'une intelligence secrete entre Rocum-Daulla & les Anglois, & il avoit quelque raison de croire que Nizam n'étoit pas trop bien intentionné pour lui; si Nizam étoit de concert avec les Anglois, son armée qui étoit sans défense du côté de son allié, étoit très-exposée; si d'un autre côté les Anglois attaquoient Nizam, le peu d'ordre qui régnoit dans son armée, leur auroit un plein succès, & le désordre de l'armée de Nizam pouvoit être dangereux pour la sienne, où les fuyards ne manqueroient pas de chercher un asyle. S'étant tenu un petit Conseil, dans une simple canoniere où Ayder couchoit à la tête de son camp, il fut résolu que l'armée se tiendroit prête à marcher, pour couper aux Anglois le chemin de celle de Nizam, ce qu'elle étoit toujours en état de faire, n'ayant pour cela qu'une lieue & demie de terrein à parcourir, lorsque les Anglois en avoient près de six; mais qu'en même-tems le Commandant Européen partiroit avec tout ce

qui reſtoit de troupes irrégulieres qu'il joindroit à toutes celles qu'il pourroit raſſembler, & qu'il marcheroit pour atteindre, le plutôt poſſible, la tête de l'armée Angloiſe, afin de la harceler & retarder ſa marche, de maniere qu'elle ne pût être arrivée à portée d'attaquer Nizam avant le grand jour.

Il étoit environ une heure du matin, lorſque cet Officier fut averti par ſes Coureurs, qu'on découvroit l'armée Angloiſe qui pouvoit avoir fait trois lieues depuis qu'elle avoit quitté ſon camp; ayant raſſemblé autour de lui la plûpart des Chefs des Caleros & Carnates, il leur ordonna de s'approcher le plus qu'ils pourroient des Anglois, en s'étendant ſur le flanc & tout le long de la ligne, ſans crainte de ſe trop éparpiller, & de ne faire aucun feu que lorſqu'ils ſeroient à quinze pas, qu'ils pouvoient tirer à volonté, en faiſant le plus grand feu poſſible, mais en prenant bien garde de ſe coucher ventre à terre, chacun après avoir fait ſa décharge; ce qu'il eût été inutile de leur recommander, mais ce qui fit impreſſion ſur eux, parce que c'étoit une eſpece d'approbation de leur maniere de faire la guerre. Ayant parfaitement exécuté l'ordre qui leur avoit été donné, leur approche & la grande étendue de terrein qu'ils embraſſoient, qui fut connue des Anglois, à cauſe du feu des meches de

leurs mousquets, firent arrêter la marche des Anglois, & les obligerent de faire rentrer dans leur colonne, de petits corps de troupes qu'ils avoient détachés sur leur flanc, crainte, sans doute, qu'ils ne se trouvassent enveloppés; & la fusillade des Caleros ayant commencé, les Anglois qui l'eussent dû mépriser, firent face & répondirent par des feux de pelotons qui faisoient peu de mal & beaucoup de bruit, qu'ils continuerent pendant plus de deux heures, & auquel les Caleros répondoient de leur mieux. Une heure & demie avant le jour, à-peu-près vers les quatre heures, les Anglois marcherent sur leur gauche, & furent prendre un autre camp qui les rapprochoit de Tirnmalé qui couvroit leur droite, & leur gauche appuyoit à la digue d'un grand étang, ayant devant eux une assez haute montagne, sur laquelle ils posterent deux bataillons de Cipayes, & une continuité de rochers & de broussailles impraticables.

Ayder ayant fait reconnoître le nouveau camp des Anglois, leva aussi le sien, & en prit un autre qui le rapprocha à deux lieues de l'armée Angloise & lui donnoit un poste qui empêchoit les Anglois de pouvoir songer à attaquer Nizam, sans avoir son armée à combattre.

Par la nouvelle position que prirent les

armées, la nombreuse Cavalerie des deux Soubas devenoit d'autant plus inutile & plus difficile à subsister, ce qui fit qu'Ayder prêta l'oreille à un conseil qu'on lui donnoit depuis long-tems, de faire un gros détachement de son armée, pour aller prendre Goudelour, comptoir Anglois, à deux lieues de Pontichéry, & revenir en suivant la côte jusques à Madras, pour en ravager les environs, ce qui ne devoit pas manquer d'obliger le Conseil à rappeller l'armée Angloise à son secours, & qui auroit fait le plus grand tort au crédit de la Compagnie & un dommage réel à ses affaires.

Ce détachement étoit sur le point de partir, commandé par l'Officier Européen qui avoit donné le conseil, qui connoissoit parfaitement Goudelour, & étoit assuré de le prendre : mais un Emissaire Anglois introduit dans le camp d'Ayder, & qui avoit l'oreille de Raza-Saeb, se servit de cet ancien Nabab d'Arcate, homme de peu d'esprit, soupçonneux & jaloux envers tout le monde, pour faire croire à Ayder que ce conseil n'étoit qu'une ruse de l'Officier François, pour pouvoir se retirer avec les autres François qui étoient rappellés par le Gouverneur de cette place.

Si la réponse du Gouverneur de Pontichéry, aux lettres des deux Nababs, eût

été moins précise, & eût donné quelque espérance, comme la politique l'eût peut-être exigé, l'imposture de l'Emissaire des Anglois n'eût pu faire aucune impression sur l'esprit d'Ayder, & le commerce de Pontichéry, par la ruine de Goudelour, eût bénéficié tout ce qu'auroit perdu le commerce des Anglois.

Ayder avoit tant d'estime pour l'Officier François qui devoit commander cette expédition contre Goudelour, qu'il lui avoit fait obtenir de Nizam-Daulla, Souba du Décan, un Zaghir ou Fief immédiat de l'Empire, en toute souveraineté, sans aucune vassalité, du Nabab d'Arcate, tout le pays le long de la côte, contenu entre les rivieres d'Alemparvé & Divicoté, & une ligne tirée d'une riviere à l'autre, en rasant Pannitori qu'elle renferme. Le Paravana ou Patente portoit que ce don étoit fait en reconnoissance des grands services rendus à l'Empire par cet Officier François, & sans aucune autre obligation que celle d'entretenir deux cens Européens pour la garde du pays, dont le revenu doit être de huit lacs de roupies; avec promesse d'augmentation de territoire, si le revenu étoit moindre. Ayder & son fils, comme Nababs d'Arcate, ayoient garanti & ratifié cette donation.

L'Officier François qui étoit très-persuadé

ſuadé que les Anglois & Méhémet Ali-Khan perdroient dans cette guerre toute la Nababie d'Arcate, avoit cru devoir profiter de la faveur d'Ayder, pour obtenir un don qui pouvoit être auſſi utile à ſa patrie, ſans attendre que la conquête eût donné la poſſeſſion à Ayder, préſumant bien qu'il ne ſeroit alors peut-être pas ſi généreux. Cette inveſtiture, qui devoit être un ſecret du cabinet, fut rendue publique par les Ecrivains de Rocum-Daulla, Divan & Garde du grand ſceau, qui vinrent en cérémonie complimenter l'Officier, & recevoir la *buona mana*, comme diſent les Italiens. Ce don excita la jalouſie de Raza-Saeb & de pluſieurs autres, & ce fut ſans doute une des raiſons qui porta ce Nabab à avoir quelques ſoupçons contre l'Officier François.

Quoi qu'il en ſoit, Ayder craignant, ſur les inſinuations de Raza-Saeb, de rapprocher ſes François de Pontichéry, dit à l'Officier François : Je ne puis, pour le préſent, me défaire d'aucune Infanterie ; renvoyons à une autre fois la priſe de Goudelour ; mais qu'un Corps de Cavalerie aille faire le dégât juſques aux portes de Madras ; comme ce n'eſt qu'une courſe, & que mon fils n'a encore eu aucun commandement, je lui donnerai cinq mille chevaux de la meilleure Cavalerie, & il ſera chargé de cette opération, ce qui lui ſera

beaucoup de plaisir. On sera peut-être surpris des ménagemens d'Ayder pour faire goûter à l'Officier François la substitution d'un autre Général au commandement du détachement qui lui avoit été promis ; mais aucun Prince ne possede mieux qu'Ayder l'art d'adoucir ses refus, au point qu'il semble ne jamais rien refuser. En conséquence de ce discours, le jeune Prince partit avec son détachement, & s'avança si promptement & avec tant de secret sur Madras, que le Gouverneur, Méhémet-Ali-Khan & son fils, le Colonel Call, & presque tout le Conseil, faillirent à être pris dans la maison du jardin de la Compagnie. Heureusement pour eux, qu'un bateau qui se trouva par hasard vis-à-vis du jardin, leur fournit le moyen de se sauver, sans quoi ils n'eussent pu échapper ; leur fuite fut si précipitée, que le Gouverneur Boschier ne se donna pas le tems de prendre son chapeau & son épée, dont on s'empara, ainsi que de toute la vaisselle du déjeûné, étant d'usage à Madras d'aller, tous les matins, prendre le frais & déjeûner à la campagne. Le Gouverneur & la compagnie auroient été pris infailliblement, si un domestique de ce François, leur Emissaire dans le camp d'Ayder, envoyé exprès pour les avertir de cette incursion, ne fût arrivé dans le moment qu'ils alloient prendre la route ordinaire, & ne leur

eût dit de prendre celle de la mer. La Cavalerie d'Ayder arrivoit au grand galop par la plaine, & coupoit le chemin. Méhémet-Ali-Khan, qui prit seul à cheval la grande route, manqua d'être investi malgré la bonté de son cheval. Si le Gouverneur eût eu le malheur d'être pris, sa vanité & sa présomption en eussent été cause; le monde n'étoit point encore tout-à-fait rassemblé pour le déjeûné, qu'une quantité d'habitans de la campagne passerent dans le chemin pour se sauver au Fort Saint-Georges, en criant: *Maratta*, *Maratta*; les peuples de cette côte, n'ayant jusques à cette guerre essuyé d'autres incursions que de la part des Marattes. Le Gouverneur & autres Anglois, au lieu de faire attention aux cris de ces fuyards, n'en faisoient que rire; une seconde troupe ayant passé, & quelques personnes de la compagnie observant qu'il falloit y faire attention, le Gouverneur dit: La Cavalerie ennemie ne peut arriver jusqu'ici, sans passer devant des forteresses où nous avons des garnisons, dont les Commandans me donneroient des avis; la frayeur de ces gens est certainement une terreur panique, & pour mettre fin à cette criaillerie, je ferai donner le Chabouc [1] aux pre-

[1] Chabouc est une longue courroie au bout

miers qui viendront encore nous alarmer ainsi ; tout le monde applaudissoit à ce discours, comme il est d'usage de dire toujours *amen* à ce que disent les gens en place. Dans le même instant arrive une autre troupe de fuyards venant de Saint-Thomé, dont plusieurs étoient blessés ; ils annoncerent que les ennemis pilloient cette ville [1]. La terreur ayant saisi toute la Com-

---

d'un bâton, dont on châtie les Indiens, ce qui se fait sans beaucoup de formalités ; le Gouverneur & les Conseillers de Madras ayant toujours devant leurs palanquins des Chabouqueurs prêts à exercer cette justice, à laquelle on ne sauroit donner de nom.

[1] Saint-Thomé est une ville, supposée appartenir aux Portugais, où l'on arbore même le pavillon de cette Nation, & dont l'Evêque prend le titre de Gouverneur ; elle est toute ouverte, & les Anglois se permettent en tout tems d'y tenir des Cipayes en garnison. Souvent le Gouverneur de Madras se permet d'envoyer chercher l'Evêque, comme si ce Prélat étoit à ses ordres ; & dans l'occasion on fait visiter sa maison & son Eglise, sans respecter aucun lieu. Ayant eu ordre de sa Cour de chasser les Jésuites, ils ont resté dans leur Couvent, conservant leur habit, sous la protection des Anglois, & exerçant leurs fonctions malgré l'interdiction. Ce pauvre Evêque est tellement

pagnie, elle n'eut que le tems de se sauver du côté de la mer, sur l'avis qui leur fut heureusement donné.

Dans le tems que Tipou-Saeb ravageoit les environs de Madras, Ayder son pere ayant été observer le camp Anglois, ce qui lui fut aisé de faire sans aucun risque, de dessus un plateau qui dominoit sur toutes ces roches & broussailles dont nous avons déjà parlé; ce Prince s'apperçut qu'il pourroit incommoder une portion de ce camp avec du gros canon, & ayant pris sa résolution, il fit dès le lendemain marcher toute son armée de grand matin, & ayant fait conduire sur le plateau quelques grosses pieces de canon, il les fit pointer sur le camp Anglois où elles porterent à merveille, & occasionnerent une espece de désordre, & firent abattre beaucoup de tentes. Ayder, enchanté d'avoir fait cette insulte

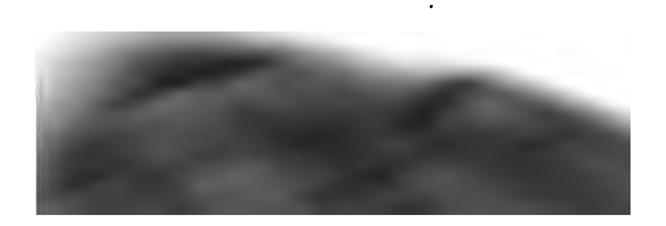
---

l'esclave des Anglois, que malgré tous les outrages qu'ils lui font, ils le forcent encore à donner passe-port Portugais à un vaisseau Anglois de Madras, qui va faire le commerce à Manille toutes les années, où il n'est reçu que sur le faux passe-port du Gouverneur Portugais, qui n'est reconnu des Anglois que pour leur utilité.

aux Anglois, fit conduire sur le plateau, toute son artillerie jusques aux plus petites pieces, pour en faire une vaine parade, quoique la plûpart des boulets ne pussent arriver jusques aux tentes des Anglois. Il s'imaginoit donner à ses ennemis une grande idée de ses forces, & les effrayer en leur montrant toute cette Artillerie, & la vivacité avec laquelle elle étoit servie, animant lui-même les soldats, & faisant donner de l'argent aux Canoniers des pieces qui lui paroissoient le mieux servies, ce qui amusoit les troupes qui rioient de cette canonade ridicule, qui n'étoit propre qu'à effrayer le gibier qui pouvoit se trouver dans les broussailles.

Pendant qu'Ayder exerçoit ainsi son Artillerie, & tenoit toute son Infanterie en parade, sa Cavalerie faisoit des courses dans la campagne, presque aussi inutiles que les décharges de la plus grande partie de son Artillerie. Nizam, qui cette fois ne voulut point être spectateur oisif, s'étoit mis en marche avec toute son armée, à peu près dans le même tems qu'Ayder, & il faisoit parader sa Cavalerie autour du camp des Anglois; mais, sur les trois heures après midi, il fit attaquer par toute son Infanterie les Cipayes que le Général Schmidt avoit

poſtés ſur la grande montagne. Pour ſe défendre contre cette attaque, ces Cipayes Anglois furent obligés de prendre des poſitions qui les expoſerent à l'artillerie d'Ayder, qui les incommoda beaucoup. Se voyant obligés de perdre du terrein, ils firent au Général Schmidt différens ſignaux, qui le déterminerent à marcher avec toute ſon armée, pour dégager ſes deux bataillons de Cipayes; & il étoit déja plus de quatre heures du ſoir, lorſqu'on vit ſes colonnes ſortir de ſon camp. Dès qu'on s'en apperçut, Ayder fit deſcendre le plateau à ſon Infanterie & à ſon Artillerie, & rappella ſa Cavalerie, afin d'aller avec toute ſon armée au-devant des Anglois. A peine ſes troupes étoient-elles en bataille, & en état de marcher en bon ordre, que l'on vit toute l'Infanterie de Nizam deſcendre la montagne, & ſe ſauver à toutes jambes, tandis que ſa Cavalerie paroiſſoit s'avancer bravement & en bon ordre contre l'armée Angloiſe, ſuivie de ſon Artillerie; mais au lieu de s'étendre dans la plaine ſur la gauche d'Ayder, elle ſe mit entre les Anglois & l'armée de ce Nabab, qu'elle maſqua entiérement. Les Anglois avançoient toujours en côtoyant l'étang & la montagne, & marchant dans un terrein rempli de petites roches & d'ar-



briffeaux [ 1 ] , dont les branches font très-flexibles , & peu incommodes pour l'Infanterie. Ils étoient fur deux colonnes, ayant leur Cavalerie en queue & de l'Artillerie en tête qui canonoit la Cavalerie de Nizam , & la faifoit reculer , ce qui finit par lui faire prendre la fuite au grand galop , prenant le chemin le plus court pour fe fauver , qui étoit celui du camp d'Ayder , à travers duquel tous ces fuyards pafferent , en y femant la terreur & y mettant le défordre. Ayder voyant fuir Nizam avec toute fon armée , fe trouva très-embarraffé; c'eft alors qu'il eut tout lieu de foupçonner quelque trahifon. Il craignit auffi que dans le tems qu'il combattoit avec les Anglois, fon Corps ne fût pillé par les fuyards;

---

[1] Cet arbriffeau, qui vient dans toute cette partie de l'Inde , & dans tous les terreins qui reftent en friche , eft d'une très-grande utilité ; fon bois , fes feuilles & fa fleur diftillent une efpece de fucre doux , que la grande chaleur empêche , je crois , de fe réduire en grumeaux, comme elle fait au miel. C'eft avec cet arbriffeau qu'en tous tems les Diftillateurs, qui fuivent toujours les camps Indiens , font leur arac , en y ajoutant plus ou moins de fucre fuivant la faifon.

la

la nuit qui approchoit, augmentoit encore le trouble dont il étoit agité.

Lorsque la fuite de Nizam laissa à découvert l'armée Angloise, on la vit s'avancer en bataille sur une seule ligne pleine, avec sa Cavalerie en réserve. L'Artillerie d'Ayder répandue sur le front de son Infanterie, fit quelques décharges, qui durent tuer bien du monde; mais, comme les munitions manquoient par la dépense faite dans la canonade ridicule du plateau, l'Artillerie d'Ayder se trouva inutile. La Cavalerie qui formoit les deux aîles, ayant reçu l'ordre de charger celle de la droite, où étoient les Hussards & les Dragons, fit plusieurs charges, s'avança jusques à la portée du pistolet; mais elle ne put jamais tenir contre le feu de l'Artillerie & de la mousqueterie Angloise. L'aile gauche, on ne sait pourquoi, ne fit qu'une seule charge, & se tint toujours assez éloignée du feu. Ayder, voyant peu d'espérance de battre les Anglois qui avoient sur lui l'avantage de l'Artillerie, & la nuit qui étoit close leur étant favorable à cause de leur supériorité en Infanterie, céda le champ de bataille, & ordonna la retraite qui se fit en assez bon ordre, Ayder faisant lui-même l'arriere-garde à la tête de sa Cavalerie; & il ramena son armée dans son camp, sans laisser aux Anglois d'autre mar-

que de leur victoire, qu'une piece de fer de trois livres de balles, du nombre de celles qu'on leur avoit prises, dont les bœufs furent tués, & qu'Ayder ne voulût point permettre qu'on remplaçât par des bœufs des attelages des caissons qui s'en retournerent à vuide, ce qui auroit pu se faire avec facilité. Les Anglois ne firent d'autres prisonniers qu'un Portugais, Officier de Topas, qui avoit été blessé, & donné à porter à quatre de ses soldats, qui le jetterent dans un fossé, parce qu'ils le détestoient, & un Pandari qui avoit aussi été blessé; tous les autres blessés furent emportés. Le nombre des morts dans les armées des deux Soubas n'alloit pas à quatre cens hommes. Les Anglois suivirent Ayder jusqu'à son camp; mais sa situation, entre des montagnes, un grand étang, & deux redoutes, au milieu desquelles il eût fallu passer, les empêcherent de songer à en faire l'attaque; ils se contenterent de tirer quelques coups de canon au-dessus de l'étang, dont heureusement presque aucun n'arriva dans le camp, & passerent la nuit au bivouac, éloignés des redoutes d'une bonne portée de canon.

Ayder, arrivant dans son camp, le trouva en confusion; laplûpart des valets & autres gens de la suite de l'armée, effrayés par la

fuite de Nizam & de ses troupes, s'étoient sauvés, laissant le camp tout dressé. Après avoir posté son Infanterie dans les redoutes & derriere un retranchement, & un fossé fait à la hâte, il ordonna de mettre en marche toute la grosse Artillerie & les bagages. Cet ordre trouva les plus grands obstacles à son exécution. Ayder a un talent tout particulier de choisir des camps où son armée peut être en sûreté, tant par la nature du terrein, que par les défenses de l'art qu'il sait y ajouter, ce qui lui a mérité les éloges du Général Schmidt, qui posséde lui-même cette science à un degré supérieur. Les guerres continuelles d'Ayder contre les Marattes, qui lui sont très-supérieurs en Cavalerie, l'ont forcé sans doute à se faire une étude particuliere de l'art de camper, & de prendre des postes avantagéux, qui sont sans nombre dans la plus grande partie de ses Etats, tous ces pays étant coupés de montagnes & de vallées, remplis de villages, de forteresses, d'étangs & de bois; mais il a le défaut de ne point pratiquer des sorties aisées à ses camps, quoiqu'on lui en ait plusieurs fois représenté les inconvéniens, sur-tout dans la retraite qu'il voulut faire après cette bataille de Tirnmalé, le camp n'ayant d'autre sortie sur ces dernieres, que par une gorge qui

étoit remplie de roches & de brouſſailles ; parmi leſquelles étoit un ſeul chemin très-étroit & tortueux, praticable à peine pour une ſeule voiture. Ce chemin ſe trouva bientôt engorgé par la quantité de bêtes de charge, qui avoient prévenu l'ordre de décamper, & la retraite de l'Artillerie. Cette gorge ſe diviſoit en deux parties, dont une conduiſoit au camp de Nizam ; tous ces bagages marchant à volonté, une grande partie prit la route à droite, & ils croiſerent & ſe joignirent aux bagages immenſes de l'armée de Nizam, qui marchoient dans la plus grande confuſion, entremêlés avec l'Artillerie. La ſuite de tout ce déſordre fut un engorgement qui arrêta la marche & la retraite de l'Artillerie d'Ayder, à quoi on ne put remédier, quelque peine qu'on ſe donnât, & quoique cette Artillerie marchât à la clarté de plus de cent flambeaux [1], parce qu'en voulant obliger les bêtes de

[1] Ces flambeaux doivent paroître bien extraordinaires en Europe, eu égard à tous les riſques qu'ils faiſoient courir ; mais juſqu'à préſent on n'a pu faire entendre raiſon aux Indiens dans leurs armées, relativement à leur imprudence, par rapport aux flambeaux & aux feux.

charge à marcher sur les côtés du chemin ; elles tomboient & renversoient leurs charges, ce qui occasionnoit des cris & un tumulte affreux, dont le bruit étoit répété par les échos des montagnes, ensorte qu'on n'eut rien de mieux à faire que de faire filer quelques troupes pour arrêter la tête de la marche, & obliger tout le monde d'attendre le jour dans la position où il se trouvoit. Dès que le jour parut, il fut aisé de mettre de l'ordre dans cette marche, attendu que l'armée de Nizam étoit déja dans la plaine. Si le Général Schmidt avoit détaché quelques petits Corps de son Infanterie, en leur faisant faire deux lieues de détour, ils seroient entrés dans le camp de Nizam ; & avec quelques coups de fusil tirés sur les fuyards & les conducteurs des bagages, ils eussent occasionné un si grand désordre, qu'il eût rendu les suites de cette victoire de la plus grande conséquence ; car, quoique personne n'ait inquiété Nizam dans sa fuite, il abandonna dans son camp sept à huit pieces de grosse artillerie [1]. Ayder en fit réparer

[1] Les Anglois ont publié qu'ils avoient pris, le jour de la bataille, plusieurs pieces appartenantes à Nizam, qu'ils lui ont rendues quelques mois après, en s'arrangeant avec lui. On

les affuts, & les renvoya à Nizam avec des attelages dont il lui fit présent, & dans la suite de cette retraite on trouva jusqu'à de la vaisselle d'argent & d'autres effets précieux abandonnés dans les chemins, appartenants à ce Prince.

Ayder, au lieu d'imiter la lâcheté de Nizam, parut en bataille à l'entrée de son camp, à la pointe du jour, avec toute son Infanterie en premiere ligne, & une partie de sa Cavalerie en seconde, & se fit respecter des Anglois dans cette position; après que son artillerie & ses bagages eurent passé toutes les gorges & gagné la plaine, il se replia avec son armée, faisant lui-même l'arriere-garde avec ses Grenadiers qui ne céderent ce poste d'honneur à la Cavalerie, que lorsqu'on eut gagné la plaine. Les Anglois qui le suivoient toujours, n'oserent faire aucune attaque; ils tirerent seulement quelques coups de canon dont il n'y eut que quatre hommes de tués, du nombre desquels fut un Maréchal de logis des Dra-

---

a de fortes raisons de douter de ce fait, parce que ces pieces n'ont point été conduites en triomphe à Madras, où l'on eût été glorieux de les montrer, ne fût-ce que parce qu'elles étoient ornées de fleurs de lys.

gons, qui fut atteint du dernier ricochet du boulet [1].

Le Général Schmidt s'empressa, comme on peut le croire, de faire parvenir la nouvelle de sa victoire à Madras, ce qui tira le Gouvernement de cette ville d'un cruel embarras. L'incursion imprévue du fils d'Ayder, avoit jetté la plus grande consternation; la garnison du Fort Saint-Georges ne consistoit qu'en deux cens Européens & six cens Cipayes, ensorte que la ville noire, qui est proprement la ville de Madras, se trouvoit à la discrétion du jeune Tipou-Saeb qui n'avoit pas encore dix-huit ans. Cette ville renferme un peuple nombreux, que les Anglois évaluent à quatre cent mille ames; ce peuple avoit beaucoup été augmenté par les fuyards de la campagne. Quoiqu'elle porte le nom de ville noire, une grande quantité de blancs y habitent, qui sont de toute nation, & qui ont des magasins fournis des

[1] Le contraste de l'armée d'Ayder avec celle de Nizam, dans la bataille & dans la retraite, fait connoître ce qu'étoient les armées Indiennes battues par un si petit nombre d'Européens, & ce à quoi doivent s'attendre dans la suite les Anglois & tous autres Européens, qui se flatteront de faire des conquêtes dans l'Inde.

plus riches marchandiſes de tout pays ; il y a, entre autres, une nombreuſe colonie de Marchands Arméniens très-riches qui ont des magaſins immenſes. Parmi les Indiens qui habitent Madras, il y a quantité de Guzerates, Banquiers fort riches, & Marchands de perles, de pierreries & de corail ; enfin, cette ville eſt en tout tems un des entrepôts les plus riches du monde, & elle n'avoit pour lors d'autre défenſe qu'un mur de terre à hauteur d'appui ſans aucune garniſon ni aucune eſpece de défenſeurs.

La frayeur qui ſe répandit parmi ce peuple immenſe, lorſqu'on vit entrer dans la ville les fuyards de la campagne, fut ſi grande, que s'imaginant voir tomber dans la ville toute l'armée d'Ayder qu'on croyoit arriver en perſonne, tout le monde, hommes, femmes & enfans, coururent ſe réfugier dans le Fort Saint-Georges, abandonnant leurs maiſons & tout ce qu'ils poſſédoient. Comme les Gouverneur, Conſeillers, Commandant, &c. n'étoient point encore rentrés, perſonne n'ordonna de fermer les portes ; & cette fortereſſe ſe trouva en peu de tems embarraſſée d'un peuple immenſe qui rempliſſoit les places, les rues, les foſſés, les portes & juſques les glacis qui en étoient couverts, enſorte que le Gouverneur arrivant par mer, pouvoit à peine ſe faire un paſſage pour

pénétrer jusques dans sa maison. Voyant l'état des choses, il perdit entiérement la carte, & il passa deux jours accoudé sur une table en s'appuyant la tête, laissant le soin de tout au Colonel Call, Ingénieur en Chef & homme de tête, qui fit de son mieux, mais qui a avoué que si le fils d'Ayder fût entré dans la ville noire & eût suivi la populace qui fuyoit, rien ne l'eût pu empêcher de s'introduire dans le Fort Saint-Georges, & on eût été forcé de lui rendre les armes & la place; mais ce jeune Prince étoit sans expérience, & sa Cavalerie s'étant approchée de la ville noire, par le chemin de Saint-Thomé qui passe sous le canon du Fort Saint-Georges, quelques coups de canon lui en imposerent. Tipou-Saeb tint conseil, où l'avis du grand Aumonier [1] qui lui avoit été donné pour Mentor, fut qu'on ne devoit point se hasarder d'entrer dans la ville noire,

[1] Ce grand Aumonier étoit l'ami d'Ayder; on en fera mention en faisant les portraits des Grands, & sur-tout des confidents & des amis d'Ayder. Rien n'est plus propre à donner une juste idée du caractere d'un Prince, qu'en faisant connoître les personnes dont il est entouré, & l'espece & le degré de confiance qu'il donne à chacun.

& qu'il falloit s'en tenir ſtrictement aux inſtructions d'Ayder, qui avoit ordonné de ſe contenter de faire le dégât dans les environs de Madras, & ſur-tout de ne point haſarder la vie du Prince, en l'expoſant au canon du Fort Saint-Georges ou de quelque autre fortereſſe ; tout le monde fut obligé de ſe ſoumettre à cet avis, qui, à ce qu'on peut dire, a ſauvé aux Anglois & aux autres habitans de Madras une perte qu'on auroit pu évaluer à plus de cent millions, argent de France, qu'on pouvoit occaſionner ſans aucune ſorte de riſque, en brûlant la ville noire ou forcer le Gouverneur & le Conſeil à accepter la paix aux conditions les plus dures, par la menace de cet incendie.

L'Auteur de ces Mémoires avoit conſeillé à Ayder d'aſſiéger, de prendre la ville noire de Madras & de la brûler ; quoiqu'il ne crût pas que la choſe fût ſi aiſée, ce conſeil fut en partie cauſe qu'il n'alla point avec le jeune Prince, crainte de l'expoſer ; c'eſt cependant cet avis ſeul qui a ſervi de motif aux perſécutions que le Gouverneur Boſchier s'eſt permiſes contre lui, lorſqu'il étoit priſonnier à Madras, & de fondement à un procès pour lequel on n'avoit de témoins que les eſpions des Anglois qui diſoient le lui avoir ouï donner. Mais ce procédé contraire à toutes les notions de juſtice, de droit des

gens & d'humanité, étoit un acte ordinaire du déspotisme que les Anglois s'étoient arrogé dans l'Inde.

Quoique la ville de Madras n'ait souffert aucun dommage, parce que le Colonel Call ayant armé tous les Européens qu'il put rassembler, envoya une partie de ses Cipayes & quelques volontaires faire mine de défendre l'entrée de la ville noire, ce qui a suffi pour effrayer les pillards qui voulurent s'en approcher, la perte faite par les Anglois n'a pas laissé d'être considérable. Les Anglois ont, dans les environs de Madras, de superbes maisons de campagne richement meublées ; & tous les villages qui sont en grand nombre & très-peuplés, sont habités par des Peintres & des Manufacturiers de toute espece qui furent tous pillés ou dirent l'avoir été, pour s'emparer des ouvrages qui leur avoient été confiés ou payés d'avance. Un Négociant Anglois nommé Debonnaire, originaire François, fut le seul des habitans de Madras, qui n'eut point à souffrir des ravages que firent les troupes d'Ayder autour de cette ville, non, comme le crurent les Anglois, par reconnoissance des services qu'il avoit rendus aux François, ou à Maffous Khan, l'ami d'Ayder, mais par l'effet du hasard, qui fit que Caki-Saeb, grand Aumonier d'Ayder & son ami véritable, prit

ſon logement à la maiſon de campagne de ce Négociant, qui étoit ſituée au grand mont de Saint Thomé, à une lieue & demie de Madras. La cavalerie d'Ayder ayant été apperçue de deſſus le mont, les domeſtiques du ſieur Debonnaire ſe ſauverent avec ſes enfans, abandonnant tous les meubles & effets; la ſituation de la maiſon ayant agréé à Caki-Saeb, il la choiſit pour ſon logement, pendant tout le tems que Tipou-Saeb reſteroit dans les environs de Madras; en entrant dans la maiſon, il dit aux jardiniers qu'il étoit homme de paix, & que ſa préſence garantiroit la maiſon de toute ſorte d'inſultes. Il défendit à ſes Gens de prendre ou de gâter la moindre des choſes; ayant enſuite viſité la maiſon, afin de reconnoître tout ce qui s'y trouvoit & pouvoir juger avec connoiſſance ſi ſes Gens ſeroient exacts à lui obéir, il s'informa du nom du propriétaire, & il lui envoya un des jardiniers avec un de ſes Gens qui lui porterent les hardes de ſes enfans, des légumes & des fruits, le faiſant aſſurer que rien de ce qui étoit dans ſa maiſon ne ſeroit pris ni gâté, qu'il veilleroit à ce que les jardiniers fiſſent leur devoir [1], & qu'il lui

[1] Caki-Saeb aimoit beaucoup les jardins; il en avoit de très-beaux & de très-vaſtes en différents pays; un Hollandois en étoit le directeur.

enverroit tous les jours les fruits & les légumes dont il auroit besoin, ce qu'il ne manqua pas de faire. Le jeune Prince étant venu le voir, & voulant s'emparer d'un microscope, il n'y voulut point consentir; tout ce qu'il crut devoir lui accorder, ce fut d'écrire au sieur Debonnaire pour le prier de mettre un prix à son microscope, afin qu'il pût le vendre au Prince, & lui en faire tenir l'argent; & ce ne fut qu'à la deuxieme lettre de ce Négociant, qu'il consentit à l'offrir en présent de sa part au fils d'Ayder.

Les fuyards de Madras s'étant réfugiés sur toute la côte, ils y répandirent la nouvelle de la prise de cette ville par Ayder-Ali-Khan, & elle arriva en Europe de Pontichéry, Tranquebar & autres comptoirs Européens, par le Cap de Bonne-Espérance, & toutes les caravanes possibles; cette nouvelle se répétant avec plaisir, par la jalousie & la haine que les autres nations ont conçue contre les Anglois, étouffoit celle que les Anglois débitoient de leur victoire de Tirnmalé contre les deux Soubas réunis, ce qui fit tomber tout d'un coup les actions de la Compagnie des Indes à Londres, de 275 à 222. Le Général Schmidt, pour faire parvenir promptement & sûrement la nouvelle de sa victoire à Madras, envoya un Courier monté sur un droma-

daire, qui, au lieu d'éviter les troupes d'Ayder, s'adressoit à eux pour leur demander des nouvelles du *Schazade* qui veut dire fils du Roi ; disant qu'il étoit chargé par son pere de lui apprendre la nouvelle de la bataille perdue, & de lui ordonner de le rejoindre ; au moyen de ce stratagême, cet homme parvint à gagner Madras dont le fils d'Ayder n'étoit éloigné que d'une demi-lieue. Le Gouverneur ayant reçu les lettres du Général Schmidt, fit annoncer la victoire au peuple par cent & un coups de canon tirés du Fort Saint-Georges, & distribuer des relations exagérées des avantages remportés sur Ayder.

Le fils d'Ayder étonné d'un événement aussi peu attendu, consulta son Conseil, dont l'avis unanime fut de rejoindre le plutôt possible l'armée des Soubas, ce qu'il exécuta en bon ordre, emmenant avec lui quatre moines & un Prêtre, savoir, deux Jésuites François, un Augustin, un Cordelier Portugais & un Prêtre Grand-Vicaire de l'Evêque de Saint-Thomé, qui étoit pour lors à Pontichéry. Sur la réputation de la tolérance d'Ayder, ces Prêtres n'avoient pas cru devoir imiter l'exemple des autres habitans de Saint-Thomé, & ils n'avoient point abandonné leurs maisons ; mais Ayder ayant recommandé à son fils de lui amener quel-

que Européen de distinction, qui pût l'instruire des forces des Anglois & de la quantité & de l'espece de secours qu'ils attendoient d'Europe ou d'ailleurs, à defaut d'autres personnes, il engagea ces moines de le suivre & les conduisit avec tous les égards possibles, quoique sur une mauvaise monture, les ayant fait monter deux à deux sur des chameaux dont le pas est très-fatigant. Leur route ayant duré cinq jours, ils arriverent exténués de lassitude, & dans le plus triste équipage, sur-tout les Jésuites qui le suivoient en bonnets quarrés, & qui furent obligés pour retenir cette coëffure & se défendre de l'ardeur du soleil, de s'entourer la tête de toiles peintes qu'on leur avoit données à cet effet.

L'événement de la bataille de Tirnmalé étant arrivé dans le mois de Novembre, qui est la saison pluvieuse dans la partie de l'Inde, où étoit le théatre de cette guerre, le Général Schmidt jugea à propos de faire prendre des quartiers à son armée qui avoit beaucoup souffert, & il la dispersa à Veilour, Arcate, Cangivaromarni, Gingi, &c., après avoir muni Tirnmalé, Vaniambari, Ambour & autres places plus avancées, de fortes garnisons.

La perte de la bataille de Tirnmalé, qui étoit si peu de chose, se répandit dans tout l'Indostan avec rapidité, & sous toute sorte

de faces, ſuivant les diſpoſitions de ceux qui débitoient la nouvelle pour ou contre Ayder, toutes les circonſtances groſſiſſant d'ailleurs en raiſon de l'étendue de pays que la nouvelle parcouroit. Ayder étoit peu effrayé de cet événement dont il attribuoit la faute à Nizam, ce qui continuoit à lui rendre cette alliance à charge. Nizam, de ſon côté, voyant les eſpérances de la conquête du pays d'Arcate, plus éloignées qu'il n'avoit penſé, deſiroit retourner dans ſes Etats; mais il auroit voulu arracher de l'argent d'Ayder, & enſuite des Anglois & de Méhémet-Ali-Kan. Ces différentes diſpoſitions des deux Soubas augmenterent la défiance qu'il y avoit entre eux; mais au lieu de la faire paroître, la politique les porta à redoubler leurs témoignages publics d'amitié réciproque. Nizam-Daulla, au retour de Tipou-Saeb, invita Ayder & tous les Grands de ſa Cour & de ſon armée à un ſuperbe feſtin. Il rendit à ce Souverain les plus grands honneurs; entre autres choſes, il le fit aſſeoir ſur une eſpece de ſopha ou de trône d'or maſſif, couvert de carreaux d'étoffe en or, dont il lui fit préſent, le ſoir, lorſqu'ils ſe quitterent; & il donna un nom d'honneur à Tipou-Saeb, relatif à ſon expédition aux environs de Madras, & divers titres honorables aux [illegible] Gens

Gens de la suite [1] qu'Ayder aimoit le plus. Peu de jours après, Nizam fut invité à son tour; on lui rendit les mêmes honneurs: mais au lieu de le faire asseoir sur un sopha d'or d'orfévrerie, on le fit asseoir sur un sopha fait avec des sacs de pagodes & de roupies d'or, couvert de tapis & de carreaux de velours à fond d'or, dont on lui fit également présent à son départ. Il fut convenu, dans cette derniere entrevue, que les deux armées se sépareroient, & que Nizam retourneroit dans ses Etats; cette séparation ne devoit cependant avoir lieu qu'après qu'Ayder se seroit emparé de Vaniambari & d'Ambour dont on avoit résolu le siege; qu'en outre, Ayder continueroit la guerre contre Méhémet-Ali-Khan & les

[1] Les gens qui ont des charges dans la maison d'un Prince, qui les mettent au rang de ses Commensaux, quelques grands qu'ils soient, ne s'asseyent jamais devant le Prince, comme les Généraux & les gens distingués par leur naissance, à moins qu'un Prince, ami & du même rang que leur maître, ne leur accorde un titre. Nizam en donna un au grand Maître d'Hôtel d'Ayder, & celui-ci lui rendit le réciproque, en donnant un titre honorable au fils de la nourrice de Nizam, qui avoit une charge dans sa maison.

Anglois, & que Nizam attaqueroit les Anglois du côté de Mazulipatnam, pour les obliger de divifer leurs forces.

Pour bien faire connoître l'intimité d'Ayder avec fa famille & la maniere dont il fe comporte avec fes parens, il n'eft point inutile de rapporter une entrevue qu'il eût à-peu-près dans ce tems avec fa mere. Cette Dame, à qui la qualité de mere du Souverain donne le droit de commander dans tout le ferrail ou palais, ayant appris l'échec que fon fils venoit d'effuyer, & qu'elle crut fans doute plus confidérable qu'il n'étoit en effet, partit d'Ayder-Nagar, pour venir trouver fon fils à l'armée, malgré cent cinquante lieues de chemin & la faifon pluvieufe très-incommode pour elle & pour fa fuite. Elle marcha à grandes journées fans s'arrêter, & arriva en peu de jours. Lorfque le Nabab, qui avoit appris le départ de fa mere, eut avis de fon approche, il partit de fon camp avec toute fon armée en favari, ce qui veut dire en parade; ayant rencontré, à une lieue du camp, la tête du Cortege, l'armée fit halte, & Ayder & fon fils s'avancerent feuls à cheval jufques à ce qu'ils euffent joint le palanquin de leur mere, qui étoit fermé & couvert de mouffeline. L'un & l'autre s'inclinerent le plus profondément qu'ils purent fur leurs chevaux, & fe mettant

à droite & à gauche du palanquin, la Dame continua sa route, escortée par ses fils, & suivie par tout le cortege d'Ayder. Elle passa au milieu de toute l'armée qui la salua comme elle auroit salué le Prince même. Le cortege de la mere d'Ayder étoit composé d'environ deux cens femmes montées sur des chevaux & sur des bœufs, & enveloppées dans de grandes pieces de mousseline épaisse, qui ne permettoient pas de les voir, ni même d'appercevoir la moindre partie de leur vêtement ; elles précédoient toutes le palanquin de la Dame, qui étoit suivi de huit garris ou petits carosses Indiens couverts de drap écarlate, & traînés par de grands bœufs de Perse ; il y avoit aussi une dixaine d'éléphans & un nombre considérable de chameaux & de bœufs de charge. Quelques Eunuques à cheval précédoient les femmes & marchoient à côté ; tout le cortege étoit entouré d'environ six cens Lanciers, ayant des grelots & des plumes à leurs lances ; des Cavaliers précédoient & suivoient le cortege au nombre à-peu-près de quatre cens chevaux.

On rapporte que lorsque cette Dame fut arrivée dans sa tente, Ayder lui demanda ce qui pouvoit l'avoir obligée de faire un si grand voyage, sur-tout dans un tems où les pluies continuelles rendent les chemins

presqu'impraticables, & qu'elle lui répondit: J'ai voulu voir, mon fils, comment vous soutiendriez la mauvaise fortune que vous venez d'éprouver. Le Prince lui ayant répondu que si le Ciel ne le mettoit pas à une plus forte épreuve, il n'auroit pas beaucoup de peine à y résister: — Eh bien, les choses étant ainsi, j'en rends graces à Dieu, & je m'en retournerai bientôt pour ne pas gêner vos opérations. Deux jours après, cette Dame ayant souhaité à Ayder toute sorte de prospérités, partit accompagnée de ses fils & petit fils, jusques au lieu où ils avoient été la recevoir.

Le premier camp que l'armée choisit, après la bataille de Tirnmalé, fut à Synguemann. Après y avoir séjourné deux jours, on passa le Paler qui étoit fort grossi par les pluies, & on campa dans une plaine à cinq lieues de Cavéripatnam, & sept de Vaniambari. Ce fut dans ce camp que Tipou-Saeb rejoignit l'armée, que les Soubas se traitèrent réciproquement, & que se fit l'entrevue d'Ayder avec sa mère. Le deuxième jour après le départ de cette Dame, l'armée marcha sur Vaniambari; la Cavalerie & la plus grande partie de l'Infanterie y arriverent assez à bonne heure pour qu'on pût reconnoître la place qu'on trouva susceptible d'être approchée, à la faveur des mu-

railles, des haies & des arbres, sans avoir besoin d'ouvrir de tranchée, & on choisit à cet effet un jardin élevé presqu'au milieu d'une inondation, pour y établir une batterie de douze pieces, qui fut faite & perfectionnée dans la même nuit; comme cette place n'est qu'à trois quarts de lieues d'une gorge qui conduit à Veilour, on en prit possession, & on y porta un corps de troupes avec de l'artillerie. Le Commandant de l'Artillerie étant légérement blessé, Ayder ne voulut pas qu'il passât la nuit aux travaux; il l'obligea d'aller se reposer dans sa tente, jusques au point du jour, & se chargea lui-même de suivre les Travailleurs. C'est pourquoi il passa la nuit dans la batterie, assis au pied d'un arbre, malgré l'humidité continuelle & quelquefois la pluie, exposé aux balles & aux boulets qui tuerent & blesserent plusieurs Travailleurs & des Officiers à côté de lui, égayant tout le monde par des plaisanteries, & ne se retira que lorsqu'il vit arriver le Commandant.

La batterie commença à tirer vers six heures du matin; malgré que le service du canon fût difficile, les feux des Anglois furent bientôt éteints, & un peu avant la nuit le Capitaine Robinson, Commandant de la place, fit arborer le drapeau blanc & envoya le sieur David, son Commandant en second,

pour faire la capitulation ; celui-ci ayant été conduit au Commandant Européen, demanda les articles qui avoient été accordés à la garnifon de Caveripatnam. Après bien des altercations fur les ordres réitérés d'Ayder, de ne rien refufer, on accorda la même capitulation qu'à Caveriptnam, à condition que le Commandant de la place, les autres Officiers & Soldats Européens ne pourroient fervir pendant un an contre Ayder. Dès que ces conditions furent acceptées, le fieur David fort piqué de n'avoir pas été fi favorablement traité qu'il le defiroit, exigea qu'Ayder appofât fon fceau à la capitulation. Ayder, averti qu'on alloit laiffer retourner cet Officier Anglois dans fa place, vint lui-même à la batterie ; & s'affeyant fur un canon, à côté du Commandant, il dit à l'Officier Anglois : Ce n'eft point moi qui commande le fiege ; vous exigez ma chape [1], je n'ai point ici ma grande, mais, pour faire finir toute difficulté, je remets mon petit fceau à mon Commandant ; & tirant la bague de fon doigt, il la donna à l'Officier commandant fon Artillerie, en lui difant : faites en l'ufage que vous jugerez bon. Cet Officier en mit l'empreinte au bas

[1] Chape, fynonime de Sceau.

de la capitulation, & ce fut ainsi qu'Ayder eut l'esprit de terminer une dispute d'amour-propre, à la satisfaction des deux Parties. La garnison de cette place étoit de mille Cipayes & trente Européens; toute l'Artillerie consistoit en quatorze pieces de fer, qui avoient été démontées pour la plupart par le canon des assiégeants. Outre ces pieces que les Anglois avoient trouvées dans la place, on leur prit encore les deux pieces du Régiment de Cipayes; la place ne fit pas de plus grande résistance, quoiqu'elle fût bien pourvue en munitions de guerre & de bouche, qu'il n'y eût point de breche, & qu'il y eût des ouvriers en état de réparer les affuts des pieces; mais nous croyons avoir dit ci-devant les raisons de la foible défense des Commandans de ces places.

Après avoir mis une bonne garnison à Vaniambari, l'armée marcha vers Ambour, place fameuse par la bataille gagnée par les François, commandés par M. le Comte d'Auteuil, & les troupes de Mouza Ferzing, & de Chanda-Saeb, contre Anaverdi-Khan, pere de Maffous-Khan & de Méhémet-Ali, qui y perdit la vie âgé de quatre-vingt deux ans, le troisieme jour de la bataille, ayant repoussé deux jours de suite ses ennemis, à l'attaque de ses retranche-

mens. Cette place, dans laquelle les Anglois avoient fait un dépôt considérable de munitions de guerre & de bouche, d'Artillerie, de fusils, & jusqu'à des habits uniformes, & des tentes, réunit trois places différentes, enfermées l'une dans l'autre.

La premiere est le château, situé sur une montagne du plus difficile accès, étant escarpé de tous les côtés. Ce château fort vaste, est en état de contenir une nombreuse garnison avec toutes les munitions nécessaires, jusqu'à des bestiaux. Deux très-grands bassins taillés dans le roc, contiennent dans tous les tems beaucoup plus d'eau qu'on n'en peut consommer, d'une saison pluvieuse à l'autre; enfin les murailles sont très-solidement bâties, & à cause de l'élévation de la montagne, il faut du très-gros canon, & beaucoup de tems pour y faire brêche.

Au pied de ce château, & de la seule partie accessible, est un Fort que les Anglois avoient fortifié d'un chemin couvert palissadé, & d'un glacis : enfin une Ville assez grande enferme ce Fort, & est défendue par un rempart revêtu d'une muraille en brique, avec des bastions ronds & un fossé sec. La moitié de cette ville est à couvert de toute attaque par un grand étang, au bout duquel les Anglois avoient construit une redoute, qui fermoit le chemin

min entre l'étang & la riviere ; & battoit de son Artillerie le chemin de l'autre côté, qui étoit resserré entre la riviere & une haute montagne.

L'armée étant venue camper à une lieue d'Ambour, sur le bord de la riviere qu'elle avoit passé à Vaniambari, Ayder voulut dès le même soir, aller reconnoître la Ville, malgré une très-grosse pluie, qui fut cause en partie qu'il courut un très-grand risque; car s'étant avancé jusques sur les bords de l'étang, il se trouva exposé, sans s'en être douté, au feu du canon de la redoute qui étoit masquée par des arbres & le bout de la digue de l'étang. Ce canon, qui consistoit en trois grosses pieces, fit une décharge qui emporta quinze Cavaliers, & couvrit Ayder & ceux qui l'entouroient, du sang & des restes de ces malheureux tués auprès de lui. Malgré cet événement, Ayder continua à reconnoître les approches, & résolut de faire repasser la riviere à l'armée, & de la faire camper sur un côteau, situé en-delà de la redoute & de la Ville, où elle seroit dans une position également avantageuse pour la sûreté du camp, & pour l'entreprise du siége d'Ambour, qui se trouvoit bloqué par ce camp du côté de Veilour & de Sattgheri, & le seroit du côté de Vaniambari & Ven-

tigheri par l'armée de Nizam ; qui devoit prendre le camp qu'Ayder quitteroit.

En conséquence de cette résolution, l'armée traversa la riviere dans la nuit, & passa sous le feu de la redoute avant la pointe du jour, ensorte que quelques traîneurs, parmi les valets & les vivandiers, furent seuls exposés.

Entre la riviere qui coule au bas du côteau où étoit campée l'armée, & une suite de montagnes qui s'étendent depuis Ambour jusques à Sattigheri, est une plaine d'environ trois lieues de long, sur une de largeur inégale d'environ demi à trois quarts de lieue; elle étoit entiérement fermée à un des bouts par la ville d'Ambour, l'étang & la redoute. Cette partie de la Ville, dont l'approche étoit favorisée par des champs d'une espece de millet qui étoit fort haut, fut jugée susceptible d'être escaladée & prise d'assaut, sans avoir besoin de faire bréche : & en conséquence, il fut donné ordre de faire des échelles de bambou [1] ; mais,

---

[1] Le bambou est un roseau connu ; le bois en est si utile, & vient si aisément, qu'on en trouve par-tout ; il est d'autant meilleur pour faire des échelles, qu'il est tout arrondi, & qu'il ne casse jamais ; il est même toujours plus long qu'on ne desire ; avec un simple couteau

comme on jugea que la garnison, qui étoit nombreuse, pourroit faire résistance, les Grenadiers & tout ce qu'il y avoit de meilleure Infanterie devoient faire cette attaque.

L'ordre de l'attaque ayant été arrêté; les Chefs de chaque Corps furent conduits en plein jour pour reconnoître la partie qui leur étoit destinée; & à l'entrée de la nuit, après que tout le monde eut soupé, les troupes se répandirent dans la plaine, portant leurs échelles, & prirent poste en face de la partie de la ville qu'elles devoient escalader, avec ordre de se coucher & d'attendre en silence le signal convenu de commencer l'attaque, & on fit conduire du canon dans des maisons abandonnées, qui formoient un petit hameau couvert de beaucoup d'arbres, à une demi-portée de canon de la Ville, en face de la partie la plus près de la riviere, d'où l'on jugea que le canon pourroit favoriser l'attaque en enfilant le rempart. Les Anglois qui ne pouvoient ignorer ces préparatifs qui se faisoient à découvert, parurent être dans l'inquiétude toute la nuit, & firent un grand feu sur le bai-

---

on en fait tout ce que l'on veut: le bois en est aussi tendre que le sapin.

meau, dont ils criblerent les maisons sans tuer qu'un seul homme. Ils ne cesserent de jetter des pots à feu, & des fusées pour éclairer les manœuvres des assaillans; mais, tant que la nuit dura, les troupes resterent tranquillement couchées; & ce ne fut qu'à la pointe du jour qu'elles s'avancèrent de toutes parts en bon ordre, portant leurs échelles, tambour battant & drapeaux déployés, & qu'elles marcherent droit au fossé, dans lequel elles descendirent; ils escaladèrent si vivement les murailles & les bastions, que l'on y vit flotter au même instant les drapeaux d'Ayder, malgré le feu du canon & de la mousqueterie des ennemis, qui ne fut pas fort vif, soit que le Commandant de la place ne jugeât pas à propos de faire une plus longue résistance, soit que les Anglois se fussent retirés, croyant que l'escalade n'auroit plus lieu. On vit bien paroître quelques hommes sur les bastions; mais, soit par le feu du canon placé dans le hameau, ou par la crainte des assiégés, les Grenadiers, en arrivant sur les bastions, les trouverent abandonnés; & s'étant répandus dans la Ville, ils se livrerent au pillage. Quelques-uns ayant voulu poursuivre des fuyards jusques sur les glacis du fort, se trouverent exposés à une canonade qui en fit périr plusieurs; quelques autres furent tués dans les

rues qui étoient enfilées par le canon du fort & du château, ce qui obligea de tendre des toiles & de percer les maisons. Parmi ceux qui furent tués dans cette attaque, étoit le bon & brave Caki-Saeb, Pirjada ou grand Aumônier, qui alloit de maison en maison, pour empêcher, selon sa louable coutume, qu'on ne commît aucune cruauté.

Ayder forma lui-même le projet de cette attaque de jour, & il conduisit l'aile gauche de ses troupes, étant à cheval, le sabre à la main, jusques sur les bords du fossé.

À l'entrée de la nuit, un canonier Anglois, déserteur, ayant donné avis que la garnison du fort se retireroit pendant la nuit dans le château, & qu'on travailloit à transporter ce qu'il y avoit de plus précieux, & à détruire tout ce qu'on croyoit ne pouvoir emporter, le Commandant des Européens proposa à Ayder, de faire attaquer tout de suite le fort par tous les Grenadiers, ayant les Européens, tant Cavaliers que Canoniers, à leur tête. Ce qui ayant été accordé, en moins d'une heure, tout fut prêt pour l'attaque, & à huit heures les troupes déboucherent par les rues & par les maisons qui avoient été percées, & courant sur le glacis, elles sauterent dans le chemin couvert, & escaladerent le fort que les Anglois effrayés s'empresserent d'abandonner ; ce

qu'ils ne purent faire si vîte ; qu'il n'y eût cent vingt-cinq Cipayes prisonniers, un Officier & six Européens, dont deux étoient blessés.

Les Anglois avoient jetté dans un étang qui est au milieu du fort, une grande quantité de cartouches, & ils faisoient brûler sur la place d'armes, les uniformes dont on sauva une grande partie. On trouva dix-huit pieces de canon de fonte destinées pour l'armée, trois mille fusils, une grande quantité de boulets, de balles & de pierres à fusil, & sept barrils de poudre qu'on alloit monter dans le château, outre une grande quantité de riz & quelques barrils de farine ; il y avoit aussi des magasins remplis de tentes, de malles & d'effets appartenans ou destinés pour être vendus à l'armée, ce qui fut agréable pour les Soldats, & causa une perte aux Anglois que le Capitaine Calvet, Commandant de la place, auroit pu défendre long-tems, ce fort étant susceptible d'une longue défense, avec une garnison aussi nombreuse, une bonne artillerie & des munitions.

Ayder voyant avec quelle facilité il prenoit toutes les places des Anglois qu'il attaquoit, conçut le projet d'entreprendre le siege du Château d'Ambour, quoiqu'on lui eût donné avis que les Anglois étoient en marche de

tous côtés pour se rassembler à Veilour. Ferme & constant dans ses moindres résolutions, il ne voulut pas suivre le conseil prudent qu'on lui donnoit de se porter tout de suite à Veilour, éloigné seulement de dix lieues d'Ambour, ce qu'il pouvoit faire aisément dans une seule marche ; & se trouvant pour lors au centre des quartiers Anglois, dispersés à plus de quarante lieues, il eût empêché leurs forces de se réunir, forces d'autant plus considérables, qu'ils avoient reçu des renforts du Bengale, qui étoient arrivés de Madras, & que la position de l'armée de Veilour eût empêché de joindre les autres troupes.

Le Château d'Ambour que nous avons dit être sur une haute montagne très-escarpée, étoit d'autant plus difficile à prendre pour Ayder, qu'il n'avoit ni bombes ni mortiers : on mit beaucoup de canon en batterie; en peu de tems, les fossés de la ville servant de tranchée, favoriserent les approches, mais on perdit les meilleurs Canoniers que ceux du Château découvroient de la tête au pied. Ayder n'ayant donné qu'une nuit pour faire les batteries, le parapet ne put être de l'épaisseur & de la hauteur convenables, qu'après avoir perdu beaucoup de monde. On fit monter du canon sur une montagne qui dominoit le Château ; mais

les Anglois éleverent, en deux jours, une espece de boulevard sur la partie exposée au ricochet du canon de la montagne, qui le rendit absolument inutile : c'étoit la seule maniere dont on pouvoit incommoder la place, à cause de la distance des deux montagnes ; & après dix-sept jours de siege, avoir usé beaucoup de poudre & de boulets, & avoir perdu beaucoup d'Européens, on étoit presque aussi avancé que le premier jour. Dans cet état des choses, on apprit que l'armée Angloise s'étoit rassemblée sous Veilour, & qu'elle se disposoit à marcher pour faire lever le siége.

Sur cette nouvelle, Ayder prit la résolution de prévenir les Anglois & de se retirer.

La redoute dont nous n'avons point parlé ayant eu toute communication coupée par l'escalade de la ville, sa garnison fut obligée de se rendre à discrétion, sans qu'on eût besoin de tirer un coup de fusil ; elle consistoit en cent Cipayes, six Canoniers Européens [1] & un Sergent Anglois qui commandoit.

---

[1] Il faut observer que dans l'Inde, on ne met pour l'ordinaire que trois ou quatre Canonniers Européens aux plus grosses pieces, en leur

Ayant fait entrer dans la ville & dans le fort, des troupes irrégulieres qui grimperent sur la montagne & fusillerent, à l'entrée de la nuit, avec les gardes du Château, le canon fut retiré des batteries, à la faveur du bruit que fit & qu'occasionna cette troupe tumulteuse ; & à minuit, une heure avant le lever de la lune, toutes les troupes abandonnerent la tranchée, & marcherent pour joindre le reste de l'armée qui avoit quitté son camp à l'entrée de la nuit, & avoit été camper à une lieue d'Ambour, sur le chemin de Vaniambari [1]. Le lendemain,

---

donnant un nombre suffisant d'Indiens qui servent la piece.

[1] Il arriva dans la nuit de cette retraite un phénomène surprenant : on étoit à la fin de Décembre. La lune se leva à une heure du matin ; vers les trois heures, il fit un froid si violent, que personne, dans les deux armées des deux Soubas, ne put rester ni au lit ni dans sa tente, quoiqu'on eût des tapis & des manteaux de drap pour se couvrir, de sorte qu'on fut obligé d'allumer de grands feux, & de se chauffer comme à Paris dans les plus grandes gelées. Ce grand froid cessa au point du jour avant le lever du soleil, qui est ordinairement le tems le plus froid. Le tems pendant ce grand froid étoit très-serein; les gens les plus âgés n'avoient jamais rienvu ni oui dire de pareil dans ce climat : il faisoit peu

l'armée se mit en marche & se campa en deça & sur les bords de la riviere de Vaniambari, appuyant sa droite à cette forteresse, & faisant face du côté d'Ambour.

Cette retraite d'Ayder fut le signal de sa séparation avec Nizam, qui se retira dans le pays de Carpet ou Cadapet.

Le même jour qu'Ayder prit son camp à Vaniambari, le Général Schmidt arriva à Ambour avec son armée forte de vingt-huit mille hommes, dont environ cinq mille étoient Anglois, ayant reçu du Bengale six cens Européens & six mille Cipayes très-supérieurs, par la beauté des hommes, aux Cipayes de Madras, & regardés par les Anglois comme la meilleure Infanterie de l'Inde.

Le Général Anglois n'ayant donné à ses troupes que le tems de se reposer, partit d'Ambour, la même nuit du jour de son arrivée, & dirigea sa marche sur Vaniambari.

Ayder se doutoit si peu que les Anglois viendroient le chercher, qu'il n'avoit pas pris les précautions ordinaires de détacher en avant du côté de l'ennemi, des corps

---

ou point de vent, & on ne ressentit rien de semblable la nuit suivante.

de Cavalerie & de troupes légeres, & il n'y avoit que de grands Gardes de Cavalerie de l'autre côté de la riviere & à une demi-lieue du camp, & deux redoutes situées à cent pas du même bord, sur une hauteur, qui servoient de postes aux Gardes d'Infanterie, ayant chacune deux pieces de canon; ce ne fut que vers sept heures du matin que l'on fut averti de l'approche de l'ennemi, par le canon des redoutes qui donna le signal d'alarme, & au même instant arriverent des Cavaliers qui ne laisserent aucun doute sur cet événement.

Ce qui avoit donné lieu à Ayder de croire que l'ennemi ne passeroit pas Ambour qui étoit sa frontiere, c'est qu'il avoit fait partir pour l'armée du Général Schmidt & pour Madras, un Anglois, ci-devant Facteur ou Consul à Carvac, pour faire des propositions de paix, qu'il croyoit qu'on n'hésiteroit pas à accepter, dont le préliminaire étoit que les choses resteroient *in statu quo*, ce qui étoit d'autant plus convenable qu'aucune des Parties belligérantes n'avoit aucune restitution à faire, toutes les places que les Anglois avoient prises à Ayder ayant été reprises, & les troupes de ce Prince ayant évacué tout le pays des Anglois ou de Méhémet-Ali-Khan. Ayder avoit fait promettre à cette espece de Médiateur, qu'il lui

donneroit avis, le plus promptement possible, s'il espéroit réussir dans sa mission; mais le Général Schmidt, qui avoit ses instructions & ses projets, ne crut pas devoir arrêter ses opérations, quoiqu'il pensât que la paix seroit avantageuse à sa nation. L'Anglois, Agent d'Ayder, continua sa route pour Madras, sans donner aucun avis; ce qu'il ne devoit faire en aucune façon. Les Gouverneur & Conseil de Madras, revenus de leur frayeur, & pleins d'espérances sur le succès de certaines intrigues, traiterent le Facteur de jeune homme, & se moquerent de ses propositions, dont par la suite ils eurent tout sujet de se repentir.

Sur la nouvelle de l'approche de l'ennemi, Ayder se mettant à la tête des piquets de sa Cavalerie, passa la riviere, après avoir ordonné d'abattre le camp, de mettre l'Infanterie en bataille, & de faire marcher sur Caveripatnam la grosse artillerie & les bagages, ordonnant en même-tems, à Moctum, son beau-frere, de le suivre avec toute la Cavalerie.

Ayder étant parvenu jusques aux redoutes, reconnut l'armée ennemie qui s'avançoit en bon ordre sur trois colonnes d'Infanterie. Elle avoit toute sa Cavalerie en arriere-garde sur une ligne, à l'exception

de deux cens Dragons Anglois qui marchoient en avant des Colonnes.

Le premier soin de ce Souverain fut de retirer le canon des redoutes & de faire passer la riviere aux Gardes d'Infanterie, qui allerent rejoindre l'armée, & voyant l'ennemi continuer de s'avancer, il repassa lui-même la riviere, laissant Moctum-Ali-Khan à la tête d'un gros Corps de Cavalerie & le Commandant de ses Européens à la tête des Hussards & Dragons, avec ordre de continuer à observer la marche de l'ennemi, de le harceler, jusqu'à attaquer la tête des colonnes, pour les obliger de ralentir leur marche, & même de s'arrêter, afin de donner le tems à l'armée de se retirer. Comme les Anglois continuoient à s'avancer, cette Cavalerie ayant les Hussards & les Dragons en avant, marcha à la hâte pour attaquer les colonnes ennemies du centre & de la gauche qui paroissoient devoir joindre plutôt l'armée d'Ayder, parce que la colonne de droite étoit sur une hauteur, & n'auroit pu passer la riviere dont les bords étoient élevés & escarpés, sans descendre par des ravins où elle auroit été obligée de défiler. Cette Cavalerie Européenne qui alloit au grand trot, étoit sur le point d'attaquer la colonne du centre, lorsque plusieurs coups de canon tirés de la colonne de droite à qui elle

présentoit le flanc, tuérent deux chevaux, du nombre desquels fut celui du Commandant des Européens, qui étant tombé, se trouva dans le moment entouré de Dragons Anglois & abandonné des siens, par la trahison du plus grand nombre de ses Cavaliers, qui se rendirent aux Anglois avec leurs Officiers, quelques Dragons seulement s'étant sauvés; & il reçut une contusion à la fesse & à la cuisse, qui formerent un abcès dont la guérison l'a retenu trois mois au lit à Madras. Cette désertion arrêta la Cavalerie Indienne, qui se retira; & le Général Schmidt ordonna sur le champ à son armée de faire halte, & laissa celle d'Ayder se retirer comme elle le jugea à propos, se contentant de faire tirer quelques coups de canon contre différens Corps de Cavalerie, qui venoient reconnoître son armée; & ayant resté sur le même terrein avec ses troupes jusques au soir, parce que ses équipages n'avoient pu arriver plutôt, il rebroussa chemin & prit son camp à une demi-lieue de-là, sur le chemin d'Ambour.

On ne peut avoir plus d'égards qu'en eut le Général Schmidt pour l'Officier Commandant des Européens d'Ayder, qu'il eut l'honnêté de faire coucher dans sa tente, & à qui il apprit que la marche de son armée n'avoit eu d'autre but que de favori-

ser la désertion des Européens qu'on croyoit devoir être beaucoup plus considérable, dont le complot étoit fait depuis long-tems, & dont on craignoit la découverte [1].

L'honneur & la vérité des faits auxquels on s'est attaché dans cette histoire d'Ayder-Ali-Khan, ne permettent pas qu'on passe sous silence les trames odieuses dont on s'est servi pour exécuter cette infame trahison.

Après la prise de Cavéripatnam, on permit à un aventurier [2], Chirurgien de son métier, de se retirer à la côte de Coromandel, en profitant de la compagnie de quelques Officiers Anglois pris dans cette place, qui alloient à Madras. Ce fut une très-grande faute; mais, comme dit le proverbe, *on ne s'avise jamais de tout*, on vouloit d'ailleurs se défaire d'un mauvais sujet de qui on croyoit n'avoir rien à craindre, ce qui eût été vrai, sans une suite de circonstances qu'on ne pouvoit prévoir.

---

[1] Le Général Schmidt, qui n'avoit point fait tirer sur cette troupe, dit, qu'ayant gardé le secret il avoit oublié de prévenir le Colonel Linn, qui commandoit la colonne de droite.

[2] Cet homme, qu'on ne nomme point à cause de l'honnêteté de sa famille, s'est attiré par ses mauvaises actions l'animadversion du Gouvernement qui l'a mis en lieu de sûreté.

Ce Chirurgien étoit venu à Coilmoutour; il s'y fit connoître pour Chevalier de S. Louis, & ancien Capitaine d'artillerie, allant à Pontichéry ; il fut cru sur sa parole par le Commandant des Européens d'Ayder chez qui il descendit, parce qu'il lui avoit été recommandé par le Chef de la loge Françoise de Calicut, qui, en mandant à ce Commandant des nouvelles de l'Europe, lui disoit: *Elles sont sûres, & viennent de bonnes mains ; je les tiens de M. le Chevalier de*** venant de l'Europe par les caravanes, & allant à Pontichéry, &c. &c.* Ce Commandant ne crut pas devoir mettre en doute les qualités du Chevalier, qui joint au décor de la croix respectable qu'il avoit l'audace de porter, avoit encore, malheureusement pour beaucoup de monde, un extérieur prévenant & séducteur. Sur cette fausse apparence de bonne foi & de candeur, le Commandant des Européens le reçut du mieux qu'il lui fut possible, le présenta à Ayder, & lui fit accorder le commandement d'un bataillon de Grenadiers Cipayes avec quatre cens roupies par mois d'appointemens, faisant mille livres argent de France, & pour tout dire, il le logea, le nourrit & lui donna une voiture, cet homme étant absolument dénué de tout. Après de pareils services, il n'est personne qui ne s'attende à la plus grande reconnoissance

reconnoiſſance de la part de cet homme ; mais au contraire, au lieu de la moindre gratitude, ſon bienfaiteur ne reçut que des perfidies & des trahiſons, & ſa conduite fut telle qu'en moins de trois mois on fut obligé de le chaſſer de ſes emplois. A la veille de ſe voir réduit à la mendicité, il eut encore la hardieſſe de faire demander au Commandant des Européens la permiſſion d'exercer le métier de Chirurgien, par le Chirurgien d'Ayder, qui avoit été avec lui Soldat frater dans le Régiment de Lally : celui-ci l'avoit bien reconnu à ſon arrivée ; mais il n'avoit voulu rien dire, l'autre l'ayant prié de ne point le décéler. Notre homme devenu Chirurgien, ſe trouva être Chevalier [1] de Chriſt, ayant une croix qui ſervoit à toutes fins : c'étoit cependant une véritable croix de Saint-Louis, où l'on avoit conſervé intact le côté où eſt l'épée & la couronne de laurier, & la deviſe *bellicæ*

---

[1] Il s'étoit dit, dès le deuxieme jour de ſon arrivée, Chevalier de cet ordre Portugais ; la facilité qu'il y a de l'obtenir, un long ſéjour fait à Lisbonne, d'où il s'eſt ſauvé par la crainte d'être pendu, ce qu'on ignoroit, & une patente qu'on a dit depuis être fauſſe, firent qu'on ne lui diſputa pas la qualité de Chevalier de Chriſt.

*virtutis præmium*; on avoit ôté, de l'autre côté, l'émail qui représente Saint-Louis, & on avoit substitué en place une petite croix; & il disoit qu'étant en Portugal, il avoit fait faire cette croix ainsi, pour avoir l'air François; on lui défendit néanmoins de la porter; mais il se décora d'une broderie sur l'habit qu'on lui laissa. Des traits de son honnêteté ordinaire, lui ayant mérité la prison, son camarade obtint son élargissement avec permission d'aller à la côte de Coromandel, accompagné de quelques Officiers Anglois qui alloient à Madras. Notre Chevalier d'industrie parloit bien Anglois; il s'attacha à séduire en sa faveur le Capitaine Masdam, à qui il conta ce qu'il voulut; celui-ci le crut ou fit semblant de le croire. Il lui dit entre autres choses, que tous les Européens d'Ayder, qui faisoient la plus grande force de son armée, étoient très-mécontens du service de ce Prince, & sur-tout de leur Commandant; & que si le Gouverneur de Madras vouloit l'employer, il se faisoit fort de les faire tous déserter, & que le Chirurgien du Nabab, qui étoit son ami, s'emploieroit de tout son cœur à l'exécution de ce projet.

L'Officier Anglois, charmé de trouver un moyen de détourner l'attention du Gouvernement de Madras de sa lâche défense, présenta notre Chevalier au Colonel Call,

Ingénieur en chef, distingué dans sa partie, qui étoit le guide du Gouverneur Boschier, & du Conseil de Madras. Il avoit un génie vaste, mais qui, pour être très-étendu, ne voyoit que le but, sans faire attention à tous les embarras qui se trouvent dans le chemin & empêchent d'y arriver. Ce Colonel prévenu, comme tant d'autres, que les Indiens ne peuvent rien faire qu'à l'aide de quelques Européens qui sont à leur service, goûta extrêmement le projet du Chevalier, & le présenta au Gouverneur & à Méhémet-Ali-Khan, qui le reçurent comme leur Ange tutélaire. C'est ainsi que cet homme, de Chirurgien chassé du camp d'Ayder, se trouva à Madras l'ami & le confident du Gouverneur & de Méhémet-Ali-Khan; il fut fêté & comblé de présens, nonobstant les railleries de quelques Anglois qui le connoissoient de réputation, par ses actions dans le Bengale.

Tandis qu'on délibéroit à Madras sur les moyens d'exécuter le nouveau projet, arrive dans cette ville un ancien Officier François des troupes de la Compagnie des Indes, qui croyoit avoir à se plaindre de cette Compagnie, & qui venoit offrir ses services aux Anglois contre Ayder-Ali-Khan; on lui fit part du projet donné par le Chirurgien.

L'Officier François n'hésita point de se charger de l'exécution. On accepta son offre,

& on promit de lui donner le brevet de Lieutenant - Colonel & le commandement d'un Corps à la solde de la Compagnie Angloise dont les Soldats déserteurs d'Ayder devoient faire le fonds.

Cet Officier, pour s'attirer la confiance du Gouvernement Anglois, fit porter ses malles & des effets précieux dans la maison du Gouverneur qui les fit mettre dans son cabinet. Pour ne point se rendre suspect à Ayder, ce nouvel Emissaire des Anglois se rendit à Pontichéry où il communiqua sous le secret, à toutes ses connoissances, son dessein de passer chez Ayder ; nombre d'Officiers & de jeunes gens s'offrirent d'aller avec lui ; il donna avis de tout au Gouverneur de Madras, en lui nommant ceux qui étoient le plus disposés à aller trouver Ayder, & il s'éloigna de Pontichéry sans rien dire à personne, au moment où les plaintes du Gouverneur de Madras pouvoient arriver ; le Gouverneur François ayant reçu la lettre de l'Anglois, manda ceux qui étoient dénommés, & exigea leur parole d'honneur qu'ils ne partiroient pas de Pontichéry sans sa permission.

Le dénonciateur qui avoit toute facilité de faire sa route sans rien craindre, tout le pays qu'il avoit à traverser étant de la domination des Anglois, se rendit au camp

du Colonel Wood, qui étoit dans les environs d'Ahtour : il y passa deux jours ; & cette armée étant partie pour joindre le Général Schmidt, il fut à Ahtour, où s'étant fait connoître pour François, on lui fournit des guides & tout ce qu'il demanda pour le conduire au camp d'Ayder. Il y arriva accompagné d'un seul domestique, disant qu'ayant rencontré l'armée du Colonel Wood, il avoit passé deux jours dans les bois au risque d'être dévoré par les tigres, & qu'il avoit fait la route à pied, de Pontichéry à Ahtour.

Une réputation qu'il avoit acquise, suivant toutes les apparences, à la faveur des vertus & des talens que ses parens avoient montrés dans l'Inde, prévint pour lui le Commandant des Européens d'Ayder, qui crut, en le voyant arriver, que sa bonne fortune lui envoyoit un compagnon qui partageroit ses travaux, & en conséquence il l'accueillit de son mieux & chercha à lui rendre service. Dans les premiers jours, cet Officier parut répondre cordialement aux avances du Commandant ; il étoit descendu chez Raza-Saeb qu'il connoissoit depuis long-tems, & qui n'eut aucun doute sur son compte, à cause de sa famille qui avoit été si attachée au pere de ce Prince ; il se chargea de le présenter à Ayder, qui

ſurprit tout le monde en paroiſſant le voir avec chagrin , ce qui étoit d'autant plus étonnant , que ce Nabab recevoit toujours avec plaiſir le moindre Soldat François ; mais il étoit prévenu par Moctum ſon beau-frere , qui avoit vu cet Officier à la tête de la Cavalerie Françoiſe , lorſqu'il eſcortoit des convois de Gingi à Pontichéry , & qui diſoit hautement que c'étoit un lâche. Il ne fut pas poſſible de faire revenir Ayder ſur le compte de ce François, ayant trop d'eſtime & d'amitié pour ſon beau-frere, pour ne pas le croire. Par cette prévention , il ne put obtenir le commandement de la Compagnie d'Huſſards , qui n'avoit point de Capitaines & étoit commandée par un Lieutenant qui ne ſavoit pas écrire. Le Commandant Européen ne pouvant avoir le moindre ſoupçon ſur le compte de cet Officier nouvellement arrivé , à cauſe de la réputation dont lui & ſa famille jouiſſoient, croyoit que Moctum s'étoit prévenu mal-à-propos. Pour convaincre ce François de ſon eſtime , il lui confia le ſecret de l'expédition contre Goudelour, croyant qu'il pouvoit lui donner de bons avis , à cauſe qu'il venoit depuis peu de Pontichéry , éloigné ſeulement de deux lieues de Goudelour , & penſant que le ſuccès de cette expédition lui procureroit l'occaſion de lui être utile. On a déjà vu

comme il se servoit de Raza-Saeb pour faire manquer cette expédition, & comment il empêcha le Gouverneur & presque tout le Conseil de Madras d'être enlevés : ayant sçu l'expédition de Tipou-Saeb par Raza, qui avoit en lui une entiere confiance, il fit partir son domestique parmi les Pandaris que le fils d'Ayder menoit avec lui, parce que n'ayant d'autres vues que de ravager le pays, il ne pouvoit pas avoir des gens qui fussent plus entendus à le faire. La bataille de Tirnmalé s'étant donnée peu de jours après l'arrivée de cet Emissaire Anglois, les Officiers de Cavalerie, avec la permission de leur Commandant, qui faisoit sa charge de Général de l'Artillerie, lui offrirent de le mettre à leur tête pendant la bataille; il le refusa & se tint constamment derriere Ayder, qui le voyant monté sur un cheval de Hussard, qu'il reconnut à l'harnachement, lui fit présenter le cheval d'un Pandari qui venoit d'être tué, ce qui étoit lui faire le plus grand affront.

L'armée ayant marché de Singuemann, pour camper entre Caveripatnam & Vaniambari, passa le Paler, éloigné de trois lieues de ce nouveau camp, le Commandant ayant resté avec l'Artillerie sur les bords de cette riviere, dont le passage étoit difficile à cause de la profondeur de la riviere

qui étoit débordée, Ayder l'envoya chercher au sujet d'une sédition des Hussards & des Dragons qui refusoient la solde qui leur étoit offerte comme à l'ordinaire, voulant être payés en roupies d'argent au lieu de pagodes d'or, ce qui leur auroit procuré tous les mois un avantage d'environ cent sols, argent de France. Comme c'étoit la premiere fois que cette difficulté s'étoit élevée, le Commandant n'eut pas beaucoup de peine de leur faire recevoir l'argent qui leur étoit offert ; & prenant l'occasion de la bataille perdue, où leur attaque, & encore moins celle de tout le reste de la Cavalerie, n'avoit pas été soutenue comme on auroit dû s'y attendre, il leur reprocha de faire les difficiles mal-à-propos sur une paye qu'ils avoient fort mal gagnée. Ceux qui les poussoient, les piquerent sans doute sur les reproches qu'on leur avoit faits ; car, dans l'après-midi, ils partirent en corps, avec leurs habits & leurs sabres seulement, & ils furent dans le camp de Ram-Schander offrir leur service à ce Prince Maratte, qui avoit pris à sa solde les soldats qui avoient été honteusement chassés. Sur la nouvelle du départ de ces Cavaliers, le Commandant s'étoit mis à leur poursuite à la tête d'un bataillon de Grenadiers Cipayes. Ram-Schander qui redoutoit Ayder, & à qui on donna

sans

ſans doute avis qu'on étoit à la pourſuite de ces Européens, leur ordonna de ſortir de ſon camp. Se repentant de leur équipée, & ne ſachant que devenir, ils attendirent le Commandant, mirent bas les armes ſur l'ordre qu'il en donna, & ſe laiſſerent conduire au camp d'Ayder comme des moutons. On les tint pendant quelques jours attachés avec des cordes & gardés à vue; mais enfin on leur rendit leurs chevaux & leurs armes, ce qui parut ſe faire à la priere d'Ayder, qui ne dédaigna pas de faire ſemblant d'intercéder pour eux. Tout cela ne paroîtra pas bien prudent en Europe; mais qu'on faſſe attention à la poſition d'Ayder & du Commandant; Ayder eſtimoit les Européens peut-être beaucoup au-delà de leur valeur, & l'autre n'avoit d'exiſtence que par eux. On croyoit cette ſédition une eſpece de boutade qui n'auroit pas de ſuite, d'autant plus que ces gens n'auroient ſçu où porter leurs pas, & où ſe réfugier pour être mieux, & par-deſſus tout, comme ils ſavoient bien le dire, la mere des Européens n'eſt pas dans l'Inde.

Cette affaire s'étant paſſée quelques jours avant la priſe de Vaniambari, tout le monde paroiſſoit tranquille, lorſque des avis arriverent de Veilour au Nabab, & de Saint-Thomé au Commandant, qu'il ſe tramoit

quelque trahison & même une désertion parmi les Européens d'Ayder. Ne pouvant statuer sur des avis aussi généraux, & les coupables étant ceux qu'on soupçonnoit le moins, le Commandant pensa qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que d'assembler les Européens de tous les Corps, & d'exiger d'eux un serment que les Officiers prêterent, au nom & du consentement de la Troupe, sur la Croix & sur l'Evangile, par lequel ils promettoient de servir fidélement Ayder-Ali-Khan, de ne pas quitter son service sans lui demander congé, & d'avertir ce Prince & leur Supérieur de tout ce qu'ils sauroient ou apprendroient être contraire au bien de son service. Avant d'exiger ce serment, on leur demanda, s'ils avoient reçu exactement leur solde, & on offrit de donner congé à ceux qui le demanderoient. On crut cette précaution suffisante ; elle l'auroit été sans les moyens que le Gouvernement Anglois de Madras employa pour en empêcher l'effet.

L'Emissaire Anglois avoit trouvé un excellent Coadjuteur dans la personne du Chirurgien, camarade du Chevalier ; cet homme, qui ne savoit être bien qu'où il n'étoit point, étoit porté par un penchant naturel aux intrigues hasardeuses, & cherchoit, à quelque prix que ce fût, à faire parler

de lui [1]. Il s'offrit à tout entreprendre, lorsqu'on l'eut assuré qu'il auroit les appointemens & le rang de Chirurgien Major chez les Anglois ; mais les conspirateurs n'ayant pu gagner les soldats, quoiqu'ils

---

[1] Pour donner une preuve non équivoque du caractere de ce Chirurgien, on peut se rappeller qu'en 1776 il parut dans différens journaux une prétendue lettre d'un Médecin de Suéde, qui annonçoit qu'un homme avoit accouché, ou étoit prêt à le faire, & on ne doit pas avoir oublié les singulieres & ridicules disputes qu'occasionna ce prétendu phénomene. Eh bien ! le véritable inventeur de cette histoire, est ce même Chirurgien, qui, en 1766, envoya de Coilmoutour au sieur de la G. premier Conseiller de Pontichéry, l'histoire de ce monstrueux engrossement, disant qu'Ayder l'avoit chargé d'accoucher le sujet, qui étoit mort dans les douleurs, & dans la peine de l'accouchement ; il ajoutoit à son histoire l'anatomie & la description des parties entiérement semblables à celle qui étoit contenue dans la prétendue lettre de Suéde ; & comme il est doublement favorisé d'Apollon, Dieu de la Médecine & de la Poésie, il avoit joint un poëme de sa composition sur les merveilles de la Nature, relativement au prodige qu'il annonçoit. Cette histoire est trop connue pour qu'on puisse la révoquer en doute.

les eussent portés à la sédition, ils écrivirent à Madras qu'il falloit leur donner pour coopérateurs les deux Jésuites qui se trouvoient dans le camp d'Ayder, & qu'il falloit envoyer à ces Peres une lettre du Gouverneur de Pontichéry, qui ordonnât aux François de quitter le service d'Ayder, en passant par l'armée & le pays des Anglois qui les recevroient & les laisseroient rejoindre le pavillon de leur Nation.

Les Jésuites étoient dans la dépendance absolue des Anglois ; & n'ayant d'autre existence dans l'Inde que celle qu'ils vouloient bien leur accorder, ils se crurent obligés de les servir comme ils l'entendoient ; & ayant obtenu d'Ayder des passe-ports pour leurs domestiques qui alloient & venoient à leur Maison de Saint-Thomé, ils furent les agens de la correspondance des Anglois avec leurs Emissaires. On leur envoya une lettre faussement attribuée au Gouverneur de Pontickéry, qui avoit déja écrit à Ayder en leur faveur, croyant qu'ils étoient prisonniers, lorsqu'ils recevoient de lui & de toute son armée les meilleurs traitemens, n'attendant, pour les renvoyer, qu'une occasion favorable. Pour bien remplir la mission que les Anglois leur avoient donnée, ils montroient en cachette aux Européens a prétendue lettre du Gouverneur de Pon-

tichéry, disant qu'il leur étoit défendu de la montrer au Commandant, mais que le Gouverneur la leur avoit envoyée pour exciter les Chrétiens à quitter le service d'un Prince Mahométan, & ils assuroient que le serment prêté à un Infidele, n'étoit point obligatoire, & nul de droit, à cause de l'ordre du Représentant du Roi. On ne sauroit nier que pareille lettre a été produite aux soldats d'Ayder; le fait est notoire, & on pourroit en trouver des témoins à Paris. Cette lettre est fausse, parce que le Gouverneur de Potichéry ne pouvoit avoir aucune raison de la cacher au Commandant; au contraire, cet Officier étant porteur de lettres entiérement écrites de sa main, il auroit empêché, si cette lettre eût été véritable, qu'on ne la soupçonnât être fausse; & comme le Gouverneur n'ignoroit pas qu'un Conseiller de Pontichéry avoit une correspondance en chiffre avec ce Commandant, par laquelle on lui communiquoit toutes les dépêches, certainement il l'eût fait prévenir sur le contenu de sa lettre, adressée adroitement à tous les François de l'armée d'Ayder. Les Peres Jésuites qui servirent si bien les Anglois, furent renvoyés, ainsi que les trois Prêtres Portugais, avec le Facteur Anglois qui alloit à Madras faire des propositions de paix.

Lorſqu'à Veilour ces Prêtres Portugais eurent vu les Jéſuites donner leurs lettres au Général Schmidt & au Gouverneur de la place, ils furent très étonnés que ces Révérends ſe fuſſent chargés d'une miſſion de cette nature, d'autant plus que les premieres nouvelles venoient de ces Peres. Lorſqu'ils parloient de cet événement, ils ne pouvoient revenir de leur frayeur, proteſtant qu'ils étoient innocens, n'ayant jamais rien ſu des manœuvres & des intrigues tramées contre un Prince qui les avoit toujours comblés de bienfaits. Effectivement Ayder, pour leurs frais de voyage, leur avoit fait donner à chacun trois cens roupies lorſqu'ils partirent, ſomme qui équivaut à ſept cens cinquante livres, monnoie de France. Ils auroient été punis du même ſupplice qui étoit dû à ces indignes Prêtres, ſi le Souverain avoit jugé à propos d'en venir à cette extrêmité.

Ayder s'étant retiré ſur Caveripatnam, le Général Schmidt occupa Vaniambari, où on n'avoit point laiſſé de garniſon; mais il ne put ſuivre plus long-tems Ayder, étant obligé d'attendre des convois de vivres & de munitions qui venoient d'aſſez loin; on avoit tant de peine à raſſembler ſuffiſamment des bœufs de trait & de charge, que le Général Anglois étoit obligé

de détacher une partie de son armée pour escorter les convois. La prise des approvisionnemens rassemblés à Ambour occasionnoit tous ces retards dans les opérations du Général Schmidt.

Le Gouvernement de Madras, suivant ses promesses, forma un Corps de troupes légeres, composé de Cavalerie & d'Infanterie, sous le nom de Corps étranger, dont le François, leur Emissaire au camp d'Ayder, fut le Commandant, & le Chirurgien, Chevalier de Christ, Commissaire. Pour terminer l'histoire de toutes ces horreurs, nous croyons devoir rapporter ici le sort qu'éprouva cette nouvelle troupe, malgré les intrigues du Commissaire, qui employa non-seulement la subornation, mais encore l'assassinat. Pour augmenter le Corps étranger, il fut toujours réduit à peu de chose; les Enrôleurs envoyés à Pontichéry & ailleurs, furent découverts; presque tous les Cavaliers déserterent, & se réfugierent à Pontichéry, ou chez Ayder, qui leur paya leurs chevaux, comme s'ils ne les lui avoient pas volé. Le Commandant de ce malheureux Corps fut en partie puni comme il le méritoit, par ceux qu'il avoit servis aux dépens de son honneur. Un Conseil de guerre Anglois le déclara lâche & indigne de servir, & le condamna à être dégradé du rang d'Officier, &

à être chassé de l'armée. On a vu ci-devant le sort qu'à enfin essuyé le Chevalier, premier moteur de toute cette trame.

Nizam-Ali-Khan, que nous avons dit avoir quitté Ayder après la retraite d'Ambour, & prendre le chemin de Capet, ne fut pas plutôt arrivé dans ce pays, que Rocum-Daulla, son Divan & digne Ministre, écrivit à Méhémet-Ali-Khan, son beau-frere, pour lui dire qu'il avoit enfin fait consentir Nizam à se séparer d'Ayder; & que si les Anglois & lui le desiroient, il se rendroit à Madras, avec plein pouvoir de faire un traité tel qu'on pouvoit le desirer.

Les Gouverneur & Conseil de Madras s'empresserent à témoigner le desir qu'ils avoient de voir dans leur Capitale un aussi grand personnage; en conséquence, Rocum-Daulla & Ram-Schander, Prince Maratte, & un des principaux confidents de Nizam, se rendirent avec pompe à Madras, où ils firent une entrée magnifique, au bruit du canon, les troupes bordant les hayes dans les rues. On leur donnoit tous les jours de nouvelles fêtes. Ils furent régalés splendidement & conduits à bord d'un vaisseau; ce qui leur plut davantage, furent les riches présens qu'on leur fit. Nizam fut le moins bien partagé; il n'y eut pour lui que des présens d'une valeur peu considé-

rable; on se contenta seulement de lui promettre beaucoup d'argent. De leur côté, ces grands & magnifiques Ministres signerent un traité, par lequel Nizam-Daulla confirmoit Méhémet-Ali-Khan dans sa Nababie d'Arcate, & dans tous les pays qu'il possédoit & pourroit posséder. Nizam-Ali confirmoit de même aux Anglois le don des quatre Cercars ou Provinces au Nord de Mazulipatnam, ainsi qne le don de cette grande Ville.

Deux Conseillers du Conseil de Madras partirent ensuite, comme Ambassadeurs, pour aller trouver Nizam-Ali, qui les renvoya avec de grands honneurs & des présens pour eux & pour le Gouverneur. C'étoit ainsi que ce Souba, qui, vingt ans auparavant, faisoit les destins de l'Inde, alloit alors quêter, pour ainsi dire, chez les autres Puissances, perdant de plus en plus le crédit & la considération que lui donnent ses superbes titres.

Morarao, Prince Maratte, possesseur d'un petit pays en-delà de Sçirra, joignit l'armée Angloise, ayant avec lui à-peu-près deux mille cinq cens Cavaliers, & environ trois mille fantassins, le tout en assez mauvais ordre; mais les Anglois cherchoient de toutes parts des secours de toute espece.

Le Général Schmidt, qui connoissoit par-

faitement le pays & l'espece de guerre qu'il seroit obligé de faire ; n'ayant pu résoudre le Conseil de Madras à accepter la paix, qu'offroit Ayder, étoit d'avis qu'il ne falloit pas faire des siéges, mais pousser Ayder & le presser tant qu'on pourroit ; & si on ne pouvoit le joindre, faire le siége de quelque place considérable. Il proposoit celui de Benguelour, qui est la Capitale d'un bon pays. Le Gouvernement de Madras, qui vouloit absolument conquérir sur Ayder toutes les vallées & le pays qui est en-deçà des grandes Gates, obligea le Général Schmidt à diviser son armée en deux parties, & à donner le commandement d'une partie au Colonel Wood, pour assiéger & prendre toutes les petites places répandues dans ces vallées, dans le tems que le Général Schmidt tiendroit l'armée d'Ayder en échec.

Le Général Anglois ayant exécuté les ordres qu'on lui donna, ce projet parut avoir le plus grand succès. Le Colonel Wood prenoit beaucoup de places avec d'autant plus de facilité, que les trois quarts de ces places n'avoient d'autres garnisons que les milices du pays. Ces conquêtes réjouissoient merveilleusement le Couverneur & le Conseil, qui, pour surcroît de bonheur, apprirent l'heureuse nouvelle qu'une armée partie de Bombay, forte d'environ huit mille

hommes, dont huit cens étoient Européens; avoit débarqué à Mangalor, & avoit pris cette place, dont la foible garnison s'étoit sauvée, les habitans n'ayant pas voulu la seconder pour défendre la place. Les vaisseaux d'Ayder étant à Goa, on n'en avoit point pris, mais on avoit trouvé dans la place trois cens pieces de canon, en y comprenant une quantité de mauvaises pieces de fer, destinées pour les vaisseaux, & la plûpart hors de service; mais n'importe, le nombre des pieces embellit toujours une relation. Le Commandant de cette armée écrivoit qu'il se proposoit de marcher, au plutôt, à Ayder-Nagar, ne croyant pas trouver de difficulté à parvenir jusques à cette place, encore moins à s'en emparer, ainsi que des trésors immenses qu'Ayder y avoit rassemblés.

Une nouvelle aussi importante fut annoncée au peuple par cent & un coups de canon, tirés du Fort Saint-Georges, & la relation de la prise de Mangalor fut répandue dans tous les comptoirs Européens & dans tout le pays.

Ayder n'ayant pas tardé à recevoir la nouvelle du débarquement des Anglois à Mangalor, fut obligé, préférablement à toute autre chose, d'aller s'opposer à cette armée qui se trouvoit au centre de son Royaume

de Canara, pays nouvellement ſous ſa domination, qu'il avoit cru hors d'inſulte par ſa ſituation, & qui n'étoit pas pourvu de beaucoup de troupes.

Après avoir envoyé des ordres à toutes les troupes qu'il avoit laiſſées à Biſnagar, à Sçirra & à Syringpatnam, de ſe mettre en marche pour le Royaume de Canara; il fit prendre les devants à ſon fils, à la tête d'un corps de trois mille Cavaliers, & lui-même ſe mit en marche avec trois mille de ſes Grenadiers, une partie de ſon artillerie, & environ douze cens hommes de Cavalerie, laiſſant le reſte de ſon armée à ſon beau-frere Moctum, avec injonction de harceler les deux armées Angloiſes, afin de retarder leurs opérations, mais de ne rien haſarder.

Le Général Schmidt ayant appris le départ d'Ayder, en donna avis à Madras, & propoſa de nouveau le ſiége de Benguelour; le Conſeil à qui la diverſion faite par le débarquement à Mangalor, faiſoit concevoir les plus hautes eſpérances, fut, pour cette fois, de l'avis du Général Schmidt; mais regardant le ſiege de Benguelour, comme étant de la plus grande importance, il fut réſolu que le Colonel Call, Ingénieur en chef, en auroit la direction, & pour ne pas le mettre ſous les ordres du Général Schmidt, il fut ordonné qu'il y auroit dans

l'armée un comité composé du Nabab Méhémet-Ali-Khan, du Colonel Call, Ingénieur, & du sieur Mackis, tous les deux Conseillers, qui décideroient, conjointement avec le Général Schmidt, de toutes les opérations ; & afin que tant de graves personnages n'eussent pas le désagrément d'échouer dans une entreprise aussi importante pour la nation Angloise, il fut décidé qu'on feroit les plus grands préparatifs. En conséquence, on fit partir de Madras seize mortiers de différens calibres, trente - trois pieces de canon de trente-trois livres de balles, cinquante autres pieces de moindre calibre, des boulets, de la poudre, & autres munitions de toute espece en profusion ; & comme tous ces objets avoient quatre vingt lieues de chemin à faire pour arriver à Benguelour, & qu'on avoit toujours la même peine à se procurer des bêtes de charge & de trait, on marqua plusieurs stations, en attendant que tout fût prêt pour commencer le siége. Le Général Schmidt s'attacha à assurer la route des convois, en s'emparant d'un nombre de places & de forteresses qui se trouvoient sur son passage ; il réussit même à prendre une petite place par stratagême : Ses Coureurs arrêterent un Algara de Moctum, qui portoit une lettre qui prévenoit le Commandant de cette place qu'à l'entrée

de la nuit il recevroit un ſecours de cinq cens Cipayes, l'avertiſſant en même tems qu'il étoit menacé d'être aſſiégé. Le Général Schmidt ayant un Algara [1] qui connoiſſoit parfaitement l'armée & la Cour d'Ayder, le chargea de porter la lettre de Moctum & de confirmer au Commandant l'arrivée de ce ſecours. Cette lettre fit tout l'effet qu'en attendoit le Général Anglois. A l'entrée de la nuit, on reçoit dans la place des Cipayes Anglois, au lieu des Cipayes d'Ayder, qui ne manquerent point, par cette ruſe, de s'emparer de la place.

Moctum ayant appris cette ſurpriſe, s'en vengea peu de jours après, & reprit la place par un autre ſtratagême. Il fit paroître dans la plaine des Cavaliers Indiens, parmi leſquels il y avoit quelques Cavaliers Européens habillés de bleu, comme ſont les Dragons Anglois, dont un ſe détacha pour avertir en bon Anglois le Commandant de

---

[1] Tous ces Algaras ſont des Bramines, ce qui doit beaucoup faire rabattre de l'idée qu'on ſe forme en Europe de cette eſpece d'hommes, qu'on croit être des Savans & des Prêtres. On ne ſe ſert ordinairement de ces gens là que pour faire le métier de courier, pour ne pas dire eſpion.

la place, qu'ils étoient poursuivis par un Corps nombreux de Cavalerie d'Ayder, & qu'il étoit envoyé par l'Officier Anglois, commandant le détachement, pour prier de tenir la porte ouverte. Ce Cavalier étoit un Dragon Anglois nouvellement déserteur avec son cheval, ce qui fut cause qu'il ne fut point soupçonné, & un grand Corps de Cavalerie ayant paru, la Cavalerie prétendue Angloise, prit le galop, fut reçue dans la place, s'empara d'une porte & donna l'entrée à la troupe d'Ayder qui les suivoit de près, & la place fut ainsi reprise. Les Cavaliers habillés de bleu, étoient des Cavaliers d'Ayder, qui avoient pris des habits de ses Canoniers. Le Colonel Wood, poursuivant le siege de plusieurs places suivant les ordres du Conseil de Madras, se trouva en peu de tems dans l'embarras par le grand nombre, ce qui l'obligea d'écrire au Conseil de Madras de lui envoyer une autre armée, ajoutant que ses troupes étoient dispersées en différentes garnisons; & si je n'y en mets point, disoit-il, des milices d'Ayder s'en empareront encore, & ce sera à recommencer. Si votre avis est, continuoit-il, que je détruise ces places, envoyez-moi bonne provision de poudre. En attendant la réponse du Conseil de Madras, ce Colonel assiégea Darmapuri, place un peu plus considérable que celles qu'il avoit assiégées

jusques alors. Le Commandant étoit un brave homme, nommé Pinda-Khan, qu'Ayder estimoit beaucoup, & qui avoit servi les François. Ce brave homme fit une vigoureuse résistance, & n'arbora le drapeau blanc que lorsque la brêche fut faite & le fossé comblé. Ses Députés étant venus trouver le Colonel Wood, il ne leur offrit d'autre capitulation que de se rendre à discrétion. Les Députés n'ayant pu accepter une condition aussi dure sans l'ordre du Commandant, retournerent dans la place; presque toute la garnison étoit sur le rempart & sur la brêche. En voyant revenir les Députés, ils coururent tous au-devant pour apprendre des nouvelles; au même instant, les Grenadiers Anglois sortent de la tranchée, & montent sur la brêche, suivis par les Cipayes qui avoient été commandés pour l'assaut; & toute la garnison, le Commandant, son fils ainsi que tous les Officiers furent inhumainement massacrés, sans autre exception que douze Canoniers Européens que les Grenadiers Anglois sauverent: cette attaque fut faite, le drapeau blanc étant sur la brêche. On dit que l'armée du Colonel Wood étoit enragée, de voir que dans toutes les places qu'elle prenoit, elle ne trouvoit aucun butin qui pût satisfaire son avidité. Ayder ayant ordonné de faire sortir de toutes les places menacées de siége, tous les

les habitans avec leurs effets, & de n'y laisser que la garnison, fit defense aux Officiers & aux Soldats d'avoir ni vaisselle, ni effets précieux, & seulement le linge d'absolue nécessité, ce qui est très-peu de chose dans l'Inde, disant que les Européens ne font la guerre aux Indiens, que dans l'espérance du pillage, & qu'il ne faut pas leur donner cet appât.

On ne peut imaginer pourquoi le Colonel Wood & ses Officiers n'arrêterent pas la cruauté du Soldat, puisqu'ils avouerent que les Grenadiers firent cette attaque sans leur ordre.

Moctum, en représailles de Darmapuri, fit massacrer dans la suite un Corps considérable de Cipayes dans la plaine d'Orielour. Pour Ayder, il conçut une haine si violente contre le Colonel Wood, que dans la suite il cherchoit de préférence à attaquer son armée, & à lui tendre des embûches; & s'il avoit tombé entre ses mains, il y a apparence qu'il lui auroit fait un mauvais parti.

Après la prise de Darmapuri, le Colonel Wood se rejoignit avec le Général Schmidt, suivant les ordres qu'il en avoit reçus de Madras. Ce Général, après avoir assuré la route de ses convois, s'approcha de Benguelour, & s'empara des places qui l'avoisinent, entr'autres de Colar & d'Of-

cota; & destinant la derniere de ces places à en faire le dépôt du siege de Benguelour, il la fit fortifier.

En approchant d'Oscota, le Général Schmidt reçut une députation des habitans de Divanelli, qui vinrent lui offrir une contribution, & lui dirent que cette petite Ville, & la forteresse ou château, étoient les lieux qui avoient eu le bonheur de voir naître Ayder-Ali-Khan, ce qui leur avoit attiré la faveur de ce Prince, qui avoit accordé beaucoup de privileges à la Ville & au territoire. Le Général Schmidt leur répondit, qu'il feroit le premier à donner l'exemple de respecter le lieu de la naissance d'un si grand Souverain, & lui accorda des sauve-gardes, tant pour la Ville que pour le territoire de Divanelli; il refusa toute contribution, & il fit défense à qui que ce fût de son armée, d'y mettre le pied sans sa permission.

Ce procédé augmenta l'estime qu'Ayder avoit conçue depuis long-tems pour le Général Schmidt; aussi, par reconnoissance, il lui envoya deux superbes chevaux en présent, qu'il le pria d'accepter.

Le Commandant de l'armée de Bombay, après la prise de Mangalor, croyant, comme nous l'avons dit qu'il l'avoit écrit à Madras, qu'il n'avoit qu'à marcher à Ayder-Na-

gar, se trouva très-loin de son compte; lorsqu'on lui représenta qu'il avoit soixante lieues à faire dans un pays coupé de montagnes, de bois, de rivieres, & que surtout les approches de Nagar seroient de la plus grande difficulté. Il ne perdit cependant point courage, & continua de faire ses préparatifs, mais très-lentement. Son armée campoit alors aux portes de Mangalor, dans la plus grande sécurité.

Le fils d'Ayder s'étant mis en marche de Benguelour, & marchant avec l'ardeur d'un jeune homme qui brûle du desir de combattre & d'acquérir de la gloire, arriva bientôt dans le Royaume de Canara, dont les peuples alarmés, mais pleins de confiance dans le fils de leur Souverain, couroient au-devant de lui, comme à celui qui devoit les sauver. Animé par les acclamations du peuple, le jeune Prince continue sa route pour Mangalor, se faisant suivre par toutes les troupes qu'il trouvoit sur son passage & qui arrivoient de tous côtés. Sa marche fut si prompte, & la fidélité des Canarins fut si grande, qu'il arriva à la vue du camp des Anglois, sans qu'ils eussent reçu aucun avis, ensorte que le Prince paroissant & s'appercevant du tumulte & de la frayeur que causa son apparition à toute l'armée, sans prendre aucun repos, il s'at

vance; culbute les gardes, attaque l'armée; la met en déroute, & la poursuit jusques dans les rues de Mangalor, où sa Cavalerie entre pêle-mêle avec les fuyards. Trois mille hommes environ d'Infanterie, à peine arrivés pour joindre les troupes de Tipou-Saeb, sont étonnés de trouver le camp Anglois abandonné; ils pillent & s'emparent de tout ce qu'ils trouvent, soit dans le camp, soit dans la Ville, ce que le Prince leur permit, pour punir les habitans de n'avoir point voulu se défendre. La déroute de cette armée Angloise fut si grande, qu'à peine quelques hommes se sauverent à bord des vaisseaux, à qui, sans trop savoir pourquoi, ils communiquerent leur frayeur; leur fuite échauffant de plus en plus l'ardeur guerriere des Européens & des Cipayes d'Ayder, ils s'embarquerent dans des bateaux, attaquerent les vaisseaux de transport, & s'en saisirent de trois.

Toute l'armée fut prise avec les armes & bagages, ainsi que le Général, quarante-six Officiers, six cens quatre-vingts Anglois, & plus de six mille Cipayes. Ce glorieux événement pour Ayder arriva le huitieme jour après la prise de Mangalor; on ne sauroit concevoir une pareille victoire, & comment en trente jours de tems le Commandant de cette armée ne s'étoit point em-

paré de quelques poftes en avant de Mangalor, d'où on l'auroit averti de l'approche de l'armée.

Ayder arriva le lendemain de cette victoire; & fon fils n'eut autre chofe à lui dire que ce qu'écrivoit Céfar : *Veni*, *vidi*, *vici*. On rapporte qu'il pleura de joie en embraffant fon fils. Des Négocians Portugais établis depuis plufieurs générations à Mangalor, s'étant mis dans la tête, par l'heureux débarquement de l'armée Angloife & par les grands fuccès, que les Anglois attribuoient au Général Schmidt & au Colonel Wood, que les Anglois feroient la conquête de la plus grande partie des Etats d'Ayder, ou qu'au moins ils refteroient maîtres de Mangalor, ils firent la fottife de traiter avec le Général Anglois, & de fe charger de fournir les vivres à fon armée. Auffi-tôt qu'Ayder en fut inftruit, il fit venir ces Négocians devant lui, avec le chef de la loge Portugaife, & différens Prêtres chrétiens, les principaux d'entre ceux qui deffervent les trois Eglifes chrétiennes qui font à Mangalor; & demanda au chef Portugais qui étoit Officier, & aux Prêtres, quelle feroit la peine que les Chrétiens imposeroient à ceux qui oferoient trahir leur Souverain, en donnant des fecours & affiftant fes ennemis ? L'Officier Portugais ayant répondu fans héfiter, que ce crime méritoit

la mort. Ayder repliqua : je ne le juge point ainsi ; notre loi est plus douce ; parce qu'ils se sont faits Anglois, en s'engageant à les servir, leurs biens seront censés appartenir à des Anglois ; ils seront mis en prison & y resteront jusqu'à ce que je fasse la paix avec leur Nation. Ayder, après ce jugement, repartit promptement pour le pays de Benguelour, laissant une bonne garnison à Mangalor.

Le Général Schmidt avoit eu pendant le tems de l'expédition & du retour d'Ayder, tout le tems nécessaire pour recevoir son Artillerie & ses munitions. Méhémet-Ali & les Commissaires du Conseil étoient aussi arrivés à Oscota avec une suite nombreuse, & même avec un nouveau luxe inconnu jusqu'alors dans les armées Indiennes. Ce n'étoit cependant autre chose que de vastes fourgons remplis d'une très-grande provision de vins de toute espece ; mais après avoir fait tant de préparatifs & de transports, on trouva qu'on manquoit de riz & de viande, ou en si petite quantité, qu'il n'y en auroit jamais assez pour le tems qu'il étoit possible que le siége durât ; attendu qu'Ayder avec ses troupes, ne manqueroit pas de reprendre une partie des places qui assuroient les convois, qu'on seroit obligé de tirer du pays d'Arcate, & que

d'ailleurs il feroit impoffible de donner des efcortes fuffifantes pour les défendre contre l'armée d'Ayder, le Général Schmidt ayant befoin de toutes fes troupes, tant pour le fiége que pour la garde d'Ofcota où feroit le dépôt du fiége, & pour affurer les communications d'une place à l'autre.

Morarao propofa d'aller faire le fiége de *Ciota-Ballapour*, autrement petit Ballapour, très-bonne forterefſe, à dix lieues de Benguelour, & à trois lieues du pays des Nababs-Patanes, difant que lorfqu'on feroit maître de Ballapour, il y feroit conduire, foit de fes Etats, ou de Sanour, & autres pays voifins, telle quantité de riz, de bœufs & de moutons qu'on pourroit defirer. Cet avis ayant été approuvé par le Comité, le Général Schmidt partit d'Ofcota avec fon armée, de l'artillerie, & tout ce qui étoit néceffaire pour faire le fiége de Ballapour, & il laiffa une forte garnifon dans Ofcota, où refterent Méhémet-Ali-Khan, le Colonel Call & le fieur Mackis.

Ayder, qui avoit fuivi le Général Schmidt, le faifant continuellement harceler par fa Cavalerie, & fouvent canoner par fon artillerie, voyant qu'il n'avoit pu l'empêcher d'arriver à Ballapour, & d'y ouvrir la tranchée, décampe d'auprès de cette Ville, & fait route pour Ofcota. Il y arrive à la fin de

la nuit. Dès que le jour paroît, il fait attaquer le fauxbourg de cette place, qui étoit défendu par un simple retranchement de terre & un fossé que les Anglois avoient fait construire autour; il l'enleve, il y prend quantité de soldats & Cipayes malades ou blessés, déposés dans un Hôpital que les Anglois avoient établi; & cherchant à effrayer Méhémet-Ali-Khan, dont il connoissoit le caractere pusillanime, il ordonne à ses troupes de préparer des échelles pour donner l'escalade à la place, allant lui-même animer les travailleurs, auxquels il donna quelque argent, & promettant les plus grandes récompenses à son armée, si la Ville est prise, & si l'on fait prisonnier Méhémet-Ali-Khan. La vue de tous ces préparatifs, & le rapport de quelques prisonniers qu'on avoit laissés échapper exprès, donnerent une telle frayeur à Méhémet-Ali-Khan, & à Mackis, que malgré tout ce que put leur dire le Colonel Call, il fallut envoyer ordre au Général Schmidt de lever le siége de Ballapour, & de venir au secours d'Oscota. Schmidt, à qui on avoit grossi le danger de la prise d'Oscota, fut obligé de lever le siége de Ballapour qui étoit déja fort avancé, & dont le succès eût peut-être assuré celui du siége de Benguelour. Méhémet-Ali-Khan, rassuré par l'arrivée de Schmidt, ne voulut plus rester exposé à tomber

tombre entre les mains d'Ayder, & voulut absolument retourner à Madras. Le confrere du Colonel Call en voulut faire autant, & Schmidt ne pouvant pas faire lui seul un comité du Conseil, fut obligé de les suivre, d'autant plus qu'il ne falloit pas moins que l'armée entiere de ce Commandant pour les escorter. Le Général Schmidt, en partant, fut contraint de laisser dans Oscota tout cet amas de bagages, d'artillerie & de munitions qui devoient foudroyer Benguelour.

Ayder se souciant fort peu de reprendre cette quantité de places où les Anglois avoient de bonnes garnisons, s'attacha à suivre leur armée & à la harceler, ce qu'il fit de la maniere la plus vive, les attaquant sans cesse, en tête, en queue, jour & nuit, ce qui augmentoit encore plus la terreur de Méhémet-Ali.

Ce fut pendant le tems que le Général Schmidt alloit assiéger Ballapour, qu'Ayder eut la satisfaction de voir revenir son beau-frere Mirza-Ali-Khan, dont la trahison lui avoit été si sensible. Ce jeune homme, que les remords ne cessoient d'agiter, soit par un effet de son bon naturel, soit en voyant le mépris qu'avoient de lui Madurao, Général des Marattes, & les autres Chefs de cette nation, balançoit depuis long-tems sur la maniere dont il se raccommoderoit avec son beau-frere,

mais lorſqu'il le vit abandonné de Nizam ; attaqué par le Général Schmidt du côté de Benguelour , & obligé d'aller avec ſon fils au ſecours du centre de ſes Etats attaqués par une autre armée Angloiſe. L'état malheureux où il croyoit, par ſa faute, devoir trouver ſon beau-frere , dont il ne ceſſoit de ſe faire des reproches , le fit ſurmonter toute crainte. Il fait des levées de troupes , parvient à ſe mettre à la tête de près de vingt mille hommes ; & traverſant les Royaumes de Sçirra & du Mayſſour , il arrive à deux lieues de l'armée d'Ayder , & ſe faiſant accompagner de quelques Cavaliers, il s'avance juſques aux premieres gardes, ſe nomme & dit qu'on faſſe avertir Moctum , qu'il l'attend & qu'il veut lui parler. Moctum étonné d'une nouvelle auſſi imprévue , va le joindre. Il ne peut s'empêcher , en voyant le jeune Prince , de lui demander avec empreſſement : Qu'eſt-ce qui t'amene ici ? Le repentir , reprit Mirza : Je viens, autant qu'il m'eſt poſſible , réparer le mal que j'ai fait à notre frere ; je lui amene une armée beaucoup plus belle que celle que je lui ai enlevée , & je lui apporte ma tête ; mene-moi auprès de lui. Moctum a beau lui repréſenter de lui donner le tems de le prévenir. Non , lui dit Mirza , mene-moi vers lui , je ne crains que de ne pas le voir. Moctum lui

disant alors de le suivre, ils arrivent dans la tente d'Ayder, & lorsque Mirza veut se jetter à ses pieds, Ayder l'embrasse en lui disant : Tu ne me surprends pas, je t'attendois. Les deux armées se joignirent, & tout le monde pensa que cette démarche de Mirza étoit un heureux présage du retour de la bonne fortune d'Ayder.

Ayder, après avoir suivi l'armée du Général Schmidt jusques auprès de Veilour, changea absolument de maniere de faire la guerre ; il partagea sa Cavalerie en trois corps dont il en prit un, & donna les deux autres à Moctum & à Mirza ses beaux-freres ; il ne garda que ses Grenadiers & ses Caleros & Carnates, qu'il partagea aussi entre ses beaux-freres & lui, pour faire trois camps volants, & parcourant les uns & les autres tout le pays, ils mirent la terreur & le désordre par-tout, & jetterent la plus grande consternation dans le Conseil, dans la ville & dans tous les comptoirs Anglois, qui devinrent de nouveau l'objet de la plaisanterie de tous les Européens de l'Inde, qu'ils avoient presque tous insultés pendant le court espace de leur prospérité apparente [1] ; par la vivacité des mou-

[1] Ils avoient demandé qu'on leur livrât les François déserteurs de chez eux, qui étoient ar-

vemens de ces trois armées qui sembloient se multiplier, des nouvelles de leur apparition arrivant de toutes parts, on ne savoit de quel côté faire face, & on faisoit faire mille mouvemens inutiles à l'armée du Général Schmidt, qui harrassoient ses troupes, sans qu'il pût rencontrer l'ennemi.

Le Conseil ayant voulu diviser son armée, pour imiter la maniere d'Ayder, un corps de troupes commandé par le Colonel Frichmann, Suisse, qui n'avoit point encore fait la guerre contre Ayder, fut entiérement défait, & on rapporte qu'il se sauva seul de toute sa petite armée, grace à la légéreté de son cheval. Ce Colonel marchoit dans une plaine, aux trois quarts entourée de bois; son armée, qui n'étoit tout au plus composée que de quatre mille hommes, dont six cens

---

rivés à Pontichéry, avec les mêmes chevaux qu'ils avoient volés à Ayder.

Ils avoient menacé le Gouvernement de Tranquebar, & l'avoient forcé à leur rendre un Emissaire qu'ils avoient envoyé pour débaucher leur garnison.

Ils avoient forcé le Gouverneur de Paliacate, Fort Hollandois, à leur livrer un François qui s'étoit réfugié dans cette forteresse, & qui avoit obtenu la protection du pavillon.

étoient Européens, marchoit ſur une longue colonne ; il parut au fond de la plaine quelques Cavaliers. Différens Officiers repréſenterent au Colonel que la Cavalerie d'Ayder étoit habituée à faire des attaques ſubites & au grand galop, qu'il conviendroit de reſſerrer la colonne, & de la rapprocher du bois, afin de s'y appuyer. Ce Colonel ne fit que rire de ces repréſentations, & dit à ces Officiers : Soyez tranquilles, vous verrez comme je traite ces Négres ; le nombre des Cavaliers augmentant, perſonne n'oſa parler au Colonel, & tout-à-coup on voit un nuage de pouſſiere, tels que ces tourbillons qui précédent l'orage ; alors le Colonel veut donner ſes ordres, il n'eſt plus tems ; trois mille Cavaliers tombent ſur ſa petite armée, tout eſt rompu, tout eſt diſperſé ; le Colonel perdant la tête dans ce déſordre général, prend la fuite ; il eſt pourſuivi, la bonté de ſon cheval le ſauve ; Moctum n'arrête point la fureur de ſes Cavaliers. Pour venger le maſſacre de Darmapuri, plus de cinquante Officiers Anglois ſont tués ou faits priſonniers ; le Capitaine Robinſon [1] qui avoit rendu Vaniambari

[1] Un Colonel de Cipayes n'a que le rang de Capitaine Européen.

& qui avoit promis de ne servir d'un an, est reconnu. Il y avoit plus de dix mois qu'il avoit signé sa capitulation ; il avoit été comme forcé par le Gouverneur de Madras, d'aller avec son Régiment de Cipayes pour se mettre en garnison dans le Maduré, & il faisoit route avec le Colonel Frichmann. Moctum, à qui toutes ces raisons ne pouvoient faire impression, l'ayant trouvé marchant en corps d'armée, le fait pendre à un arbre, après avoir refusé aux autres Officiers la permission de faire demander sa grace à Ayder. Tous ces événemens se passérent en 1768.

Ed 1769, Ayder, de son côté, s'attachant à suivre le Colonel Wood qui commandoit un corps de sept à huit mille hommes, & étant fort près de Thiagar, parvient à entamer son arriere-garde & l'oblige à se retirer dans des bois. Ce Colonel veut jetter une garnison dans une place nommée Elvanissour ; il nomme pour Commandant, le Capitaine que lui indiquoit l'ordre du tableau ; on lui représente que cet homme, brave d'ailleurs, a le défaut de se prendre de vin, & qu'il est souvent dans un état qui le rend incapable de commander dans une place. Pour ne pas déshonorer cet Officier, il consentit à lui laisser le Commandement de la place, persuadé qu'Ayder n'en feroit jamais

le siége. Cependant ce Nabab arrive quelques jours après autour de cette place, avec de la Cavalerie, quelques centaines de Grenadiers & quelques petites pieces de canon, sans avoir ni le dessein ni le moyen de faire un siége. Le Capitaine-Commandant, entiérement pris de vin, monte à cheval, se fait ouvrir la porte, sort seul & pique droit vers les troupes d'Ayder, demandant le Nabab. On le conduit au Prince, à qui il représenta qu'il étoit le Gouverneur de la place; qu'il regardoit comme un honneur pour lui qu'Ayder voulût en faire le siege; qu'il espéroit se défendre en brave homme, & mériter ses louanges; mais que lui & sa garnison n'ayant ni vin ni arrac, & se confiant en sa grande réputation, il étoit venu pour le prier de lui faire donner ou vendre une provision de vin & d'arrac; qu'en étant pourvu il espéroit, par sa belle défense, lui donner une nouvelle occasion d'acquérir de la gloire. Ayder le prenant pour un fou, & ne pouvant croire qu'il fût le Gouverneur de la place, lui promit du vin & de l'arrac, tant qu'il en voudroit, lui en fit présenter de toutes les sortes pour en goûter, de sorte que ce Capitaine but avec tant d'excès, qu'il s'enivra au point qu'on fut obligé de l'emporter pour le faire dormir. Pendant qu'il cuvoit son vin, on le fit voir à plu-

ſieurs gens de la ville, qui avoient été arrêtés ; tous le reconnurent. Lorſqu'il fut éveillé, on lui dit qu'il étoit venu dans l'armée comme un eſpion, & qu'il alloit être pendu comme tel ; mais que s'il étoit le Gouverneur de la ville, il falloit qu'il donnât l'ordre de rendre la place, & qu'il devoit choiſir, de donner l'ordre qu'on demandoit, ou d'être pendu. Ce pauvre homme fit ce que l'on voulut & ſigna l'ordre. Ce qui fut plus extraordinaire encore, c'eſt que l'Officier qui étoit ſous ſes ordres, obéit & ouvrit les portes. Ainſi, Ayder prit une place & un Régiment de Cipayes, par l'imbécillité de celui qui obéit à l'ordre, par l'ivrognerie de celui qui le donna, & encore plus par la foibleſſe du Colonel Wood [1]. Pendant le tems que toutes ces affaires ſe paſſoient,

---

[1] On dit que le Général Cootes étant venu dans l'Inde en 1771, comme Commiſſaire, pour examiner tout ce qui s'étoit paſſé pendant cette guerre, & ayant fait inſtruire cette affaire par un Conſeil de guerre, ou Cour Martiale, le Colonel Wood avoit été caſſé ; l'Officier qui a rendu la place ſur l'ordre de ſon Commandant, fut pendu, & qu'heureuſement pour l'ivrogne, il étoit mort avant que ce Conſeil fût tenu.

le fils d'Ayder & Mirr-Fesoulla-Khan, à qui il avoit laissé la plus grande partie de son Infanterie & de son Artillerie, s'occupoient à reprendre les places où les Anglois avoient une garnison. Effectivement, ils les reprirent toutes, à l'exception d'Oscota qui avoit une forte garnison & une très-belle Artillerie qu'Ayder espéroit obtenir par un traité de paix.

Dans le tems que les ravages, les succès & les mouvemens rapides d'Ayder & de ses beau-freres, tenoient le Gouverneur & le Conseil de Madras en perplexité, arrive un vaisseau d'Angleterre sur lequel étoit monté le sieur Dupré, ancien Conseiller de Madras, considéré comme une très-bonne tête; il étoit envoyé par la Compagnie & le Roi d'Angleterre, comme Gouverneur, ne devant cependant prendre le Gouvernement que le premier Janvier 1770, & on étoit au premier Mars 1769. Il étoit chargé de signifier au Gouverneur & au Conseil un ordre de faire la paix à quelque prix que ce fût.

La Compagnie qui s'étoit laissée leurrer par les belles espérances de conquêtes dont on l'avoit flattée dans les lettres qui lui avoient été adressées par le Conseil de Madras, ne voyant arriver que des lettres de change tirées par ce Conseil, au lieu des diamans & des perles qu'on devoit trouver

dans les trésors d'Ayder, comme on lui avoit promis, crut qu'il convenoit à ses intérêts de faire la paix avec Ayder, quelque chose qu'il en coûtât, ne fût-ce que pour arrêter la baisse de ses actions. Mais c'est le grand défaut de toutes les Compagnies que leurs délibérations les plus essentielles ne peuvent pas être cachées ; la résolution que prend une puissance quelconque de demander la paix, devroit être, sur toutes choses, tenue secrete, & on devroit se rappeller l'axiome : *Si vis pacem, para bellum.* L'Envoyé de la Compagnie signifia & déclara qu'il falloit députer vers Ayder, pour lui demander la paix. Celui qui fut chargé de cette mission, reçut pour réponse : « Je me rendrai aux portes » de Madras, & quand j'y serai arrivé, j'é» couterai les propositions que le Gou» verneur & le Conseil auront à me faire ». Cette réponse fut prise à Madras pour une déclaration que ce Nabab étoit résolu à faire le siége de cette place ; en conséquence, on fit des préparatifs, & on donna ordre aux armées de se réunir & de se rapprocher de Madras.

Ayder-Ali-Khan continuant ses mouvemens, s'approche de Pontichéry & de Goudelour, vient jusques à Collentz, à sept lieues de Madras, sur la route de Pontichéry. L'armée Angloise s'avance pour défendre

le paſſage de la riviere de Saint-Thomé ; Ayder diſparoît, & lorſqu'on le croit éloigné, ne ſachant plus ce qu'il eſt devenu, il ſe montre tout-à-coup aux portes de Madras, du côté de Paliacate, & envoie un Député avec un pavillon parlementaire, demander quelles ſont les propoſitions qu'on veut lui faire. Auſſi-tôt alarme générale, l'armée Angloiſe eſt à une lieue & demie de l'autre côté de la ville. Le Conſeil députe les ſieurs Dupré & Boſchier, Conſeillers, l'un déſigné Gouverneur pour l'année 1770, & l'autre, frere du Gouverneur actuel ; ils ſont reçus d'Ayder de la maniere la plus gracieuſe. On convient d'une ſuſpenſion d'armes pour les environs de Madras ſeulement : Ayder promet d'établir ſon quartier ſur le grand mont de Saint-Thomé ; & le 15 Avril 1769, on ſigne deux traités dont voici la ſubſtance.

Dans le premier, qui eſt au nom du Roi d'Angleterre, il eſt dit : qu'il y aura paix & amitié entre le Roi d'Angleterre Georges III, & Ayder-Ali-Khan, Souba de Sçirra, Roi de Canara, &c. &c., & leurs ſujets reſpectifs ; que tous les priſonniers ſeront rendus de part & d'autre, & qu'il y aura liberté entiere de commerce entre les ſujets des deux Souverains & dans tous les pays de leur domination, comme il y avoit avant

le commencement des hostilités. Le second entre Ayder & Méhémet-Ali, portoit 1°. que Méhémet-Ali-Khan feroit évacuer incessamment les villes & forteresse d'Oscota, qui resteroient dans l'état où elles se trouvoient lors de la signature du traité ; que toute l'Artillerie, les armes & les munitions quelconques seroient livrées à Ayder [1], la garnison se retirant dans le pays d'Arcate par le plus court chemin.

2°. Que Méhémet-Ali-Khan paieroit annuellement un tribut de six lacs de roupies, dont une année seroit payée d'avance & comptant.

3°. Que toutes les familles des Princes & autres personnes de distinction ci-devant établies dans le pays d'Arcate, & qui étoient retenues prisonnières, seroient rendues libres & auroient la liberté d'aller résider où il leur plairoit.

Les autres articles de ce traité ne sont point intéressans.

La Compagnie des Indes d'Angleterre se rendoit caution de ce traité & promettoit de faire présent à Ayder Ali-Khan d'un

[1] On a vu ci-devant l'état de l'artillerie & des munitions; on peut ajouter qu'on y trouva aussi six mille fusils.

vaiſſeau de guerre de cinquante canons [1] ; au lieu de rendre celui qui lui avoit été ſaiſi à Bombay [2] , & qui étoit hors d'état de ſervir. La Compagnie s'engageoit auſſi à fournir douze cens Européens à Ayder, pour ſervir dans ſes armées, toutes les fois qu'il en feroit la réquiſition. La Compagnie s'étoit encore engagée pour le même objet envers Nizam-Daulla, Souba du Décan.

Le Conſeil de Madras fit à Ayder-Ali-Khan les plus ſuperbes préſens. Ce Prince uſa de repréſailles & envoya aux Plénipotentiaires & au Gouverneur, des objets beaucoup plus précieux tant en or qu'en argent. Ces deux traités furent faits pour ſauver l'honneur du Roi & de la nation Angloiſe ; auſſi, il n'y eut que le premier traité dont on ait fait mention dans tous les papiers publics qui ſe diſtribuent à Londres. On ſe donna bien de garde de parler du ſecond

---

[1] Effectivement en 1772 ou 1773, ce vaiſſeau a été donné. On dit même que c'étoit un vaiſſeau neuf, bien peint, bien doré, avec ſon artillerie toute en fonte; mais il étoit conſtruit de façon à n'en pouvoir faire d'autre uſage que de ſervir de parade ſur un port de mer.

[2] Voyez la page 13 de ce Volume.

traité ; mais comme par-tout où il y a un Gouvernement Anglois, il y a une oppofition, ce fecond traité fut bientôt répandu en Angleterre & ailleurs, avec toutes les annotations & les critiques qu'on crut devoir en faire.

Le Colonel Call, principal Auteur de la derniere guerre, fut un de ceux qui s'oppofa le plus formellement à ce traité. Le Général Schmidt qui avoit confeillé de faire la paix, toutes les fois qu'Ayder l'avoit demandée, dans les fentimens où il étoit que cette paix pouvoit fe faire avec honneur pour fa patrie, ne laiffa pas cependant que de s'y oppofer, apportant pour raifon qu'Ayder étoit dans l'impoffibilité de nuire déformais à fa nation, en ce qu'il étoit en état d'empêcher ce Nabab de faire aucun fiége, ajoutant qu'il ne pouvoit douter qu'Ayder ne fût le premier à fe laffer d'une guerre qu'il ne pouvoit plus continuer, d'autant mieux que fa tréve avec les Marattes expiroit avec la fin de l'année courante, & que ce Prince avoit trop de lumieres pour ne pas vouloir finir cette guerre avant que d'en commencer une autre ; ainfi qu'en tenant bon encore quelque-tems, & refufant fes propofitions avec la même hauteur qu'il les avoit faites, on le forceroit à en revenir à celles qu'il avoit fait faire après le fiége d'Ambour. Le Général Schmidt ajoutoit à

toutes ces raisons, qu'en signant une paix honteuse avec Ayder, on déshonoroit le nom & les armes de l'Angleterre, qui n'avoient point encore reçu de flétrissures dans toutes les guerres que les Anglois avoient eues avec les Indiens.

Nous finirons l'Histoire de cette guerre par un pamphlet qui fait connoître, on ne peut mieux, les différens sentimens des Anglois qui étoient à la tête du Gouvernement de Madras.

On afficha à la porte du Fort Saint-Georges, dite *Royale*, un tableau dans lequel on voyoit Ayder-Ali-Khan dans sa tente, assis sous un dais sur une pile de canons, le sieur Dupré & l'autre Ambassadeur à genoux & suppliants devant lui, Ayder tenant de sa main droite le nez du sieur Dupré, figuré en trompe d'éléphant [1], qu'il secouoit, pour lui faire vomir des guinées & des pagodes qu'on voyoit sortir de la bouche de ce Plénipotentiaire. On voyoit dans l'éloignement le Fort Saint-Georges, & sur un des bastions, le Gouverneur & Conseil de Madras, à genoux tendant les mains vers Ayder ; à côté du

---

[1] Le sieur Dupré avoit un nez d'une grosseur énorme.

Conſeil, paroiſſoit un gros dogue Anglois; grognant & menaçant Ayder, qui avoit un collier ſur lequel on voyoit les lettres J. C. (John. Call.); & derriere le dogue étoit un petit chien de Boulogne, qui léchoit le dogue, & qui avoit une étoile, telle à-peu-près que le Chevalier de Chriſt, confident du Colonel Call, la portoit. Dans le lointain, on voyoit encore le camp de l'armée Angloiſe & le Général Schmidt, au moment où il reçoit la nouvelle du traité de paix, tenant un papier à la main, & caſſant ſon épée.

Ayder-Ali-Khan, par cette paix, termina glorieuſement une guerre que toute l'Inde croyoit ne devoir finir que par ſa ruine.

Ayder, en quittant Madras, marcha ſur Oſcota & Benguelour, pour aller diſpoſer de toute l'artillerie, ainſi que des armes & munitions, que la garniſon Angloiſe de cette place devoit lui livrer. Lorſque le tout lui eut été remis, il diſperſa ſes troupes dans de bons quartiers, pour qu'elles puſſent ſe refaire & être en état de bien ſervir dans la guerre qu'il devoit avoir avec les Marattes, & qu'il ſavoit bien devoir être inévitable.

Les Marattes croient avoir un droit légitime au cinquieme du revenu d'une partie de l'Indoſtan, en vertu d'une donation que leur a faite Aurengzeb. Ayder, comme

on

on l'a déjà dit, ne veut point reconnoître ce droit [1], il donne de l'argent aux Marattes, quand la nécessité de ses affaires ne lui permet pas d'en refuser ; mais il ne fait jamais avec les Marattes d'autre traité qu'une tréve pour trois ans, ne voulant pas se reconnoître redevable, ce que les Marattes aiment encore mieux que de faire la guerre & abandonner un droit dont ils sont persuadés de la légitimité.

Madurao, qui n'avoit encore que vingt-deux ans, & qui possédoit déjà toutes les qualités qui forment un Héros, étoit bien éloigné de vouloir consentir à rien qui pût préjudicier à l'honneur & aux intérêts de sa Nation ; il brûloit au contraire du desir de se mesurer seul avec Ayder, qu'il croyoit un guerrier digne de lui. En conséquence des sentimens divers de ces deux guerriers, ils firent de part & d'autre les plus grands préparatifs, & les Marattes, suivant leur ordinaire, entrerent en campagne à la fin de Novembre, & s'approcherent de Sçirra au commencement de Décembre. Ils trouverent Ayder-Ali-Khan campé sous cette place ; malgré toute l'ardeur & le courage

---

[1] Voyez la Note, Tome premier, page 98.

de Madurao, la position de ce Nabab lui parut si respectable, qu'il n'osa pas l'attaquer; mais les places de Maggheri & de Marck-Sçirra, que les Marattes avoient acquises par la défection de Mirza, leur donnoient la facilité de se répandre dans la plaine du Mayssour. Ayder fut obligé de les suivre & d'aller reprendre son camp dans l'isle de Syringpatnam, qu'il avoit de nouveau fortifié, & qu'il avoit donné en garde à Mirrfezoulla-Khan, avec un bon Corps d'Infanterie. En revenant de Sçirra par Bisnagar, & se rapprochant des montagnes qui bordent le Royaume de Canara, il couvrit ce Royaume, & ne put être entouré dans sa route jusquà Syringpatnam, quoique l'armée Maratte ne cessât de le harceler.

Dans les premiers jours de l'année 1770, Ayder étoit arrivé dans l'isle & parfaitement en sûreté contre les Marattes; il les laissa courir le pays, qu'il n'avoit pas fait ravager, comme il avoit fait lorsque cette Nation s'étoit réunie à Nizam-Daulla & aux Anglois; il ne craignoit pas que les Marattes s'occupassent à des sieges, comme auroient pu faire les Anglois; il se reposoit sur la générosité de Madurao, qu'il connoissoit incapable de détruire pour le seul plaisir de faire du mal, laissant seulement à ses troupes la

permiſſion de fourrager & de piller le plat pays comme c'eſt leur coutume.

Madurao, après avoir fait bien des tentatives pour attirer Ayder-Ali-Khan hors de ſon camp, ce que celui-ci ne devoit jamais faire, pouvant riſquer beaucoup par une bataille perdue, & ayant peu à gagner contre une armée de près de deux cent mille hommes, telle qu'étoit compoſée celle des Marattes, dont plus de cent mille étoient de Cavalerie, fit ſemblant de ſe retirer, & de prendre la route du pays de Benguelour. Ayder crut devoir ſuivre les Marattes dans un pays qui étoit favorable à ſon Infanterie, très-ſupérieure à celle de Madurao. Il avoit déjà fait neuf lieues, croyant les Marattes éloignés de lui, & il eſpéroit gagner le ſoir même, un pays coupé, où il ſeroit le maître de prendre des poſitions avantageuſes, tant pour pouvoir harceler à ſon tour les Marattes, que pour faire aiſément ſubſiſter ſon armée, lorſque les Marattes commencerent à paroître, étant bruſquement retournés ſur leurs pas, & obligerent Ayder de prendre un camp où il ne craignit pas d'être attaqué, mais où les Marattes l'inveſtirent de toute part, & lui couperent ſes communications & tous moyens de ſubſiſter ; enſorte qu'il fut obligé de ſortir de ſon camp & de ſe retirer vers Syringpatnam. Les Marattes pa-

voiſſoient lui laiſſer cette retraite libre, & toute leur armée étoit occupée à garder la route de Benguelour & celle des montagnes. Ayder choiſiſſant la nuit comme plus favorable à ſon Infanterie, mit la plus grande partie de ſon bagage & de ſon artillerie dans une fortereſſe à laquelle il avoit appuyé ſon camp [ 1 ]; & ayant fait filer ſon armée vers les onze heures du ſoir, il la mit en marche, en bataillon quarré, ayant fait deux colonnes de ſon Infanterie, fermé le quarré par ſa Cavalerie, en tête & en queue, où il étoit en perſonne avec la majeure partie de cette armée. Les colonnes avoient en tête & en queue du canon, & les bagages étoient au centre. Par cet ordre de marche on ne pouvoit pas avancer beaucoup de chemin; mais enfin il étoit déjà quatre heures du matin, on avoit fait plus de trois lieues, il paroiſſoit qu'on n'étoit point ſuivi, & que l'armée Maratte ignoroit la marche; &

---

[ 1 ] L'Auteur de cette Hiſtoire étoit bien dans l'Inde lors de cet événement; mais il ne fut point témoin de cette ruſe de guerre des Marattes. Il étoit alors à Mangalor, & ne connoît cette bataille que par le récit qui lui en a été faite par des Officiers de diſtinction qui y commandoient une partie de l'armée d'Ayder.

comme il ne reſtoit plus que deux lieues à faire pour arriver dans un camp, où l'on auroit pu attendre en sûreté la nuit, dont une ſeule auroit ſuffi pour gagner Syringpatnam, tout le monde croyoit n'avoir plus rien à craindre, lorſqu'un Corps nombreux de Cavalerie, qu'on a évalué à environ douze mille chevaux, ſe montre en bataille, non en queue comme on l'attendoit, mais en tête, pour s'oppoſer à la marche. Ayder ordonne de continuer à marcher, & de ſe ſervir de l'artillerie ſeulement, pour obliger la Cavalerie ennemie à reculer; la canonade parut réuſſir, & l'armée continuoit ſa marche, quoique plus lentement, lorſque toute la Cavalerie Maratte arrive à-peu-près vers la pointe du jour; en peu de tems l'armée d'Ayder eſt entourée, la Cavalerie Maratte fait pluſieurs charges, qui ſont toutes bien ſoutenues & repouſſées; mais Mirza qui commandoit la Cavalerie de la tête, ſe laiſſe emporter à ſon ardeur, il pourſuit la Cavalerie ennemie qui eſt devant lui, & qu'il a repouſſée; il veut revenir prendre ſon poſte, crainte d'abandonner l'Infanterie à elle-même, qui étoit malheureuſement ſur trop peu de profondeur; mais la Cavalerie qu'il pourſuivoit, eſt ſur ſes talons, & entre avec lui dans le bataillon, qui eſt dans un inſtant dans le plus grand déſordre, & l'armée eſt battue & diſ-

perſée ; Ayder-Ali-Khan eſt lui-même bleſſé ; plusieurs de ſes amis perdent la vie, entre autres Ali-Jami-Khan, Nabab de Vendevachi. Preſque toutes les troupes mettent bas les armes ; un ſeul bataillon de Grenadiers Topas ſe forme en colonne ſerrée, ſe fait jour par ſon feu, parvient à prendre poſte ſur une hauteur, où ſon Commandant meurt de ſes bleſſures [1], & il eſt ramené à Syringpatnam, par un jeune Officier bleſſé à l'épaule, le ſeul qui reſtât de tous ceux du Corps.

Ayder, après avoir couru les plus grands riſques, arrive dans ſon camp, ayant perdu ſon armée entiere, avec l'artillerie, les bagages, les munitions, les menues armes & les drapeaux. Comme il n'eſt pas d'uſage dans l'Inde de faire priſonniers les plus ſimples ſoldats, & même les officiers ſubalternes, preſque toute ſon armée revint, la plus

---

[1] C'étoit un Allemand Weſtphalien qui avoit appris preſque toutes les langues de l'Inde; l'Auteur de cette Hiſtoire le prit à ſon ſervice pour interprete ; il fut enſuite fait Capitaine de Grenadiers Topas, à la formation de ce Corps. Il eſt mort glorieuſement commandant le bataillon ; il s'appelloit Lené. Le jeune Officier eſt Maltois ; ſon nom eſt Mammou : c'eſt l'Auteur qui l'a conduit chez Ayder.

grande partie, il est vrai, sans armes & sans chevaux ; mais au moyen de ses ressources, Ayder rétablit en peu de tems son armée, en meilleur état même qu'elle n'avoit été ci-devant ; & ce qu'on aura peine à croire & qui ne provient que de la nature du Gouvernement des Marattes, qui est purement féodal, Ayder racheta des Marattes même, la plus grande partie de ses chevaux & de ses armes, chacun d'entre-eux étant le maître de faire tel emploi qu'il desire, de la part qu'il a retiré du butin.

Madurao néanmoins se servit de cette occasion pour commencer la formation d'un Corps de Cipayes, avec les fusils qu'il eut de la part qui lui revint de la défaite de l'armée d'Ayder.

Plusieurs Officiers François se trouverent dans cette bataille, comme simples volontaires, étant nouvellement arrivés ; ils furent presque tous blessés, & il y en eut un de tué. M. Hughel, qui avoit autrefois servi avec Ayder, & commandé la Cavalerie Françoise venue de Pontichéry, y fut blessé, & est mort à Tranquebar de la suite de ses blessures.

Il y avoit aussi des Officiers Anglois, entr'autres le sieur Stuard, le même Colonel qui a arrêté le Lord Pigot, & qu'on dit avoir été tué dans la guerre actuelle, & qui est la

premiere bataille qu'a donnée le Général Coote contre Ayder.

Depuis cette bataille, Ayder se tint constamment renfermé dans son camp de Syringpatnam, & la plûpart des Chefs Marattes s'étant retirés de leur armée pour retourner dans leurs terres, parce que les six mois de leur service étoient expirés, Madurao renouvella la tréve avec Ayder, qui fut obligé de délier sa bourse, quoiqu'il se fût promis de faire le contraire. Cette tréve se fit au mois de Juillet 1771; mais elle ne fut faite que pour un an.

Mirza-Ali-Khan, que nous avons dit avoir été cause de la perte de cette bataille, fut fait prisonnier & conduit à Madurao, qui lui dit: Toi qui nous fais la guerre avec le bien que nous t'avons donné, nous devrions te dépouiller & te tenir enfermé; cependant, si tu veux me jurer de ne point porter les armes contre les Marattes, je te rendrai tes Etats & la liberté. Je te le jure, lui répondit sans hésiter Mirza; & Madurao lui ayant rendu la liberté, il partit pour son petit Etat, où étant arrivé, il fit une donation entiere de tous ses biens, de ses Etats & de ses troupes à Ayder son beau-frere, & quelques jours après il se fit Fakir, ce qui veut dire en Persan, Mendiant, comme qui diroit en France un Hermite, c'est-à-dire,

dire, un homme qui se met au rang des pauvres ; dans cet état on n'y fait point de vœux, en quoi ils different de nos Moines qui ne peuvent point quitter leur état : de même ils ne sont point astreints à vivre en Communauté. Il écrivit à son beau-frere les raisons qui l'avoient engagé à prendre ce parti, lui mandant qu'il n'avoit trouvé que ce moyen pour lui conserver ce qu'il avoit consacré à son service : que, cependant, si des circonstances exigeoient qu'il pût lui être utile, il se feroit toujours un devoir de l'obliger, quelque périlleuse que soit l'occasion qui se présenteroit. Effectivement, lorsqu'Ayder a eu la guerre avec d'autres ennemis que les Marattes, Mirza a repris les armes & suivi l'armée d'Ayder, comme il fait actuellement. Il seconde on ne peut mieux son beau-frere dans la guerre qu'il fait aux Anglois.

Ayder employa cette courte tréve à semer la division parmi les Marattes, & de-là est venue la catastrophe qui a coûté la vie à Madurao, qu'Ayder Ali-Khan regrette comme s'il eût été son propre fils.

Ragouba, oncle de Madurao, ayant fait les fonctions de Général pendant la minorité de son neveu, se vit avec peine réduit au rang de simple particulier, lorsqu'il eut assuré le sort de son neveu. Comme Régent, il avoit

rempli toute l'Inde de son nom, & obligé l'Empereur des Mogols à se sauver de Dehli sa Capitale qu'il avoit détruite & mise au pillage, & que son armée a ruiné au point de ne se relever que difficilement, de sorte que l'Empereur des Mogols n'est plus aujourd'hui qu'un phantôme, & n'a pas seulement l'ombre de la puissance, de la richesse & de la Grandeur des anciens Empereurs.

Madurao, jeune, ambitieux, & glorieux de ses belles actions, dédaignoit d'écouter les conseils de Ragouba, son oncle, & des autres Chefs de son parti, ce qui fit résoudre les vieux Généraux de l'armée à machiner sa perte. Madurao ayant décidé de porter la guerre du côté de Dehli & sur le Gange, trouva beaucoup d'opposition à cette résolution dans le Conseil de la Nation; néanmoins son sentiment prévalut, & il partit avec une belle armée à la fin de Novembre 1772, laissant un Corps d'armée à un Général Maratte, nommé Goupalrao, pour faire la guerre à Ayder-Ali-Khan. Ce Général n'avoit pas une armée comparable à celle que Madurao avoit eue lorsqu'il avoit fait la guerre dans le Mayssour, & il laissa reprendre à Ayder-Ali, Marck-Sçirra & Maggheri, ce qui le fit soupçonner de s'être

laissé gagner par les armes & par l'argent d'Ayder.

Madurao n'ayant pas eu tout le succès qu'il se promettoit dans la guerre qu'il avoit portée dans la partie du Nord de l'Indostan, ramena son armée dans le pays des Marattes. Pendant sa route, il y eût plusieurs séditions dans ses troupes, qui vraisemblablement conspirerent la perte de ce jeune Prince, que l'on trouva assassiné dans sa tente en 1773, avant d'être arrivé à Poni, résidence ordinaire du Général des Marattes. Comme il ne laissoit qu'un enfant en bas-âge, Ragouba, son oncle, s'empara, de sa propre autorité, de la Régence. La mort cruelle & inattendue de l'infortuné Madurao, qui étoit aimé de ses Soldats, fit qu'il s'éleva des soupçons dans l'esprit des principaux Chefs de la Nation, que Ragouba étoit l'auteur, ou le complice de l'assassinat de son neveu. Une conjuration presque générale de toute la Nation Maratte s'étant formée contre lui, il voulut assembler les troupes qui lui étoient le plus affidées, & en composer une armée; mais à peine s'étoit-il mis en marche contre ses ennemis, que la plus grande partie de ses Soldats l'abandonnerent. Se voyant sans secours, il n'eut que le tems de se réfugier à Bombay, chez les Anglois qui le reçurent à bras ouverts, & lui promirent du secours.

Par reconnoiſſance de la retraite que voulurent bien lui donner les Anglois, il crut devoir faire avec eux un Traité, par lequel il s'engageoit à des conceſſions très-avantageuſes pour la Nation Angloiſe, entr'autres de n'exiger jamais le chotai, ou cinquieme du revenu de toutes les terres quelconques que les Anglois poſſéderont dans l'Indoſtan.

Sur la nouvelle que le Gouvernement Anglois donna de ce traité au Gouvernement du Bengale, on fit partir des rives du Gange le Général Goddard avec huit mille hommes, dont douze cens Européens avec leſquels il traverſa tout l'Indoſtan. Il fit environ ſix cens lieues, bon gré malgré tous les petits Potentats & les Princes dont il viſita les Etats, & arriva enfin ſur les rives du Sindi ou Indus. Il trouva que les Marattes, après avoir enveloppé l'armée de Bombay, commandée par le Gouverneur de cet établiſſement, l'avoient forcée de capituler, & que ce Gouverneur avoit promis d'abandonner Ragouba, de ne plus ſe mêler des affaires de la nation Maratte, & annullé le traité fait avec Ragouba. Ce dernier événement ſe paſſa en 1774.

Le Général Goddard, ſans attendre des ordres de perſonne, déclara cette capitulation nulle, de même que le traité fait & ſigné

par le Gouverneur de Bombay. Ainsi, la guerre recommença, & ce Général, qui, s'il eût appartenu à toute autre puissance, auroit été blâmé de sa conduite, eut le bonheur de voir couronner son audace par plusieurs victoires, qui cependant ont fini par l'obliger à ne pouvoir faire qu'une guerre défensive, ses succès même détruisant son armée, & les Marattes paroissant se multiplier par leurs propres défaites, parce qu'ils défendent leurs foyers, & que leur pays est très-peuplé.

Ayder, qui, comme nous l'avons déjà dit, avoit fomenté les troubles qui s'étoient élevés dans la Nation Maratte, prit, dans le commencement, le parti de Ragouba; ( ce que ce Souverain n'eût certainement pas fait, s'il n'eût eu que cette guerre à soutenir ) ce qui obligea, après la défaite de ce Régent & des Anglois de Bombay, plusieurs Chefs Marattes, entre autres Goupalrao, qui tenoient le parti du Régent, de se jetter entre ses bras. Il leur fournit des troupes pour défendre leurs places, & profitant de l'embarras où se trouvoit la nation Maratte, par les victoires du Général Goddard, il s'empara de quantité de leurs places fortes qui lui forment aujourdhui comme une seconde barriere, outre celle de Sçirra, Maggheri & Marck-Sçirra. Quoique le plus

rand nombre de ces places ſoient très-fortes & dans des ſituations très-avantageuſes, la plûpart ont été priſes par de ſimples blocus, ce qui a fait employer pluſieurs années à cette eſpece de guerre qu'Ayder ne pouvoit pas ſuivre plus vigoureuſement, dans la crainte d'obliger les Marattes à s'accommoder avec le Général Goddard, ce que la haine & l'horreur que la nation Maratte avoit conçue juſtement contre Ragouba, rendoient cependant très-difficile.

En 1775, Ayder profitant de l'occupation que les Anglois donnoient aux Marattes, qui étoient forcés de ſe défendre pour les empêcher d'envahir leurs poſſeſſions, envoya une petite armée, commandée par Cina-Serrao, Seigneur Maratte, à ſon ſervice dès ſon enfance, pour aller punir le Samorin & les autres Princes, de la côte Malabare. Ce Prince avoit refuſé de payer le tribut auquel ils s'étoient engagés dans le traité fait avec Ayder, en 1767, par lequel ce Nabab leur avoit rendu leurs Etats. Le Samorin craignant le courroux d'Ayder, crut pouvoir s'en mettre à l'abri en offrant de ſe rendre Vaſſal & de ſe mettre ſous la protection de la Couronne de France. Le Commandant de Mahé accepta le don que faiſoit le Samorin, & vint avec quelque

peu de troupes, recevoir son hommage & prendre possession de la forteresse de Calicut où il arbora le pavillon François, ce qui étoit de la plus grande imprudence & de la plus forte inconsidération ; en ce que : 1°. Le Commandant de Mahé n'avoit pas de forces suffisantes pour soutenir cette démarche, n'ayant pas cent cinquante Soldats François pour garder l'établissement de Mahé.

2°. Il ne devoit pas entreprendre de compromettre le nom du Roi de France & de la nation, sans être autorisé par le Commandant Général des établissemens François dans l'Inde.

3°. Il n'auroit pas dû ignorer qu'Ayder-Ali-Khan étoit réputé l'allié naturel de la nation Françoise, & que ce Nabab avoit des droits sur tout le pays des Nayres, par un traité autentique dont son prédécesseur avoit été le Médiateur.

Cina-Serrao, Général d'Ayder, eut pour le Pavillon François tous les ménagemens que ses ordres positifs de s'emparer de Calicut & son devoir lui permirent d'avoir ; mais il donna avis à son Maître de ce qui se passoit, & celui-ci en ayant écrit au Commandant Général, à Pontichéry, le Commandant de Mahé fut rappellé, & les troupes d'Ayder s'emparerent de Calicut, qui est

resté, depuis cet événement, sous la domination de ce Prince, de même que toute la côte de Malabar.

Ayder ayant appris, au mois d'Août 1778, que les hostilités avoient commencé entre les François & les Anglois, s'accommoda avec les Marattes avec qui il fit une tréve de six ans, par laquelle ils lui laisserent toutes ses conquêtes. Le tems qu'il fallut employer pour faire ce traité avec la nation Maratte, & le grand éloignement de leurs frontieres avec celles de la Nababie d'Arcate, ne permirent pas à Ayder d'arriver assez à tems pour empêcher la prise de Pontichéry, qui s'est rendu au mois d'Octobre. Ce Nabab n'étant arrivé sur ces frontieres qu'au mois de Novembre, il a assiégé Chiteldrouc, dont le Seigneur ou Paléagar, Vassal du Mayssour, animé par les Anglois qui lui promettoient de le soutenir, refusoit depuis quelque-tems de payer sa redévance & d'obéir aux ordres d'Ayder. Cette place s'est rendue à la fin de Janvier 1779. Pendant ce siége, Ayder annonçoit à toute l'Inde le projet qu'il avoit formé d'attaquer les Anglois; il avoit principalement invité Nizam-Daulla à les attaquer dans le Nord de Mazulipatnam, afin de reprendre les quatre Provinces qu'ils lui ont extorquées. Ce Souba avoit promis de

faire l'attaque qu'on lui proposoit ; mais ; soit pusillanimité & mollesse, soit l'effet des intrigues des Anglois, il ne tint pas sa promesse, & laissa tranquillement Ayder courir seul les dangers de cette guerre, & ne partager avec aucun autre Souverain, la gloire d'être le Libérateur de l'Inde.

On ne peut donner aucuns détails des opérations d'Ayder dans la guerre actuelle, n'ayant, pour ainsi dire, d'autres relations que celles que les Anglois ont publiées, sur lesquelles on ne peut rien établir de certain, parce qu'elles sont faites dans l'Inde pour tromper le Gouvernement d'Angleterre, & que cette nation les arrange encore en Europe, suivant les circonstances & le besoin d'en imposer au peuple, de sorte qu'il n'a encore rien paru de la part des Anglois, qui ait l'air de la vérité, qu'une lettre du Général Cootes, dans laquelle on voit qu'Ayder-Ali est Maître de la Compagnie ; qu'au mois de Novembre 1781, il bloquoit quatre places à la fois ; que le Général Cootes a marché de Madras avec son armée pour ravitailler ces places, ce qu'il a fait de son mieux, mais non point autant qu'il eût été nécessaire ; que la difficulté de faire subsister son armée, l'a obligé de la ramener dans les environs de Madras, & qu'en allant & revenant, ses